

LES
MÉTAMORPHOSES
DE LA FEMME

PAR
X.-B. SAINTINE



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

—
1859

Droit de traduction réservé

LES

MÉTAMORPHOSES

DE LA FEMME

PAR

X.-B. SAINTINE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859
Droit de traduction réservé

UN DÉJEUNER AU BUTARD

Un des jours de la semaine dernière, j'herborisais dans les bois de Luciennes avec un de mes amis, orientaliste-distingué, botaniste émérite, qui, il y a quelques années, a fait deux mille lieues et couru vingt fois le risque de sa vie, pour aller ravir une poignée d'herbes aux flancs du Taurus, et aux plaines de l'Asie. Mineure. Après nous être promenés dans le bois, en ramassant ça et là quelques gramens, quelques orchis, nous longions le joli village des Gressets et la délicieuse vallée de Beauregard, nous dirigeant vers un déjeuner, que nous espérions trouver un peu plus loin, lorsque, sous une allée de hauts peupliers jetés sur la gauche des prairies du *Butard*, nous aperçûmes, venant à nous, un couple de promeneurs, homme et femme, jeunes tous deux.

Du plus loin que mon compagnon les aperçut, il fit un mouvement de surprise.

« Vous les connaissez, lui demandai-je.

— Oui.

— De quelle classe, de quel genre et de quelle espèce sont-ils ?

Ici j'employais les mots dans le sens botanologique.

Analysez, observez et devinez, » me répondit mon illustre voyageur.

J'observai donc, en appliquant à mes deux individus, non le système de Linnée, mais le système de Jussieu, celui des affinités et des analogies, plus convenable et plus facile que l'autre.

Le jeune homme, d'une mise fort simple et même négligée, était chaussé de ces hauts souliers à talons, véritables quarts de bottes qui ont succédé aux demi-bottes (la botte, chez nous, depuis l'introduction du *comfort*, va toujours en s'amoindrissant). Son pantalon, un peu court, lui donnait l'apparence d'un adolescent à peine au bout de sa croissance ; un paletot gris-clair, une chemise de couleur et une casquette à visière complétaient l'ajustement.

Il portait à la main un de ces paniers de ménage fermés à leur partie supérieure par deux battants d'osier, dont l'un, à moitié entr'ouvert, laissait passer un goulot de bouteille.

Près de lui cheminait une jeune femme, de taille moyenne et bien prise, mais chez laquelle une indolence de mouvements, une certaine flexibilité de la tige, un certain dandinement des hanches, décelaient une origine méridionale ou un défaut de distinction. Tous deux s'avançaient la tête baissée, se parlant sans se regarder, marchant côte à côte sans se donner le bras ; seulement, de temps en temps, ils s'appuyaient l'un sur l'autre de l'épaule, par un mouvement plein d'affection.

Lorsque nous nous croisâmes avec, eux, je pus entrevoir la figure des deux promeneurs ; jusque-là je n'avais eu à étudier que leur costume et leur tournure.

Le jeune homme rougit en reconnaissant mon compagnon, et nous salua d'un air plein d'humilité. La dame me parut jolie.

Quand ils furent passés et déjà à distance :

« Eh bien ! me dit mon ami, quel jugement portez-vous sur eux ? »

— Eh bien, lui répondis-je résolument, le jeune homme est votre confiseur, qui vient d'épouser sa première demoiselle de comptoir. »

Et lisant un signe négatif sur la physionomie de mon interlocuteur, j'ajoutai aussitôt ;

« Ou un commis marchand en bonne fortune avec une comtesse sans préjugés.

— Vous n'y êtes pas. »

Pour perfectionner mon travail d'observateur, je me retournai vers le couple.

Ils avaient gagné, près de l'endroit où nous étions, les bords d'une source nommée dans le pays la *Fontaine-au-Prêtre* ; déjà la jeune femme s'était assise sur l'herbe, et, développant une serviette, elle l'étendait près d'elle, tandis que le jeune homme tirait soigneusement de son panier un pâté et diverses autres provisions.

« Certes, m'étais-je dit en moi-même, il y a évidemment dans la physionomie de cette belle personne de la grande dame et de la grisette. » Mais en songeant à son allure déhanchée, surtout en jugeant d'elle d'après son cavalier, alors courbé pour déboucher sa bouteille, et dont le pantalon sans sous-pieds, relevé à mi-jambe, laissait à découvert ses souliers-bottes à grandes oreilles, le type grisette prévalut dans mon esprit.

« La dame, repris-je avec moins d'assurance que la première fois, est figurante dans un de nos théâtres, ou écuyère à l'Hippodrome.

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites-là.

— Quant à lui c'est un garçon limonadier. »

J'en jugeais ainsi d'après la facilité pratique, avec laquelle il me paraissait avoir débouché sa bouteille.

« Vous y êtes moins que jamais.

— Au diable ! et parlons d'autre chose.

— Manière tout à fait commode de vaincre la difficulté en la laissant derrière soi. Comment ! vous, observateur, ou qui du moins devriez l'être, vous ne pouvez parvenir à classer un seul de ces individus !

— Je me reproche même d'en avoir eu un instant la prétention, lui répondis-je. Le jeune homme, j'en viendrais probablement à mon honneur si j'avais le loisir de l'examiner attentivement quelques minutes.

— J'en doute.

— Mais sa compagne, c'est autre chose. Les femmes, au physique comme au moral, se transforment avec une si prodigieuse facilité !

— Cependant-il y a des caractères généraux communs à certaines espèces.

— Oui, en botanique, et seulement pour les espèces naturelles. En herborisant dans ces bois, nous pouvons parvenir à classer, et même à désigner par son nom la plante qui pour la première fois aura frappé notre vue : mais si cette plante transportée dans nos jardins y a subi les soins de l'horticulteur, si elle s'y est *civilisée*, à quel signe certain la reconnâtrons-nous ? Le professeur Richard fut surpris un jour en flagrant délit d'ignorance par un pauvre jardinier du parc de Stains, et sans pouvoir trouver un nom, resta muet devant un : rameau de cerisier à fleurs doubles.

— Ainsi vous admettez qu'il y a des femmes à fleurs doubles ?

— Pourquoi pas ? surtout lorsqu'elles ont subi la culture. L'homme reste à peu près fidèle à ses habitudes primitives, modifiées, plutôt en apparence qu'en réalité, par les hasards de la fortune ; il possède généralement un type à lui, un caractère spécial dont, quoi qu'il fasse, il garde l'enseigne toute sa vie. Dans le vieillard on retrouve encore l'empreinte des goûts, des passions, des travers de sa jeunesse ; la nature aussi bien que l'éducation lui ont donné un relief plus puissant, plus arrêté ; il a été élevé, endoctriné pour une chose, pour un but fixé à l'avance ; comme il a pu se développer moralement avec plus d'indépendance et de force, les points culminants de son individualité ne disparaissent jamais assez complètement, ne s'abaissent jamais assez à niveau, pour qu'on ne puisse en saisir la trace, et reconstruire le premier édifice d'après ses propres vestiges. Il n'en est pas de même de

la femme. Façonnée d'abord à la contrainte et à la soumission, elle concentre en elle une foule d'idées retenues, de bouillonnements intérieurs qui, au moment où la force d'expansion triomphera de la force de résistance, feront explosion pour remonter à la surface. Ce jour-là, elle nous apparaîtra tout autre que la veille. D'une nature plus souple, plus mobile, plus impressionnable que la nôtre, enchaînée moins fortement que nous par les actes, presque tous involontaires, des premières époques de la vie, elle s'élance avec plus d'ardeur dans la route nouvelle qui lui est ouverte ; elle s'en empare avec moins d'efforts, elle s'y maintient avec plus d'aisance, car elle n'était que campée dans l'autre. Préparée, grâce au jeu de nos institutions, à changer, en se mariant, de lieu, d'habitudes, de famille, même de nom, et parfois, pour peu qu'elle soit adroite et jolie, à franchir d'un bond tous les degrés de l'échelle sociale, elle passe sans trop de gaucherie de la boutique au boudoir, sait se plier à toutes les manières d'être, et peut vivre, sans trop haleter, dans les hautes régions du pouvoir, aussi bien que dans les zones resplendissantes de l'intelligence. On a vu une servante d'auberge, devenue impératrice, se tenir d'un très-bon air sur son trône moscovite. Parmi nous, un rustaud parvenu reste toujours un rustaud. Lorsque la tourmente politique a jeté, comme épave, à tant d'avocats et de banquiers un porte-feuille sous le bras, ceux-ci dans les salons dorés de leur ministère ont conservé leurs façons bourgeoises, et je les en félicite ; leurs femmes, à peu d'exceptions près, y figuraient seules en véritables Excellences. A quoi cela tient-il ? Qu'un grand seigneur d'outre-mer nous enlève une danseuse et l'épouse, lequel des deux aura bientôt les plus grands airs aristocratiques et même britanniques ? Ce sera milady. Oui, mon ami, oui, j'en reste convaincu, l'homme peut se modifier en changeant de milieu ; dans les mêmes circonstances, la femme subit, non une simple modification, mais une véritable incarnation à la manière de Whisnou, avec cette différence qu'au lieu d'être la même âme dans un autre corps, on dirait que dans le même corps vient de se glisser une autre âme.

— Parbleu ! très-cher, me dit mon compagnon en m'interrompant, vous discourez là avec un ton tellement préface, que, je le parierais, vous nous préparez un livre qui s'intitulera : *les Incarnations de la femme* !

— Je n'y songe guère ! J'émetts ici simplement quelques idées qui me traversent la tête à propos de cette jeune dame indéchiffrable qui vient de passer. Mais, si cela ne vous ennuie encore que médiocrement, laissez-moi

poursuivre. Je crois tenir un nouveau filon de cette mine que je viens de sonder.

— Allez !

— Résumé complet du grand œuvre de la création, les femmes ont dans leur condition vitale de représenter la multiplicité dans l'unité, repris-je après m'être arrêté un instant, effrayé du début solennel de ma phrase ; à elles seules il est permis de reproduire l'ancien Janus de la Fable, d'être doubles, de changer tout à coup de figure et de langage, sans mentir à leur conscience, par conséquent sans perdre de leurs grâces....

— Ah ! très-bien, s'écria mon illustre ami, en me coupant de nouveau la parole ; vous voulez désigner ces belles dames qui, de l'air le plus empressé, le plus gracieux, avec une effrayante vérité d'accent, de geste, de regard, accueillent, l'importun qui les obsède, la rivale qu'elles détestent, comme s'ils étaient de leurs amis les plus agréables et les plus chers ; ou ces honnêtes personnes, dames de charité et autres, amphibies de l'église et du monde, tour à tour coquettes et dévotes, et qui trompent également leur confesseur et leur mari ? Alors votre livre aura pour titre : *les Dissimulations de la femme* !

— Fi ! horreur !.... D'abord, je n'ai point de livre à faire sur les femmes, je vous le répète, et il ne s'agit point ici de leur dissimulation, reproche banal, souvent injuste, puisqu'il est de leur essence de se métamorphoser sans cesse sous des influences contraires. Par la position qui leur a été faite, position marquée impérieusement par les lois divines et humaines, un grand nombre de femmes, sans devoir être taxées de fausseté, présentent des contrastes de caractère inexplicables, des mystères indéfinis, qui déroutent et doivent dérouter notre logique et notre perspicacité ; sans doute, mieux que nous, elles savent se contraindre, car, plus que nous, elles vivent courbées sous la loi des convenances sociales ; sans doute, parmi elles bien des douleurs se débattent sous un sourire. Est-ce dissimulation ? Dans les trois quarts des cas, c'est la compression, c'est la lutte ; peut-être la raison résistant aux sourds ébranlements d'une existence nouvelle qui veut se faire jour ! Attendez, observez !... la métamorphose n'est pas loin !... ce sourire s'effacera, cette glace se fondra, et vous verrez alors ! Rien ne ressemble moins parfois à telle femme qu'elle-même. A la fille la plus indifférente, la plus timide, il ne faut qu'une étincelle qui lui tombe sur le cœur pour la métamorphoser d'emblée et l'exalter jusqu'à l'héroïsme du courage et de la passion. Mais voilà bien des paroles jetées au vent à propos de la jolie

compagne de ce limonadier ! Je me résume donc, et je maintiens que les femmes, sous l'influence de l'âge, des lieux, des événements, des affections, des maladies et même de la pression atmosphérique, par des mouvements quelquefois lents et successifs, quelquefois rapides et inattendus, se modifient de telle sorte qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer au premier abord leur type vrai, si elles en ont jamais eu un. La nature elle-même ne les pousse-t-elle pas sans cesse à ces péripéties, en développant en elles, à chaque phase importante de leur vie, de nouveaux besoins, de nouvelles aspirations. Voyez la transformation de l'enfant en jeune fille, de la jeune fille en jeune femme, de la jeune femme en jeune mère ; n'est-ce pas une métamorphose complète ?

— Allons ! décidément, dit mon compagnon votre livre sera intitulé : *les Métamorphoses de la femme* !

— Ah ! que le ciel vous confonde avec votre obstination de vouloir absolument... Puis, me ravissant tout à coup : au fait, *les Métamorphoses de la femme*.... c'est un titre et peut-être une idée ! Ce livre, pourquoi ne l'entreprendrais-je pas ? Il y a là un thème fécond !...

— Vous voyez bien !

— Mais vous me viendrez en aide ?

— Volontiers !

— Quelle forme adopterons-nous ?

— A votre choix ! comme je ne suis bon à rien, je suis prêt à tout.

— Les théories, les déductions philosophiques, c'est bien sérieux ?

— D'ailleurs, qui nous lirait ? Parmi les philosophes, Jules Simon seul sait trouver un monde de lecteurs.

— Eh bien ; la preuve par les faits ; l'exemple avant le précepte ; une suite d'historiettes, de nouvelles, de petits romans....

— Convenu ! j'adore les romans ! mais je vous en avertis, en qualité de savant, je n'ai jamais rien inventé de ma vie !

— Qu'importe ! A quoi bon l'imagination quand la mémoire suffit ? J'entrevois déjà une ou deux historiettes contenues dans votre correspondance avec moi ; à la rigueur elles pourraient entrer dans notre cadre.

— Oh ! permettez ! n'allez pas me mettre en scène ! Cela me nuirait auprès de messieurs du Muséum et de l'Académie des sciences, qui sont généralement des hommes graves.

— Nous changerons les noms.

— C'est égal ! je m'oppose formellement !...

— Nous causerons de cela plus tard. Pour le moment, j'ai hâte, non plus de botaniser ou de philosopher, mais de faire, comme nos deux badauds parisiens, le déjeuner.

— Ah ! exclama mon ami, je vois que vous avez su reconnaître, du moins dans notre jeune promeneuse, quelques-uns de ces signes irrécusables qui révèlent une Parisienne.

— Parisienne de naissance, je n'en sais rien, répondisse ; mais, à coup sûr, elle l'est de mœurs et d'habitudes. Quelques années de séjour à Paris suffisent pour donner à une femme ses grandes lettres de naturalisation, et celle-là.... Mais déjeunons ! »

Nous venions d'arriver au Butard.

Tandis qu'on préparait notre déjeuner, et même en déjeunant, mon ami en revint naturellement à me parler de ses courses dans le Taurus et l'anti-Taurus, dans les Balkans, dans le Caucase, sur les rives du Phase et de l'Euphrate ; puis, pour me reposer de toutes ses descriptions botaniques et géologiques, il me raconta, pièce à pièce, sans paraître y attacher la moindre importance, commençant par le dénoûment, finissant par l'exposition, une histoire qui ne laissa pas que de m'intéresser vivement. Cette histoire, accomplie non loin des bords de la mer Noire, entre Erzeroum et Constantinople, durant son séjour dans l'Asie Mineure, il en avait recueilli tous les détails de la bouche, même de l'un des principaux acteurs.

J'essayerai de la redire après lui, non tout à fait dans le même ordre ou le même désordre quant aux événements, mais du moins en respectant leur exactitude, et en mettant à profit la connaissance acquise par mon voyageur des hommes et des lieux. Ce sera notre première métamorphose.

UNE ODALISQUE

I. — Le chemin, s'il vous plaît ?

Vers le milieu du mois de juillet, au pachalik de Sivas, dans de vastes jardins situés près de la Rivière-Rouge, une jeune fille, vêtue à la turque, le front courbé, se promenait lentement, suivie d'une vieille négresse. De temps en temps, elle tournait brusquement la tête, et quand son regard, à travers les massifs d'érables et de sycomores, avait pu entrevoir l'angle d'un grand bâtiment à grillages dorés, à balcons de bois de cèdre découpé finement, alors son teint, d'ordinaire d'un blanc mat et diaphane, se colorait tout à coup ; son petit pied se crispait contre le sol, sa poitrine se soulevait, et c'est à grand peine qu'elle retenait le soupir qui voulait s'en échapper.

Elle s'arrêta et du doigt désigna un platane à la négresse. Celle-ci entra aussitôt dans un élégant kiosque placé à quelques pas, et en revint chargée d'une peau de tigre qu'elle étendit au pied de l'arbre.

Maintenant, la jeune fille assise sur la peau de tigre, les jambes croisées, adossée au platane, dont la sépare un épais coussin de velours noir, soutient nonchalamment de sa main gauche une pipe narghilé, à tuyau de cerisier de Perse, et de sa droite, dans un léger portant de filigrane d'or en forme de coquetier, une petite tasse de porcelaine de Chine, que la vieille esclave remplit coup sur coup d'un moka brûlant.

Complétons ce portrait. Baïla a dix-sept ans à peine, des cheveux noirs et lustrés ; ses sourcils minces et formant l'arc parfait, quoique de même couleur que ses cheveux, sont, ainsi que ses longs cils et le bord de ses paupières, recouverts d'une préparation d'antimoine appelée *sourmah* ; une petite raie noire verticale lui descend du front pour séparer ses arcades sourcilières. L'incarnat de ses lèvres a disparu sous une légère couche d'indigo, et, par un effet contraire, sous ses yeux où le fin réseau de ses veines projette naturellement une légère teinte bleue, la pourpre du henné resplendit. Le henné, sorte de carmin végétal fort en usage en Orient, rougit aussi les ongles de ses mains, de ses pieds et jusqu'à ses talons, qui ressortent nus et vifs de ses petites galoches béantes.

En dépit de ce tatouage à la mode asiatique, Baïla n'en est pas moins belle. Son costume se compose d'un caftan de velours, de pantalons de mousseline rayée d'argent et d'une ceinture de cachemire : tous les colifichets du luxe oriental complètent sa toilette. Une double rangée de sequins brimbalent sur sa tête ; de larges anneaux d'or parent ses bras, descendent sur ses chevilles ; des chaînes, des pierreries, couvrent ses mains, son corsage, et pendent à l'extrémité de ses longues tresses flottantes.

Autour du portrait, essayons d'esquisser le tableau :

A dix pas en avant du platane contre lequel s'appuie Baïla, est un petit bassin circulaire de marbre cipolin, dont le jet d'eau s'arrondit en gerbe ; un peu plus loin, sous son regard, deux palmiers, se dressant l'un à droite, l'autre à gauche, et confondant leurs têtes, présentent deux colonnes surmontées d'une arcade de verdure. C'est comme l'entrée, le portique de ce réduit sacré. Mais, devant cette entrée, selon toute apparence, l'ombre d'un homme n'apparaîtra pas. Baïla appartient à un maître jaloux ; sa beauté, entretenue avec tant d'art et de coquetterie, doit croître, s'épanouir et s'effeuiller sous les regards d'un seul.

Du pied des palmiers part une double haie de hêtres pourpres, de poiriers-saules argentés, de nopals aux formes bizarres. Les périplocas avec leurs étoiles violacées, les morelles avec leurs grappes écarlates, jettent leurs lianes au milieu des mimosas, d'où ressortent les pompons d'or des cassies, les aiguilles d'ivoire des leucanthes, les longues étamines rouges des julibrizins.

Bientôt le grand soleil d'Orient, penché vers l'horizon, jette obliquement ses dernières flammes sous le fronton verdoyant des palmiers ; ses rayons, brisés au milieu des gerbes du bassin, à travers tous ces massifs de fleurs et de feuillages si divers, rejaillissent en arcs-en-ciel, en reflets d'or, de pourpre et de nacre : ils illuminent toute la personne de Baïla, depuis son front couronné de sequins jusqu'à ses babouches pailletées ; ils se mêlent même à la fumée de son narghilé, à la vapeur du moka, qui monte comme un parfum du fond d'une cassolette de porcelaine ; et sur la Soyeuse peau de tigre qui lui sert de siège semblent rouler de petites vagues étincelantes.

Oh ! n'était-il pas à regretter alors qu'aucun regard humain ne pût contempler la belle odalisque, au milieu de ces magiques lueurs, resplendissante du triple éclat de ses pierreries, de sa jeunesse et de sa beauté ?

Eh bien, ce tableau prestigieux, un homme en devait jouir, et cet homme, ce n'était pas le maître !

Mariam, la vieille négresse, venait de s'endormir tenant encore à la main le petit mortier dans lequel, au fur et à mesure des exigences de sa maîtresse, elle broyait le café ; Baïla, à moitié assoupie, tendait machinalement vers elle sa porcelaine de Chine, quand un étranger parut inopinément entre les deux palmiers.

A sa vue, l'odalisque croit d'abord rêver ; retenue par un, instinct de terreur, peut-être de curiosité, elle reste en place, immobile, sans articuler un mot et la tasse qu'elle soulevait lui échappe des mains.

L'étranger, — c'était un jeune Français, — après avoir fait un mouvement comme pour s'enfuir, s'enhardit, s'approcha d'elle, et, la pourpre au visage, la lèvre balbutiante : — Mademoiselle, lui dit-il, pourriez-vous, s'il vous plaît, m'indiquer le chemin, qui conduit à la ville ?

Cette phrase, complètement banale, quoiqu'il l'eût articulée en langue turque, Baïla ne put croire l'avoir bien comprise. — Quoi ! l'étranger, trompant la surveillance des gardiens, aurait franchi la double enceinte des jardins qui l'enfermaient ! pour arriver près d'elle, il aurait bravé la mort, et cela pour lui demander sa route !

Après avoir un instant cherché le sens mystérieux de cette singulière apostrophe, revenant au sentiment de sa situation, elle se leva d'un air irrité, tira de sa ceinture un petit poignard garni de diamants, un bijou plutôt qu'une arme offensive ou défensive, et lui fit impérieusement signe de s'éloigner.

Le jeune homme recula devant elle, mais sans cesser d'attacher, d'une manière toute particulière, ses yeux sur la belle esclave ; enfin, murmurant de confuses paroles, il franchissait le portique des palmiers, quand la négresse s'éveilla tout à coup.

A la vue d'une silhouette d'homme qui s'allongeait dans l'enceinte, bondissant sur elle-même elle poussa un cri d'effroi.

« Qu'avez-vous donc, Mariam ? lui dit Baïla en se plaçant devant la négresse, sans doute par un mouvement de miséricorde en faveur de l'imprudent.

— Mais cette ombre... ne la voyez-vous pas ? C'est celle d'un homme !

— D'un bostangi : quel autre oserait se montrer ici ?

— Les bostangis eux-mêmes s'en garderaient ! le maître ne leur a-t-il pas interdit l'entrée de ces jardins lorsque nous y sommes... lorsque vous y êtes

? Un homme est venu, vous dis-je, j'ai vu l'ombre !

— Eh ! de quelle ombre parlez-vous ?

— J'ai vu ! répéta celle-ci.

— L'ombre d'un arbre, oui.

— Les arbres ne courent pas, et cette ombre-là courait.

— Effet du soleil couchant ! Tu as rêvé, ma bonne Mariam. »

Et Baïla lui soutint si bien que personne n'était venu, qu'elle n'avait rien vu, sinon en songe, que Mariam, par soumission, feignit de le croire, et toutes deux se disposèrent à regagner leur logis.

A peine à mi-route, au détour d'une allée, la négresse poussa un nouveau cri, et, désignant du doigt un individu qui se sauvait à toutes jambes :

« Ai-je rêvé cette fois ? » dit-elle. Et elle allait appeler à l'aide ! au secours ! quand l'odalisque, lui mettant la main sur la bouche, lui ordonna de se taire. Mariam était dévouée corps et âme à sa maîtresse ; elle obéit.

Rentrée dans son appartement, Baïla réfléchit à son aventure. Les aventures sont rares dans la vie du harem. Celle-là l'intriguait grandement, et l'eût même inquiétée si elle n'avait eu d'autres soucis en tête.

Ces soucis à leur tour vinrent occuper sa pensée.

En y songeant, elle se dépita, elle s'emporta, elle froissa les riches étoffes qui se trouvaient sous sa main. Elle pleura même, bien plus de colère que de douleur.

Depuis la veille, Baïla doutait de sa beauté ; elle était jalouse ; depuis la veille, Baïla maudissait l'existence à laquelle elle était condamnée, et regrettait les jours de sa première jeunesse.

Pour éloigner de son esprit l'idée incessante qui la tourmentait, elle essaya de remonter dans son passé. Elle y trouva non des consolations, mais une distraction du moins.

II. — Ce que vaut le miel en Mingrélie.

Le passé d'une fille de dix-sept ans n'est le plus souvent que le paradis de la mémoire, un Eden radieux peuplé des doux souvenirs de la famille, et parfois d'un premier amour. Il n'en était pas ainsi de Baïla. Sa famille lui était restée indifférente, son premier amour lui avait été imposé.

Née en Mingrélie, d'un père ivrogne et d'une mère avare, ceux-ci, la trouvant jolie de visage et bien proportionnée de corps, l'avaient, presque

dès le berceau, destinée *aux plaisirs du sultan*.

Malgré les défenses de la Russie, aujourd'hui protectrice de cette partie du Caucase, c'est toujours là que vise l'ambition des familles mingréliennes.

L'éducation de la jeune fille avait été en rapport avec l'état qu'on lui réservait. Elle avait appris à danser, à chanter, à s'accompagner du psaltérion ; du reste, il n'avait pas été question.

Quoique ses parents professassent extérieurement un des cultes chrétiens, on s'était bien gardé de chercher à développer en elle le moindre instinct religieux. A quoi bon ? la morale du Christ ne pouvait lui donner que de fausses idées et devenait même dangereuse dans la carrière brillante qu'on prétendait lui ouvrir.

Si la belle enfant n'éveillait autour d'elle que des sentiments de spéculation, si elle n'était aux yeux de ses proches qu'une marchandise précieuse, elle profitait du moins par avance du bénéfice qu'elle devait rapporter.

Tandis que ses frères, s'occupaient sans relâche de la culture des vignes, de la récolte des vins et du miel, que sa sœur, belle aussi, mais un peu boiteuse, était condamnée à seconder sa mère dans les soins du ménage, la seule Baïla vivait dans une douce indolence. Pouvait-on laisser en contact avec de sales fourneaux ses mains blanches et délicates, risquer de voir se briser contre de massives poteries ses ongles si bien taillés, ou permettre aux cailloux de la route de déformer ses jolis pieds ! Non, c'eût été risquer de la détériorer et lui ôter de sa valeur.

Dans la mesure paternelle, où tout le monde travaillait, seule, étendue à l'ombre, n'ayant d'autre occupation que le chant et la danse, elle passait sa vie à voir couler devant elle les flots de l'Inéour ou à regarder, avec une admiration naïve, croître et se développer sa beauté, la richesse de toute sa famille.

Pour les autres, la table commune se couvre de mets grossiers ; à elle, à elle seule sont réservés les plus délicats produits de la pêche ou de la chasse. Pour elle, ses frères se chargent de recueillir avec soin les bulbes friandes de ces orchidées qui, réduites en farine, composent ce merveilleux *salep*, à la fois cosmétique intérieur et substance alimentaire, dont les femmes de l'Orient se servent pour aider au développement de leur embonpoint et donner à leur peau une coloration d'un blanc rosé.

Si l'on avait à se mettre en route, Baïla, en chemise de soie, voyageait à dos de mulet ; le reste de la famille, vêtue de grosse toile ou de serge, l'escortait à pied, veillant sur elle avec une constante sollicitude.

Certes, l'étranger qui les rencontrait sur son chemin, témoin de tous ces soins attentifs, devait croire à une fille adorée, protégée contre le destin par les plus tendres affections !

Cependant, si son père s'approchait d'elle, c'était le plus souvent pour lui pincer le nez, qu'elle avait alors un peu trop évasé ; sa mère comme caresse habituelle, se contentait de lui tirer les paupières du côté des tempes, afin de donner à ses yeux la forme amande.

Quelquefois le mari, pris soudainement d'enthousiasme, après avoir vu Baïla dansant le soir aux étoiles et faire montre de ses grâces, disait à voix basse à sa femme :

« Par saint Dimitri ! je crois que l'enfant nous rapportera un jour de quoi meubler à tout jamais notre cellier de rack et de tafia. »

Et un sourire de béatitude éclairait passagèrement sa face bourgeonnée.

« Si nous avions le malheur de la perdre avant le temps, répondait sa digne Compagne, c'est dix mille bonnes piastres que le bon Dieu nous volerait ! »

Et elle essuyait une larme d'attendrissement.

Baïla venait d'avoir treize ans, quand une barque qui suivait le courant de l'Inéour s'arrêta à quelque distance de la chaumière du Mingrélien. Un homme, coiffé d'un turban, en descendit. C'était un pourvoyeur de harems, alors en tournée de ce côté.

« Vendez-vous du miel ? dit-il au maître de la chaumière, qu'il trouva sur le pas de sa porte.

— J'en recueille du blanc et du rouge.

— En pourrais-je goûter ? »

L'honnête Mingrélien lui en apporta un échantillon de chaque couleur.

« J'en voudrais voir d'une autre sorte, dit l'homme au turban avec un coup d'œil significatif.

— Entrez alors, répondit le père de Baïla. »

Et tandis que l'étranger franchissait le seuil de sa maison, courant au logement de sa femme :

« Alerte ! lui dit-il, voici les noces de ta fille qui se préparent ; le marchand s'est présenté, il est en bas ; habille-la et descends avec elle. »

A la vue de Baïla, le marchand ne put retenir une exclamation admirative ; puis, presque aussitôt, par manœuvre commerciale, il hocha la tête en feignant de l'examiner avec plus d'attention.

Pendant cette inspection, la rougeur couvrait le front de la jeune fille ; le père et la mère, cherchant à lire la pensée secrète du marchand dans ses yeux et sur son visage, gardaient un silence émotionné, priant tout bas leur saint patron pour la réussite de l'affaire.

L'homme au turban, changeant d'allure, et comme s'il n'était venu en effet que pour s'approvisionner de miel, s'empara de l'un des deux échantillons déposés sur une table, et, après l'avoir effleuré du doigt, il le dégusta.

« Ce miel est blanc et d'assez bel aspect, j'en conviens ; mais il manque de saveur. Combien la grande mesure ?

— Douze mille ! se hâta de crier la mère.

— Douze mille paras ?

— Douze mille piastres ! »

Le marchand haussa les épaules.

« Vous le garderez pour votre usage, bonne femme ; » puis il se leva et se dirigea vers la porte.

La femme fit signe au mari de ne point le retenir.

En effet, comme elle l'avait prévu, l'homme, au turban s'arrêta avant de toucher au seuil, et se retournant vers le maître de la maison :

« Frère en Dieu, lui dit-il, je me suis reposé chez vous ; en échange de votre hospitalité, je vous dois un bon avis. Vous avez des enfants ?

— J'ai deux filles.

— Eh bien ! veillez sur elles, car les Lesghis sont dernièrement descendus de leurs montagnes et en ont enlevé un grand nombre dans le Guriel et la Géorgie.

— Qu'ils viennent ! répondit le Mingrélien ; j'ai trois fils et quatre fusils.
»

Le marchand fit encore un mouvement de fausse sortie ; puis, après avoir jeté un regard rapide sur Baïla, il leva la main droite, en tenant ses cinq doigts écartés.

Baïla, rouge de honte, lui lança un regard dédaigneux et prit une attitude de reine insultée.

En faveur du regard et de l'attitude, auxquels il trouva sans doute *quelque saveur*, le marchand leva en plus un doigt de sa main gauche.

Le Mingrélien montra ses dix doigts, ce qui lui valut un coup d'œil courroucé de sa ménagère, qui murmura :

« Trop tôt !

— Le miel est cher dans votre canton, dit l'homme au turban ; je prévois qu'il me faudra, contre mon gré, en acheter aux Lesghis. Adieu, et qu'Allah vous assiste !

— On peut ne rien vendre d'un côté et ne rien acheter de l'autre, sans pour cela se tourner le dos si vite, reprit le père. Reposez-vous encore ; la rame a dû vous fatiguer les mains.

— C'est pour cela, sans doute, qu'il a tant de peine à les ouvrir, grommela la ménagère.

— Puisque vous le permettez, dit le marchand, j'attendrai ici que le soleil ait perdu de sa force.

— Ne puis-je vous offrir autre chose que de l'ombre ? Je sais que les fils du prophète évitent de boire et de manger sous le toit d'un chrétien ; mais, à défaut de nourriture, vous y pouvez prendre un plaisir permis ; ma fille va chanter pour vous distraire. »

Baïla chanta en s'accompagnant du psaltérion.

L'homme au turban, assis sur ses talons, les bras croisés sur ses genoux, la tête appuyée sur ses bras, l'écouta avec une profonde et immobile attention, et quand elle eut fini, pour témoigner de sa satisfaction, il se contenta de lever silencieusement un doigt de plus.

Baïla, au son des castagnettes d'ivoire et des grelots d'argent, exécuta alors une danse expressive, voluptueusement mimée, à la manière des bayadères de l'Inde et des aimées de l'Orient, mais avec plus de retenue cependant.

Forcé de regarder cette fois, l'homme au turban ne fut plus maître de déguiser l'impression ressentie par lui devant tant de grâce, de souplesse et d'agilité, et, dans un élan irréfléchi d'enthousiasme, il leva deux doigts d'un seul coup.

On était près de s'entendre.

Du reste, dans ce marché mystérieux, ce langage figuré, ces enchères muettes n'avaient d'autres motifs que de mettre les parties contractantes à même de pouvoir, devant les autorités russes, jurer en cas de besoin, par le Christ ou par Mahomet, qu'il n'avait été question entre elles que d'une vente de miel, de fourrures ou de peaux de castor.

Après qu'on eut encore bataillé quelque temps de part et d'autre, là mère reçut enfin les dix mille piastres dans son tablier, et disparut aussitôt pour aller enfouir son trésor dans quelque cachette, sans s'inquiéter autrement de savoir si elle reverrait sa fille.

Elle partie, le marchand avisa du coin de l'œil la sœur aînée de Baïla, qui avait assisté au débat, tout en pétrissant la pâte dans une huche.

« Et celle-ci, dit-il, ne l'emmènerai-je pas aussi ? »

La sœur aînée, flattée dans son amour-propre, fit la révérence.

« Elle boîte, dit le père.

— Oh ! oh ! fit l'autre ; n'importe, voyons. »

On parla de nouveau, et le Mingrélien profitant de l'absence de sa femme, finit par céder sa seconde fille, moyennant six fusils anglais, une forte provision de poudre et de plomb, de la viande boucanée et deux tonnes de rack. Tandis qu'il était en train, il eût volontiers vendu sa femme, encore d'assez belle conservation ; mais l'usage, d'accord cette fois avec le nouveau code russe, ne le permettait pas.

Les deux hommes Venaient de se toucher dans la main, comme conclusion de ce nouveau marché, quand la mère rentra. Elle poussa d'abord des cris affreux en songeant que tous les soins du ménage allaient désormais retomber sur elle. Le marchand parvint à la calmer avec un collier de pierres fausses et quelques bijoux de cuivre doré.

Le lendemain, les deux sœurs mingréliennes arrivaient dans un petit port de la mer Noire, où elles ne devaient pas tarder à s'embarquer pour Trébizonde.

Un mois après, l'homme au turban, atteint tout à coup du désir de prendre femme pour lui, après en avoir tant fourni aux autres, épousait la sœur aînée, qui l'avait séduit par sa manière de pétrir la pâte.

Tels furent les souvenirs de famille qui s'éveillèrent d'abord dans l'esprit de la jeune odalisque, retirée, seule, boudeuse et jalouse, dans son appartement.

Elle évoqua ensuite les images de cette autre part de sa vie où l'amour devait prendre un rôle. Elle se revit à Trébizonde, dans la maison de son acquéreur devenu son beau-frère. Là, entourée, ainsi que ses compagnes de captivité, d'égards et de bons soins, sous une surveillance minutieuse, sans être sévère, elle avait passé une année durant laquelle elle avait appris la langue turque et l'art de la toilette, tout en se perfectionnant dans le chant et la danse.

L'année écoulée, le beau-frère de Baila s'était embarqué avec elle et plusieurs de ses compagnes pour Constantinople.

Un beau matin, il avait fait vêtir de blanc sa gracieuse cargaison ; les cheveux avaient été lissés et parfumés, et, après avoir longé les murs du vieux sérail, traversé quelques rues étroites et tortueuses, marchand et marchandises s'installaient dans une chambre du bazar des esclaves.

Les idées, en Europe, sont généralement, fort erronées relativement à la vente des femmes en Orient. Nos connaissances à ce sujet s'appuient essentiellement sur ce que nous en avons vu dans nos théâtres et dans quelques tableaux de genre. Mais les auteurs dramatiques et les peintres, jaloux avant tout d'arriver au pittoresque, se soucient souvent fort peu de l'exactitude.

Ceux-ci, pour ne pas diviser leur tableau en compartiments, à la manière des architectes, nous ont montré une grande salle commune où des hommes et des femmes, tous jeunes, tous beaux, demi-nus, séparés par groupes, passent sous l'inspection des premiers venus. Les promeneurs circulent à travers les galeries ; de gros Turcs, bien écrasés par leur turban, bien emmitouflés dans leur robe de cachemire, dans leur caftan de soie, dans leurs fourrures, fument tranquillement assis dans leur coin, comme au café ; il m'est arrivé même de voir dans une de ces esquisses un peu fantasques un lévrier, fluet, au museau pointu, ou un bel épagneul, à la queue ondoyante, figurer là en accessoire, comme au palais des rois dans les grandes compositions de Rubens ou de Van Dyck ; mais en Turquie les chiens n'ont leur entrée nulle part.

Ceux-là, les auteurs dramatiques, poètes ou chorégraphes, ont établi hardiment leur marché sur la place publique, devant tout un peuple de choristes, avec des chameaux de carton, pour ajouter à la couleur locale. Grâce aux exigences de M. le préfet de police, il est vrai, le costume des belles esclaves à vendre a été renforcé. A l'Opéra, les acheteurs de femmes doivent se contenter d'un examen très-superficiel !

Divisé en chambres particulières, un bazar de ce genre est en réalité beaucoup moins abordable que ces messieurs auraient pu nous le faire croire. Les femmes de toute couleur et de tout âge, surtout celles dont la jeunesse et la beauté rehaussent le prix, y sont parquées presque solitairement, sous la garde de leurs vendeurs. Pour pénétrer dans le sanctuaire, il faut d'abord être musulman et offrir des garanties, soit par sa

position, soit par sa fortune ; il n'est pas permis au premier curieux qui se présente d'examiner et de marchander.

Baïla et ses compagnes venaient donc, dans une des salles du grand bazar de Constantinople, de prendre place sur une estrade. Chacune d'elles, désireuse d'aller régner sur le cœur de quelque puissant dignitaire de l'empire, essayait de la pose la plus favorable pour faire ressortir toutes ses grâces naturelles ou acquises, quand un petit vieillard, au turban maigre et délabré, au caftan sans broderies, sans fourrures, passé de mode comme son maître, s'introduisit presque furtivement dans la chambre.

C'était un Arménien renégat qui avait fait sa fortune en administrant les biens d'un ancien vizir dont il était le trésorier ou *khasnadar*.

A sa vue les belles jeunes filles avaient frémi. En rêvant d'amour, chacune d'elles sans doute avait vu dans son heureux possesseur un beau jeune homme, au front large, au port majestueux, à la barbe noire et luisante ; et le ci-devant khasnadar du vizir semblait n'avoir même jamais dû posséder aucun de ces heureux dons de la nature.

Peu soucieuse d'un tel chaland, au lieu de leur doux sourire, de leurs gracieuses poses méditées, elles prenaient à qui mieux mieux un air renfrogné et maussade, quand le petit vieillard s'arrêta devant Baïla, qui aussitôt devint tremblante et se sentit prise d'une violente envie de pleurer.

Néanmoins elle fut forcée de se lever, de marcher, et, malgré toute la mauvaise grâce qu'elle y put mettre, le khasnadar la trouva charmante. Il s'approcha d'elle, il regarda ses pieds, ses mains ; il inspecta ses dents ; ensuite, prenant le marchand à part :

« Ton prix, lui dit-il.

— Trente mille piastres ! »

L'Arménien fit un bond en arrière ; ses lèvres se crispèrent comme celles d'un babouin qui vient de mordre dans un citron aigre. Il recommença à tourner autour de l'estrade ; il examina, l'un après l'autre, tous ces beaux fruits de la Géorgie et de la Circassie étalés à ses regards ; puis, de nouveau il s'arrêta devant Baïla.

Celle-ci, feignant de croire qu'il voulait encore lui visiter la bouche, tira la langue et lui fit la grimace.

Cette démonstration n'attiédit en rien les feux du client. Il se rapprocha du marchand, et quand ils eurent chuchoté quelque temps, assis, les jambes croisées, celui-ci se leva en disant :

« Par l'ange Gabriel ! j'avais bien promis cependant à ma femme, dont c'est la propre sœur, de ne la céder qu'à trente mille, pour l'honneur de la famille. »

Baïla, à qui l'on remit son voile sur la figure, comprit que le marché était conclu, et cessant de se contenir, éclata eh sanglots.

Aussitôt la porte de la salle est poussée brusquement. Un homme à la haute stature, au regard impérieux, entre et va droit vers la désolée ; il relève le voile, ce voile qui peut cacher ses pleurs, mais non amortir ses cris....

« Combien cette esclave ? demande-t-il.

— Elle est à moi, dit le khasnadar.

— Combien ? répète l'autre.

— Mais je suis l'acquéreur et non le marchand, » reprend le petit vieillard, en se dressant sur la pointe des pieds pour essayer de se grandir à la taille de son interlocuteur.

Celui-ci le toisa du haut en bas d'un air de mépris.

« Je viens d'en faire l'acquisition au prix de vingt-neuf mille piastres.

— Trente mille ! objecta le vendeur.

— J'en offre trente-cinq ! » dit le dernier venu. Et il rejeta le voile sur la figure de Baïla.

Le marchand s'inclina ; le khasnadar, pâle de colère, se contint cependant, car il avait reconnu dans son concurrent, Ali-ben-Ali, surnommé *Djezzar*, pacha de Sivas.

C'est ainsi que la jeune fille, après avoir été en premier lieu vendue par son père, le fut une seconde fois par son beau-frère.

Djezzar-pacha, qu'un léger démêlé avec le divan avait momentanément appelé dans la capitale de l'empire, emmena sa belle esclave dans sa résidence ordinaire, et dès ce moment elle occupa la première place dans son cœur.

La joie qu'elle ressentit de se voir élevée au-dessus de toutes ses rivales ne tint pas seulement à une pensée d'orgueil : elle croyait aimer Djezzar.

Quoiqu'il ne fût plus un jeune homme et que la sévérité de son aspect inspirât parfois à Baïla un sentiment plutôt de terreur que d'amour, la comparaison qu'elle avait faite tout d'abord entre lui et le vieux khasnadar avait été si bien à l'avantage du pacha qu'elle l'avait trouvé jeune et beau.

Depuis, il s'est montré si généreux, si fortement épris, il s'est plié à ses caprices, à ses fantaisies avec une si tendre indulgence, que, fermant

l'oreille aux bruits qui courent autour d'elle, elle le croit bon et patient.

Cependant, si elle est la première dans l'amour du pacha, elle n'y est pas la seule ; Djezzar ne se pique point d'une inaltérable fidélité. Aujourd'hui même, une fille d'Amassia est entrée dans son harem, et les femmes d'Amassia passent pour être les plus belles de toute la Turquie. Qui sait si le sceptre de la beauté ne va pas bientôt changer de mains ! Une autre ne peut-elle inspirer à Djezzar un amour plus violent encore que celui que lui a fait éprouver Baïla ?

Telles étaient les idées qui occupaient si tristement la jeune odalisque, lorsque tantôt, se promenant dans les jardins, elle jetait à la dérobée des regards jaloux vers ces bâtiments, à grillages dorés, qui renfermaient sa nouvelle rivale.

Maintenant son cœur s'est raffermi, son esprit s'éclaire de douces lueurs. Le tableau de sa vie entière, qui vient de repasser devant elle, ne lui démontre-t-il pas que sa beauté doit être incomparable, puisque ce trésor de nature, après avoir apporté l'aisance dans la maison de son père, a été encore pour son beau-frère l'objet d'une spéculation dont la réussite a dépassé son espérance même ! Au bazar des femmes, deux acheteurs se sont seuls présentés, et tous deux, malgré le choix qui leur était offert, n'ont eu des yeux, un cœur, de l'or que pour elle !

Mais ce qui, plus que tout le reste, lui paraît devoir prouver sa puissance, c'est l'audace de ce jeune Franc, qui franchit, au risque de sa vie, l'enceinte redoutée du palais de Djezzar ; qui, en la voyant, se trouble d'admiration au point d'en perdre la raison ; qui, après l'avoir vue, veut la revoir encore, et, de nouveau, se place audacieusement sur son passage.

Ah ! comment n'a-t-il pas craint que la mort ne fût le prix de sa témérité ? Il ne l'a pas craint parce qu'il l'aime, et que c'est ainsi qu'aiment les Français. Elle sait que le plus célèbre d'entre eux, Bonaparte, leur sultan, à la tête d'une armée, conquiert l'Egypte, pour y chercher une belle femme dont un rêve envoyé par Dieu lui avait révélé le pays et la beauté¹ ? C'est par un rêve peut-être aussi que le jeune Français a eu la révélation des charmes de Baïla ! Peut-être l'avait-il déjà aperçue lors de son séjour à Trébizonde, ou de son passage à Constantinople ! N'importe, c'est à lui qu'elle doit de se sentir forte et rassurée aujourd'hui.

Que Djezzar prodigue ses passagères amours d'une nuit à la fille d'Amassia ; demain, il reviendra à la Mingrélienne !

Et Baïla s'endormit en songeant au jeune Français.

Éprouvait-elle déjà pour lui un de ces amours inexplicables qui parfois naissent spontanément dans le cœur des recluses ? Nullement ; avec son costume étriqué, son menton imberbe, elle l'avait trouvé fort peu séduisant, et ce n'est point par son éloquence qu'il avait pu la charmer ; mais elle croyait lui devoir de la reconnaissance. D'ailleurs, peut-être voulait-elle essayer de se venger de Djeddar, même durant son-sommeil.

III. — Lutte d'une femme contre un lion.

Le lendemain, de grand matin, toujours suivie de Mariam, Baïla parcourait de nouveau les jardins sous prétexte de faire disparaître les traces de l'inconnu, s'il en avait laissé. Le vent de la nuit les avait fait disparaître sur ces sentiers recouverts de sable fin.

Néanmoins, en se rapprochant de la rivière Rouge, elle retrouva la marque d'une botte, fraîchement imprimée sur la terre d'une, plate-bande. Le pied était petit, étroit, et la forme en était gracieuse.

Baïla hésita à en effacer l'empreinte.

Décidément l'étranger lui parlait au cœur.

Non ! caprice de femme, et, parmi les femmes, les odalisques sont peut-être plus énigmatiques encore que les autres.

Après avoir entrepris cette nouvelle excursion à cette fin d'effacer toutes traces du passage de l'étranger, elle se sentait possédée de la tentation de respecter la seule qui fût restée de lui.

Cette empreinte, que n'avaient pu laisser les bostangis avec leurs larges sandales à semelles de bois, et que le pied du pacha eût débordée à grande marge, qui par conséquent, devait révéler la tentative de la veille, elle voulait la conserver.... Pourquoi ? — Qui sait ! peut-être son imagination, surexcitée par ses idées de reconnaissance, à la vue de cette forme élégante imprimée sur le sol, donnait-elle un démenti à ses yeux, en revêtant l'étranger d'un charme que, dans son premier mouvement de frayeur, elle n'avait pas su reconnaître d'abord ; peut-être, aveuglée par le dépit, Baïla désirait-elle que Djeddar vît cette marque dénonciatrice, pour que sa jalousie s'en alarmât, et qu'il souffrît aussi, lui dans son orgueil et dans son amour.

La vieille négresse lui fit observer, que, dans le cas où l'inconnu serait assez téméraire pour revenir encore, le pacha, ses soupçons une fois

éveillés, le ferait saisir infailliblement, ce qui ne pourrait que les compromettre toutes deux.

La Mingrélienne céda alors. Mais, par un nouveau caprice, de son esprit, elle ne voulut pas souffrir que Mariam remuât la terre à cette place. Elle se contenta d'apposer à plusieurs reprises son pied délicat et menu sur l'empreinte de celui du jeune Franc ; et cette double trace resta longtemps ainsi, protégée qu'elle était contre les regards par le feuillage surabondant et penché d'un *azalée pontique*.

Cette sorte d'arbuste croît en grand nombre sur les versants du Caucase, et Baïla, enfant, l'a vu fleurir dans son pays natal. Elle se prend d'affection pour ce petit, espace qui lui parlé de sa patrie et de son second et mystérieux amant. Sa patrie, elle l'a quittée sans nul regret ; ce jeune Français, ce giaour, il n'a d'abord été pour elle qu'une, surprise, une apparition, un rêve, et maintenant son cœur blessé demande un aliment à ce double souvenir.

Pendant tout un mois se dirigeant de ce côté, c'est là qu'elle vient rêver de son pays et de l'étranger, de l'étranger surtout !

L'aime-t-elle enfin cette fois ? Qui pourrait le dire ? qui oserait donner le nom d'amour à ces lueurs trompeuses, nées, dans le cerveau d'une jeune fille de la fermentation des idées, comme les feux follets de celle de la terre ; à ces fantômes d'un instant dont se peuplent les solitudes livrées à la vie contemplative ?

En Europe, les religieuses, quoique vivant sous un régime bien différent, reportent toutes les tendresses passionnées de leur âme vers Dieu ; chacune d'elles cependant trouve encore moyen d'en ménager une portion pour quelque sainte image de son choix, pour quelque relique cachée, qui n'appartient qu'à elle ; elle lui adresse ses prières secrètes, elle la parfume d'un encens qu'elle détourne du grand autel ; c'est son culte à part.

En Orient, d'autres cloîtrées, les odalisques, n'ont de culte que l'amour, et dans les élans de cet amour, elles ne doivent aussi se prosterner que devant un seul ; mais là, comme ailleurs, l'idole se cache dans l'ombre du temple ; on a ses fétiches, on a ses rêves, ses amours frauduleuses, ses amours de tête, comme on dit. C'est peut-être un besoin de la nature humaine de donner ainsi un contre-poids à ses penchants les plus décidés pour maintenir l'âme en équilibre ; de protester tout bas contre ce qu'on adore tout haut, d'opposer enfin une ombre à la réalité.

Il est vrai qu'en fait d'amant quelquefois l'ombre prend un corps et la réalité se vaporise.

Quoi qu'il en soit, Djezzar était revenu à Baïla, et celle-ci, plus sûre désormais de sa puissance, lui avait fait expier par ses exigences sa dernière infidélité. On s'émerveillait, dans le harem, de voir le pacha de Sivas, devant qui tout tremblait, plier lui-même sous le joug de cette jolie esclave si frêle, si blanche, si délicate, qu'il eût pu briser d'un geste ou d'un souffle.

Le bruit en retentit même dans la ville ; et l'on s'y disait tout bas que si Baïla le voulait, Djezzar se ferait juif.

C'était cependant un terrible homme qu'Ali-ben-Ali, surnommé Djezzar, c'est-à-dire *le Boucher*. D'abord icoglan au sérail de Constantinople, quoique élevé par Mahmoud, il n'avait participé en rien aux améliorations civilisatrices que celui-ci avait tenté de faire pénétrer dans son empire. Le décret de Gulhané l'avait de même trouvé récalcitrant devant toute réforme. Assuré dans le divan d'une protection, qu'il savait reconnaître, il conservait en lui le type pur des anciens pachas, dont ses prédécesseurs et homonymes, Ali de Janina et Djezzar d'Acre, avaient été les parangons.

Il semblait surtout redoubler de barbarie depuis qu'un vent philanthropique, venu d'Europe, essayait de souffler la tolérance sur son pays.

Était-ce calcul de rusé politique ? Parmi nos hommes d'État, les uns se font progressistes, les autres conservateurs ; ceux-ci se déclarent partisans de la Russie, ceux-là de l'Angleterre ; le tout par système, par prévoyance plus que par conviction, et seulement afin que, dans les revirements ministériels, la puissance exécutive puisse trouver, tout prêts et debout, des hommes applicables aux circonstances, quelles qu'elles soient, des acteurs pour tous les rôles. De même peut-être Djezzar espérait-il devenir vizir, dans une de ces fréquentes fluctuations où le jeune sultan déviait de la voie européenne pour rentrer dans la voie turque, et la façon dont le pacha s'acquittait du rôle adopté par lui prouvait qu'il l'avait choisi tout à fait en rapport avec ses moyens.

S'adjugeant à lui seul le double métier de juge et de bourreau, grâce à sa justice expéditive, les arrêts émanés de son tribunal étaient aussitôt exécutés que rendus ; quelquefois même le supplice précédait le jugement.

On citait de lui mille traits qui tendaient à prouver clairement qu'en Turquie, Djezzar était resté de l'ancien régime.

Un aga avait prévariqué. Le pacha, ne pouvant alors s'occuper par lui-même du châtiment du coupable, en ami de la prompte et bonne justice, avait ordonné à un jeune effendi, son secrétaire, de se transporter immédiatement au domicile du prévaricateur et de lui arracher un œil. Le jeune homme hésitant et s'excusant sur son inexpérience :

« Approche, » lui avait dit Djezzar.

Et quand le pauvre effendi s'était approché, le pacha, avec une dextérité merveilleuse, lui plongeant brusquement le doigt dans un des coins de la paupière, lui avait fait saillir le globe de l'œil hors de l'orbite, puis, par un rapide mouvement de torsion, et au moyen de l'ongle, l'opération s'était trouvée faite.

« Esclave, tu sais comment t'y prendre maintenant ; obéis ! »

Et la pauvre victime, à peine pansée et toute saignante, avait été contrainte, sous peine de vie, d'aller faire subir à l'aga le supplice qu'elle venait de subir elle-même.

Nul n'excellait comme Djezzar à faire sauter une tête d'un revers d'yatagan. Il est vrai que nul autant que lui n'en avait la pratique.

On parlait à Sivas d'un trait d'adresse dans ce genre qui lui avait fait le plus grand honneur.

Deux paysans arabes, fellahs, accusés d'un meurtre, lui ayant été amenés, et chacun d'eux rejetant le crime sur l'autre, Djezzar s'était trouvé un moment en perplexité. Il était possible qu'un des deux fût innocent. Manquant de lumières à cet égard, et n'étant guère d'humeur à attendre pour s'en procurer, il imagina un moyen ingénieux et prompt de s'en remettre au jugement de Dieu.

Sur son ordre, les deux accusés sont attachés dos à dos, par le corps et par les épaules ; il tire son sabre : la tête qui va tomber doit être celle du coupable.

Voyant la mort si près, les deux misérables luttent entre eux à qui évitera de se trouver sous la main de l'exécuteur ; ils tournent, ils pivotent, chacun essayant de placer son compagnon du côté où le coup doit porter. Djezzar prit quelque temps plaisir à la manœuvre ; puis enfin, après avoir prononcé trois fois le nom d'Allah, il fit décrire un large cercle à sa lame damassée, et les deux têtes volèrent d'un même coup.

Malgré sa gravité habituelle, le pacha ne put s'empêcher de rire de ce résultat inattendu ; il en rit à gorge déployée, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé de sa vie, et à ses bruyants éclats de rire se mêlèrent les

soupirs rauques et haletants d'un lion enfermé dans une pièce voisine, et qu'alléchait l'odeur du sang.

Ce lion était le favori du maître. Depuis longtemps, l'usage parmi les pachas de Sivas, comme parmi d'autres pachas de l'Asie, voulait qu'ils se montrassent accompagnés d'un lion dans toutes les occasions solennelles. Galib, prédécesseur de Djezzar, et grand partisan de la réforme, en avait un, monstrueux, qu'il nourrissait spécialement de janissaires ; le bruit courait que le fanatique Djezzar aiguillonnait de temps en temps l'appétit du sien par de la chair de chrétien.

Eh bien, cet homme farouche, qui professait le métier de bourreau, qui ne riait qu'aux, têtes coupées, qui, selon les dires publics, jetait de la chair humaine à son lion Haïder, il connaissait l'amour.

Dans son palais d'été de Kizil-Ermak, — la rivière Rouge, il passait la plus grande partie de la journée étendu sur des coussins, aux pieds de sa belle esclave, fumant les roses de Taïf et d'Andrinople, mêlées au tabac de Malatia ou de Latakié, y glissant parfois une feuille de haschich, un grain d'opium où même d'arsenic, pour s'exalter l'imagination.

Parfois, Baïla fumait dans le houka ; et comme ils étaient là tous deux, plongés dans cet assoupissement plein de rêves causé par les sucs du chanvre de l'Inde et du pavot d'Aboutig, l'un s'ouvrant par avance le séjour des houris célestes, l'autre revoyant peut-être son audacieux étranger, il arrivait qu'Haïder, le lion du maître, rentrant ses ongles, venait familièrement s'allonger auprès d'eux.

Baïla s'appuyait alors nonchalamment du coude sur le terrible animal à l'ondoyante crinière, tandis que le pacha à moitié assoupi, laissait tomber sa tête sur les genoux de l'odalisque. Et c'était encore un tableau à contempler que celui de cette gracieuse jeune femme, vêtue de gaze, reposant doucement entre ces deux bêtes féroces.

Elle ne redoutait ni l'une ni l'autre.

Le lion, comme l'homme, était dompté. Tous deux aujourd'hui obéissaient à sa voix, à son regard.

Baïla avait une tête géorgienne sur un corps circassien, une voix de sirène, des pieds de nymphe, qu'avait-elle à craindre ! Sa volonté était devenue celle du pacha. Tout entier à son amour cimenté par l'habitude, Djezzar semblait ne songer à ses autres odalisques que lorsque la Mingrélienne, par caprice ou par méchante humeur se mettait en révolte ouverte contre ses désirs. Alors, devant la rebelle, il ordonnait à un esclave

de porter à la beauté désignée par lui une pièce d'étoffe annonçant, selon la coutume orientale, la visite prochaine du maître, et que, dans notre façon de traduire les mœurs turques, nous avons amoindrie par cette locution, devenue française, de *jeter le mouchoir*.

Naguère encore, à l'idée de cette infidélité qui allait lui être faite, Baïla se dépitait, boudait dans un coin d'un air revêché ; sa jolie bouche, relevée aux extrémités de l'arc, murmurait des plaintes et des menaces inintelligibles ; ses beaux yeux noirs, aux longs cils vibrants, se fermaient à moitié, et, la tête basse, les prunelles rejetées à l'angle de la paupière, elle prolongeait, en dessous, sur l'esclave, sur le maître, et même sur la brillante pièce d'étoffe, un regard plein de colère et de jalousie. Là se bornait son audace.

Aujourd'hui, quand Djezzar, pour se venger d'elle, se met en velléité d'inconstance, Baïla se jette sur l'étoffe et sur l'esclave, déchire, l'une, griffe l'autre, et si l'omnipotent pacha poursuit sa vengeance jusqu'au bout, il arrive souvent, le lendemain, que, pour prix de leur double soumission, l'esclave, sous, le premier prétexte venu, reçoit la bastonnade, et la favorite d'un jour, chassée honteusement, est envoyée au bazar pour devenir la propriété du plus offrant et dernier enchérisseur.

Tel avait été dernièrement le sort de la belle fille d'Amassia.

Fière de l'empire exercé par elle sur son maître, Baïla s'enivrait du triomphe de sa vanité. Au milieu de ces fumées, le souvenir de l'étranger, du giaour, sans s'effacer entièrement, ne lui arrivait plus qu'à de longs intervalles.

Depuis toute une semaine, elle était restée enfermée, sans descendre dans les jardins, lorsqu'un jour que Djezzar était allé lever quelques impôts, tout en chassant au faucon, reprenant ses anciennes promenades, elle se trouva, sans trop y songer, devant l'*azaléa pontique*.

« Qu'était devenu ce jeune Franc ? habitait-il encore le pachalik de Sivas ? nourrissait-il le projet d'une seconde tentative ainsi qu'avait semblé le prévoir Mariam ? Sans doute il était parti ; il avait rejoint son pays, ce singulier pays de France, où, dit-on, les femmes ont le pas sur les hommes ; elle ne le verrait plus ; tant mieux ! Il était capable de trop oser, pour elle comme pour lui ! »

Elle était dans ces réflexions, quand un rugissement d'Haïder se fit entendre du dehors ; il annonçait le retour du pacha. Celui-ci l'avait fait traîner à sa suite pour se donner le plaisir, chemin faisant, de le lancer sur quelque chacal. Elle se disposait à rentrer dans ses appartements pour s'y

trouver à l'arrivée de Djezzar, lorsqu'un coup de feu retentit et une sourde rumeur s'éleva du côté de la rivière Rouge.

Baïla tressaillit sans pouvoir se rendre compte du motif de son émotion.

« Avez-vous fait bonne chasse ? dit-elle à Djezzar quand ils se trouvèrent seuls.

— Pas mauvaise, répondit celui-ci, mon faucon a pris trois faisans, et moi j'ai tué un *chien*. »

Baïla n'osa l'interroger sur le sens douteux que ce mot pouvait avoir dans la bouche d'un musulman aussi orthodoxe que l'était Ali-ben-Ali.

Le soir, quand Mariam vint rejoindre sa maîtresse, après avoir hésité dans la confidence qu'elle avait à lui faire, après dix exclamations préparatoires, elle la mit au courant de l'événement du jour.

Comme le pacha revenait vers le palais, et que son escorte de chasse longeait le Kizil-Ermak, vers l'endroit même où il sert de seconde enceinte à la résidence du maître, Haïder, qu'un esclave tenait en laisse, s'était arrêté obstinément devant un buisson, rugissant sourdement, ce qui avait attiré l'attention de Djezzar.

Le buisson battu par les gens de la suite, un homme s'en était échappé, fuyant avec rapidité vers la rivière qu'il avait tenté de traverser à la nage ; mais avant qu'il eût pu atteindre l'autre rive, le pacha, saisissant un fusil des mains d'un de ses cavaliers delhi-bachs, avait visé au fuyard avec une telle sûreté d'œil et de main que, frappé à la tête, le malheureux avait disparu aussitôt, entraîné par le courant. Cet homme était un chrétien, mais un chrétien d'Asie, comme en témoignait suffisamment son bonnet kastan de mousseline bleue, liséré clair. D'ailleurs, au dire du pacha, le cri d'Haïder eût pu suffire à dénoncer à quel culte il appartenait.

« Quoi qu'il en soit de son pays et de sa religion, dit Mariam, en terminant son récit, il est mort, mort sans qu'on ait pu deviner quel motif l'avait conduit à se cacher de ce côté, aux abords mêmes du palais.

— Aux abords des jardins ? interrompit alors Baïla, qui avait écouté le récit de sa vieille négresse sans l'interrompre un seul instant, et même sans paraître grandement s'en émouvoir. C'est par les jardins, reprit-elle, qu'il voulait pénétrer, comme il avait fait déjà ? »

Mariam la regarda avec surprise.

— Oui, poursuivit la Mingrélienne, cet homme qu'ils ont tué, c'est lui, c'est ce jeune Franc qui, sans doute, s'était travesti pour ne pas trop attirer l'attention sur lui par son costume d'Européen. »

Mariam garda le silence.

« N'est-ce pas là aussi ta pensée ? »

Après quelques paroles à peine articulées :

« Qui peut le savoir ? dit la négresse.

— Toi, reprit Baïla ; je parierais que tu en sais plus que tu ne m'en as raconté.

— J'avoue, ajouta Mariam après une dernière hésitation, qu'un des delhibachs, témoin de l'affaire, a répété devant moi que le fugitif lui avait semblé avoir le visage d'une grande blancheur pour un Asiatique.

— Tu vois bien, Mariam ! dit nonchalamment Baïla, tout en caressant l'éventail de plume qu'elle tenait à la main.

— S'il en est ainsi, reprit la négresse, je plains le sort du pauvre jeune chrétien ; mais du moins nous voilà hors de danger et je pourrai dormir maintenant ; depuis sa double apparition dans le jardin, je n'ai fermé l'œil qu'à moitié. Je craignais toujours une imprudence de sa part ou de la vôtre !

— Peureuse ! »

Et Mariam aida Baïla à disposer sa toilette de nuit.

Au petit jour, la Mingrélienne quitta sa couche solitaire ; car Djezzar s'était reposé, seul aussi, de son côté, des fatigues de sa chasse ; elle alla réveiller sa négresse et toutes deux descendirent au jardin ; Baïla donnait pour prétexte à sa promenade le besoin de respirer l'air frais du matin.

Elle se dirigea vers le kiosque, puis vers le platane sous lequel elle s'était assise naguère ; elle jeta un coup d'œil autour d'elle, sur les massifs de fleurs et d'arbustes, sur le petit bassin de marbre cipolin, et son regard s'arrêta quelque temps attentif sur les deux palmiers, comme si, entre leurs colonnes, sous leur verte ogive, quelqu'un devait se montrer encore.

Puis alors, elle marcha vers l'endroit où l'azalée couvrait de son ombre la dernière trace de l'étranger ; elle brisa une de ses branches, l'effeuilla, la rompit en deux, mit les fragments en croix au moyen d'un cordon emprunté à sa pelisse ; puis cette croix elle l'implanta sur l'empreinte, déjà aux trois quarts effacée.

Tout cela fut fait par elle sans affectation de sentiment, d'un air calme et presque dégagé.

A la vue de cette croix, Mariam, née chrétienne, en Abyssinie, où le culte catholique est généralement suivi, se signa, après avoir toutefois jeté un regard d'inspection autour d'elle. Baïla se contenta de pousser un soupir, soupir de l'enfant qui voit finir un jeu dont il s'est doucement préoccupé

durant quelques instants ; ensuite elle regagna le pavillon isolé où étaient situés ses appartements, le front incliné et pensif, mais songeant peut-être à toute autre chose qu'à l'étranger.

Cependant, à partir de ce moment, maussade et fantasque avec Djezzar, elle n'eut plus ni de ces caresses si douces, ni de ces chants mélodieux, ni de ces danses enivrantes qu'accompagnait le bruit cliquetant des castagnettes, et qui semblaient faire s'ouvrir pour lui les portes du septième ciel. Elle finit par l'irriter si bien par ses redoublements de caprices, de bizarreries et de refus, qu'il la quitta une fois, maugréant de fureur, et resta trois jours entiers sans vouloir entendre parler d'elle.

Vers le milieu du troisième jour, on vint lui dire que, dans l'appartement de la favorite, on entendait, s'élever un bruit terrible, des cris de femme mêlés à des rugissements de lion.

Djezzar y envoya, mais ne voulut pas y aller lui-même.

Quand on accourut au secours de la Mingrélienne, on la trouva enfermée seule avec Haïder. Le riche tapis du Khorassan qui garnissait le plancher de sa chambre, était déchiré en lambeaux, par places, et tout parsemé de débris de baguettes de cerisier.

Ces lambeaux et ces débris indiquaient les endroits où la lutte s'était poursuivie entre l'odalisque et le lion.

Après avoir attiré celui-ci dans son pavillon, Baïla lui avait fermé toute retraite, et sans souci de ce qui en pouvait résulter pour elle, armée d'un léger faisceau de narghilés, elle l'avait frappé à coups redoublés, renouvelant résolûment chaque baguette qui se brisait sur le corps de son dangereux adversaire.

Haïder, habitué à obéir à cette voix qui le gourmandait, à se courber sous ce bras qui le frappait, sans songer à se défendre, bondissait d'un bout à l'autre de la chambre, emportant à chaque bond, sous ses ongles crispés, un lambeau du tapis ; mais enfin, à bout de patience et de longanimité, irrité par la douleur, rugissant, pantelant, couché à moitié sur sa croupe et sur son dos, levant une de ses pattes monstrueuses, il détendait sa griffe tranchante et devenait menaçant à son tour, quand tout à coup entrèrent les bostangis et les estafiers du pacha, munis d'épieux.

La porte ouverte, le lion s'enfuit honteusement, non devant les nouveaux venus, mais devant la Mingrélienne, qui le pourchassait encore de son dernier rameau de cerisier.

Mais quelle faute avait donc commise Haïder envers la Mingrélienne ? Peut-être celle-ci avait-elle voulu le punir d'avoir éventé la trace du chrétien.

Le soir de ce même jour où Baïla soulevait contre elle les colères royales de son lion, ce terrible animal, brisé, dégradé par la domesticité, vint, comme le chien le mieux appris, confus et repentant, ramper aux pieds de sa maîtresse, en implorant son pardon.

Dès le jour suivant, il en fut de même de Djezzar. La favorite le vit se rapprocher d'elle, humble et les mains pleines de présents.

La lutte de Baïla contre Haïder, dont on lui avait rendu compte, l'avait rempli d'une singulière admiration.

Baïla reçut ses deux vaincus avec une dignité froide, qui pouvait passer pour un reste de rigueur.

C'est que sa double victoire la trouve indifférente. Elle a épuisé toutes les émotions qu'il lui est donné de connaître ; elle a si bien éloigné ses rivales que le triomphe ne chatouille même plus sa vanité ; les esclaves qui l'entourent lui sont si bien soumis, qu'elle n'a plus de joie au commandement ; le pacha est dompté jusqu'à la faiblesse, jusqu'à la lâcheté ; chacun, même le lion, subit la puissance de la favorite, et d'un accord tellement unanime que dans ce harem, où tout se prosterne devant elle, où tout court au-devant de sa volonté, de son caprice, il n'est plus qu'un seul ennemi qu'elle ne puisse vaincre : c'est l'ennui ! Celui-là menaçait de grandir d'heure en heure et de se fortifier de la faiblesse des autres.

Un jour, le pacha se rendait à la ville ; Baïla, de l'air le plus maussade, cédant à ses sollicitations, consentit à l'accompagner ; et après avoir séjourné peu de temps à Sivas, à peine de retour au palais de Kizil-Ermak, elle se montra toute différente de ce qu'elle était à son départ. La gaieté, la vivacité lui étaient revenues ; le rire aux lèvres, la joie aux yeux, elle avait retrouvé ses chants les plus doux, comme ses danses les plus gracieuses. Elle fut charmante pour Djezzar, et même pour Haïder. On eût dit qu'elle s'était spontanément métamorphosée en route.

La belle humeur de la favorite se communiquant au pacha, et par lui gagnant de proche en proche, tout fut en fête au palais ce soir-là.

De cette joie générale, Baïla seule avait le secret.

IV. — Un étranger dans le harem.

Enfermée dans son palanquin, à la suite du maître, comme la Mingrélienne longeait, avec l'escorte, un des faubourgs de Sivas pour retourner vers la rivière Rouge, et qu'elle prenait plaisir à voir les habitants, turcs ou chrétiens, fuir pêle-mêle, en désordre, se cacher ou se prosterner à l'aspect du pacha, elle en a remarqué un qui, resté debout et immobile, semblait ne participer en rien aux diverses émotions de la foule.

Elle s'étonne d'abord que les gardes du cortège, les *cawas*, ne le forcent pas à prendre une posture plus humble ; elle l'examine avec plus d'attention et tressaille. Il porte le costume franc, et, autant qu'elle en peut juger à travers son double voile et les mousselines semées d'étoiles d'or du palanquin, ses traits sont ceux de l'inconnu.

Par un mouvement plus rapide que la pensée, voiles, rideaux, tout se soulève en même temps ; c'est lui ! leurs regards se rencontrent. L'étranger se trouble, ébloui de nouveau sans doute par l'éclat de tant de beauté ; puis, avec une expression pleine d'amour, il lève ses yeux au ciel, place une main sur son cœur : bientôt, dans cette main, il agite, en matière de signal, un petit objet brillant, doré, sur lequel le soleil jette un éclair, mais que l'odalisque ne peut reconnaître, car déjà ses rideaux sont retombés.

Cette scène imprudente, audacieuse, passée au milieu de la foule, n'eut cependant pas de témoins ; tous les spectateurs étaient en fuite ou le front contre terre.

Durant le reste de la route, Baïla crut avoir rêvé. Quoi ! cet étranger, il vit, il n'a pas été dépisté par Haïder et tué par Djezzar ! — Elle a donc été injuste et cruelle envers ceux-ci ? Elle leur doit une réparation ! Peut-être le Franc a-t-il été seulement blessé ? D'une blessure bien légère alors, puisqu'elle n'a pu l'empêcher de se trouver sur son passage tout à l'heure. — Pourquoi légère ? n'était-il point capable, pour la voir, d'endurer la douleur, lui qui avait tout bravé pour arriver, jusqu'à elle ? — Mais quel objet a-t-il donc fait briller à ses yeux, la main sur son cœur et le regard au ciel ? — Sans doute un présent qu'il voulait lui faire, qu'il espérait pouvoir jeter dans son palanquin, comme souvenir. — Elle avait trop tôt laissé retomber ses mousselines étoilées d'or. — Ou plutôt n'est-ce pas quelque bijou à elle, quelque joyau détaché de sa parure et trouvé par lui au pied du platane ou dans les allées du jardin ? — Oui, et il le conserve comme une relique précieuse, comme une amulette préservatrice, qu'il garde sur son cœur ; car c'est là qu'elle l'a vu le replacer après son transport d'amour.

Elle se demande ce que peut être parmi les Francs ce jeune homme, resté debout, dans une attitude si fière, sur le passage du pacha, et que cependant les *cawas* ont semblé respecter. Oh ! bien des secrets lui restent encore à pénétrer. N'importe ! quels que soient le rang, le pouvoir de ce mystérieux inconnu, elle est pour lui l'objet d'un amour frénétique ; elle n'en peut douter ; sa vanité s'en glorifie, et, faisant pour la seconde fois entrer dans ses rêves un souvenir de l'Égypte et de Napoléon, elle en vient à se dire que si jamais son inconnu commande une armée dans le pays de France, les Français pourront bien, un beau jour, envahir le pachalik de Sivas.

Jusqu'alors, pour se soustraire aux influences narcotiques de la vie monotone du harem, Baïla avait eu recours à ses fantaisies de toute espèce, à ses caprices mille fois renaissants, à ses luttes, à ses bouderies, à ses révoltes, à ses tyrannies contre son maître, contre son lion, contre ses esclaves ; maintenant, son caractère semble se modifier : elle a repris près de Djezzar son humeur égale et indolente des premiers temps ; elle tourmente moins sa bonne Mariam et ses autres femmes de service ; son goût pour la parure semble même s'être amoindri : au lieu de quatre toilettes par jour, elle n'en fait plus que trois ; elle est devenue grave, elle réfléchit, elle pense ; elle pense au giaour ; elle réfléchit au singulier enchaînement de circonstances qui, depuis quelque mois, malgré elle, par fatalité, est venu mêler ce jeune homme à toutes ses préoccupations, à tous les événements de sa vie de recluse.

Sans recourir au moyen dangereux d'une feuille de haschich glissée dans son narghilé, ou d'un grain d'arsenic fondu dans une dose de thériaque, maintenant son imagination sait créer pour elle un monde charmant et nouveau. Elle poursuit follement ses rêves vaniteux de la conquête du Sivas. Elle se voit transportée dans une autre contrée du globe, à Paris, où chacun librement peut venir admirer sa beauté, naguère la propriété d'un seul. Recevoir les hommages de tous, faire battre mille cœurs à la fois, tout en réservant le sien à l'objet aimé, ah ! n'est-ce pas pour une femme la gloire et le bonheur sur la terre !

Mais ce rêve ne pouvait-il donc se réaliser sans l'intervention d'une armée ?

Cette réalisation de sa chimère, Baïla l'attendit quelque temps, puis, quand elle cessa d'y croire, l'ennui, le terrible ennui revint la saisir. Une sorte de langueur malade l'accabla. Elle chercha une cause à sa

souffrance, et cette cause, elle ne voulut la voir que dans les murs du harem, qui pesaient sur elle et l'étouffaient.

Le sultan Mahmoud, dans les derniers temps de sa vie, avait permis à ses femmes de franchir les portes du sérail, bien escortées et surveillées toutefois. Depuis lui, de jeunes dignitaires de la Sublime-Porte, partisans déclarés du nouvel ordre de choses, avaient, à leur tour, essayé de cet usage. Baïla le savait ; elle résolut de conquérir pour elle cette douce liberté.

Au premier mot qu'elle en dit au pacha, celui-ci, la regardant avec des yeux fauves et flamboyants, jura par Mahomet et les quatre califes — c'était son serment redoutable — que si tout autre de ses femmes lui eût fait une demande semblable, sa tête aurait déjà sauté sous un coup d'yatagan.

Baïla se garda bien d'en parler de nouveau : mais le refus du maître donna au désir dont elle était possédée une intensité dévorante. Elle aussi jura, non par les quatre califes, mais par son vouloir de femme, d'arriver à son but, quelque chemin qu'il lui fallût prendre, quelque péril qu'il lui fallût braver.

L'idée seule de cette nouvelle lutte qui s'engageait suffit pour la guérir à moitié de sa langueur.

Quel était-il ce but ? Elle eut d'abord à s'examiner en elle-même pour bien le définir.

Du haut des terrasses du palais d'hiver, elle avait déjà parcouru des yeux une partie des monuments de la ville ; elle avait visité la citadelle, le caravensérail, la mosquée, à la suite du pacha. Ce n'était donc point là ce qui lui faisait aspirer après ce fantôme de liberté.

Restaient les bazars ; mais ce qu'ils contenaient de précieux ou de rare en brocarts, velours, pierreries, or ciselé, le maître ne s'empressait-il pas de le faire apporter au harem pour qu'elle eût à voir et même à choisir ? De ce côté encore, la privation se faisait peu sentir pour elle.

Les bateleurs, les jongleurs, les musiciens de la Perse et du Kurdistan, tout nain difforme, tout objet curieux qui traversait le pachalik, sur un mot d'elle, avait son entrée au palais.

Elle arriva à cette conclusion logique, c'est que si elle avait désiré pouvoir visiter et parcourir Sivas, c'était dans l'espoir d'y retrouver son inconnu, de surprendre enfin la clef des mystères qui l'environnaient ; et cet inconnu était certainement la seule des curiosités de la ville que Djezzar refuserait de faire venir à son palais pour le divertissement de sa favorite.

Mais une autre ne pouvait-elle aller à la découverte pour Baïla ? Elle songea aussitôt à Mariam.

Celle-ci, chargée en partie des achats et des approvisionnements du harem, dispensée, par son emploi, par son âge, par sa couleur, par sa laideur naturelle, du cérémonial ordinaire, parcourait librement les rues et les marchés. Baïla connaissait son dévouement à sa personne, et, refusât-elle de la servir dans ses recherches, elle savait que la vieille négresse ne la trahirait pas. Elle lui en parla donc.

Prise d'un tremblement subit : Par le saint Christ ! s'écria l'Abyssine, ah ! ne répétez pas cette parole, chère maîtresse ; résistez à la tentation, étouffez-la dans votre cœur ; c'est une inspiration : du mauvais esprit !... ou un effet de la Providence, peut-être ! une volonté d'en haut ! ajouta-t-elle en murmurant à voix basse, et comme s'apostrophant elle-même.

— Tu n'as rien à craindre, Mariam ; de quel crime seras-tu coupable pour avoir essayé de prendre quelques renseignements sur cet étranger ? ne sait-on pas que les vieilles femmes sont curieuses !

— Oh ! les jeunes ne le sont pas moins ! reprit Mariam, en jetant sur elle un regard de reproche ; et leur curiosité entraîne à plus de périls. Notre sainte mère Eve était jeune quand...

— Ainsi, tu refuses de me servir !

— Pour cette fois.... Ne l'exigez pas, n'insistez pas, je puis faiblir : j'ai déjà eu tant à lutter d'un autre côté !

— Comment !

— Ce jeune Franck ! il est né pour votre perte et pour la mienne. Mais non si vous saviez !

— Tu le connais donc ? tu l'as donc revu ?

— Ai-je parlé de cela ? Par l'ange noir ! il n'en est rien, j'espère.

— A l'instant même tu viens de te trahir ; tu l'as vu !

— Ah ! chère maîtresse, s'écria la vieille esclave toute palpitante d'effroi ; oui, je l'ai vu pour mon malheur !

— Eh bien ! qui est-il ? qui le retient à Sivas ? que veut-il ? qu'espère-t-il ? quels sont ses projets ?

— Est-ce à moi de vous les faire connaître ? Au nom du Dieu des chrétiens, qui a été le vôtre et qui est encore le mien, cessez de m'interroger. Si notre maître venait seulement à découvrir que ce jeune homme a pénétré ici, dans les jardins, que je le savais, que je me suis tue, ah ! il me ferait hacher menu et jeter aux poissons du grand bassin !...

— Mais il ne le saura point ! Tu n’as rien à craindre, te dis-je ; ne suis-je pas là pour te protéger ?

— Mais vous, qui vous protégera ?

— Que t’importe ? Ainsi, cet étranger, tu le connais ? Et tu ne m’en avais rien dit ! Tu l’as donc rencontré ?

— Sans doute ; il l’a bien fallu, quoiqu’il eût préféré encore se rencontrer avec... une autre.

— Cette autre, qui est-elle ?

— Vous !

— Moi ! s’écria Baïla, dont le pourpre colora subitement le visage, comme si elle ne se fût point attendue à cette réponse, sciemment provoquée par elle, afin d’entraîner Mariam dans la voie des confidences. Et que peut-il me vouloir ?

— Oh ! ce qu’il veut, répondit la vieille négresse, de nouveau en proie à son émotion, première, — ce qu’il veut !... Dieu me garde d’en parler ! Seul il pourrait vous le dire, mais, ce serait la mort pour nous trois, peut-être ! »

Baïla garda un instant le silence :

« Il a donc espéré me revoir encore ? demande-t-elle ensuite.

— Si on doit l’en croire, il donnerait mille fois sa vie pour la réussite de son projet.

— De quoi s’agit-il ?

— C’est son secret, ce n’est pas le mien.... J’en ai trop dit déjà. »

Elles furent interrompues. Mariam se retira à la hâte, et Baïla resta seule avec ce serpent de la curiosité qui lui mordait le cœur.

Peu de temps après, durant la nuit, tandis que le pacha était dans la ville de Tocate, où les soins de son administration devaient le retenir plusieurs jours, un homme fut amené furtivement dans les jardins de la rivière Rouge. Un bostangi avait trouvé moyen de l’y introduire dans une caisse de fleurs.

Ce bostangi, gagné par de riches présents, le conduisit, à travers dès routes alors désertes, jusqu’au pavillon occupé par la favorite.

Baïla était au bain lorsque sa négresse abyssine parut et lui fit un signe.

A ce signe, la belle odalisque prétextant d’un besoin de repos, congédia ses femmes de service, après avoir toutefois fait natter ses cheveux et s’être soigneusement fait parfumer le corps par elles.

Ses esclaves éloignées, aidée de Mariam, elle se rhabilla, mais tellement à la hâte, que sa ceinture de cachemire, négligemment nouée ; retenait à

peine sa robe à moitié entr'ouverte, et son long voile, répandu autour d'elle, cachait seul les trésors de ses épaules et de sa poitrine.

En se rendant vers la salle où l'attendait le visiteur mystérieux, elle s'arrêta. La respiration lui manquait ; un tremblement nerveux agitait ses membres délicats et courait en frissons sur sa peau, moite encore d'eau de rose et d'essence de sental. Portant la main, à son cœur, comme pour en contenir les mouvements précipités :

« J'ai peur ! murmura-t-elle.

— Que craignez-vous maintenant ? dit en la soutenant sous les bras, Mariam, dont le courage, comme par un jeu de bascule, semblait s'être affermi, exalté, tandis que défaillait celui de sa maîtresse : — le pacha est loin ; tout dort autour de nous ; ce Franc que vous avez désiré revoir et que vous allez entendre, il a franchi, sans éveiller les soupçons, les portes du palais. Il vous attend. Il n'a pas tremblé pour venir, lui : les moments sont précieux ; il les compte avec impatience ; allons le rejoindre.

— J'ai peur ! » répéta Baïla, résistant à l'impulsion que voulait lui donner la vieille esclave. Et tout en frissonnant, le corps courbé, alangui, le sourire aux lèvres, les yeux à demi fermés, elle semblait savourer avec délice l'effroi ressenti par elle ; comme ces malades, saturés de breuvages fades et sucrés, qui se plaisent momentanément aux âpres amertumes de l'absinthe.

C'était une émotion ; et pour la recluse du harem, toute émotion devenait une joie.

Non sans avoir promené un dernier regard sur l'habile et voluptueux désordre de sa toilette, elle souleva enfin la portière de ce salon où l'attendait l'inconnu.

A la faible lumière que projetaient deux bougies de senteur placées sur un guéridon, elle vit l'étranger, debout, une main au coude, l'autre au front, dans une posture méditative.

Au frôlement de la robe de Baïla, au léger bruissement de ses pas, celui-ci releva, la tête, croisa ses mains avec une sorte de transport extatique, et ses yeux, levés vers le plafond doré, resplendirent si vifs, qu'il sembla à la Mingrélienne que la lumière en était doublée autour d'elle.

Quand Mariam eut disparu pour mieux veiller sur eux, quand Baïla se trouva seule, seule avec son inconnu, avec l'amant de ses rêves, tout à coup, rejetant, son voile en arrière, elle se montra à lui dans tout l'éclat de sa beauté géorgienne.

Un instant elle jouit de son trouble, de sa surprise ; puis, allant s'asseoir à l'angle du sofa, elle l'invita, par un signe, à venir prendre place à son côté.

Mais l'étranger restait immobile ; son seul mouvement avait été de se couvrir les yeux, comme si ce qu'il venait d'entrevoir l'eût soudainement ébloui.

Après avoir doucement savouré, dans son orgueil, l'effet stupéfiant produit par ses charmes, Baïla réitéra son geste.

Cette fois, le Français, avec un reste d'embarras et d'hésitation cependant, se dirigea vers le sofa, et, se courbant presque jusqu'à terre devant elle, les yeux baissés, il saisit l'extrémité du long voile de l'odalisque, et l'en recouvrit tout entière, en détournant la tête.

« Ce mouvement n'avait pas laissé que de surprendre étrangement Baïla ; mais peut-être, se disait-elle, sont-ce là les-préliminaires de l'amour chez les Francs.

— Écoutez-moi, lui dit alors le jeune homme d'une voix émue, en prenant place à son côté ; écoutez-moi avec attention, madame ; le moment présent peut devenir, pour vous comme pour moi, le commencement d'une ère nouvelle de gloire et de salut. »

Elle ne le comprenait point ; elle se rapprocha de lui.

« Vous êtes née chrétienne, madame, continua-t-il ; la Mingrélie est votre patrie. »

Baïla crut un instant qu'il venait lui-même de l'ancienne Colchide, qu'il y avait vu sa famille ; et dans le vol rapide de ses pensées, elle fit remonter l'amour du jeune homme, non plus seulement à une époque récente, mais à ce temps où elle n'était encore que la propriété de son père. Les souvenirs du pays natal lui revenant plus doux en s'unissant à l'idée d'un amour d'enfance, de nouveau elle se rapprocha de lui et le regarda curieusement, espérant retrouver sur sa figure des traits anciennement gravés dans sa mémoire.

« Êtes-vous donc un ami de mes frères ! » lui demanda-t-elle.

Dans ce moment d'expansion, la Mingrélienne effleura de sa main celle de l'étranger. Celui-ci tressaillit, se releva aussitôt en faisant le signe de la croix, et d'une voix pleine d'onction et de solennité :

— Oui, madame, je suis l'ami de vos frères, de vos frères les chrétiens, aujourd'hui foulés aux pieds d'un despote cruel, mais qui par vous peut s'adoucir. Le terrible Dâher, maître d'une partie de la Syrie et de la Palestine, après avoir pris pour ministre un chrétien, Ybrahim-Sabar, devint

le protecteur des disciples de Jésus-Christ. N'exercez-vous pas sur votre maître un pouvoir plus grand que celui qu'Ybrahim avait sur le sien, vous, madame, à qui, dit-on, les lions même ne résistent pas ! Dieu s'est servi d'Esther pour toucher le cœur d'Assuérus ; il vous a, comme elle, marquée de son sceau, pour concourir à la délivrance de son peuple. La foi me l'a révélé. Grâce à vous, le pacha de Sivas, Ali-ben-Ali, le boucher, le bourreau, ne tournera plus sa rage que contre les ennemis de l'Église ; la clarté divine, descendue du Calvaire a su parfois pénétrer jusque dans les cœurs les plus endurcis....

— Misérable ! s'écria Baïla, revenue enfin de la stupeur qu'elle avait éprouvée en entendant ce discours inattendu. Qu'es-tu venu faire ici ?

— Vous apprendre à pleurer sur votre vie passée, vous aider à vous laver de vos souillures, vous sauver, et sauver avec vous et par vous nos frères, les chrétiens du Sivas !

— Va-t'en, apôtre du démon ; retire-toi, insolent ! répéta la belle odalisque, en s'enveloppant alors d'elle-même dans ses voiles, en se cachant de son mieux aux regards du profane. Va-t'en ! et sois maudit !

— Non, vous ne me chasserez pas ainsi, poursuivit le jeune enthousiaste ; vous m'entendrez ! Dieu, qui m'a inspiré l'idée de la sainte mission que j'accomplis en ce moment, va changer votre cœur ; il le peut, il le fera !

— Ton Dieu n'est pas le mien, impie ! va-t'en !

— Ah ! ne blasphémez pas contre le Dieu de vos pères, ne, mentez pas ainsi aux saintes croyances qui, peut-être, même à votre insu, sont restées dans votre cœur. N'est-ce pas vous qui, dans un coin retiré de vos jardins, avez dressé la plus humble des croix, sans doute pour y venir prier en secret ! »

Ce mot, ce souvenir du rameau d'azalée qui faisait passer soudainement dans la mémoire de la jeune odalisque toutes les chimères de son amour fantastique, toutes les espérances, toutes les illusions qui s'étaient groupées pour elle autour d'une seule idée ; le dépit de voir ainsi s'effacer tous ses rêves ; l'effrayante pensée du péril qu'elle a recherché, qu'elle a bravé, qui la menace encore en ce moment même, et le tout pour arriver à une pareille déception, pour trouver un apôtre dans l'amant qu'elle attendait, troublèrent à ce point ses esprits, que sa voix, s'élevant par degrés, sembla devoir aller jusqu'au delà de son pavillon éveiller les esclaves qui dormaient.

Pour essayer de la calmer, le geste suppliant, l'étranger fit un pas vers elle.

« N'approche, pas ! lui cria Baïla ; et, se levant frémissante, elle appela Mariam. Elle se disposait à sortir en faisant retentir encore ses imprécations, quand, la portière brusquement soulevée, le, pacha parut devant eux, entouré de soldats et portant à sa ceinture un arsenal complet d'armes de toutes sortes.

Soit que la colère de la Mingrélienne fût arrivée à son paroxysme, soit que le sentiment de la conservation s'éveillât impérieux en elle et la rendit impitoyable :

— Tuez-le ! Tuez-le ! » s'écria-t-elle.

Et du doigt, elle, désignait le malheureux Français aux vengeances du pacha.

Le jeune homme arrêta un instant sur Baïla un regard triste et miséricordieux qui la fit tressaillir, puis il tendit la tête.

Un soldat leva son sabre : Djeddar détourna le coup.

« Non, dit-il ; il ne faut pas qu'il meure si vite ; » et, promenant tour à tour sa prunelle investigatrice sur les deux soupçonnés, il murmura d'une voix cadencée cette phrase affreusement poétique : « Son sang ne doit pas jaillir tout à coup comme l'eau de la fontaine, mais couler lentement comme celle de la source, qui tombe goutte à goutte du rocher. »

En Orient, la poésie se retrouve partout.

Ensuite, il dit quelques mots à l'oreille d'un esclave maugrebin placé près de lui, puis on emmena le chrétien.

Resté seul avec Baïla, Djeddar laissa d'abord rugir toutes ses passions jalouses ; mais avec lui, la favorite n'avait à redouter qu'une explication commençant par un coup de poignard.

Dès qu'elle le vit débiter simplement par des menaces et des emportements, elle cessa de craindre pour sa vie.

Prenant une attitude de surprise, une physionomie révoltée, tout en tâchant pourtant de se maintenir aussi jolie que possible, elle essaya de tirer parti de ses avantages, et de faire valoir avec le Turc cette toilette pleine d'abandon, coquettement disposée pour le chrétien.

Djedzar, qui, ce jour même, était revenu de Toscate à Sivas, avait été instruit dans cette dernière ville des projets du Français pour pénétrer dans l'intérieur du harem ; mais il manquait de preuves sur la complicité de sa belle esclave. Baïla s'en aperçut. Ces preuves, celui qui aurait pu les donner, il expirait sans doute en ce moment. N'avait-elle pas d'ailleurs à se

prévaloir de ses imprécations contre le giaour et de son mouvement de terreur et de fuite, dont le pacha lui-même avait été témoin ?

Celui-ci sembla se laisser convaincre, et, les rôles intervertis, ce fut le maître qui, humble et suppliant, implora tout bas son pardon.

A l'innocence de la Mingrélienne il préparait cependant de terribles épreuves !

Déjà, s'irritant d'avoir été soupçonnée, Baïla élevait de plus en plus la voix.

« Écoute, » dit le pacha, lui imposant silence du geste et prêtant l'oreille à un certain mouvement qui se manifestait du dehors.

Elle écouta et n'entendit rien, rien qu'un bruit sourd, monotone et régulier, comme celui des vanneurs ou des batteurs en grange.

« Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle.

— Écoute bien, » reprit-il.

Tous deux demeurèrent ainsi quelque temps attentifs ; le même bruit se répéta sans s'accroître.

Djezzar se dépita, et cédant à son impatience, il frappa dans ses mains.

« Mes ordres ne sont-ils donc pas exécutés ? demanda-t-il à l'esclave maugrebin qui se présenta.

— Ils le sont, fils d'Ali ; mais vainement contre ce chien, nous avons employé les cordelettes armées de plomb et les lanières de cuir d'hippopotame ; vainement nous avons humecté, saupoudré ses plaies béantes de piment et de jus de limon, il n'a pas poussé un cri, pas un soupir.

— Que fait-il donc ? hurla le pacha.

— Il prie, répondit l'esclave.

— N'a-t-il rien révélé ?

— Rien, fils d'Ali.

— Si mes châtiments n'ont pu lui délier la langue, ma clémence en viendra à bout, peut-être, dit Djezzar, avec un sourire sinistre. Qu'on me l'amène, et qu'Haïder vienne avec lui. Par Allah ! je saurai le faire parler, moi ! »

Quand le maugrebin se fut éloigné, Djezzar redevint près de Baïla l'homme du harem, l'efféminé, le voluptueux Djezzar ; il lui fit reprendre sa place au sofa, et lui-même, étendu à ses pieds, fumant le narghilé, préoccupé, en apparence seulement, de voir la fumée de sa pipe persane s'échapper d'un côté en flocons nuageux, remonter de l'autre en s'épurant

dans un flacon de cristal plein d'eau parfumée, il attendit dans une posture indolente l'arrivée de son captif.

V. — Histoire d'un Parisien.

Ce captif on le nommait Ferdinand Lasserre. Né à Paris, dans une bonne famille de la vieille bourgeoisie, d'un caractère enclin à la rêverie, à l'exaltation, il n'avait pu, orphelin dès le berceau, donner à sa sensibilité un cours naturel. Malgré son éducation tout universitaire, la pensée religieuse avait germé et s'était développée en lui. A défaut de ces tendres affections qu'il ignorait, les saintes et ardentes croyances avaient comblé les vides de son âme.

Il occupait un petit emploi au ministère des affaires étrangères, lorsque, un jour, à la suite d'un sermon de l'abbé Lacordaire, la résolution lui était venue de se faire prêtre.

Le seul parent qui lui restât, son oncle, récemment nommé au consulat d'une des villes importantes de l'Asie Mineure, ne trouva rien alors de plus à propos que de l'emmener, après avoir obtenu pour lui le titre d'élève consul. Il espérait le distraire de ses pieuses abstractions, le faire renoncer à ses projets, et même le conquérir au doute, à la vue de toutes ces sectes de chrétiens schismatiques et tapageurs qui assourdissent l'Orient du bruit de leurs querelles.

L'oncle était philosophe.

Mais dans le cœur du néophyte, la foi se ranima plus vive, au contraire, en approchant, de ces lieux saints où les vérités évangéliques avaient étendu leurs premiers rameaux et porté leurs fruits les plus savoureux. Pour lui les sommets du Taurus s'illuminèrent des clartés du Thabor et du Sinaï. Plus que jamais affermi dans sa vocation première, sous son costume de diplomate, il vêtit le cilice et se promit, puisque l'occasion s'offrait à lui, d'accomplir, en dépit de son parent, et dans le secret de sa pensée chrétienne, un noviciat signalé par des travaux apostoliques.

Après s'être perfectionné par la pratique dans la langue, turque et l'arabe vulgaire, Ferdinand Lasserre se mit à visiter à Sivas et dans les environs les sectateurs des différentes Églises dissidentes : arméniens, grecs, maronites, nestoriens, eutychéens, et même les catholiques latins, séparés de Rome seulement par le mariage de leurs prêtres. Il allait vers eux pour opérer des

conversions ; il en revenait plus effrayé encore de leur misère que de leur ignorance, et, véritable apôtre, il y retournait moins pour les prêcher que pour les secourir.

Monté sur un léger batelet qu'il avait appris à manœuvrer à la manière orientale, avec la rame au gouvernail, il suivait un jour le cours de la rivière Rouge, et, rêvant le désert, un ermitage dans quelque thébaïde, il se créait dans l'avenir un bonheur ascétique trempé d'eau claire, lorsque la rame se rompit entre ses mains. Sa barque, en échouant, le jeta sur un petit pan de terrain, en delta, placé comme une île entre le Kizil-Ermak et un fossé régulièrement creusé.

Ferdinand n'était pas nageur habile ; mais, malgré la gravité ordinaire de ses pensées, il était bon sauteur ; il mesura tour à tour de l'œil la rivière et le fossé, et, la question décidée en faveur de ce dernier, il le franchit d'un bond. Le fossé derrière lui, il aperçut un petit mur que lui avait masqué un épais buisson de nopals et d'abricotiers sauvages. Rebondir de l'autre côté pour regagner son delta, c'était risquer de se rompre le cou, car cette fois l'espace lui manquait pour prendre un élan, et, dût-il réussir, il se retrouvait encore devant la rivière infranchissable.

Dans cette position, fort embarrassé de son rôle, et ne se doutant guère qu'il avoisinait de si près les jardins d'été du pacha, il aperçut une porte basse, cintrée, pratiquée dans le petit mur ; il la poussa machinalement, et, à sa grande joie, elle s'ouvrit devant lui.

Il existe autour de Sivas, et surtout sur les bords de la rivière, des enclos où des cultivateurs, chrétiens pour la plupart, font venir, à grand renfort d'eau, les légumes qui servent aux approvisionnements des marchés de la ville, et ces poncires énormes, ces pastèques savoureuses, ces dattes et ces pistaches, dignes de rivaliser avec celles d'Alep et de Damas. Ferdinand crut être arrivé devant une de ces exploitations appartenant à des chrétiens. La négligence apportée dans la fermeture de l'enclos l'affermait dans son idée ; il entra.

Alors, pour la première fois, il se trouva face à face avec Baïla, nonchalamment assise sous le platane.

Plus surpris que charmé à la vue de la gracieuse odalisque bariolée de rouge et de noir ; effrayé de la rencontre, il ne sut que balbutier quelques paroles en rapport avec le désir véhément qu'il avait d'échapper sain et sauf à cette périlleuse bonne fortune, qu'il n'était pas venu chercher. Égaré ensuite dans les dédales du jardin, il se retrouva devant Baïla et sa négresse

; enfin, regagnant, non sans peine, la petite porte encore ouverte, il s'épouvantait de nouveau de ce double obstacle du fossé et de la rivière qui s'opposait à sa fuite, quand, au milieu des vapeurs du soir, il vit un homme s'avancer mystérieusement vers le delta, en traversant le Kizil-Ermak à un endroit guéable, que Ferdinand ne soupçonnait pas.

Cet homme, bostangi chez le pacha, volait les fruits de son maître pour aller les vendre à la ville. C'est lui qui avait laissé tout contre la petite porte cintrée, laquelle ne servait d'ordinaire qu'à l'entretien des fossés. Après avoir, ce jour-là, à son insu, indiqué à Ferdinand le moyen de sortir d'embarras, c'est lui encore, c'est ce voleur de fruits qui, plus tard, enfermé par Baïla, entre la crainte d'une dénonciation et l'espoir d'une récompense, devait introduire le Français dans les jardins et jusque dans le pavillon de la favorite.

Parvenu au delta, le bostangi tira de dessous un amas de ronces pendantes une longue planche dont il se servit pour franchir le fossé ; il la déposa ensuite derrière le massif de nopals et d'abricotiers sauvages, où justement Ferdinand se tenait caché.

Dans ce concours de circonstances inespérées qui venaient coopérer à sa délivrance, celui-ci vit un miracle du ciel. Cette planche devenait une arche de salut pour lui ; il s'en servit à son tour, et, grâce au gué de la rivière, que le bostangi venait de lui révéler, après avoir lutté de nouveau contre le Kizil-Ermak, qui, comme un serpent à la poursuite de sa proie, se retrouvait partout sur sa route et semblait vouloir l'envelopper de ses détours et de ses replis, il échappa enfin à tous les dangers de sa malencontreuse promenade.

Rentré à Sivas, dans la maison du consulat, il eut à se féliciter doublement d'y être arrivé sain et sauf, quand il apprit que ces jardins où il s'était si follement aventuré n'étaient rien moins que ceux de Djezzarpacha.

Mais cette femme qu'il y avait vue, qui pouvait-elle être ?

Songeant à sa rencontre avec l'odalisque, il croyait qu'un rêve l'avait abusé.

Elle réapparaissait à son esprit sous une forme multiple. Il la revoyait semblable à une bacchante, sa coupe à la main, indolemment accroupie sur sa peau de tigre ; puis, comme une Péri, comme une Ondine, se montrant à lui à travers les reflets dorés du soleil et les arcs-en-ciel du petit bassin de marbre ; puis enfin, dans sa troisième transformation, debout, sévère, irritée, lui ordonnant la fuite, et le menaçant du poignard.

Toutefois, son imagination chaste et calme ne prêtait nul charme à cette triplicité de formes. Il se demandait, au contraire, si cette vision ne lui avait pas présenté un emblème de tous les vices réunis. L'ivresse, la luxure, la paresse, la colère ! Il trouvait moyen de compléter le reste.

Dans ces jardins maudits, habités par le persécuteur des chrétiens, n'était-ce pas le démon lui-même qui lui était apparu ?

Ainsi, tandis que Baïla faisait de l'étranger un être à part, un être merveilleux, dont elle honorait la trace, une idole, à laquelle elle rendait un culte d'amour, lui, il s'entretenait pieusement dans la sainte horreur de son souvenir.

Ce démon, cependant, cet effroyable assemblage des sept péchés capitaux, il allait tout tenter pour l'approcher encore.

Ce n'était pas l'élève consul qui avait été rencontré par Djezzar, en chasse, le long des murs du sérail. Un malheureux chrétien d'Asie, se cachant de peur à l'approche de l'escorte du pacha, avait seul été victime de ce dernier.

Ferdinand Lasserre, depuis qu'il séjournait près de son oncle, dans cette province de l'Anti-Taurus, s'était peu préoccupé de ce qui se passait dans l'intérieur du harem de Djezzar. Ses pensées étaient ailleurs, mais, après sa visite involontaire dans les jardins, il prêta plus curieusement l'oreille aux discours qui se tenaient sur le pacha. Il apprit que celui-ci, entièrement abandonné à ses penchants voluptueux, subissait l'empire d'une favorite mingrélienne. Bientôt, sans qu'il pût se douter de la part qu'il avait eue lui-même à l'accroissement de cette domination de la belle esclave, il entendit répéter partout, autour de lui, que, si elle en avait la ferme volonté, Baïla ferait un juif de son maître Ali-Ben-Ali.

« Pourquoi pas un chrétien ? » se dit-il.

Dès ce jour, toutes ses pensées se concentrèrent en une seule : — Elle est chrétienne, et elle peut tout sur Djezzar !

Oh ! combien sa divine mission s'agrandit à ses propres yeux ! Quel triomphe pour lui, pour la religion, pour tous les malheureux chrétiens du Sivas, si cette pensée se réalise ! Sans doute, l'exécution d'un projet pareil est hors de toute probabilité ; mais la foi raisonne-t-elle ? Ne parvînt-il qu'à arrêter les persécutions qui pèsent sur ses frères de toutes les sectes, et qui en poussent quelques-uns à l'abjuration, n'est-ce pas un assez grand résultat ? A ce résultat comment arriver ?

Le premier pas qu'il fait dans sa nouvelle voie est déjà un triomphe.

Il a confié son dessein, ses radieuses espérances, à un vieux prêtre, son confesseur, et son confesseur se trouve être en même temps celui de Mariam ; car Mariam, catholique zélée, n'a jamais cessé de pratiquer, mystérieusement toutefois, les préceptes de sa religion.

Arriver à la négresse abyssine par le saint homme, à la favorite par la négresse, au pacha par la favorite, telle est la marche à suivre que se trace notre jeune enthousiaste.

Régénérer, et faire refleurir le christianisme dans cette portion du monde asiatique, telle est la mission sublime dont il se croit chargé par Dieu lui-même.

Le vieux confesseur refusa d'abord de s'associer à ces dangereuses tentatives. Vaincu enfin par les instances du jeune homme, il le mit en relation avec l'Abyssine, mais c'est à quoi se réduisit son rôle. Usé par la persécution, devenu craintif et prudent, le vieillard tenait à la vie, qui lui échappait. Il avait coutume de dire que l'Église conquérante ne doit compter que sur ses fraîches recrues, plus ardentes que les autres, et que le martyr ne convient bien qu'à la jeunesse.

C'est par Mariam alors que Ferdinand apprit que cette favorite, venue de la Mingrélie, et sur laquelle il avait fondé toutes ses espérances chrétiennes, n'était autre que la démoniaque odalisque rencontrée par lui dans les jardins de Kizil-Ermak.

A quelque temps de là, le bruit circulant dans Sivas que Baïla, à la suite de Djezzar, venait de traverser la ville dans son palanquin et devait la traverser encore pour retourner vers le palais d'été, il s'était placé sur son passage. Mariam, quoique ébranlée par ses ardentes et pieuses sollicitations, n'avait point encore parlé de lui à sa maîtresse ; mais il crut voir la preuve du contraire dans le mouvement de la jeune femme vers lui, et ce fut dans cette conviction qu'il tira de sa poitrine et fit briller à ses yeux ce bijou, qui n'était autre qu'un petit crucifix doré qui avait appartenu à sa mère, et ne le quittait jamais.

On sait comment tourna l'exécution de cette sainte et audacieuse entreprise, dont Ferdinand Lasserre, à cette heure, vient de subir les terribles conséquences, et prévoit le dénouement.

Après son supplice préparatoire, les mains solidement liées derrière le dos, quand il fut ramené devant le pacha, celui-ci était encore étendu sur ses coussins, sa tête et le bras qui soutenait le narghilé reposaient sur les genoux

de la Mingrélienne, et son lion, Haïder, allongé sur ses pattes, le museau contre terre, les yeux à demi fermés, haletait couché près de lui.

Sur un geste du maître, les esclaves se retirèrent. La scène qui allait suivre ne voulait pas de témoins.

Le pacha, la Mingrélienne, le chrétien et le lion demeurèrent seuls.

VI. — Dénouement tragique.

Baïla avait senti disparaître sa confiance. Une seule révélation du prisonnier pouvait être pour elle un arrêt de mort. Cachant sa pâleur sous les plis redoublés de son voile, le cœur palpitant, elle attendit le résultat de l'interrogatoire, en attachant son regard plein d'anxiété sur le captif.

« Quoi ! j'aurais risqué de mourir pour entendre un sermon de ce triste prêcheur ! se disait-elle ; que ne l'ont-ils tué quand j'en ai donné l'ordre, ou que n'a-t-il succombé sous le fouet des cawas ! »

Cependant, en le voyant, le corps sillonné de stigmates bleuâtres, la chair gonflée et saignante, se tenir là, dans cette salle, comme s'il n'en était pas sorti pour être livré aux bourreaux ; s'y tenir comme il y était avant l'arrivée du pacha, avec son même maintien, avec son même regard timide, qu'il n'osait lever vers elle, elle se sentait émue de quelque pitié.

« Chrétien, dit le pacha, quel motif t'amena dans ce lieu ?

— Son salut, répondit le captif eh tournant un instant ses yeux vers le sofa occupé par l'odalisque ; et les reportant sur Djezzar : — le tien, peut-être ; ajouta-t-il.

— Quoi ! chien, fils de chien que tu es, tu pensais faire de moi un vil Nazaréen, et pour me convertir à ta secte de maudits, tu profitais du temps de mon absence ?

— J'ai dit la vérité, répondit le jeune homme, aussi vrai que Jésus-Christ est le divin rédempteur du monde !

— Tu mens ! cria le pacha, aussi vrai qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et que Mahomet est son prophète ! »

Après ce mouvement, Djezzar sembla faire un effort pour s'interrompre dans sa colère ; il se replaça plus à son aise entre les genoux de sa favorite, passa sa main, en signe de caresse, sur la crinière de son lion, et quand il eut aspiré deux ou trois bouffées de son *latakié* :

« Voyons, sois sincère reprit-il, et n'aggrave pas ton crime. Tu sais bien que d'un musulman on ne fait point un chrétien, comme d'un chrétien on ne fait point un juif. La loi de Moïse a préparé celle de Jésus ; celle de Jésus n'était que le second échelon de celle de Mahomet ; dans cette route-là on ne redescend pas ; on monte.

— J'espérais du moins, dit le captif, te rendre plus favorable à mes frères....

— Sont-ce donc là tes frères, toutes ces bandes de chacals qui se mordent entre eux ? toutes ces races d'infidèles qui oublient leur propre loi ? De quoi se plaignent-ils ? De quelques-uns j'ai fait de bons chrétiens, par le martyre ; de quelques autres de bons musulmans, par la persuasion. D'ailleurs, es-tu donc un de leurs prêtres ? Non ! loin de là ! tu n'es qu'un de ces frivoles Européens qui viennent essayer de propager parmi nous leurs usages impies ; laisse de côté la ruse, et le mensonge : tu as entendu parler de la beauté de cette esclave, — il tourna la tête vers Baïla — et, au prix de ta vie, tu as voulu en saturer tes yeux ? »

Le jeune homme fit un signe négatif ; le pacha n'en tint compte et poursuivit :

« Eh bien ! es-tu satisfait ? Tu dois l'être ; car tu l'as vue. Vos femmes d'Europe sont-elles à ce point à dédaigner qu'il vous faille venir chez nous pour nous ravir les nôtres ? Jusqu'à ce jour, vous n'aviez eu de convoitise que pour nos chevaux. Comment as-tu trouvé moyen de correspondre avec elle ? Quel a été ton guide ? De quelle façon t'a-t-elle d'abord accueilli ? »

Semblable au tigre qui, de l'œil et de l'oreille, épie le moindre cri, le moindre mouvement de la proie qu'il veut saisir, Djezzar guettait une parole d'aveu, un signe dénonciateur de la part de l'interrogé.

Il ne l'obtint pas de ce côté ; mais il sentit, sous lui, frissonner les genoux de Baïla.

« Chrétien ! reprit-il, je te le répète, sois sincère ; dis-moi quel espoir tu avais conçu ; dis-moi qui t'a introduit dans ces lieux ; homme tes complices et, quelle que soit ta faute, je mettrai dans l'autre balance ta jeunesse, ton titre consulaire, quoique ta présence ici, la nuit, au milieu de mon harem, me donne le droit de l'oublier. Mais je te tiendrai compte de ce que tu as déjà enduré et, comme Allah, je serai miséricordieux. Parle ; je t'écoute. »

Il aspira de nouveau la fumée odorante du narghilé et sembla attendre une réponse : mais le captif gardait toujours son silence et son immobilité.

« Parle, chrétien ; parle, il est temps ; à ce prix seul, tu peux racheter ta vie.... en abjurant ton idolâtrie, bien entendu. »

A ce dernier mot, le jeune homme releva la tête ; une noble rougeur lui monta au visage :

« Dénoncer et apostasier ! s'écria-t-il ; voilà ta clémence, pacha ! tes bourreaux ont-ils donc oublié de te dire qui je suis ? Toi-même, qui m'as honoré ici du titre de chrétien, tu ignores donc quels devoirs ce titre impose ? Pour plonger deux fois leur âme dans une souillure ineffaçable, crois-tu que les disciples du Christ tiennent tant : à cette vie mortelle ? »

Et son œil étincelait, et toute sa physionomie avait pris un caractère de beauté sublime.

« C'est entendu, dit Djezzar, contrastant alors, par son apparente impassibilité, avec l'exaltation du jeune Français ; tu veux mourir, et tu mourras ; mais sais-tu bien quelle fin je te réserve ?

— Quelle qu'elle soit, je suis prêt ; dit le captif.

— Ainsi, de cette vie mortelle tu ne regretteras rien ? »

Et le pacha, suivait attentivement, son regard, qu'il croyait devoir se porter vers Baïla.

« Rien, répondit le jeune homme, les yeux baissés, sinon de n'être point, à mes derniers moments, assisté par un saint prêtre de ma religion. »

Djezzar sembla réfléchir ; puis un sourire contracta légèrement ses lèvres.

« Si tes désirs, ne vont pas au delà, dit-il, ils peuvent être exaucés. »

A son appel le maugrebin reparut.

Quelques minutes après un vieillard au front chauve, à la longue barbe blanche, aux traits amaigris, se présenta. En présence du pacha, il fut pris tout à coup d'un tremblement, comme s'il eût cru sa dernière heure arrivée.

C'était un pauvre religieux maronite envoyé récemment par le patriarche du Mont-Liban pour remplacer le supérieur du couvent de Perkinik, qui venait, de mourir. Le jour même, en traversant, ce village catholique des environs de Sivas, le pacha avait voulu frapper d'une avanie son misérable couvent, où trois moines, couverts de haillons, vivaient du travail de leurs mains, au milieu d'une population aussi misérable qu'eux. Ne pouvant leur extorquer l'argent qu'ils n'avaient pas, Djezzar venait d'emmener avec lui leur supérieur, pour le garder en otage jusqu'à ce que la somme exigée par lui fût payée.

« *Kafer*, lui dit-il, tu as refusé d'acquitter les impôts du miri et du karadj.

— Les chrétiens du Liban en sont exemptés depuis les capitulations du saint roi Louis, répondit le malheureux dont la voix trahissait la violente émotion ; le vice-roi Méhémet Ali nous en tenait dispensés.

— A l'enfer le vieux chacal !

— Mais les sultans eux-mêmes ont reconnu cette loi, Altesse.

— Il n'y a d'autre loi ici que ma volonté ! lui cria le pacha.

— Que puis-je faire pour désarmer ta rigueur ? balbutia le vieillard, en attachant un regard terrifié sur le lion, couché auprès de Djézzar, et dont il se croyait déjà la pâture. Je ne possède rien au monde, sinon la vie, que tu puisses me prendre.

— Ainsi ferai-je, si tu ne m'obéis sur-le-champ !

— Mais pour acquitter cet impôt....

— Par le Koran, qui te parle encore d'un impôt ? Du karadj et du miri, je vous tiens quittes, toi et les tiens, quittes à jamais, et tu es libre, et tu sortiras d'ici emportant plus de piastres que je ne t'en demandais ; mais avant de nous séparer, tu vas appeler les malédictions de ton Dieu sur ce chien que voilà. »

Alors, s'adressant à son autre captif :

« Oui, tu vas mourir, et mourir maudit par un prêtre de ta religion. Ynch Allah ! Parleras-tu, maintenant ! »

Avec une héroïque résignation, pour toute réponse, Ferdinand Lasserre s'agenouilla et il courbait sa tête, dévouée à la fois au sabre et à l'anathème, quand il entendit le vieux cénobite du Liban, levant ses mains décharnées sur son front, lui dire d'une voix attendrie :

« Si vous êtes chrétien, je vous bénis, mon fils ! »

Cette sainte parole à peine prononcée, le vieillard tombait à la renverse, frappé d'un coup de feu ; Baïla, avec un mouvement d'horreur se rejetait en arrière ; et le pacha, gardant sa même impassibilité, remettait son pistolet dans sa ceinture.

Soudain il interrompit ce mouvement pour retenir par la crinière son lion qui, animé par la vue du sang, s'élançait avec un rugissement, vers le corps, du Maronite.

« Qu'on emporte cette charogne, dit Djézzar au maugrebin, et qu'on nous laisse ! »

Le cadavre emporté, le maugrebin sorti, revenant au lion qui, la gueule entr'ouverte, les lèvres crispées et pantelantes, poussait de rauques soupirs et dardait ses regards étincelants vers cette proie qu'on lui enlevait.

« Holà ! dit-il, en le flattant du geste et de la voix ; holà ! patience, Haïder, ta part te sera bientôt faite, et tu ne perdras pas au change. »

Il reprit alors sa position première ; et tandis que le lion, retenu par lui, les yeux tournés vers une large tache de sang, imprimée sur le tapis, continuait de rugir sourdement, le pacha s'adressant à Baïla, sans paraître se douter des émotions de terreur dont était agitée sa belle esclave :

« Oui ; à nous trois le giaour ! et à chacun sa part ! A moi sa tête, au lion son corps, et à toi, ma rose de l'Inéour, ma fidèle, à toi son cœur ! Ce cœur ne te l'a-t-il pas donné Oui, n'est-ce pas ?... Eh bien ! va le prendre ! »

Baïla, indécise, muette d'épouvante, ne savait quel sens attacher à ces mots.

« Va le prendre ! répéta Djezzar ; tiens, regarde, impuissant à se défendre, ne semble-t-il pas te l'offrir de lui-même ! va, mon âme, et si ton poignard de femme ne suffit pas à l'œuvre, sers-toi du mien. »

L'odalisque se pencha vers lui :

« Tu te joues de moi, Ali, n'est-il pas vrai ? lui murmura-t-elle à l'oreille.

— Ne m'entends-tu pas, ou ne veux-tu pas me comprendre ? répondit-il d'une voix, formidable. Que cet homme meure, qu'il meure de ta main, sur-le-champ, sinon je te croirai sa complice, et ta tête tombera avant la sienne, je le jure par Mahomet et les quatre califes ! »

N'ayant plus qu'à choisir entre donner la mort ou la recevoir, Baïla sentit un froid glacial dans ses veines ; son front se couvrit d'une pâleur livide.

« Tu hésites ! » dit le pacha.

Elle porta une main tremblante à son poignard.

« Prends le mien, » reprit-il.

La main de Baïla retomba sur l'épaule de Djezzar et y resta quelque temps comme paralysée ; ses yeux troublés se levèrent furtivement vers le jeune Français ; ce matin encore l'objet de ses rêves d'amour ; vers ce jeune martyr, qui d'un mot pouvait la perdre, et qui allait mourir, mourir par elle, pour n'avoir pas voulu le prononcer, ce mot !

« Obéiras-tu ! » dit le bourreau avec un geste de rage impatiente.

La main de Baïla descendit lentement de l'épaule de Djezzar, et s'égara furetant, parmi les armes qui formaient un arsenal à sa ceinture.

« Tu trembles ? tu ne veux donc pas ? tu l'aimes donc ? lui cria-t-il enfin

— Oui, je l'aime, répondit la Mingrélienne ; » et, bondissant tout à coup, elle enfonça la lame de l'yatagan en pleine poitrine du pacha.

Quoique frappé à mort, il fit encore un mouvement pour saisir son dernier pistolet ; mais, sur un geste de Baïla, le lion, excité de nouveau à la vue du sang qui jaillissait, se ruant sur son maître, se fit sa part.

Ferdinand Lasserre, devant ce double meurtre, fermait les yeux, en roidissant d'horreur ses bras garrottés ; la Mingrélienne, douée tout à coup d'une incroyable présence d'esprit, rassembla à la hâte, dans un coin de la salle, les légers meubles et les étoffes qui s'y trouvaient, y mit le feu, et saisissant par ses liens le jeune Français plus mort que vif, l'entraîna vers une issue secrète qui conduisait au logis de la négresse abyssine.

Le palais de Kizil-Ermak, de construction turque, c'est-à-dire bâti en bois ; fut presque entièrement consumé.

Le lendemain, sur le méïdan de Sivas, les colporteurs de nouvelles s'évertuaient à expliquer les causes de ce grand événement. Selon les uns le pacha avait été étranglé par son lion, et, dans la lutte des deux bêtes féroces, une torche renversée avait été la cause de l'incendie.

Les autres, raisonnant d'après les us de l'ancien régime ottoman, et se prétendant mieux informés, racontaient qu'un homme, portant l'habit d'un Franc, après avoir assez longtemps séjourné dans la ville, afin d'écarter les soupçons sur le but de sa mission secrète, s'était introduit auprès du pacha et jusque dans son harem ; lorsque celui-ci avait ordonné à ses esclaves de le décapiter, le prétendu Franc, qui n'était autre que le Capidgi-Béchi du sultan, l'exécuteur de ses arrêts de mort, avait montré son *kat-chérif*, et la tête seule de Djezzar était tombée. Le feu avait pris au palais au milieu du désordre, et le Capidgi-Béchi, profitant du grand concours du peuple attiré par l'incendie, s'était échappé sous un nouveau déguisement.

Vingt versions différentes circulèrent encore, qui, presque toutes, furent répétées alors par les journaux d'Europe.

Tandis qu'à Sivas, à Tocate, et dans les autres villes du pachalik, on se perdait, ainsi dans des explications plus ou moins vraisemblables, Baïla et Ferdinand qui, en effet, avaient trouvé moyen de s'enfuir du palais, grâce au désordre, à la foule et à leur travestissement, se tinrent d'abord cachés dans les montagnes situées au sud de Sivas, où des brigands curdes les prirent sous leur protection sans trop les rançonner ; puis ils trouvèrent un abri dans un couvent, puis vingt autres dans les cavernes ou sous les ombrages des bois d'Avanes, toujours en remontant les bords de la rivière Rouge.

Entrés enfin dans les Etats du shah de Perse, ils étaient revenus en France à la suite de la dernière ambassade.

De toutes ces cachettes, Ferdinand Lasserre sortit non sans y avoir quelque peu perdu de son ardeur de prosélytisme.

A travers les montagnes et les vallées, le jour et la nuit, il avait voyagé, portant la tentation en croupe. Baïla était réellement devenue pour lui le démon qu'il avait rêvé.

Avec la belle Mingrélienne, sa libératrice et la compagne de sa fuite, marchant du même pas dans les mêmes sentiers, dormant sous les mêmes abris, soigné, pansé par elle, il lui avait été difficile d'empêcher son cœur de battre sous d'autres inspirations que celles de l'amour divin. Ferdinand avait vingt-cinq ans, et la reconnaissance a tant d'empire sur une âme généreuse !

Néanmoins, dans les premiers jours de leur fuite en commun, il était parvenu à convertir sa schismatique compagne, facile à persuader, par indifférence en matière de religion ; mais bientôt, dit-on, elle l'avait converti à son tour. Ce qu'il y a de positif, c'est que le jeune homme ne revint pas seul en France ; son passeport, quand il le fit viser à Marseille, portait :

« Monsieur Ferdinand Lasserre, élève-consul, voyageant avec *sa sœur*. »

Mon ami, l'illustre voyageur, m'avait déjà livré tous les documents de l'histoire que je viens de mettre en œuvre ; mais ma curiosité n'était pas encore pleinement satisfaite. Je voulais connaître le sort des deux amants à leur arrivée en France. Je le pressai de questions à ce sujet, et d'abord très-inutilement.

Nous venions de déjeuner en plein air, sur la pelouse du Butard, et mon botaniste, dans une exaltation difficile à décrire, n'était alors préoccupé que d'une trouvaille qu'il venait de faire sous la table même qui nous avait servi pour notre repas. C'était une petite plante à feuilles creuses, velues et lancéolées, aux fleurs d'un blanc pâle, marquées d'une double tache de pourpre à la base de chacun de leurs cinq pétales.

« *Cistus carinatus* ! *Helianthemum carinatum* ! s'écriait-il avec des élans de surprise, des cris, des gestes impossibles à traduire pour quiconque n'a pas la botanique au cœur. Je croyais qu'il n'existait que dans les montagnes de l'Anti-Taurus, d'où j'en ai rapporté si précieusement un échantillon unique ! C'était ma plus belle conquête végétale, et voilà que je le retrouve ici au Butard, à Luciennes, banlieue de Paris, sous la table d'un cabaret !

Est-ce que cela devrait être ! le Taurus et le Butard en rivalité de productions ! c'est à s'y perdre ! Fiez-vous donc à l'Asie Mineure !

— Mais, de l'Asie Mineure, lui dis-je alors, en l'interrompant avec ténacité, avec obstination, vous m'avez rapporté une histoire dont les héros m'intéressent vivement. Veuillez, je vous prie, me donner de leurs nouvelles.

— Ils se portent parfaitement bien, merci, me répondit-il.

— Je ne vous demande pas des nouvelles de leur santé, mais de leur sort.

— Ah ! ce qu'ils sont devenus ? oui, je vous comprends. »

Puis, me regardant d'un air moqueur, et poussant un éclat de rire :

« Eh ! mais, reprit-il, pour peu qu'ils aient, comme nous, l'habitude de causer beaucoup en mangeant, ils achèvent de déjeuner ici près.

— Comment ! quoi ! m'écriai-je, ces gens de la fontaine au Prêtre ?

— Justement. Vous voyez bien que vous n'aviez pas deviné. Le prétendu confiseur, le soi-disant garçon limonadier, n'est autre que mon ami Ferdinand Lasserre, notre martyr chrétien ; et sa compagne, par vous si légèrement qualifiée de comtesse sans préjugés, et, en dernier lieu, de grisette pur sang, c'est Baïla, l'ex-favorite de Djezzar, pacha de Sivas ; Baïla la Mingrélienne, la rose de l'Inéour, la colombe aux serres d'épervier ! »

Après m'avoir administré cette moquerie, bien méritée sans doute, mon ami se décida enfin à me donner, en résumé, le complément de ma nouvelle.

« Arrivés à Paris, dit-il, des événements d'une nature beaucoup plus vulgaire que ceux qui avaient signalé leur séjour à Sivas, vinrent encore éprouver le jeune Français et la Mingrélienne : l'argent leur manqua. Les bijoux, présents de Djezzar, que l'odalisque avait emportés dans sa fuite, étaient faux pour la plupart. On ne peut plus se fier même aux pachas ! Ferdinand dut prendre un état lucratif avant tout. Il entra à l'imprimerie royale, comme prote, pour les ouvrages orientaux. Cette ressource ne suffisant pas encore, aux besoins du ménage, Baïla chercha à s'utiliser de son côté. N'ayant jamais manié une aiguille, elle ne pouvait se faire ni couturière, ni brodeuse, ni femme de chambre, ni demoiselle de compagnie : elle a une voix charmante, et défierait, au besoin, en gazouillis et en gargouillis, toutes les cantatrices de l'Italie, françaises ou autres ; mais ne possédant aucune des langues de l'Europe, elle ne pouvait chanter que des *mouals* arabes ou des *gazels* turcs. Par bonheur, elle est danseuse aussi, et la danse est une langue qui se parle et se comprend dans tous les pays. Elle

figure aujourd'hui dans le corps des ballets de l'Opéra, où elle se fait remarquer par sa légèreté, sa douceur et sa modestie. »

Comme mon illustre voyageur achevait ce récit, sans se douter qu'il venait de me fournir lui-même l'histoire qui devait figurer en tête des *Métamorphoses de la femme*, nous vîmes revenir, bras dessus bras dessous, vers le Butard, Ferdinand Lasserre et sa jolie compagne. Mieux renseigné cette fois, j'admirai en toute conscience la rare beauté de la Mingrélienne et l'incroyable et gracieuse souplesse de sa taille.

Quant au ci-devant élève-consul, pour la vérification d'un des détails de cette histoire, mon regard se porta aussitôt curieusement vers ses extrémités inférieures, afin d'apprécier la forme et la dimension de ses pieds.

Je les trouvai fort ordinaires.

Sans doute il avait confié à Baïla les rapports d'amitié existant entre lui et mon compagnon, car lorsque nous nous croisâmes de nouveau, elle fit à celui-ci un petit signe de la main, en disant : *Bojour, mochu !*

— *Salem-alai-k !* lui répondit mon illustre voyageur.

Moi, je saluai profondément.

LA RICHESSE D'UNE PRUDE

I. — Le beau Servois.

« Ma chère Ernestine, je vous assure que c'est ce qu'on appelle un beau garçon. Il est grand, bien bâti, la poitrine évasée....

— Fi ! croyez-vous donc, monsieur, que j'ai perdu mon temps à l'examiner du haut en bas et pièce à pièce ? Je vous parle de l'expression de sa physionomie. Elle est désagréable ! Je ne saurais dire pourquoi, mais.... elle est désagréable !

— Vous êtes difficile, sur ma parole. Sa figure, sans être celle d'un Adonis, est régulière ; il a de beaux yeux....

— Ils sont grands, c'est vrai, mais ternes et insignifiants ; on n'y lit jamais une pensée. Que m'importe un bel œil où manque le regard !

— Mais vous vous trompez, Ernestine, vous vous trompez complètement ! Lorsqu'il s'anime, son regard brille, flamboie tout comme celui d'un autre. Tenez, avant-hier, nous causions politique ; comme il ne prend guère connaissance des nouvelles que dans mon journal, nous sommes volontiers de la même opinion ; cependant, ce jour-là, chose rare entre nous, nous eûmes une petite discussion assez vive sur la marche du ministère ; et, quoiqu'il reconnaisse hautement que l'âge a dû me donner une expérience qui lui manque encore, il me tint tête, il parla avec chaleur, avec entraînement, son œil s'anima....

— Il devait être effrayant ! interrompit la dame d'un air dédaigneux ; avec son teint bilieux, sa barbe rouge et ses moustaches hérissées, il a dû vous faire peur.

— A moi ? pas le moins du monde ! Un instant après, il s'était rendu à mes raisonnements, il s'était calmé, et nous étions redevenus comme toujours, deux bons amis. Oui, amis, car cet excellent jeune homme, il a pour moi, j'en suis sûr, une affection sincère, et, s'il faut que je vous dévoile toute ma pensée, je soupçonne fort, Ernestine, que c'est, là surtout ce qui vous déplaît en lui.

— Ah ! mon ami, pouvez-vous avoir de pareilles idées ? Ai-je donc d'autre ambition que celle de votre bonheur ?

— Je n'en doute pas, ma chère amie ; je vous rends justice ; mais ce bonheur, vous voudriez que je ne le dusse qu'à vous seule ! Prenez-y garde : c'est là un mauvais sentiment qui part d'un bon cœur. Vous êtes une excellente femme, et chaque jour je m'applaudis d'avoir eu l'audace de vous épouser, moi, vieux garçon et de trente ans plus âgé que vous. Cette fois, c'est un bon résultat né d'un mauvais calcul. Il en est ainsi des choses d'ici-bas ; souvent la sagesse se trompe et la folie a quelquefois raison. Mais revenons à vous, pour couler à fond cette affaire tandis que nous y sommes, et n'en plus parler. M. de Servois vous déplaît....

— Mais je vous assure, mon ami....

— Laissez-moi dire une bonne fois pour toutes. Désormais, je vous le répète, il n'en sera plus question entre nous. »

Les deux époux firent un petit mouvement sur leurs sièges, comme pour s'y caser plus commodément, l'un pour écouter, l'autre pour continuer son discours d'un ton plus paternel. Il se pencha vers la jeune femme, lui prit doucement la main, et la tint ainsi tant qu'il parla, afin de corriger par le geste ce qui pouvait se trouver de pénible dans les reproches qu'il avait à faire.

« M. de Servois vous déplaît, reprit-il, parce que je l'aime, parce qu'il m'aime et que vous voudriez être seule à m'aimer, ou plutôt que je n'aimasse que vous. Ce sentiment est naturel à bien des femmes.... J'ai vécu longtemps déjà, je m'y connais. Avec l'instinct de la jalousie dans le cœur, et ne pouvant l'exercer contre les maîtresses que je n'ai pas (je ne m'en fais point un mérite), vous l'épuisez contre mes amis. Or, mon enfant, à mon âge, on a d'autant plus besoin d'entourage qu'on a plus de loisirs ; le temps, du repos est venu ; ces loisirs, il faut bien les dépenser avec quelqu'un ; vous ne pouvez être toujours là ; puis le bonheur lui-même a besoin d'être quitté de temps en temps pour être mieux compris. »

Ici, Ernestine remercia son mari par un serrement de main.

« Je suis vieux, vous êtes sage ; donc, selon toute probabilité, je n'aurai pas d'enfants. »

Ernestine rougit jusqu'au blanc des yeux et porta à son front sa main restée libre ; mais son mari savait qu'elle poussait la pudeur jusqu'à la pruderie, il ne s'en étonna, pas et poursuivit :

« Il me faut donc des amis, car c'est à peine s'il me reste une famille.. Mon neveu fut longtemps pour moi un fils, un compagnon ; mais, depuis mon mariage, il m'en a voulu, il m'a gardé rancune, comme si mon titre d'oncle eût dû m'ôter le droit d'être heureux ! »

Nouveau serrement de main de la part d'Ernestine.

« Puis ses manières un peu soldatesques, ses propos un, peu légers *nous* ont déplu. J'ai cessé de le voir. Ma nièce, qui semblait d'abord... *nous* convenir tout à fait, car elle a votre âge, et ses talents, sa conversation enjouée ajoutaient quelque charme à notre petite société, s'est tout à coup mis en tête de vouloir primer dans la maison et d'y jouer votre rôle. Cela ne pouvait être souffert, je le comprends. Mais, dans une explication qui eut lieu entre vous à ce sujet, vous lui avez reproché le laisser-aller de ses mœurs et les conséquences de sa conduite. Vous avez le droit d'être sévère envers, les autres, je le reconnais ; cependant, à la suite de ces explications, ma nièce a cessé ses visites. »

Le vieillard étouffa un soupir, et reprit d'un ton plus dégagé :

« Qu'il en soit ainsi ! à son aise ! Mais, Ernestine, si nous nous brouillons encore avec les amis qui nous restent, que deviendrons-nous, ou plutôt que deviendrai-je ? Je sais que mes deux vieux camarades, Perrière et Michodet, sont pour vous l'objet de mille égards, et je vous en remercie ; mais, de grâce, ne prenez pas ainsi en aversion ce pauvre Servois ; cela me fait trembler. Il me rappelle mon neveu ; il le remplace presque ; il est d'un caractère facile et doux ; il empêche nos réunions de trop sentir le *vieux* ; enfin, j'ai pris l'habitude de le voir, j'ai besoin de lui, ne fût-ce que pour faire un quatrième au whist ; je vous en supplie donc, traitez-le avec un peu plus d'indulgence, et ne me donnez pas à craindre de le voir s'éloigner aussi.

— Je vous le promets, mon ami, dit Ernestine légèrement émue. Désormais, M. de Servois ne sera de ma part l'objet d'aucune, observation fâcheuse vis-à-vis de vous. Je vous prouverai, par ma manière de me conduire envers lui, combien je tiens à vous satisfaire en tout. Néanmoins, c'est à tort que vous m'avez supposé de l'aversion pour lui. Sa manière d'être et même sa figure peuvent être pour moi le prétexte de quelques légers sarcasmes ; mais je ne le hais point, je vous le jure ! »

Le vieux Molinville baisa, en signe de reconnaissance, la main qu'il tenait dans la sienne, et tous les deux se levèrent : elle, pour aller reprendre sa tapisserie et sa place accoutumée, près de la fenêtre, lui, pour se

promener dans l'appartement, les bras derrière le dos, d'un air radieux qu'il essayait de comprimer, car il était ravi de la petite leçon qu'il venait de donner et de la façon dont elle avait été reçue.

Dans ce moment, un domestique annonça M. de Servois.

C'était, en effet, un beau grand jeune homme de trente à trente-six ans, un peu gauche d'allure peut-être, la barbe rousse et hérissée à la manière de Calchas, c'est vrai ; mais, somme toute, M. de Molinville avait eu raison dans la discussion ci-dessus entamée.

Ernestine lui fit un salut gracieux de la main, l'engagea poliment à s'asseoir, et pour comble de prévenance, lui désigna du doigt un fauteuil non loin du sien.

Le grand jeune homme, qui, selon l'habitude prise lorsqu'il entra chez son ami, furetait déjà le guéridon pour y trouver la gazette du jour, parut décontenancé par cet accueil auquel il était loin de s'attendre, et, pour toute réponse, salua à trois reprises la maîtresse de la maison. Molinville était aux anges, riait sous cape, et se promenait toujours de long en large, jetant un regard triomphant sur son protégé. Mais quel ne fut pas leur étonnement à tous deux, lorsque Ernestine, sans plus de préambule, prenant sa voix la plus douce, invita M. de Servois à dîner avec eux, sans façon. Pour comprendre la surprise où cette invitation insolite dut jeter le beau jeune homme, il faut savoir que Mme Ernestine de Molinville, d'un abord d'ordinaire glacial pour tout le monde, et surtout pour M. de Servois, n'avait presque jamais adressé publiquement la parole à ce dernier, sinon d'une façon indirecte, et toujours à la troisième personne. Sa sauvagerie était devenue proverbiale ; aussi, dans le monde, où l'écho de nos actions retentit sur des tons de nuance différente, les uns la regardaient comme une femme timide et réservée, les autres comme une prude, une puritaine, une bégueule ; mais tous étaient d'accord cependant sur la pureté de ses mœurs et l'incorruptibilité de sa vertu.

Servois balbutia d'abord quelques excuses sans motif ; mais, encouragé par le mari, ou pour sortir d'embarras plus vite, il accepta enfin ce dîner, offert d'une manière si imprévue, et Molinville s'esquiva aussitôt pour aller donner des ordres à son cuisinier.

Lui sorti, Servois se rapprocha d'Ernestine, s'assit à la place qu'elle lui avait indiquée, et après avoir jeté un regard autour de lui :

« Tu es bien charmante avec moi, aujourd'hui, devant ton mari, lui dit-il à demi-voix. Que s'est-il donc passé ?

— Chut ! Armand, fit-elle, je vous le dirai plus tard ; mais je crois l'avoir amené à ne plus se méfier de vous ni de moi, et c'est presque par son ordre que je vous ai fait si bon accueil. »

En parlant ainsi, Ernestine avait secoué la tête d'un air coquet et mutin, son front s'était éclairé d'une lueur foute particulière, et un regard enflammé avait glissé le long de ses cils, abaissés d'ordinaire. Ce n'était plus la même femme. Cet état transitoire dura peu. Elle reprit bientôt son allure discrète et, changeant de ton Gomme elle venait de changer de figure, elle ajouta dé sa voix de prude :

« Ne jugez-vous pas, monsieur, le moment favorable pour lui parler de.... de ce que vous savez ? »

Armand le promit. Voici de quoi il s'agissait.

M. Girard de Molinville, en se mariant, n'avait assuré à sa femme qu'un douaire de quarante mille francs. Il est vrai qu'elle n'avait rien apporté dans la communauté. Vieux garçon, mais, en fait de ménage, se piquant d'une expérience acquise aux dépens des autres, il s'était mis en garde contre l'avenir, et sa femme ne pouvait attendre une fortune réelle que de sa générosité testamentaire.

Comme elle avait eu soin d'écarter les héritiers directs, que, d'ailleurs, en apparence, sa conduite avait été irréprochable jusque-là, elle espérait bien devenir un jour propriétaire de la magnifique terre de Molinville et d'une fort belle maison construite depuis peu dans un des plus beaux quartiers de Paris, sans parler du reste, car personne ne connaissait au juste l'état des affaires de son mari.

Servois parla à Molinville. Celui-ci n'attribua son plaidoyer qu'à un bon mouvement pour celle qui venait de le traiter si gracieusement. Molinville aimait sa femme ; il n'eut pas de peine à se décider, et promit qu'avant peu, face à face avec son notaire il s'arrangerait de façon que sa chère Ernestine, sous le rapport de la fortune, n'eût rien à redouter de l'avenir.

Les choses en étaient là. Servois, comme d'habitude, venait tous les jours à la maison lire son journal le matin et faire son whist le soir. Ernestine continuait à le bien traiter devant son mari, sans cependant jamais arriver ostensiblement avec lui jusqu'à la familiarité. Molinville était enchanté, et tout allait le mieux du monde, du moins pour les coupables.

II. — Coup de tonnerre.

Par une belle journée d'été, le vieillard, accompagné seulement de sa femme, se promenait dans la grande allée des Tuileries, aspirant l'air avec joie, quoique le temps fût orageux ; mais la chaleur lui convenait. Il racontait à Ernestine une de ses histoires de jeunesse, et la dame, contre son habitude, n'y prêtait qu'une attention distraite, jetant çà et là ses regards sous les arbres, ce qui n'échappait pas au narrateur, et le faisait souffrir dans sa vanité. Tout à coup, au détour d'un massif, un grand bel homme les croise l'air affairé, se retourne vers eux, s'arrête et se récrie, de l'air le plus naturel, sur le hasard et le bonheur de la rencontre. Il vient d'offrir galamment un coupon de loge de l'Opéra à des parentes de province ; mais elles sont prises d'assaut par des invitations, par des soirées, par des concerts. La loge lui reste donc, elle est payée : il serait heureux d'en faire hommage à son ami Molinville.

Molinville n'aimait pas à s'enfoncer dans une salle étouffante de spectacle ; il préférait son chez soi aux assemblées les plus brillantes, et mettait les douces émotions du whist bien au-dessus de celles que peut causer la plus enivrante mélodie ; aussi sa femme, quoiqu'elle fût loin de partager absolument ses répugnances, se trouvait plus souvent qu'elle ne l'eût voulu sevrée de ces plaisirs mondains, feignant du reste de se résigner volontairement à ce régime, comme toute honnête prude qui tient à bien jouer son rôle.

Mais il est difficile de résister à l'occasion et aux instances d'un ami ; on accepte donc l'offre de Servois, à la condition toutefois qu'il dînera avec les époux et les accompagnera au théâtre.

En attendant l'heure de se mettre à table, on continue la promenade, non plus à deux, mais à trois. Ernestine marchait entre Armand et son mari, quand un coup de tonnerre éclate soudain, et, le sentiment de la peur éteignant chez elle les calculs ordinaires de sa froide raison, elle se jette du côté de Servois et le saisit vivement par le bras. Nouveau coup de tonnerre, même mouvement de la part d'Ernestine, à qui le bruit de la foudre causait d'indicibles terreurs. On eût dit alors que, pour elle, son mari n'existait plus, et que, comme Romulus, il avait été absorbé par l'orage.

Aux yeux de tout autre, sans doute, cette action d'Ernestine n'eût été que l'effet d'un élan instinctif qui, dans un péril, vrai ou supposé, lui faisait chercher secours et protection là où se trouvaient jeunesse et force ; mais Molinville, philosophe pratique, qui ne se targuait pas toujours à tort de sa vieille expérience, pensait, lui, que dans l'instant du danger, quand la

frayeur paralyse le raisonnement, toute femme ne cherche d'abri que sous une affection. La fille court à sa mère, l'amante à son amant ; la vierge la plus pure se précipite haletante au milieu de la foule pour arriver près de l'homme qu'elle préfère.

Molinville cependant n'aurait pas voulu donner trop d'extension à cette idée et faire de ses observations là-dessus un axiome invariable. Il avait pleine et longue croyance en la vertu de sa femme, de l'avis de tous, réputée inattaquable et invincible. Et pourtant, malgré lui, il se formait dans sa tête un chaos, un abîme, où ses plus douces convictions venaient une à une se plonger et disparaître. La méfiance est une hôtesse incommode qui, une fois logée au cœur, n'en sort pas facilement. C'est de là que son souffle atteint, pour les réduire à néant, ces beaux palais fantastiques créés par l'imagination, et où trop souvent s'est réfugié notre bonheur.

Fatal coup de tonnerre ! Tandis qu'Ernestine, tout émotionnée encore, demande grâce pour ses folles terreurs et, voulant rentrer bien vite chez elle, reprend le bras de son mari, celui-ci examine en lui-même si la rencontre de Servois est aussi fortuite qu'elle lui a semblé l'être d'abord. Il se rappelle la distraction de sa femme un instant auparavant, tandis qu'il lui racontait son aventure de jeunesse, et les regards inquiets jetés par elle de droite et de gauche. « C'était une scène préparée, se dit-il ; l'histoire des provinciales est un conte, et la loge de l'Opéra a été louée pour donner à madame la satisfaction d'un goût que je ne partage pas avec elle. Parbleu ! je suis bien sot de ne pas m'être aperçu plus tôt de toutes ces manœuvres ; il y a longtemps qu'elles durent. Son aversion pour Servois était feinte, et je suis tombé dans le piège comme un écolier. Je n'en veux pour preuve que la façon dont elle l'accueille depuis ce temps, et qui ne s'est point démentie une fois. Si elle n'avait agi ainsi que par égard pour moi, on eût senti l'effort, et ses bonnes grâces n'eussent pas eu une durée aussi régulière ! Mon Dieu ! à quoi bon l'expérience, s'il faut la renouveler chaque jour et toujours à nos dépens ! Que j'acquiesce la preuve de ce que je soupçonne, moi, vieillard, me faudra-t-il rompre toutes mes habitudes, recommencer ma vie, faire un esclandre ? Me séparer de ma femme, ce serait me priver d'une compagne qui m'est nécessaire, ne fût-ce que durant mes maladies. Puis le monde voudra-t-il croire à des torts qu'il ne suppose pas possibles de ce côté ! D'ailleurs, s'il y croit, je serai ridicule ; s'il n'y croit pas, je serai odieux. N'importe ! ce soir j'aurai le cœur net de tout ceci. »

Le soir, dans la loge où il était en compagnie d'Ernestine et de Servois, il feignit de s'endormir profondément. A l'Opéra, ce faux semblant était de mise et devait tromper les plus fins. Néanmoins, il eut beau prêter l'oreille, guetter de l'œil à travers ses paupières à peine disjointes, il ne vit point un geste, il n'entendit point un mot qui pût le confirmer dans ses soupçons.

Soit que cette épreuve lui eût semblé décisive et l'eût tout à fait tranquilisé, peu à peu il reprit son assiette ordinaire, et tout dans sa maison suivit le cours accoutumé. Sa femme se pliait à ses moindres désirs, et prenait de lui les soins les plus attentionnés ; il causait politique avec Servois, qui ne faisait d'opposition contre lui que tout juste autant qu'il en fallait pour donner au vieillard l'apparence d'un triomphe ; le whist venait clore la journée, et Molinville était heureux, ou du moins paraissait l'être.

Cependant le beau Servois ne tarda pas à négliger son vieil ami. Il venait encore, le matin, lire son journal ; mais toutes ses soirées étaient invariablement prises. Il en consacrait deux par semaine aux Italiens, il était devenu dilettante ; deux aux cours de Spurzheim il était devenu phrénologue ; deux, enfin, aux leçons nocturnes de l'Athénée : la littérature, chez lui, donnait la main à la mélomanie et à la science. La vérité est que le beau Servois courtisait alors une autre prude ; car c'était toujours à cette espèce de femmes qu'il s'adressait, et il avait un instinct merveilleux pour les découvrir.

Voici quel était son raisonnement : une prude, par la froideur de son abord, écarte nécessairement les très-jeunes gens à qui la pratique manque, les hommes timides ou faciles à s'illusionner, et qui prennent un masque pour un visage ; donc, autour d'elles, la concurrence est moins grande, les risques sont moins nombreux, les maris étant mieux trompés par ces femmes-là que par d'autres ; puis, généralement, les prudes n'ont qu'un amant à la fois, ce qui évite bien des querelles ! Que si, par méprise, en cherchant une prude, on se heurte contre une vertu véritable, on en est quitte pour faire des excuses, et l'on se retire d'un air inconsolable. Telle était la tactique du beau grand jeune homme, aux yeux ternes et à la barbe rouge.

III. — Un coffret de palissandre.

Ernestine, un beau matin, se jeta précipitamment à bas de son lit, et courut dans le coin le plus obscur de son cabinet de toilette ouvrir une petite

armoire pratiquée dans la muraille et fermée au moyen d'une serrure Fichet. Elle n'avait point dormi de la nuit ; ses longues réflexions l'avaient conduite à cette pénible certitude qu'Armand ne l'aimait plus ; elle avait résolu d'anéantir à jamais tout ce qui pouvait lui rappeler cet amour expiré. Elle chercha une petite cassette de palissandre, relevée d'incrustations d'argent, et son front se couvrit subitement de sueur, et ses mains tremblèrent en ne la trouvant pas. C'était là qu'elle avait déposé toutes les lettres où l'ingrat témoignait si bien de son amour et de sa reconnaissance !

Après de nouvelles recherches infructueuses, elle en est convaincue, la précieuse cassette a été enlevée, volée peut-être ! Dieu le veuille ! Ce qui lui donne cet espoir, c'est qu'un collier de prix, caché dans cette même armoire, a disparu aussi. Donc, c'est un vol, et les voleurs, quels qu'ils soient, n'oseront divulguer des lettres qui mettraient sur leurs traces. Cette idée la rassure, sans cependant la guérir tout à fait de son émotion ; cette émotion se dissipe enfin à la vue de son mari, dont la bonne humeur et l'air de sérénité calment tout à fait ses terribles appréhensions.

Depuis l'absence de Servois à ses soirées, Molinville était en quête d'un quatrième partenaire pour son whist.

Quand Ernestine se montra, sans faire attention à sa figure pâle et à ses yeux fatigués, il vint à elle.

« Tu as bien tardé à descendre, lui dit-il d'un air de doux reproche et en employant le tutoiement, dont il n'usait que modérément et dans les instants d'abandon. — Je viens de faire un coup de tête ! reprit-il en ouvrant de grands yeux. Sais-tu à qui j'ai songé pour remplacer notre ami ? Je te le donne en mille ! Eh bien ! à mon neveu ! Oui, à mon neveu ! Servois lui avait succédé au whist ; il est juste qu'il succède à Servois. J'aurais voulu te consulter d'abord ; mais, ma foi, le hasard en a décidé comme de tant d'autres choses. En allant faire une petite visite à Michodet ce matin, j'ai rencontré Charles, et mon premier mouvement a été de lui tendre les bras. Je pensais à ce maudit quatrième qui nous manque. Tu lui pardonneras, n'est-il pas vrai ? comme je lui ai pardonné. On ne peut pas toujours se boucher, et d'ailleurs il a promis de te faire des excuses. »

Ernestine n'osa risquer une observation.

Le frère ramena sa sœur, et une fois encore Molinville se vit au milieu de sa famille. Grâce à son neveu, qui, d'après ses instructions reçues, affecta de ne plus blesser la susceptibilité d'Ernestine ; grâce à la gaieté de sa nièce, et surtout aux bons soins dont sa femme ne cessa de l'entourer, le

vieillard continua sa vie heureuse. Perrière et Michodet étaient exacts à ses soirées ; son whist était complet, et même, de temps à autre, Servois venait le voir ; mais il était devenu plus tenace dans ses opinions, et Molinville ne le regretta pas lorsqu'il interrompit tout à fait ses visites.

La présence des amnistiés avait d'abord légèrement rembruni le caractère d'Ernestine ; son mari s'en aperçut, et lui donnant une petite tape sur la joue :

« Soyez tranquille, ma chère amie, lui dit-il un soir, Charles et sa sœur ne changeront rien à l'affection que je vous porte, ni aux clauses de mon testament, je vous le jure. »

Ce mot avait entièrement rassuré l'honnête prude.

Hélas ! le bonheur dont jouissait Molinville ne devait pas être de longue durée. Une maladie rapide l'emporta ; il mourut, mais sans avoir cessé un seul instant d'être l'objet des attentions les plus empressées de sa femme, et avec la consolation d'être pleuré de tout ce qu'il avait aimé.

A son lit de mort, il avait demandé que non-seulement sa famille, mais ses amis, assistassent à l'ouverture de son testament. Ce désir fut religieusement accompli.

Après avoir recommandé son âme à Dieu, par un premier article, il donnait à Perrière ses tableaux, à Michodet sa riche bibliothèque.

L'article second rendait sa nièce propriétaire de sa belle maison de la rue Taitbout.

L'article troisième constituait son neveu possesseur de la terre de Molinville.

« Quant à ma chère épouse, dont j'aime à reconnaître les bons soins et la vertu, continuait le testateur, je lui donne et lègue, en toute propriété, pour en faire ce que bon lui semblera, une petite cassette en palissandre incrustée d'argent, que j'ai déposée entre les mains de mon notaire ; je la lui donne avec tout ce qu'elle contient, non-seulement pour en jouir sa vie durant, mais encore pour en disposer à sa volonté, sans que rien n'en puisse faire retour à ma famille. Que si, contre mon attente, elle n'était pas satisfaite de ce legs, je l'autorise à l'échanger, sans en rien distraire toute fois, soit avec ma nièce, contre ma maison de la rue Taitbout, soit avec mon neveu, contre ma terre de Molinville. »

Lorsque le notaire présenta la cassette à la jeune veuve, lui demandant qu'elle voulût bien prendre connaissance du contenu, afin de décider si elle préférait user de son droit d'échange :

« Je sais ce qu'elle renferme, dit Ernestine, la figure hâve et défaite, et saisissant vivement la cassette avec des doigts crispés : — J'accepte mon lot ! »

Ce furent des commentaires à n'en pas finir, comme on le pense bien, parmi les voisines et les connaissances de la famille de Molinville, pour essayer de deviner ce que pouvait contenir cette boîte précieuse. Les uns la croyaient remplie de billets de banque et de bons du trésor, les autres de diamants ou de coupons de rente ; fit la veuve ayant refusé de la troquer, même contre la terre de Molinville, estimée cinq cent mille francs, on ne pouvait la supposer raisonnablement d'une valeur moindre.

Comme le défunt avait toujours eu la réputation, de son vivant, de pratiquer l'économie et quelque peu l'avarice, on ne tarda pas à en conclure que les planchettes de palissandre recouvraient un trésor d'un million et plus.

Ce bruit, grossissant de bouche en bouche, parvint aux oreilles du bel Armand de Servois et l'arrêta tout court dans sa chasse aux prudes. Il se repentit d'avoir négligé une maîtresse si douce, juste au moment où elle allait devenir une veuve si bien dotée. Sa propre fortune, augmentée d'un on deux millions, devait le mettre sur un excellent pied dans le monde. Il tenta l'aventure ; il alla faire à Mme veuve de Molinville une visite de condoléance, qu'il renouvela à distances de plus en plus rapprochées, autant que les convenances et la réputation de celle-ci le permettaient. Enfin, une explication eut lieu. Servois mentit avec un aplomb merveilleux, en homme qui sait son métier. Il jura à Ernestine qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer, mais que le remords l'avait saisi au milieu de son bonheur, comme un vautour qui fond sur un ramier au temps de ses amours ; il n'avait pu se résoudre plus longtemps à tromper un si honnête homme ! Le compliment n'était pas flatteur pour Ernestine ; elle le laissa dire et feignit de le croire. Le deuil passé, il se déclara tout à fait et parla mariage, sans oser cependant toucher au point essentiel, la fortune ! Un ancien amant qui revient, le repentir dans le cœur, peut-il aborder un sujet pareil ?

Un beau jour, il y eut grande affluence à Saint-Roch pour le mariage de Mme veuve de Molinville avec M. Armand de Servois. La médisance se trouva parmi les autres invités ; mais la haute réputation de la mariée lui imposa silence. « Elle a rendu un vieillard heureux, fut-il répondu aux méchants propos ; il est bien juste qu'un jeune homme la rende heureuse à son tour. »

Le lendemain, en s'éveillant, le bel Armand, se détirant les bras, dit à sa femme d'un air demi-curieux, demi-insouciant :

« A propos, chère amie, combien donc, au juste, contenait la fameuse cassette ?

— Quarante-deux lettres, répondit celle-ci d'une voix brève.

— Plaît-il ? »

Ernestine alla chercher la cassette, l'ouvrit, et Servois y vit, auprès d'un collier de perles, tous les billets, galants et passionnés au moyen desquels il avait triomphé de la vertu de Mme de Molinville.

Mme Ernestine de Servois jeta bientôt un grand éclat dans le monde. Elle y brilla par un esprit vif et léger, par des grâces séduisantes qu'on avait été bien loin de lui soupçonner ; c'était à qui féliciterait l'heureux Servois sur la métamorphose qu'il venait d'opérer.

L'AMOUR DANS UN NUAGE

Nous accusons les femmes
d'inconstance, de mobilité, et bien
souvent nous-mêmes les
métamorphosons à leur insu.

C. F.

I. — Une apparition.

Édouard Luguet a vingt-cinq ans, les cheveux bruns, l'œil gris et mélancolique, l'imagination facile à exalter ; il ne porte point de moustaches. Depuis sa sortie du collège, il cherche un état. Il a six mois de notariat, une année de cours à l'École de médecine. L'ennui l'a chassé de son étude, le dégoût de l'amphithéâtre. Il a étudié les mathématiques pour entrer à l'École polytechnique, la langue allemande pour entrer à l'École du commerce, et la langue romane pour entrer à l'École des chartres ; il n'est entré nulle part.

Aujourd'hui, il a l'espoir d'un surnumérariat au ministère des finances. En attendant, il mange à *même* du petit héritage que lui a laissé son père. Un voyage en Suisse lui ayant paru indispensable pour sa santé, qui n'avait jamais été meilleure, il est parti avec son ami Cyprien Fournier.

Celui-ci, est aide-naturaliste au Jardin des plantes. Disciple des Cuvier, des deux Geoffroy Saint-Hilaire, des Flourens, ses études graves, et selon ses goûts ne lui ont rien ôté de sa belle humeur. Gai par tempérament, moqueur par le besoin qu'il ressent de trouver l'emploi de sa gaieté, il garde pour lui seul et pour ses travaux le sérieux de son esprit. Il a obtenu du Muséum un congé de deux mois, pendant lesquels il se promet de laisser reposer toutes ses facultés pensantes en faveur de ses facultés sensibles. A son père, riche marchand retiré, qui ne se décidait qu'avec peine à fournir aux frais du voyage, il a parlé de *pachydermes*, de *ruminants à cornes creuses* et même de *carnivores plantigrades* à observer, et le bon père, ignorant que sous ces grands mots se cachaient des porcs, des bœufs et des

ours, se sentit ébranlé ; Cyprien ajouta qu'un *mélolonthé* manquait à la collection du cabinet d'histoire naturelle, et qu'il était sûr de le rapporter de la Suisse ; quelle gloire pour lui !..., et le mélolonthé, autrement dit *hanneton*, acheva de délier les cordons de la bourse de l'honnête marchand.

Déjà depuis trois semaines nos amis voyagent.

Edouard Luguet à M. de Maricourt.

« Mon cher ami,

Nous sommes à Cerlier, sur les bords du lac de Bièvre ; devant nous, du sein des eaux, surgit cette île Saint-Pierre, à qui il a suffi d'offrir durant deux mois un asile à Jean-Jacques pour être à jamais illustre.

Embarqués sur le lac pour nous rendre à l'île, je ne sais, mais en songeant à Rousseau, à tout ce qu'une imagination trop ardente et trop impressionnable lui a infligé d'angoisses et de tortures, je faisais un retour sur moi-même, sur moi qui suis né peut-être aussi victime dévouée d'avance à ce cirque terrible où nos propres passions jouent le rôle de bêtes féroces. Un pressentiment fatal m'agitait, et les pressentiments, quoi qu'en dise l'incrédulité du siècle, ne sont autres que l'avis du ciel, l'ombre de l'événement qui s'avance.

Quoique le vent commençât à fraîchir et que nous l'eussions contre nous, nous marchions avec assez de rapidité, lorsque tout à coup, un autre bateau nous croisa. Je levai les yeux ; il contenait deux hommes et une femme... une femme... c'est-à-dire une jeune fille ; debout, et dans une attitude pleine de calme et de grâce, les yeux tournés vers nous, son voile flottant, elle semblait glisser sur les eaux comme une fée, comme une dame blanche ; son bateau, dont le mouvement semblait s'augmenter du mouvement contraire imprimé au nôtre, l'emportait avec une rapidité presque surnaturelle ; et mes compagnons n'ayant par aucun signe témoigné de l'avoir vue, je croyais presque à une apparition, lorsque Cyprien, se tournant vers moi, me dit dans sa langue vulgaire :

Elle n'est pas mal, la petite femme !

Pour bien comprendre ce que j'éprouvai alors, mon ami, il vous faut ma confiance entière. Cette jeune fille, je l'avais déjà vue une fois, une seule ! Oui, à Fribourg, dans une chapelle étroite et sombre, dédiée à sainte Marie l'Égyptienne, je l'avais vue, prosternée aux pieds de la Vierge noire. A la

lueur des cierges, j'avais admiré sa figure empreinte des splendeurs de l'extase, et lorsque, involontairement, ses yeux s'étaient tournés de mon côté, ah ! mon ami, une commotion électrique m'avait serré le cœur, un sentiment indéfinissable s'était emparé de moi ; je n'avais pu m'arracher de ce lieu qu'elle sanctifiait, de ce lieu où j'étais entré en simple curieux, et où je restais en adoration.

Quand elle sortit, je sortis. Je la vis bientôt entrer dans une maison d'apparence modeste, mais qui ne manquait pas d'élégance, et je m'enquêtai aux voisins, non point de son nom, je ne l'aurais osé, mais du nom de son père.

Il se nomme Tibierge.

Cependant, il faut bien le dire, je ne pourrais affirmer que la jeune fille du lac fut identiquement celle de la chapelle de Marie l'Égyptienne. Cette figure est si bien empreinte dans mon cerveau et se reproduit si souvent dans mes rêveries, qu'il se peut faire que j'aie revêtu de ce masque gracieux le premier visage de femme qui a passé devant nous. Ai-je donc eu le temps de l'examiner et de la reconnaître ? Elle a fui si vite ! Allons, c'est cela, je me suis trompé ; elle est restée à Fribourg ; mes yeux ne doivent plus rencontrer les siens, et je veux l'oublier !

Arrivés à Saint-Pierre, nous visitâmes le réduit habité par Rousseau pendant son séjour dans cette île.

Une chambre carrée, basse et assez sombre, mais dont la fenêtre s'ouvre sur le Jura, une table, des chaises et une espèce de petit secrétaire, voilà ce qui composait le logement et le mobilier de l'auteur de Julie.

Sur la table, était placé un registre où, selon la coutume de la Suisse, chacun pouvait apposer sa signature, en l'accompagnant d'une sentence plus ou moins ingénieuse, si tel était son bon plaisir. Je m'y refusai pour ma part. Cependant Cyprien avait pris le livre, et, le feuilletant d'un bout à l'autre, il me jetait de temps en temps un nom célèbre ou un nom ami ; je pris le livre à mon tour, mais le seul nom que j'y vis, ce fut un nom obscur, le dernier inscrit. Il ne m'eût plus été possible d'en voir un autre ; mes yeux s'étaient immobilisés, mon regard se troublait ; j'avais peine à me soutenir.

Ce nom magique, et qui produisit un si grand effet sur moi, c'était celui de *François Tibierge, bourgeois de Fribourg*.

Une folle vision ne m'avait donc pas abusé ! c'est bien elle que j'avais vue ! Une inscription accompagnait la signature, et cette inscription me sembla valoir mieux que toutes les sentences, maximes, telles, ingénieuses

qu'elles fussent, en vers, en prose, que pouvait contenir ce livre ; la voici :
En route avec sa famille, pour l'Oberland bernois.

A notre départ de Saint-Pierre, à peine étions-nous sur le lac, le vent tourna. Bientôt les vagues firent sentir à notre frêle embarcation leurs secousses sourdes et profondes ; tout annonçait un péril imminent ; l'orage fut terrible. Vingt fois je crus que notre misérable barque allait se déchirer et nous livrer au gouffre ; mais une idée me soutenait. J'avais le pressentiment de la revoir encore, et, m'appuyant sur cette douce conviction, je conservai mon calme et mon sang-froid.

Enfin, nous vîmes la rive. On avait été fort inquiet sur notre sort à l'auberge, car un homme avait été envoyé sur le bord du lac et nous attendait dans des transes inexprimables. Aussi fîmes nous sensation en entrant dans la salle commune, où *elle* était encore ; oui mon ami, et cette sensation fut plus caractéristique chez elle que chez tout autre peut-être. Accusez-moi d'erreur, d'orgueil, de folie, qu'importe ! mais je crus voir, je vis ses yeux s'illuminer soudainement en s'arrêtant sur moi. En vain elle essaya d'affecter aussitôt un maintien de réserve et de calme ; l'arc si pur de sa bouche se contracta malgré elle, l'émotion qu'elle tentait de refouler dans son cœur, son cœur la lui renvoyait au visage ; son front se plissa, ses joues s'empourprèrent et les ailes légères et gracieuses de son nez battirent vivement et à temps égaux, comme au soleil les ailes dorées de la phalène qui vient de briser sa chrysalide.

Mon Dieu ! la prédestination n'est-elle pas un vain mot ? Existe-t-il dans la nature morale comme dans la nature physique une puissance attractive qui pousse certaines âmes l'une vers l'autre ? Je ne sais, je doute encore, mais l'avenir me doit une révélation, je l'attends.

Cependant, malgré l'attention générale dont je semblais être l'objet, malgré la présence de ma dame du lac, j'avais hâte de changer de vêtements, les miens ayant été quelque peu endommagés par l'orage. Quand je rentrai dans la salle, jugez de mon malheur, elle n'y était plus ! Elle avait quitté Cerlier. Non sans peine, je décidai Cyprien à pousser jusqu'à Aneth, où j'avais l'espérance de la retrouver. Cette fois, mon pressentiment m'abusa, la voix intérieure avait menti. Si je ne devais plus la revoir !

Aujourd'hui, je vous écris de Soleure ; demain nous visitons le Weissenstein. C'est l'affaire de deux jours au plus ; mais l'Oberland ! l'Oberland ! les y rejoindrons-nous ?

P. S. Je vous prie, mon ami, de conserver mes lettres ; peut-être vous les redemanderai-je à mon retour à Paris, pour me bien remettre en mémoire les principaux incidents de mon voyage, si je venais à en égarer les brouillons.

Soleure, 5 août 18.... »

Cyprien Fournier à M. de Maricourt..

« Mon cher camarade,

Quoique cette lettre soit la première que je t'adresse, je ne t'en écrirai pas long, d'abord Édouard a dû te mettre au courant, ensuite en voyage on doit songer à user la semelle de ses bottes et non son papier Weynen.

A GENÈVE, j'ai fait en ichtyologie et en ornithologie deux découvertes fort importantes pour la science. J'ai étudié à fond une traite saumonée (ordre des malacoptérygiens abdominaux), et je rapporte la véritable sauce à la genévoise ! J'ai procédé de plus à la préparation et à la dissection d'une brochette de bec-figues (ordre des passereaux). Je déclare que M. de Buffon s'est complètement trompé dans la description qu'il a donnée de ce charmant animal. Il avait sans doute mangé ce jour-là un bec-figue (anthus), et un gobe-mouche (muscipapa) pour son dîner. Il a pris l'un pour le mâle, l'autre pour la femelle, et les a confondus tous deux dans une même monographie. Ce que c'est que de manger sans savoir.

Comme un médecin goûte à toutes les potions qu'il ordonne, le vrai naturaliste doit déguster lentement et sciemment tout ce qu'il décrit. Les assaisonnements font passer bien des choses. ».

LAUSANNE. — Ville française, comme Genève. — Vues délicieuses. — Visite à Vevay, à la Meillerie, — à, Clarens. Édouard y a versé de douces larmes sur les malheurs de Julie et de Saint-Preux. J'y ai bu à leur mémoire d'un excellent petit vin blanc mousseux.

A propos d'Édouard, je crois que notre ami s'est mis en tête d'adjoindre à tous les métiers déjà embrassés par lui en perspective celui de littérateur touriste. On ne peut plus voyager aujourd'hui sans se heurter contre un homme de lettres qui prend des notes.

FRIBOURG. — Le célèbre François Moorbrugger, le plus célèbre pâtissier de toute la Suisse, demeure à Fribourg. Réputation bien acquise.

NEUCHÂTEL — Petite république prussienne, que les montagnes relient à la Suisse, et la langue et les usages à la France. — Depuis notre départ de Fribourg, Edouard est soucieux et maladif. Il rêve tout éveillé et gesticule beaucoup sans rien dire. Qu'il y prenne garde ! s'il ne soigne pas sa santé, il va devenir poète.

ILE SAINT-PIERRE. — Souvenir de Rousseau. En reprenant le lac pour retourner à Cerlier ou Erlach, à ton choix, nous avons reçu à plein dos, à plein visage, une averse de trois quarts d'heure, et le plus curieux de l'affaire, c'est qu'en descendant sur la rive, nous y avons trouvé un garçon de l'auberge qui nous apportait un parapluie. O innocence helvétique, tu n'es donc pas un vain mot !

SOLEURE. — Il y a ici un chapitre de saint Ours, une église de saint Ours. Il paraît que tous les habitants de la Suisse ont leurs représentants au ciel. Autre singularité. Dans ce pays, renommé pour sa race bovine, le bœuf ne se débite pas, et la vache y est un personnage sacré, comme chez les Indous. Quant aux moutons, ils font leur promenade d'été dans les pâturages des Alpes et du Jura, aussi ne voit-on jamais de viande de boucherie sur les tables d'hôte, à l'exception des insipides côtelettes de veau, qui en sont toujours l'un des plus beaux ornements.

Nous partons pour visiter le Weissenstein, l'une des sommités du Jura. Adieu, ami.

Soleure, 3 août 18.... »

Édouard Luguet à M. de Maricourt.

« O mon ami ! je ne sais comment maîtriser mes idées pour vous faire connaître mon bonheur ; permettez que je rassemble mes esprits, afin de mettre chaque chose à sa place et de donner quelque suite à mon récit de voyageur.

Hier, à trois heures et demie de l'après-midi, partis avec un guide du hameau d'Oberdorf, près de Soleure, nous escaladions le mont Weissenstein par une chaleur accablante. A sept heures, une boule de neige que Cyprien m'envoya bravement dans la figure me mit à même d'apprécier à quelle hauteur nous étions parvenus.

Rien de plus merveilleux que le spectacle qui se découvre du plateau du Weissenstein. Sept lacs, trois fleuves, cinquante-deux villes ou villages sont

là, parsemés sous vos pieds, avec un rempart visible de cent quarante montagnes. Un instant, ce tableau sublime m'absorba tout entier. La nuit, en me l'enlevant, me ramena à mes rêveries, et je songeai à *elle*, toujours à *elle* !

Il avait été convenu que le lendemain toute la compagnie qui alors occupait, ainsi que nous, la magnifique hôtellerie construite aux frais de la ville de Soleure, irait voir le lever du soleil sur la Rothenflue, autre montagne à une demi-lieue du Weissenstein, et plus haute que celui-ci de près de quatre cents pieds.

A trois heures du matin, un valet de l'hôtellerie vint nous réveiller ; mais Cyprien refusa de sortir du lit. Il prétendit avoir un rêve à finir, connaître suffisamment le soleil, à son lever comme à son coucher, que du reste il s'en rapportait à ma bonne foi pour savoir comment les choses se seraient passées, et autres folies semblables ; je vous en parle, mon ami, afin de vous faire comprendre par quelle série d'incidents le destin devait me conduire seul à la bonne fortune qui m'attendait.

En société des autres voyageurs, dont une bonne moitié se composait d'Anglais, me voilà donc en route pour la Rothenflue (mot qui, en allemand, signifie *roche rouge*). Le valet nous servait de guide.

Comment vous représenter l'éblouissant tableau qui nous attendait ! Autour de nous la nature entière semblait ensevelie sous une mer de vapeurs grisâtres ; mais un ruban d'azur vient ceindre l'orient, qui se dore, s'empourpre, s'illumine, et un soleil gigantesque, décuplé par l'effet lenticulaire des couches atmosphériques, éclaire tout à coup un magnifique panorama, déroulant à nos yeux la chaîne entière des Alpes depuis les confins du Tyrol jusqu'au Mont-Blanc. Les vallées du Jura, une partie de la Forêt-Noire, les montagnes des Vosges et de la Côte-d'Or, la Suisse, la Savoie, la France et l'Allemagne, sous les feux du ciel, rayonnent ensemble dans cette vaste arène. Le Piémont lui-même semble s'y faire représenter par la flèche élancée du Mont-Cervin, qui se montre au sud, au-dessus des cîmes étagées du Mont-Rosa. Au sein de ces profondeurs verdoyantes, semées de villes, de lacs et de rivières, au sommet de ces pics, géants formidables, debout sur les montagnes entassées, et dont les flancs se couvrent d'un manteau de neiges éternelles, l'âme se plonge, s'élève, se dilate, comme pour toucher à la fois à tous les points de cette immensité ; puis, lasse de son impuissance, elle se rejette vers Dieu et l'appelle ?

Voilà ce que j'éprouvai d'abord, mon ami ; mais, bientôt, à l'idée de Dieu une autre idée succéda dans, mon cœur, et mon regard, involontairement, rétrécissant l'horizon autour de moi, n'embrassant plus qu'un seul point du tableau, s'arrêta obstinément vers le Weterhorn et la Yungfrau, où le doigt étendu de notre guide m'avait indiqué l'Oberland ? L'Oberland ! c'est de ce côté qu'elle se dirige maintenant, me disais-je ; et il me semblait que la route suivie par elle se manifestait à mes yeux par une trace lumineuse !

Pardon, mon ami, de vous entretenir sans cesse de ces folles pensées, mais elles me poursuivent, elles me possèdent malgré moi. J'en suis convaincu, mon avenir heureux ou malheureux est hé d'avance à celui de cette jeune fille, et votre incrédulité à ce sujet sera ébranlée quand vous saurez ce qu'il me reste à vous dire.

Encore tout entier à cette préoccupation, je sentis un froid subit me tomber sur les épaules. Le soleil s'était soudainement voilé de nuages.

Le spectacle changea alors ; il n'en fut pas moins sublime. Le globe de feu, tout à coup brisé et morcelé, se déchira comme un volcan qui laisserait voir le fond de ses entrailles où bouillonne la lave ; des nuées noires, mêlées aux flammes, s'échappaient de tous ses cratères. On eût cru qu'un immense incendie venait de s'allumer à l'extrémité des cieux, ou que, le dernier jour arrivé, l'ange des ténèbres luttait victorieusement contre celui de la lumière. En effet, les ténèbres l'emportèrent, D'épaisses colonnes de fumée s'élançant simultanément de toutes les cavités des Alpes, bondissant sur le flanc des montagnes, s'élevant, se croisant, se mélangeant, envahirent le ciel et la terre et nous entourèrent d'une obscurité presque complète.

Ce phénomène est commun dans ces hautes régions ; aussi mes compagnons n'en attendirent pas l'entier accomplissement pour se hâter de regagner le Weissenstein et l'hôtellerie sur les pas de notre guide ; mais, dans une sorte d'étonnement stupide, j'étais resté en place, n'entendant rien, voyant à peine, et prenant pour des êtres animés les figures vagues et incohérentes que dessinait le brouillard autour de moi.

Quand je sortis de ma torpeur, j'eus la sensation de mon isolement. J'appelai ; on ne répondit point. J'essayai de me mettre en route seul, mais il fallait descendre sans cesse, et plus d'une fois je m'aperçus que la pente que je suivais était celle d'un précipice. Je m'arrêtai, résolu de patienter jusqu'à la fin de l'obscurité ; l'obscurité s'épaississait de plus en plus.

J'ai omis de vous dire qu'à notre arrivée à la Rothenflue, nous y avons trouvé, établie sur le gazon, une bande nombreuse et joyeuse de jeunes

bergères du Jura ; c'était jour dominical, et elles étaient accourues en grandes parures de fleurs naturelles, avec leurs larges chapeaux couronnés de gentianes et de rhododendrons, pour assister, comme nous, au lever du soleil. Peut-être, reléguées loin des églises, viennent-elles, imbuës des mœurs bibliques, prier sur les hautes montagnes, choisissant, pour remplir ce saint devoir, le moment où la nature se réveille ; et où Dieu se manifeste par le signe le plus éclatant de sa grandeur.

Quoi qu'il en soit, quand, perplexe, égaré, ne sachant que devenir, j'interrogeais d'un pied hésitant le sentier qui pouvait me conduire au gouffre, un léger bruissement de voix humaines arriva à mon oreille ; j'entendis quelque chose s'ébattre à travers les buissons, et toute la joyeuse volée passa rapidement devant moi.

Je n'avais pas d'autre parti à prendre ; me mêlant à la bande des jeunes filles, je leur demandai ma route en français d'abord, puis, ne recevant pas de réponse, en allemand, à peu près ; mais soit qu'elles ne comprissent ni le français vulgaire, ni l'allemand classique, elles demeurèrent muettes, marchant toujours à travers les sentiers de la montagne, qu'elles paraissaient parfaitement connaître, et je pensai que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de les suivre.

Je chemine donc au milieu d'elles, ne sachant où je vais, lorsqu'une haie s'agite devant nous. L'obscurité commence à devenir moins épaisse, et je vois, à travers la brume, sortir du feuillage ébranlé, qui ? ô mon ami ! le croiriez-vous ? c'est *elle* ! ma pénitente de la Vierge noire, ma fée du lac, qui, comme Anne de Giestern, marche d'un pied sûr au bord des précipices et dans les ravines de la montagne. Interdit, je refuse d'abord d'en croire mes yeux. N'était-elle pas déjà sur les chemins de l'Oberland ? Comment peut-elle se trouver ainsi sur ma route, dans l'obscurité, loin de toute habitation ?

Osant alors me rapprocher d'elle, je lui offre mon bras pour la soutenir. Elle l'accepte sans hésitation, et moi, moi, qui tout à l'heure tremblais en m'aventurant dans les montagnes, je me sens fort de l'appui que je lui prête, je marche d'un pas assuré comme en plein soleil, et, quoique toujours me laissant diriger par la joyeuse bande des bergères, il me semble que je suis au milieu d'un éden, seul avec mon inconnue !

En effet, quel tête-à-tête pouvait être préférable ! La présence des autres jeunes filles rassurait sa pudeur, et de fait n'étions-nous pas isolés par un langage qui n'était commun qu'à nous deux ?

Notre escorte jurassienne se rendait sans doute à quelque hameau situé dans les basses vallées ; force nous était de l'y suivre. Que de doux moments allaient s'écouler, pendant lesquels elle ne serait qu'à moi ! Ah ! où est-il, où est-il ce village alpestre, où nous allons laisser s'échapper à la fois les mille secrets du cœur qui nous oppressent et nous agitent !

Ainsi, non content des jouissances pures du présent, j'appelais celles de l'avenir quand le nom de *Julie* plusieurs fois répété, retentit près de nous. Pour ma charmante fille, répondre à ce cri, retirer son bras de dessous le mien, m'adresser, par un geste, un remerciement, un adieu, ou plutôt un signe ineffable d'intelligence qui disait : Au revoir ! et s'élancer en avant, tout fut l'affaire d'une seconde.

Le brouillard s'était dissipé, je levai les yeux ; nous étions à quatre pas de l'hôtellerie du Weissenstein !

Hélas ! mon ami, c'était là tout simplement le but que voulaient atteindre nos bergères.

A peine apparue ici, Julie Tibierge est partie avec son père et un autre individu ; un membre de la famille ; son frère peut-être. Comme ils voyagent en voiture et nous à pied, je dus renoncer à l'espoir de l'accompagner en route : qu'importe ! Maintenant, je sais son nom, son bras s'est enlacé au mien, j'ai pleine confiance dans l'avenir ; je la reverrai ! mon ami, elle se nomme Julie ! Comprenez-vous ?

Ma première lettre sera sans doute datée de l'Oberland.

De l'auberge du Weissenstein. »

II. — L'acarus de l'amour.

Une fois à Berne, Édouard avait à la hâte rassemblé ses notes de voyageur ; il avait acheté chez les marchands de gravures des vues délicieuses qui devaient l'aider dans ses descriptions ; il s'était muni du *Guide du voyageur* de Richard ; du *Manuel* d'Ebel ; du *Voyage dans l'Oberland*, par Wyss ; de la belle carte de Keller, et, fier de ses richesses, pouvant désormais écrire sur la Suisse aussi bien à Paris qu'à Berne, il ne songeait plus qu'à l'Oberland.

Il se disait : « Le poète voyageur ne doit au public que ses émotions ; Berne est une ville ravissante sans doute ; j'y trouverai le motif de plus d'une page vive et colorée, mais c'est dans l'Oberland surtout que les

émotions m'attendent. Partons pour la contrée où l'amour et la poésie me réclament ! »

Il se disposait donc à aller retenir deux places à la diligence de Thoune, lorsque Cyprien l'arrêta court par la manche de son paletot.

« Je conçois, cher ami, toute l'impatience que tu ressens de voir enfin les Alpes suisses, non plus de loin et seulement comme encadrement du tableau, mais comme le tableau lui-même. Cette impatience, je la partage ; cependant nous consacrerons cette journée à visiter les environs de Berne, qu'on dit merveilleux. D'ailleurs, poursuivit Cyprien en relevant le col de sa cravate avec un dandysme parfait, j'ai une invitation ; oui, de bonnes gens que j'ai promis d'aller voir.... Peut-être même accepterai-je leur dîner, quand ça ne serait que pour juger de quelle façon se nourrit la bourgeoisie à Berne. Donc, fais ta barbe, renonce pour aujourd'hui à ta chemise de couleur et à ton paletot fripé, dépouille-toi surtout de cet air boudeur et enrhumé que tu as gagné au sein des brouillards de la Rothenflue et je t'emmène, je te présente à ces dames et tu dînes avec moi au château. Cela te va-t-il ? »

Édouard crut à une nouvelle plaisanterie, garda obstinément sa barbe, son paletot et son air boudeur, et ce fut à grand'peine qu'il consentit à accompagner son ami jusqu'à la délicieuse promenade de l'Enge, située à un quart de lieue de la ville.

Mais à la vue de ces sites pittoresques, de ces belles vallées, Édouard, marchant sur un chemin doux et bien sablé, comme dans un vaste parc anglais, voyant s'élever devant lui les montagnes de l'Oberland et les glaciers des Alpes, se prit à aimer les environs de Berne ; et, sans contrainte cette fois, il continua sa marche jusqu'à Jolimont.

« Ah ! disait-il, qu'il serait doux d'avoir en ce lieu un chalet !

— Et vingt mille livres de rentes, ajoutait Cyprien.

— D'y vivre près d'une femme aimée, tout à la poésie et à l'amour !

— Avec un bon cuisinier, des portes bien closes, des tapis partout et des cheminées kapnofuges ! »

Ici s'engagea entre les deux amis une haute dissertation philosophique dont Cyprien fit tous les frais, et que nous ne pouvons omettre, vu son importance relativement aux progrès de l'esprit humain.

« Heureux insouciant ! on voit bien, murmurait Édouard, que l'amour a toujours été chose inconnue pour lui ! »

Et il laissa échapper un long soupir.

« C'est ce qui te trompe, *pastor fido*, dit Cyprien tout en fumant son cigare ; je connais l'amour plus intimement que tu ne peux le connaître toi-même ; car j'ai fait mieux que de le ressentir, j'en ai découvert la cause.

— Toi ?

— Oui, moi ! la cause vraie, la cause positive, la cause physiologique ! répondit l'aide-naturaliste. Signaler la source du mal, n'est-ce pas en indiquer le remède ? Bientôt, grâce à moi, je l'espère, on se traitera pour l'amour comme pour la fièvre, et on en guérira.

— Quelle folie ! l'amour est une souffrance de l'âme, un sentiment....

— Routine ! interrompit Cyprien, jetant alors son cigare loin de lui, comme lorsqu'il se disposait à parler serré. Dire que l'amour est une souffrance de l'âme, un sentiment, c'est prendre l'effet pour la cause, c'est le traiter comme on a traité la fièvre, qui, elle-même n'est pas la maladie, mais en est le résultat, la conséquence. Une écharde, un panari, une blessure suffisent pour la donner ; or, l'écharde, le panari, la blessure sont à la fièvre ce que l'amour est à la souffrance, au sentiment de plaisir ou de douleur qu'il détermine.

— Mais enfin, s'écria Édouard, s'arrêtant et se croisant les bras au milieu de la route, qu'est-ce donc que l'amour selon ta science ?

— L'amour, répliqua Cyprien d'un air grave et doctoral, l'amour est un insecte, de l'ordre des *aptères*, c'est-à-dire *sans ailes* ; ce qui démontre d'abord combien les anciens s'en étaient fait une idée fausse. Oui, un insecte, un insecte microscopique, un animalcule, un ciron ! de la famille des *parasites*, genre *acarus* ou *sarcopte* ! Ris, mon cher, ris à ton aise ; c'est déjà un excellent résultat de ma découverte, et je m'en applaudis.

— D'honneur, dit Édouard, en s'asseyant sur la mousse, le système est trop curieux pour que je ne veuille pas le connaître, à fond. Et c'est toi, grand homme, qui es l'inventeur de l'*acarus* de l'amour ?

— Oui, l'inventeur, dans le sens étymologique du mot, et je m'en fais gloire.

— Mais, reprit Édouard, j'ai déjà entendu parler d'un *acarus*, d'un ciron, qui exerce, dit-on, ses ravages, non dans le cœur, mais sur la peau de l'homme ?

— *Acarus scabiei*, l'*acarus* de la gale, dit Cyprien sans se déconcerter ; j'en suis fâché pour celui de l'amour, mais ils sont cousins germains.

— Voilà une parenté que je n'admettrai jamais !

— Tu reviendras de tes préventions, peut-être plus facilement que tu ne penses. Et d'abord, en examinant les choses de sang-froid et sans attacher aux mots plus d'importance qu'ils n'en ont réellement, n'existe-t-il pas entre ces deux maladies certaines analogies faciles à saisir ?

— Comment ?... quoi ?...

— Du calme, monsieur, du calme ; vous avez voulu savoir, vous saurez ! Je le répète, les deux cousins produisent, en certains cas, des effets assez semblables. Tous deux causent un vif mouvement du sang, qui trouble le sommeil, altère l'appétit. Ce double effet est acquis à la cause. Tous deux se communiquent par l'attouchement, la fréquentation des personnes, et c'est ici qu'on peut comprendre l'influence d'un serrement de mains.... sans gants ! et les dangers de la vie intime, lorsqu'on est en état de prédisposition. Dans l'une et l'autre maladie, il y a des alternatives de sensations douces et de sensations pénibles. Tu en doutes, faute d'avoir observé ; mais un savant professeur me disait à moi-même, qu'en voyant dans une des salles du Valde-Grâce, dont il avait la tutelle, les figures épanouies de bonheur des gens atteints de l'*acarus scabiei*, lorsqu'on les laissait se frictionner de l'ongle, il lui prenait envie de faire mettre au-dessus de la porte une inscription portant ces mots : — C'est ici le séjour de la volupté ! » Quelle preuve à l'appui de mon système !

— Puissé-je n'être jamais à même de comparer, dit Édouard.

— D'accord ; aussi je t'abandonne ces analogies plus ou moins exactes, et j'arrive au positif de ma découverte. Si l'*acarus scabiei* se multiplie sur l'enveloppe extérieure de l'homme, c'est dans toutes les parties de son corps, à sa surface, comme dans ses profondeurs, dans le sang enfin que s'est établi l'*acarus amoris*. C'est là que, grâce au puissant microscope à triple objectif de Vincent Chevalier, je l'ai surpris, découvert, conquis à la science, et pour le bonheur de l'humanité !

— Je ne vois pas trop, jusqu'à présent, ce que l'humanité gagnera à avoir des *acarus* au lieu de sentiments, dit Édouard.

— L'un n'empêche pas l'autre, au contraire ; je te le répète, l'*acarus* est la cause, le sentiment n'est que l'effet. Mais, n'est-ce pas déjà une chose honorable pour les poètes que de prouver qu'ils avaient vu plus clair dans la question que les physiologistes et les phrénologues, et que l'amour passe par le cœur avant d'arriver à la tête ? Maintenant prête-moi bien toute ton attention ; voici l'explication du phénomène !

— J'écoute les yeux fermés ; mais sois bref, car le sommeil pourrait bien me gagner avant la foi.

— Je t'avertis que si tu dors, je te réveille et je recommence tout.

— Va !

— La partie rouge du sang se compose, comme tu le sais, ou quoique tu ne le saches pas, de globules imperceptibles à l'œil, affectant la forme d'un sphéroïde aplati, la forme d'une lentille enfin. Chacun de ces globules est percé à jour dans son milieu, fait authentique, mais dont on n'avait pu encore reconnaître l'utilité. Eh bien, c'est dans ce trou, dans ce percement qu'habite l'animalcule en question, et que je l'ai trouvé perché, comme un perroquet dans son anneau de fer ; c'est de là qu'il excite, qu'il mordille le globule qui lui sert de retraite, car le métier de tous les acarides est de piquer, de mordre la chair, et le sang est une chair coulante, comme l'a si bien dit un illustre. Or, de ces morsures, de cette excitation, que doit-il naturellement résulter ? l'échauffement, l'inflammation du globule, sa dilatation ; donc, activité désordonnée du sang, vapeurs brûlantes s'élevant du cœur au cerveau, de l'autel à la voûte du temple.

— Tu es poétique, dit Edouard en ouvrant les yeux.

— Ne m'interromps pas ! »

Edouard referma les yeux, Cyprien poursuivit :

« Alors, réaction de la puissance physique sur la puissance morale, sympathie du sang et des nerfs. Je ne chercherai point à t'expliquer comment la *sensation* devient *idée*, malgré l'abîme qui les sépare, abîme sur lequel les plus fins, et Cabanis lui-même, n'ont osé jeter un pont ; c'est le secret d'en haut : mais tu vois déjà, grâce à l'*acarus* perché dans son globule, l'imagination s'éveiller, s'exalter et communiquer son exaltation à tous les sens ! Alors une femme se présente, qui attire à elle le bénéfice de cet état maladif et nerveux où nos facultés sensibles sont décuplées ; les yeux ne la voient qu'à travers un prisme de grâce et de pureté qui l'embellit ; le son de sa voix arrive à notre oreille avec une douceur non pareille ; le parfum de ses cheveux nous enivre ; on tressaille rien qu'en touchant sa main, et l'ambrosie est sur ses lèvres ! Voilà bien les cinq sens abusés. On rêve éveillé, et l'on dirige ses rêves ; c'est une fièvre sans crises apparentes, mais qui mine, qui brûle toujours en concentrant la pensée vers ce même objet. Tu comprends ?

— Non !

— Je vais recommencer avec plus de développements.

— J'ai compris !

— A la bonne heure ? Donc tous ces effets n'ont d'autre cause que celle, signalée par moi ; c'est ce qu'on appelle aimer d'amour, c'est-à-dire avec un transport au cerveau et un redoublement d'activité dans le sang, l'un dérivant de l'autre, et le tout n'ayant d'autre motif réel, vivant, incessant, que mon *acarus*, *acarus amoris*, insecte microscopique de la cinquante-cinquième famille, dite des parasites, ordre huitième ou des aptères, d'après la classification de Duméril !

— Est-ce tout ? dit Édouard.

— Non pas ! cependant je te fais grâce de la description de l'insecte.

— Je t'en sais gré.

— Je dois te dire néanmoins que j'ai découvert trois variétés de l'*acarus amoris*, nomenclaturées ainsi :

Premièrement : *Acarus mobilis*, il n'a ni suçoir, ni mandibules, et chatouille plus souvent qu'il ne mord. On le trouve presque toujours dans la tête, rarement dans le cœur. Les poètes y sont sujets.

Secondement : *Acarus tenax*. Il a de petits crochets sous le ventre et la trompe en formé d'hameçon. (Très-rare.)

Enfin : *Acarus ferox*, *pilosus*, *hirsutus*, *horridus*.. Celui-là doit être la cause première des meurtres et des suicides amoureux. Maintenant, cher ami, arrivons aux conséquences probables de ma découverte.

L'amour, tu le vois, n'est plus le maître à tous, le Dieu insaisissable et irrésistible. Avec le temps, sans doute, on pourra le faire naître et le multiplier, ou le combattre et l'anéantir, selon le besoin des personnes. Pourquoi ne parviendrait-on pas à se l'inoculer ? On s'est bien inoculé la peste et la petite vérole, qui peut-être ne sont aussi que des *acarus*.

Quant aux moyens curatifs, il en est de naturels et d'artificiels. Dans la première classe, MOYENS CURATIFS NATURELS, quelques-uns sont spontanés. Ainsi, de même que le sang a d'abord réagi sur le cerveau, il arrive que, par des circonstances inattendues, l'imagination, refroidie tout à coup, réagit à son tour sur les puissances physiques. Il s'imprime alors aux globules une contraction de la circonférence au centre, et l'*acarus* est étouffé dans son cercle. De là, ces amours qui s'éteignent inopinément, et le nombre en est grand.

D'autres moyens curatifs naturels sont lents et progressifs, tels que le temps, le temps qui use et détruit tout, les mondes et les cirons ! En avançant en âge, l'homme sent généralement le mal cesser de lui-même, car

le trou des globules s'oblitére, et l'insecte, ne trouvant plus à se loger et à se nourrir, ne tarde pas à disparaître. Chez certains vieillards atteints de l'*acarus tenax*, celui-ci résiste, et alors, il devient enragé.

Seconde classe ! — MOYENS CURATIFS ARTIFICIELS. — Parmi ceux-ci, l'absence peut être mise au premier rang. On l'a expérimenté déjà avec succès, mais par une méthode empirique. Voici l'explication de ce phénomène : l'objet sur lequel se sont concentrées les sympathies nerveuses et qui seul faisait rayonner l'imagination, venant à manquer, le cerveau cesse d'être entretenu dans son état d'exaltation, et, peu à peu, réagit, sur l'autre système, comme je l'ai dit, article des moyens curatifs spontanés de la première classe, à moins que la maladie ne soit passée à l'état chronique.

Dans les cas ordinaires, les décoctions de nymphæa, les préparations de camphre, — cigarettes Raspail, — peuvent apporter un grand soulagement. Elles sont stupéfiantes pour l'insecte et lui causent une sorte de léthargie. Les saignées peuvent être de même employées avec quelque succès. En diminuant la masse du sang, on diminue nécessairement le nombre des *acarus*. L'avenir nous réserve sans doute des moyens plus efficaces. Pour se guérir d'une passion insensée, on n'aura plus besoin désormais du saut de Leucate, exécuté du haut du pont Neuf, à Paris, du fer, du feu, du poison, de l'asphyxie, moyens presque toujours dangereux ; une bonne application de sangsues, quelques pincées d'une poudre quelconque, des frictions faites avec une pommade *insecto mortifère* suffiront, et l'amour aura enfin trouvé son maître !

Eh ! bien, Pylade, que t'en semble ? Newton découvrant l'attraction, Copernic la rotation du globe, Jenner la vaccine et Geoffroy Saint-Hilaire l'organisation de l'homme dans celle d'une carpe ou d'un scarabée, devaient-ils être plus fiers que moi ? Je demande la croix d'honneur ! J'ai dit.

— Ce n'est pas malheureux, répondit Édouard, en se levant et en se secouant comme quelqu'un qui commence à sentir les premières, atteintes du sommeil.

— Je crois que tu n'es pas émerveillé ? Alors, mon ami, tu es amoureux !

— Pas de ta découverte, du moins, dit Édouard en rougissant.

— Ignorant ! Je l'ai cependant racontée, comme je viens de te la raconter à toi-même, à des docteurs, à des gens graves, sans passions et sans préjugés, et ils en ont été ravis ; ils l'ont trouvée tout à fait digne de la science moderne, digne d'être avouée par nos lions de toutes les académies

à microscopes et à télescopes ! Voir un animal dans la lune, c'était beau ! mais en voir un dans un globule imperceptible, quelle sûreté du regard, quel magnifique emploi de l'instrument ?

— Allons ! tu ne crois pas un mot de tout ce que tu m'as si longuement décrit, et je t'en complimente.

— Il n'appartient qu'à messieurs les voyageurs, dit Cyprien, de décrire longuement ce qu'ils n'ont pas vu. Nous autres savants, nous nous abstenons.

— On t'attend à Reichenbach, » répondit Édouard, comme s'il n'avait pas compris, et ils se remirent en marche.

Le bois traversé, une petite vallée, riante et fleurie, s'offre à eux. Cinq maisons, enserrées entre de légères collines, couvertes de futaies et de pâturages, renferment toute la population du pays. Ce pays, c'est Reichenbach. L'habitation principale, qui leur fait face, est protégée par un bras de l'Aar, qui lui sert d'enceinte et n'a pas plus de quinze pieds de largeur en cet endroit.

« Où donc est ton château, et pourquoi *ces dames* ne sont-elles, pas venues au-devant de toi ? dit Édouard, qui, à son tour, veut devenir railleur.

— Ma foi ! les dames et le château se sont sans doute cachés derrière cette jolie habitation ; je vais aller les y retrouver. Décidément, tu ne veux pas venir avec moi ?

— Non, mon ami ; je préfère avoir le plaisir de te quitter ; puis, je n'ai pas été invité, moi.

— Viens donc, je te présenterai. Je t'assure que tu seras bien reçu, malgré ta barbe de quarante-huit heures, ta chemise *rouille* et ta blouse paletot, qui te donnent plutôt l'air d'un brigand que d'un commis voyageur en littérature, faisant l'article *Rothenflue* pour la maison Hachette ou autre.

— Allons, allons, dit Édouard en se mordant la lèvre, il est temps que nous nous quittions, je le vois.

— Tu le veux ? »

Cyprien, alors, à la grande surprise d'Édouard, tira, de sa poche une paire de beaux gants jaunes, qui ne lui avaient encore servi que *plusieurs fois*, et se les passa dans les mains ; il enleva ensuite du buisson une rose églantine qu'il mit à sa boutonnière, donna un coup de manche à son chapeau, releva sa cravate, et, s'élançant dans un petit bac amarré à la rive, et qui servait à traverser le bras de l'Aar au moyen d'une corde tendue d'un bord à l'autre :

« Adieu donc ! dit-il ; et le fleuve les sépara.

— Adieu ! dit Édouard, en se mettant en marche ; adieu, mauvais plaisant, qui voudrais me faire croire à tes relations mystérieuses avec les dames de Berne ou des environs »

A peine Édouard a-t-il fait quelques pas, s'attendant à être incessamment rejoint par son impitoyable ami, qu'un coup de cloche le fait se retourner, et que voit-il ? la porte de clôture de l'élégante habitation s'ouvrir soudainement devant Cyprien.

« Parbleu ! se dit-il, c'est pousser l'effronterie un peu loin ! »

Au bruit de la cloche, plusieurs personnes étaient sorties de la maison, et Cyprien s'avancait gravement vers elles ; mais quelle ne fut pas la stupéfaction d'Édouard en voyant apparaître sur le seuil du perron, qui ? Julie Tibierge, elle-même, en compagnie de son père et du jeune homme qu'il avait déjà vu près d'eux.

Il fut pris d'un frisson subit.

Cyprien semblait les connaître parfaitement tous trois, car les deux hommes vinrent à lui en lui tendant la main, et il prit galamment ensuite celle de la jeune fille pour y déposer un baiser. Cela est encore d'usage en Suisse, et Cyprien, qui observait les mœurs, n'avait pas été sans s'en apercevoir.

Édouard restait pétrifié.

On pouvait, à la rigueur, comprendre comment M. Tibierge, en se rendant vers l'Oberland, s'était arrêté dans les environs de Berne, chez quelque ami, sans doute. Mais Cyprien ! Cyprien ! où a-t-il connu Julie ? A Fribourg, rien n'avait annoncé qu'il eût quelque rapport avec un habitant de la ville, quel qu'il fût ; sur le lac de Bienne, lorsque les deux bateaux se croisèrent, l'exclamation même dont il avait salué le passage de Julie, prouvait bien qu'il la voyait pour la première fois ; au Weissenstein ? il dormait lors de son arrivée ! Depuis, les deux amis ne se sont pas quittés ! C'était à en devenir fou !

Et il m'a proposé de m'introduire dans cette maison où elle est ! Je pouvais passer la journée là, près d'elle, et j'ai refusé ! Ah ! la faculté de pressentir s'éteint-elle, donc en moi ? »

Comme Édouard se démène au milieu de ces tristes réflexions, il aperçoit le long de la plate-forme de la maison, dans une belle allée sablée, verdoyante, Cyprien donnant le bras à Julie, et qui, se tournant légèrement vers lui, le pouce appuyé sur la pommette de sa joue, par un léger balancement du reste de la main, lui envoie à la dérobée un salut moqueur :

Navré de dépit et de rage, Édouard regagne le petit bois, puis la forêt de Bremgarten, s'enfonce dans ses profondeurs, et passe une partie de la journée à maudire le destin et à chercher des rimes. La prédiction de Cyprien s'accomplissait ; il devenait poète !

La nuit approchant, Cyprien, après avoir pris congé de ses hôtes de Reichenbach, suivait la route de Berne, jouissant de la vue des Alpes, éclairées par un soleil couchant, lorsqu'un homme sort tout à coup d'un hallier et le saisit au collet.

« Me diras-tu d'où tu viens ? ce que tu as fait là toute une journée ? Tu la connais donc ? tu l'aimes donc ? »

Cyprien fit un soubresaut et se mit tout d'abord sur la défensive.

« Le diable t'emporte ! lui dit-il ; tu me sais poltron et tu me fais une peur pareille quand je suis en état de digestion ! Voilà certes une plaisanterie du plus mauvais goût, et tout à fait contre les lois de l'hygiène.

— Voyons, mon bon Cyprien, dit Édouard en se calmant ; réponds-moi avec franchise.

— Comment ! que je te réponde, à quoi ? Ne me demandes-tu pas d'où je viens ! et tu m'as vu entrer, et tu me guettais à la sortie ! Je viens de Reichenbach. Ce que j'y ai fait ? J'y ai diné, et même assez, mesquinement, car nous étions quatre inattendus, et la côtelette de veau jouait un principal rôle dans ce festin, comme sur nos tables d'hôte depuis quelques jours.

— C'est bien, mais...

— Non pas, c'est mal !

— Mais... il ne s'agit pas de cela.

— Si fait, c'est de cela qu'il s'agit au contraire : je déteste la côtelette de veau, je la regarde comme une perversité du goût. La preuve en est que partout où nous en avons vu, on nous a servi d'abord pour potage d'une effroyable soupe au safran. Tout s'enchaîne, vois-tu ; les sens sont solidaires les uns des autres, et les êtres humains adonnés à la soupe au safran et à la côtelette de veau...

— Mais je te demande, interrompit brusquement Édouard, comment tu la connais ?

— Comment je la connais ? qui ? quoi ? la côtelette de veau ou la soupe au safran ?

— Ah ! Cyprien, je crois à la fin que tu es gris !

— Je le voudrais bien, parbleu ! mais il n'y avait qu'une bouteille de vin sur la table, encore n'était-elle pas de mon côté ; et à moins que la côtelette

de veau ne m'ait monté à la tête, ou que la soupe au safran ne soit alcoolique, je suis parfaitement sain de corps et d'esprit.

— Mais je te parle d'elle ! de Julie Tibierge ! cria Édouard avec une violence telle que Cyprien s'arrêta tout court, et que le célèbre écho dé Werblafen, posté justement sur la route qu'ils suivaient alors, répéta le nom tout entier à plusieurs reprises.

— Diable ! diable ! murmura Cyprien, en prenant son camarade par le bras avec un geste de curiosité ; toi-même, comment la connais-tu ?

— Réponds d'abord à ma question.

— Rien de plus simple, mon cher Pylade ; voici l'affaire en trois mots et plus. Tu te rappelles qu'après avoir navigué entre deux eaux sur le lac de Bienne, rentrant dans l'auberge de Cerlier, tu allas changer de costume sur-le-champ, mesure fort prudente, mais dont je n'usai pas aussitôt que toi, car je venais d'être accosté dans la chambre commune par un gros garçon blond, le visage tout marqué de taches de rousseur, et qui porte la raie de chair au beau milieu de la tête, comme les marchands de salade du moyen âge. C'est un brave Suisse-Allemand, un jeune Teuton que j'avais connu autrefois à Paris, au Jardin des plantes, où il suivait le cours d'entomologie de M. Duméril. Nous avions naguère *herborisé des insectes* ensemble, ainsi qu'il le disait dans son langage tudesque et grotesque tout à la fois. Il semblait ravi de me revoir ; mais, comme tandis qu'il me parlait, je sentais un ruisseau couler le long de mon dos, se diviser ensuite en deux courants parallèles dans les manches de mon pantalon, pour faire un réservoir de chacune de mes bottes, je le laissai à son ravissement et allai, comme toi, me vêtir plus sèchement. Néanmoins, avant de nous séparer, il me présenta à son oncle et à sa cousine, en qualité de son meilleur ami. Les choses en restèrent là pour cette fois. Je changeai d'habits et n'y pensai plus. Mais au Weissenstein, tandis que tu allais explorer le soleil, je les retrouvai ; la connaissance se fit plus intime, et je reçus l'invitation formelle, si je passais à Berne sous quelques jours, de me présenter à Reichenbach, chez Mme Wolf, la mère de *mon meilleur ami* et la sœur de M. Tibierge. Mon roman est simple, tu le vois, et ne m'a valu jusqu'à présent, en fait de bonnes fortunes, qu'un mauvais dîner ouvert par de la soupe au safran, et fermé par des côtelettes de veau.

— Ah ! ce dîner, j'aurais donné de mon sang pour le partager avec toi !

— Plaît-il ? Oh ? ce n'étaient pas les convives qui manquaient !

— Mais, Cyprien, pourquoi ne m'avoir pas parlé plus tôt de cette liaison... de cette rencontre ?

— La chose ne me semblait pas fort importante, et tu sais bien d'ailleurs que, depuis ma dernière entrevue avec mon herboriseur d'insectes, tu as eu ton air *rothenflue*, ce qui interrompit momentanément entre nous toute conversation confidentielle.

— Et Julie, qu'en dis-tu ?

— Julie Tibierge ? charmante, mon ami, délicieuse ! D'abord, j'aime les Suissesses, moi.

— Ainsi, tu l'aimes ?

— Je l'adore ! Pourquoi pas ? Depuis notre arrivée en Suisse, je n'ai encore pu adorer que des servantes d'auberge. Ah ! vraiment, je crois que l'*acarus* commence à me galoper, et à meubler mes globules en son honneur.

— Ne plaisante pas ainsi, mon bon Cyprien, dit Édouard d'un air suppliant et en pressant la main de son ami ; car si un semblable malheur arrivait, si réellement tu aimais Julie, si Julie t'aimait, tu n'aurais pas au monde un plus cruel ennemi que moi ! »

Pour cette fois, la curiosité de Cyprien était tout à fait excitée.

Édouard ne pouvait retarder plus longtemps la confidence. Le soir, après avoir soupe, retiré dans sa chambre, assis devant une petite table surmontée de deux bougies et d'un verre d'eau sucrée, il lut à son ami, sur le brouillon des lettres adressées à M. de Maricourt, tout ce qui avait rapport à Julie Tibierge et à son amour pour elle.

Après l'avoir écouté avec une grande attention, Cyprien resta quelque temps dans une attitude méditative ; puis relevant la tête :

— *Acarus mobilis mobilissimus !* » dit-il.

III. — Bonheur d'aimer.

Le lendemain, partis de Berne à six heures et demie du matin, par la diligence, nos deux voyageurs arrivaient à Thoune vers la dixième heure du jour. Mais à Thoune, pas plus qu'à Interlaken, pas de famille Tibierge. Ils poursuivirent leur route, et, vers les trois heures de l'après-midi, ils étaient installés dans l'auberge de Lauterbrunn.

Tandis qu'en l'absence d'Édouard, déjà retiré dans sa chambre, Cyprien discutait avec le cuisinier, essayant de faire substituer une viande quelconque à l'inévitable côtelette de veau, on vint lui présenter le registre où messieurs les voyageurs d'élite, lui fut-il dit, font à leur hôte l'honneur d'inscrire leurs noms et leurs qualités.

Cette politesse pourrait bien n'être qu'une simple mesure de police.

Cyprien prit donc le registre, et tout en le parcourant pour y chercher des noms connus, comme à l'île Saint-Pierre, il y lut ces lignes caractéristiques : « M. Émile Perret, peintre distingué de la ville de Lyon, a visité ces lieux pittoresques et romantiques, pour y étudier la confection du fromage. »

« Parbleu ! se dit Cyprien, Émile Perret, mon cher compatriote, il ne sera pas dit que vous seul aurez cherché à égayer cette longue et ennuyeuse nomenclature de voyageurs qui ne sont même pas classés par ordres et par espèces. Il prit la plume et écrivit :

MM. Édouard Luguet et Cyprien Fournier, jeunes naturalistes, envoyés par le Muséum de Paris à la recherche de l'Ichneumon, ou rat du Nil, *Ichneumon Pharaonis*. Cet animal, quoique pas plus gros qu'une mouche ordinaire, porte six livres de graisse sur le croupion. Ennemi naturel du crocodile, il s'introduit dans la bouche du monstre, sous le prétexte spécieux de lui curer les dents, à cette fin de lui donner plus sûrement la mort. Si on le rencontre, on est prié d'en avertir lesdits jeunes naturalistes, à leur domicile, sommet de la Yungfrau, n° 1. »

Cyprien était loin de prévoir quelles seraient les conséquences de cette plaisanterie, bonne ou mauvaise.

Son tribut payé au registre, le menu du dîner réglé avec l'hôte, pendant qu'Édouard était monté à sa chambre pour y prendre un peu de repos, il en fit autant, se jeta sur son lit, où il s'endormit en attendant le dîner.

Chaud encore des émotions du voyage, Édouard composait pendant ce temps une longue lettre adressée comme les autres à son ami Maricourt. Après une copieuse description de la ville de Berne et de la ville de Thoune, faite avec le secours de Richard et d'Ebel, Unterseen lui arrachait les exclamations les plus poétiques, les métaphores les plus brillantes ; puis, venait sa pérégrination laborieuse au milieu des éboulements de Wilderswyl, sur la rive grondante des Lutschine, où il avait étudié les bouleversements antérieurs du globe, non pas seulement comme Cuvier, dans la vallée de la Seine et dans une carrière de Montmartre. Fi ! c'est en sondant les anfractuosités, les déchirements des montagnes alpestres, qu'il a

retrouvé la trace des mondes anciens, des six mondes témoignant des six jours de la création. Alors il parle des terrains d'alluvions marines ou fluviatiles, des terrains secondaires, tertiaires, des empreintes végétales, des palmiers de la zone torride ou des lichens du cercle polaire ; il suit pas à pas les vestiges des siècles, des volcans, des déluges, décrit les couches superposées de calcaire primitif et de calcaire de transition, de pétrifications, de fossiles, de spath, de gneiss, de mica, de gryphites et de pectinites, etc., etc., toutes belles phrases ronflantes, tous grands mots scientifiques et à effet, qu'il avait sournoisement escroqués à son compagnon de voyage.

Il terminait sa lettre en déclarant à Maricourt, que décidément il comptait publier sa relation ; n'était-ce pas là le digne moyen de se rendre digne de Julie ? Julie pouvait-elle n'être pas fière de l'amour de celui qui bouleversait les Alpes sans plus de façons, qui tenait le secret de la création dans son portefeuille, reconstruisait le monde à ses moments perdus, et pouvait traiter d'égal à égal avec Dieu ?

Encore plein des derniers sentiments qu'il vient d'exprimer, songeant à Mlle Tibierge, à l'espoir qu'il a de la revoir bientôt, car il est en plein Oberland, Édouard se promenait à grands pas dans sa chambre, lorsque jetant les yeux du côté de la fenêtre, ô bonheur ! il aperçoit devant l'auberge, Cyprien en compagnie de M. Tibierge et de l'homme blond.

Mais *elle* n'est pas avec eux ? n'aurait-elle pu les accompagner ? est-elle malade, souffrante ?

Inquiet, palpitant de crainte, il s'élance vers l'escalier, se cramponnant aux rampes, sentant les marches vaciller sous ses pieds. Qu'il était loin de prévoir ce qui l'attendait ?

Arrivé sur le palier, il entend comme des sanglots, des soupirs étouffés, sortir d'une chambre dont la porte est entr'ouverte. Il écoute ; son nom est prononcé... oui, son nom, distinctement prononcé..... Il ouvre, il entre. Puissances du ciel ! Julie est là ! elle est seule ! A l'aspect d'Édouard, elle jette un faible cri et se détourne pleine d'émotion.

Plus tremblant qu'elle-même, il fait quelques pas vers la place où se tient Julie, la poitrine haletante et son mouchoir sur les yeux ; mais elle s'est un instant dévoilé le visage ; il y a vu la rougeur du trouble, la trace des larmes ; il veut parler, sa bouche s'y refuse ; il lui tend la main.

Alors elle le regarde avec un sentiment indéfinissable d'hésitation, de pudeur et de reproche ; et s'élançant tout à coup vers la porte, elle disparaît.

Pour le triomphe d'Édouard, qu'importe sa fuite ! Maintenant il est sûr d'être aimé ! l'univers est à lui ! Mais parlera-t-il à Cyprien de la douce certitude que le hasard vient de lui envoyer ? Non ! maintenant, ce n'est plus seulement son secret, c'est celui de Julie.

Il pérorait ainsi avec lui-même, quand entrèrent dans la chambre, le père et le cousin de Julie, accompagnés de Cyprien. Celui-ci présenta Édouard à M. Tibierge, et les jeunes gens l'un à l'autre.

On se donna des poignées de main, on se promit de ne pas se quitter durant le voyage dans l'Oberland, et il fut décidé par acclamation que le jour même on souperait ensemble.

Édouard étouffait de bonheur.

Le soir, on convint d'aller, tandis qu'on préparait, le souper, faire un tour vers le Staubach.

M. Tibierge et le jeune Wolff avaient l'habitude de la pipe ; ils se mirent en devoir de fumer pour traverser le village. Cyprien tira aussitôt un cigare et se hâta de leur tenir compagnie. Édouard seul n'avait pas encore mis l'infection au nombre des plaisirs, et ce jour-là il eut la récompense de sa retenue et de son bon goût ; le père l'engagea à donner le bras à sa fille. Julie fit d'abord quelques difficultés, mais ne trouvant pas assez tôt un prétexte pour colorer son refus, elle prit le parti de se soumettre.

Certes, l'occasion est belle pour Édouard, me direz-vous ; il peut maintenant risquer un aveu.

Ah ! monsieur, que vous le connaissez mal ! Édouard croit que ce qu'il ressent serait profané si, pour l'exprimer, il lui fallait se servir de ces moyens vulgaires, communs aux autres hommes. Un seul langage peut dignement traduire ce qu'il éprouve : c'est un signe, un regard, un sourire, une larme ! langage mystérieux et sacré des amants, qui peint toutes les nuances de la passion sans autre secours que la passion elle-même, sans frapper l'air d'un vain bruit, dont l'éloquence est muette, auquel le silence donne un charme de plus, et qui ne demande pour être bien compris que deux cœurs qui se répondent et un rayon de lumière !

Édouard nageait donc au milieu des rêves dorés et des arcs-en-ciel de l'amour ; la vallée sauvage de Lauterbrunn lui semblait un séjour enchanté ; il voyait des fleurs partout, des sourires sur tous les visages ; les Alpes sautaient de joie devant lui ; Julie était la plus belle des femmes ; et lui le plus amoureux comme le plus fortuné des hommes !

Dans ce moment, de l'enfoncement d'une roche qui barrait une partie du chemin, des chants éclatèrent tout à coup, et des jeunes filles, en chaperons fleuris et les pieds nus, chantant en chœur un air des montagnes, viennent offrir aux voyageurs un bouquet de rosages des Alpes.

Édouard seul ne s'étonna pas de cette gracieuse singularité. N'était-ce pas son jour de bonheur, son jour de fête, et le monde entier ne devait-il pas hommage à l'homme aimé, à l'homme heureux ? Il fouilla dans sa poche et donna à chacune des chanteuses, non une vile monnaie de billon, non un sou de France, non un batz de Suisse, mais bien de *l'argent blanc* ! N'était-il pas riche ? le cœur de Julie lui appartenait.

« Oh ! oh ! dit à part Cyprien, qui se mit à observer, si cela continue, l'amour va nous ruiner ; notre voyage de deux mois n'en durera pas un, et nous retournerons à Paris par les wagons de-troisième classe. »

On visita le Staubach et les autres cascades ; Édouard, une main au gilet, l'autre pendante le long du corps, les yeux voilés par les paupières, la tête penchée (pose anglaise), faisait face à la colonne d'eau ; un Lauterbrunois lui fit observer qu'il serait plus sûrement sur le côté, car le torrent entraîne parfois avec lui des pierres de la montagne. Édouard sourit, fit un léger mouvement d'épaules, et ne répondit rien.

Le Staubach se serait-il permis de s'attaquer à l'amant de Julie !

« Holà ! se dit Cyprien, qui, sans être amoureux, comprenait parfaitement le langage des gestes ; si le désordre s'introduit dans nos finances, si nous en sommes venus à ce point de mépriser le danger, notre cœur bat plus fort que ne le comporte d'ordinaire une passion de voyage. Il est bientôt temps de jouer mon rôle de Mentor avec ce Télémaque. »

Durant le souper, Julie, placée entre son père et son cousin, avait devant elle les deux amis. Le repas fut d'abord assez, silencieux, chacun mangeait sans ouvrir la bouche, comme disait *une dame de beaucoup d'esprit* ; mais chacun ne mangeait pas de même. Wolf, le jeune Teuton, dévorait tout ce qui se présentait à lui avec un bruit formidable de mâchoires ; M. Tibierge cherchait à s'ouvrir l'appétit au moyen de longues tartines de beurre ; Cyprien agissait avec lenteur, mais avec choix, ne voulant pas que le premier service nuisît au second. Quant à Édouard, il posait encore, il mangeait avec grâce, peu et du bout des dents ; étouffant du mieux qu'il pouvait le bruit de la mastication, pour donner à Julie une idée de sa distinction à table, surtout comparée à la manière tout allemande de Wolf.

Enfin, la parole, puis la gaieté, leur arrivèrent à tous, lorsque l'hôte apporta et déposa sur la table un plat, à l'aspect duquel Cyprien bondit sur sa chaise, comme à la vue d'un serpent :

— Mais je les avais frappées d'interdiction ! s'écria-t-il.

— Monsieur, dit l'hôte sans s'émouvoir, il y a surcroît de compagnie, et les côtelettes de veau ne feront pas peur sans doute à ces messieurs comme à vous. »

On voulut avoir l'explication de ce débat ; Cyprien dit mille folies sur ses antipathies culinaires et sur la cuisine helvétique ; on raconta des histoires d'auberge ; M. Tibierge, pour se tenir tout à fait en joie, fit venir deux bouteilles de vin blanc du Rhin ; on but, on mangea, et tout alla le mieux du monde sur la table, et même bientôt sous la table ; car Édouard, chez qui tout, dans ce moment, tournait à l'amour, aussi bien le vin qu'il buvait que l'air qu'il respirait, s'avisa de continuer le langage des gestes, non plus cette fois avec un rayon de lumière, mais dans l'obscurité. Son pied rencontra celui de Julie. Une première attaque resta sans réponse ; cependant le front de la jeune fille ne s'était pas rembruni... au contraire, un sourire charmant, contracta légèrement ses lèvres lorsque Édouard la regarda.

Que d'indulgence, que d'amour, que de choses dans ce sourire ! Aussi la seconde attaque eût-elle plus de succès. On y répondit doucement, et à plusieurs reprises.

Il était donc venu ce tendre aveu, cet aveu positif que vous lui reprochiez tout à l'heure de n'avoir pas sollicité plus tôt. Vous le voyez, monsieur, grâce à l'éloquence muette, en le sollicitant il n'a pas risqué de se servir d'une expression maladroite, capable de tout reculer, de tout compromettre, de tout perdre ! Si peu de chose suffit pour paralyser la passion extatique ! O langage inarticulé de l'amour, langage des yeux, des pieds et des mains, que vous êtes expressif et sublime !

Enfin vint le moment de la séparation. Cyprien aurait bien voulu faire sa petite semonce morale le soir même ; mais le sommeil le gagnait, et Mentor, comme Télémaque, chacun alla se coucher.

IV. — Le trou de Bergelbach.

Non loin de la formidable Yungfrau, qui porte son front à plus de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, après avoir, en côtoyant

d'horribles précipices, gravi pendant deux longues heures la Scheideck de Lauterbrunn, on découvre, au milieu des vastes pâturages dont se couronne la Wengher-Alpe, un modeste chalet, à l'aspect délabré, aux basses toitures, assujetties par de pesants quartiers de roc.

Le maître de, ce chalet, seule habitation humaine dont puissent s'enorgueillir ces solitudes, tient un restaurant, à l'usage de messieurs les pâtres, confinés durant les mois d'été dans ces déserts, et de messieurs les étrangers qui visitent ces mêmes lieux, pour y recueillir des simples et des impressions de voyage.

Ce jour-là, vers les dix heures de la matinée, le maître de l'établissement, guettant la pratique et ne voyant rien venir, tournait un regard triste et morne du côté de la petite Scheideck de Lauterbrunn, lorsque ses traits se déridèrent tout à coup. Il venait d'apercevoir, dans un des vallons inférieurs, des ombres qui se mouvaient et s'allongeaient.

Or, notre homme se connaissait en ombres comme les Arabes de l'Hedjaz et les Indiens du Dalaware se connaissent en traces. Il pouvait affirmer qu'il s'agissait ici de gens d'en bas et non de pâtres.

Les ombres, signalées par lui, se montrèrent encore quelques instants plus tard, non plus dans le fond des vallées et couchées en long, mais droites, gigantesques, « s'allongeant, grandissant sur les flancs rocailleux de la Wengher-Alpe. On eût dit des Titans escaladant Ossa et Pélion, et s'aidant pour leur marche, du grand mât d'un vaisseau de ligne qu'ils auraient pris en guise de canne.

L'hôtelier des Alpes en compta-trois.

Ces trois Titans étaient Édouard, Cyprien et leur guide, qui, un quart d'heure après, avec une taille de pygmées, apparurent au grand jour et en personne sur la crête d'un monticule éloigné.

« Quoi ! seuls ?

— Oui, seuls.

— Mais les autres suivaient donc ?

— Non.

— Par quel événement inattendu ?

— Voici le fait : »

Avant le lever du soleil, ce même jour, au village de Lauterbrunn, les guides avaient été réveiller nos deux Parisiens et la famille Tibierge ; mais Hermann Wolf, le fumeur, l'Allemand, le teuton, l'entomologiste, l'homme blond, à la raie de chair au milieu de la tête, je ne sais quels titres lui

donner, et notre ami Édouard lui en eût donné bien d'autres et des plus expressifs, comme vous allez voir ; Wolf, dis-je, ne s'avisa-t-il pas, lorsque tout se préparait pour le départ commun, de faire observer à son oncle et à sa cousine, que celle-ci, même à cheval, ne pouvait, sans d'horribles fatigues, supporter le voyage par la Scheideck. Il avait pris des informations, et le chemin de la vallée, qui passe par Zweysitutschinen (je ne répons pas du mot), étant praticable aux voitures, lui devait convenir beaucoup mieux.

Le père se gratta l'oreille et sembla réfléchir ; la jeune fille, consultée, s'en remit naïvement à la sagesse de ses protecteurs naturels ; Édouard, qu'on ne consultait pas, aurait bien voulu donner son avis ; il ne l'osa. Il compta, sur le secours de Cyprien, et lui fit un signe expressif, que Cyprien parut comprendre parfaitement.

En effet, celui-ci parla, pérorà, et, après avoir quel temps débattu le pour et le contre, après avoir plaidé en faveur des montagnes, le résultat fut qu'il se rangeait complètement à l'avis de meinherr Hermann Wolf.

Édouard les aurait poignardés tous les deux.

Se contenir était cependant chose impérieuse ; il se contint. On devait faire encore deux bandes, dont l'une prendrait par la Scheideck, et l'autre par les vallées de Zwey... (dispensez-moi de récrire ce terrible mot), et se rejoindre le soir dans le village de Grindelwald, situé dans les Alpes, entre Lauterbrunn et Meyringen.

C'était une journée de bonheur qu'on volait au poète ; une journée sur trois ! il lui fallait une compensation. Montant, dans sa chambre, il écrivit rapidement un billet plein de passion délirante, et trouva moyen, tandis que tout le monde rassemblé dans la salle commune y procédait à la cérémonie des adieux et des poignées de mains, de le glisser subtilement dans le gant de Julie resté sur la table.

Demeuré seul avec Cyprien :

« Daignerez-vous, monsieur, me donner le mot de votre inexplicable conduite ? lui dit-il d'un air digne et sévère.

— Ne reprends pas ton air *rothenflue*, et ne m'appelle pas *monsieur*, ce qui m'est très-honorable, mais ce qui te rend fort ridicule !

— Je ne tutoie que mes amis ! répliqua Édouard avec hauteur.

— A ton aise alors, lui dit Cyprien ; traite-moi de *monsieur*, même de *monseigneur*, puisque cela te fait plaisir ; on te prendra pour mon domestique. »

Leur guide vint les interrompre, ils reprirent le bâton du voyageur.

Arrivés haletants au chalet, Mentor et Télémaque s'y arrêtrèrent pour se reposer de leurs fatigues ; force leur fut d'y déjeuner avec du pain bis, du lait caillé et du fromage de chèvre.

Cyprien se consola de l'excessive frugalité du repas en se plaisant à reconnaître hautement que cette hôtellerie alpestre était du moins la seule en Suisse où il n'eût pas entendu parler de côtelettes de veau, ce qui pour lui compensait bien des choses.

Cependant la neige, qui, dans ces régions élevées, est de toutes les saisons, surprit tout d'un coup nos voyageurs durant leur festin, et les contraignit de le prolonger. Cyprien, ne sachant à quoi s'occuper, en revint à la semonce qu'il n'avait pu commencer la veille.

« Écoute, Édouard, dit-il à son ami, au lieu de nous regarder de travers et de boire sans soif, veux-tu que nous parlions raison un instant tandis que nous n'avons rien de mieux à faire ?

— Si tu le peux, oui.

— Eh bien ! examinons ensemble par quelle série de métamorphoses morales il t'a fallu passer pour arriver à cette idée fixe de ta Fribourgeoise, qui aujourd'hui te préoccupe exclusivement. ».

A ce mot de *Fribourgeoise*, Édouard releva la tête.

« Cyprien, dit-il, je te prie de mesurer tes expressions.

— Accordé ! il n'en est pas moins vrai que tu n'as, en premier lieu, cherché dans l'amour qu'un épisode à raconter, comme dans la science que des mots pour orner tes descriptions et te donner des allures d'homme fort.

— Si tu continues sur ce ton, je ne t'écouterai pas plus longtemps, je te le déclare, dit Édouard. »

Cyprien poursuivit :

« Oui, pauvre tête folle, l'objet de ta passion, tu l'as d'abord cherché dans le *bleu* ; la prétention littéraire t'a jeté dans le faux de l'amour comme dans le faux de la science ; tu as discoursé sur ce que tu ne savais pas, et sur ce que tu ne sentais pas. Prends-y garde, te voilà en plein dans l'affectation, le vice de tous les jeunes hommes de notre temps. Il en est plus d'un dont tu t'es moqué toi-même, et que tu imites aujourd'hui. Veux-tu savoir où cela te conduit infailliblement ? A regarder la place inférieure qui t'attend au ministère des finances ; et qui t'ouvre du moins une carrière sûre et honorable, comme tout à fait indigne de toi. Parce que tu es momentanément malade d'une surexcitation au cerveau, tu te crois appelé à

devenir un grand écrivain, et tu ne seras-peut-être, ainsi que tant d'autres, qu'un bavard, un brouillon, un mécontent, un de ces génies méconnus qui prennent leur fièvre de vanité pour des accès de talent, qui font du style, du roman, du pathos, et vendent leurs émotions pour vivre, donnant leurs mauvais principes par-dessus le marché ; criant contre la société qu'ils entravent et à laquelle ils sont inutiles ; frelons qui ne veulent pas être abeilles, et qui bourdonnent sans cesse contre la ruche pour avoir leur part du miel qu'ils n'ont pas fait ! Je sais que si ta tête est faible, ton cœur est honnête, mais crois-tu qu'on puisse impunément faire de l'art, de la poésie, de la science et de l'amour, quand on n'est ni artiste, ni savant, ni amoureux ? Erreur ! Cet amour, dont tu t'es fait d'abord un jeu, peut devenir chose sérieuse et te tenir lieu d'une affection véritable. Julie ne peut t'aimer, du moins bien sérieusement ; mais elle est fille à marier ; coquette peut-être, peut-être sans fortune ; et la perspective de devenir parisienne en a séduit plus d'une en Suisse. De plus, je dois te prévenir que je soupçonne fort le cousin Wolf de ne pas être tout à fait insensible aux charmes de sa cousine.... »

Édouard avait semblé écouter cette partie de la mercuriale avec une patience surnaturelle ; mais à l'audition de cette dernière phrase, il poussa un hurlement de hyène blessée, et s'élançant tout à coup du banc de pierre sur lequel il se tenait assis, comme s'il en avait été repoussé par un ressort puissant.

« Lui ? s'écria-t-il, il l'aimerait ?

— Retourne à ta place, dit Cyprien, laisse-moi achever. Je tiens à te prouver que si le ridicule est au bout de ta fausse science, le malheur est peut-être au bout de ton faux amour.

— Écoute à ton tour, Cyprien, dit Édouard en s'avancant vers lui ; et, lui prenant la main, il la pressa avec les signes d'une vive émotion. Malgré quelques reproches injustes, j'ai compris ce qu'il y a de fraternel dans tes réprimandes. Oui, tu as raison, mon esprit a souvent changé d'objet ; mais, ainsi que mon cœur, il est fixé pour toujours ! Elle ne m'aime pas, dis-tu ; permets que je me taise sur ce point durant quelques jours encore. Tu t'étonnes de me voir redevenu si calme. C'est que j'ai là, dans l'âme, une pensée de bonheur ! Mon ami, je vais bientôt me retrouver près d'elle ! De grâce, ne te ligue pas de nouveau avec mon ennemi pour troubler les instants les plus décisifs et les plus doux de ma vie ! »

Télémaque imposait à Mentor. Cyprien ne sut que répondre.

La neige avait cessé ; le soleil brillait dans tout son éclat. On reprit le bâton ferré, et pendant une marche de quatre heures, nos pèlerins contemplèrent cette nature si âpre, si riante, ces contrées si sauvages et si belles ; puis ils jouirent enfin d'une vue qui, pour l'un d'eux, surpassait toutes les autres en splendeur, en magnificence.

C'était le petit et sale village de Grindelwald !

D'après les calculs d'Édouard, la famille Tibierge y devait être arrivée déjà depuis longtemps. Dans son impatience irréfléchie, laissant Cyprien en arrière, en contemplation devant les glaciers, il pressa le pas ; mais une fois devant l'auberge de l'Aigle-Noir, il s'arrêta tout court.

Un garçon de l'auberge se tenait devant la porte de la cour, les bras croisés, le nez en l'air. Édouard lui demanda si deux messieurs et une jeune, dame, venant de Lauterbrunn par les vallées, n'étaient pas arrivés.

« Il n'est encore venu personne, dit le garçon, sinon un chasseur qui se chauffe en ce moment dans la grande salle. »

Édouard, désolé, entra. Le chasseur, c'était Hermann Wolf.

Tous deux tressaillirent en se voyant.

« Monsieur Luguet, dit Wolf, je suis bien aise de vous voir et de vous voir seul, car c'est pour vous que je suis venu. »

Édouard le regarda fixement et attendit l'explication.

« Monsieur, reprit Wolf sans autre préambule, hier, pendant le souper, vous m'avez marché sur le pied.

— A vous ! s'écria Édouard décontenancé....

— Oui, monsieur, à moi, uniquement à moi. Je sais que ce n'était pas votre intention, et c'est justement cela que je blâme.

— Expliquez-vous plus clairement, monsieur.

— De plus, continua le jeune homme avec impassibilité, voici un petit billet adressé à ma cousine. »

Il se mit en devoir de le déplier ; Édouard le lui arracha des mains, et lui lança un regard de basilic amoureux et jaloux.

« Qui vous a mis en possession de ce papier ? lui demanda-t-il, la tête haute.

— Le hasard, répondit l'autre en conservant sa contenance de calme habituel ; il est tombé d'un gant qu'on avait oublié sur la table. Je venais vous le rapporter.

— Je vous comprends, monsieur ; vous aimez Mlle Tibierge ?

— De tout mon cœur, dit l'honnête Suisse, sans paraître autrement s'émouvoir.

— Quittez ce ton qui, de vous à moi, ne peut convenir dans un moment pareil ! reprit Édouard avec violence. Vous aimez Julie, et je suis votre rival ! Où sont vos armes ?

— D'abord, monsieur, lui répondit son paisible adversaire, je dois vous faire observer qu'il est malséant à vous de nommer Julie tout court une personne avec laquelle vous n'avez jamais eu de relations, ni par attouchement de pieds, ni même par correspondance ; je vous le répète, seul j'ai reçu votre provocation sous la table, comme seul aussi j'ai lu votre lettre.

— Vos armes ?

— Quant à mes armes, j'ai mon fusil ; en voici un autre dans le coin de cette chambre : c'est assez l'usage des voyageurs ici d'aller tirer quelques oiseaux sur la montagne en attendant le dîner ; ainsi, personne ne fera, attention à nous.

— Mais nous ne pouvons nous battre avec de la cendrée, dit Édouard en s'emparant du fusil.

— J'ai justement dans mon carnier de quoi fournir une double charge à balle, répliqua le Teuton, en saluant ; cela pourra suffire. »

Pour être moins remarqués, pour éviter la rencontre de Cyprien, ils prirent par le jardin de l'auberge, dont la porte s'ouvrait sur un sentier. Après un quart d'heure de marche, ils arrivèrent à l'endroit où la Lutschine noire, descendue des glaciers, se confond avec le torrent du Bergelbach.

Là, au milieu des déchirures de la montagne, sur les rocs éboulés, le torrent et la rivière, se confondant, bouillonnent ensemble au fond d'une, vaste excavation en forme d'entonnoir. Grâce à un massif de sapins, jeté aux approches du précipice, les neiges des jours précédents, n'ayant pas été touchées par le soleil, en obstruaient encore l'ouverture et les parois, où elles formaient un entassement de plus de vingt pieds d'épaisseur.

Wolf proposa à Édouard de s'arrêter en ce lieu pour y terminer leur différend.

« Pour un duel au fusil, lui dit-il, il nous faut un espace de cent cinquante pas ; or c'est à peu près la largeur de cette excavation. En nous mettant à chacun des bords opposés, nous serons tout à fait à distance convenable.

— Qu'il en soit ainsi, dit Édouard.

— L'affaire est sérieuse, n'est-il pas vrai, monsieur ? reprit Wolf.

— Renoncez à Julie, ou c'est un combat à mort ! répondit Édouard d'une voix sombre.

— Je ne pourrais renoncer à ma cousine quand même je n'aurais pas d'amitié-pour elle ; je l'ai demandée en mariage.

— Vous !

— Il est vrai qu'elle l'ignore, mais son père consent, et vous comprenez qu'un honnête homme....

— Ah ! vous vous êtes ligüés tous deux pour contraindre son choix ! s'écria Édouard exaspéré, en l'interrompant. Eh bien, n'attendez de moi ni pitié ni merci ; car, fussiez-vous blessé, incapable de vous défendre, je vous achèverais en vous jetant dans cet abîme ! Faites de même pour moi !

— Nous n'aurons, sans doute, cette peine ni l'un ni l'autre, monsieur, articula lentement, sans trouble, sans colère, l'impassible prétendu de Julie ; tout homme atteint d'une balle tombe la face en avant ; et, d'après la position que nous allons occuper sur les bords de ce précipice, celui qui sera frappé doit rouler au fond... je l'ai ouï dire, du moins. »

Édouard sentit un frisson lui courir entre les deux épaules ; mais il s'agissait de délivrer Julie, Julie qu'il aimait, dont il était aimé, d'un poursuivant odieux qui pouvait s'armer contre elle de l'autorisation même d'un père.

« Finissons-en, dit-il. »

Wolf pouvait avoir un, avantage en se servant de son fusil à percussion, à capsule, à rainure visuelle, tandis que l'autre fusil, vieux meuble de guerre, ne faisait encore feu qu'à la manière des briquets, au moyen du silex et du fer. Il prévint l'objection en offrant généreusement à Édouard de faire décider par le hasard, à pile ou face, qui des deux aurait le droit de choisir entre l'ancien et le nouveau système. Le hasard favorisa Édouard, dont le choix ne fut pas douteux.

« Vous ferez attention, lui dit Wolf, en lui remettant son terrible instrument à percussion ; à capsule, à rainure visuelle, qu'il détourne un peu à gauche. »

Édouard le regarda de nouveau sans savoir que penser.

Le hasard décida encore qui tirerait le premier. Cette fois le sort prononça en faveur de Wolf, qui chargea tranquillement son arme ; et quand son adversaire eut pris place au bord opposé de cet horrible trou fangeux, neigeux, qui devait leur servir de tombe à l'un ou à l'autre, il rejeta en arrière ses longs cheveux qui pouvaient nuire à la sûreté de son coup d'œil,

leva lentement de terre son fusil, en examina la batterie, frappa sur le bassinet pour bien faire pénétrer l'amorce, passa son ongle sur la pierre, puis enfin, le doigt sur la détente ; il ajusta.

Cependant, Cyprien, suivi du guide, était arrivé à l'auberge de Grindelwald. Ne voyant ni Édouard ni la famille Tibierge, il prit des informations auprès du garçon de l'Aigle-Noir, qui se tenait encore, les bras croisés, à la porte, de la cour. Il apprit de lui qu'Édouard était, quelques instants auparavant, en grande conversation avec un jeune chasseur. Il demanda la description du jeune chasseur, et dès que le descripteur en fut aux cheveux blonds et à la raie de chair au milieu de la tête, une idée de crainte saisit Cyprien, surtout quand ce garçon lui dit qu'ils étaient sans doute sortis ensemble par le jardin, car il ne les avait pas vus franchir le seuil de la maison.

« Oh ! je sais où ils sont ! s'écria tout à coup le futé Grindelwaldais, en désignant du geste un des coins de la chambre.

— Où sont-ils ?

— Tenez, voyez-vous, là ? Eh bien, le fusil n'y est plus !

— Quel fusil ? mais dites toujours.

— Vous ne comprenez pas ? L'autre en avait un, celui-là point ; il n'avait qu'un bâton ; voilà son bâton ; il n'y a plus de fusil ; le fusil est parti, le bâton est resté ; tous deux ont un fusil maintenant, donc ils sont allés chasser ensemble ; c'est clair ! »

Cyprien, toujours accompagné de son guide, s'élança plein d'anxiété vers la porte du jardin. Une pauvre femme qui ramassait des broussailles leur indiqua la route suivie par les prétendus chasseurs ; ils pressèrent le pas en appelant, en criant ; rien ne leur répondit. Enfin, dans un abaissement de la vallée, à travers un double escarpement de roches, sous un noir amas de sapins, qu'un rayon égaré du soleil couchant venait d'éclairer à leur base, ils aperçurent deux hommes armés et dont l'attitude menaçante trahissait les intentions ; coupant court, ils franchirent les cavées, les ravins et les haies de ronces et d'épines, s'engagèrent en courant dans, l'étroit et raboteux sentier frayé entre les rochers, et comme ils atteignaient la montagne de Bergelbach, une détonation se fait entendre, mille fois répétée comme tous ces grands bruits des Alpes ; Cyprien en trois bonds escalada la hauteur, et pâle, haletant, saisi de terreur, arriva sur le lieu du combat.

Édouard venait de disparaître dans le gouffre.

V. — Une demande en mariage.

N'est-ce pas une corporation vraiment merveilleuse que celle des guides en Suisse, de ces hommes qui, moyennant une légère rétribution, vous servent de conducteurs, de cicérones, de protecteurs et de valets, qui portent votre bagage et vous porteront vous-même au besoin, vous tirant à eux lorsqu'il faut gravir une montée trop rude, vous soutenant lorsqu'il faut descendre une pente trop rapide, marchant toujours près de vous du côté du précipice, en guise de garde-fou, de ces hommes qui vous entourent sans cesse de soins et de surveillance, vous traitent comme si vous étiez à la fois leur maître et leur enfant, et qu'on semble avoir pris à gage plutôt pour vous aimer que pour vous servir ?

Dans ces déserts où vous marchez, seul avec votre guide, sans autre garantie que son honneur et sa loyauté, si votre ceinture, pleine d'or, vous pèse, vous pouvez la lui confier sans crainte, quoique d'un geste, d'un coup, de coude, il ait mille fois l'occasion de se débarrasser de vous. Mais avec lui votre vie et votre bourse sont en sûreté. Et comme prix de tant de services rendus, de tant de soins et quelquefois de tant de périls courus, que demande un pareil homme ? Six francs par jour et une poignée de main au moment de l'adieu. Il faudrait être bien pair d'Angleterre pour refuser de souscrire à cette dernière clause.

Christian Roth, le guide de nos voyageurs, est de cette race fidèle et dévouée. Quoique âgé de plus de cinquante ans, il a conservé sa vivacité, sa vigueur, sa vigilance ; l'œil sans cesse aux aguets pour éclairer la marche de ses pupilles, il n'est pas un coin de terrain caillouteux, crevassé ou mouvant, qu'il n'ait étudié quand ils s'y aventurent. Leste encore et le jarret nerveux, il sautera, s'il le faut, de douze pieds de hauteur et dégringolera à *la ramasse*, droit sur ses talons, le revers d'une colline croûtée de neige.

Quoiqu'il ne fût avec eux que de la veille, il avait pris en affection les deux jeunes gens. La gaieté de Cyprien le maintenait en belle humeur, mais Édouard l'intéressait surtout par son air de beau ténébreux.

Après la détonation, arrivé presque en même temps que Cyprien, quand il apprit qu'Édouard venait de tomber dans l'excavation du Bergelbach, il n'hésita pas un instant.

Un sapin découronné, rafale, torturé par le vent des montagnes, étendait une de ses basses branches au-dessus du gouffre ; Christian s'élança, l'atteignit près du tronc, et, s'aidant tour à tour de ses deux mains pour en

parcourir l'étendue, de rameau en rameau, il parvint à l'extrémité de la branche, qui, pliant sous le poids dont elle était surchargée, le descendit lentement dans cette monstrueuse cavité.

Cyprien, l'œil hagard, les muscles crispés, contemplait avec d'horribles angoisses cette entreprise dont le succès lui paraissait impossible. Il voulait jeter à Christian, s'il vivait encore, quelques paroles d'encouragement, pour l'aider du moins de la voix, et, brisé par le désespoir, ce n'était que des cris rauques et des sanglots qui s'échappaient de sa bouche.

Toujours sur l'autre bord, tenant entre ses bras son fusil qu'il venait de mettre au repos, Wolf restait immobile. Son front plissé, sa bouche béante, ses yeux grands ouverts, annonçaient plutôt la surprise que l'émotion, et l'on aurait pu le croire complètement insensible, s'il n'eût tout à coup joint les mains et levé son regard vers le ciel.

Cependant l'audacieuse tentative du guide restait inutile ; la branche, malgré sa longueur démesurée, n'avait fait que le suspendre dans les airs, sans lui permettre d'approcher même de cette ouverture où la neige se mouvait et d'où sortaient par intervalles quelques râles plaintifs. Christian sentait ses forces l'abandonner, et, perdant l'espoir de sauver le malheureux jeune homme, il commençait à trembler pour lui-même. Tout à coup, réalisant ses craintes, un craquement prolongé, se fit entendre. La branche se sépara du tronc qui la soutenait, et tombant dans le précipice, entraîna Christian avec elle ; mais ce qu'il croyait devoir le perdre, fut ce qui le sauva, ce qui les sauva tous deux.

Grâce au nombre et à la force de ses rameaux, à l'épaisseur de son feuillage, la branche ne s'enfonça qu'à moitié dans la neige, dont le temps avait durci les couches inférieures. Christian s'en servit comme d'un pont, comme d'un appui pour se rapprocher d'Édouard, qu'il saisit par ses vêtements. Il le fit asseoir près de lui sur l'immobile radeau, le frotta de neige, lui souffla dans les narines, le serra contre sa poitrine pour le réchauffer, et quand celui-ci fut revenu de son engourdissement, de sa torpeur, de son agonie, il le chargea sur ses épaules.

Debout au milieu de l'abîme, Christian en mesura de l'œil la hauteur et les sinuosités, profita de quelques pentes favorables, de quelques touffes d'ajoncs, et de pruniers sauvages, des fortes racines qui en sillonnaient les parois, des rochers qui les étageaient, et parvint à quelques pieds du bord, non sans des efforts incroyables, non sans avoir vingt fois senti ses forces faillir et le terrain s'écrouler sous lui.

Là un dernier obstacle pouvait l'arrêter encore longtemps : l'entonnoir, resserré dans sa partie supérieure, formait voûte sur sa tête. Cyprien, aidé de Wolf, qui l'avait rejoint, noua fortement, les uns au bout des autres, leurs mouchoirs, leurs cravates, leurs blouses ; Wolf se cramponna au tronc du sapin le plus proche, retenant Cyprien, qui, penché sur la crête du précipice, fit arriver jusqu'à Christian le câble libérateur ; puis le danger passé, quand Édouard, atteint seulement d'une blessure légère à l'épaule, fut là, en sûreté, assis au pied d'un arbre, faible encore, mais se ranimant, cherchant à sourire à son ami et lui tendant la main comme pour lui demander pardon, Cyprien entra à son tour dans une fureur épouvantable contre les deux adversaires, les accabla de reproches ; il voulait abandonner Édouard, se battre avec Wolf. Se ruant sur ce dernier, il lui arracha son fusil, le brisa en morceaux, et ne reprit sa raison que lorsqu'il entendit le jeune Teuton lui dire avec son imperturbable sang-froid : — A votre aise, ce fusil n'est pas à moi, il est à l'aubergiste. »

Le soir, Édouard, couché dans un mauvais lit bien bassiné, frissonnait des pieds à la tête, claquait des dents et appelait Julie à grands cris.

La fièvre le tint ainsi cloué trois jours à Grindelwald.

Cyprien avait compté d'abord que l'immersion dans la neige aurait calmé son amour ; il espéra ensuite qu'il disparaîtrait avec la fièvre. Ou avait fait chercher un médecin pour panser sa blessure ; mais le docteur ne passait dans le pays que deux fois par semaine, et il était venu la veille. Christian le suppléa ; il bassina la plaie avec de l'eau et du sel, y mit une compresse d'absinthe hachée menue, et ses fonctions d'Esculape accomplies, il se résigna humblement à celles de garde-malade.

La fièvre avait cessé, nos trois amis se mirent en route pour gagner Meyringen.

J'ai dit nos trois amis ; n'allez pas croire qu'il s'agit encore, de Wolf. Non, Wolf est retourné à Lauterbrunn, tirant des bergeronnettes, écoutant siffler les marmottes chemin faisant, et rajustant sa raie de chair un peu dérangée par les événements de la journée.

Le lendemain, M. Tibierge, mis dans la confidence du billet surpris, sous prétexte de rhumatisme, retourna à Fribourg avec sa fille et son neveu. Julie avait paru fort contrariée de voir ainsi s'interrompre ce voyage de l'Oberland projeté depuis des années.

Notre troisième ami n'est donc autre que Christian Roth. Après ce qui s'était passé dans le trou du Bergelbach, vous le comprenez, il n'était plus

possible de le regarder simplement comme un domestique de louage.

Cette fois, Édouard, vu sa faiblesse et sa blessure, voyage à cheval en vrai paladin du bon vieux temps ; son écuyer Christian tenant la bride, et son page Cyprien marchant à son côté en essayant, par gais propos et joyeuses reparties, de le distraire de ses ennuis d'amour.

Le lendemain, ils arrivèrent à Meyringen, village charmant situé dans une délicieuse vallée égayée par le bruit continu de trente-six cascades plus pittoresques, plus babillardes les unes que les autres. Elles ne présentent qu'un léger inconvénient : les montagnes autour de Meyringen se fondent sur tous ces cours d'eau, et déjà trois fois le village a été englouti sous des torrents de fange.

« Nôtre tournée dans l'Oberland bernois, écrivait Cyprien à Maricourt, peut se résumer ainsi : Avalanches de neige, avalanches de boues et avalanches de côtelettes de veau. »

Un jour Cyprien trouva Édouard assis sur son lit, silencieux, immobile, l'œil fixe. Il se plaça devant lui, et après l'avoir regardé quelque temps sans pouvoir le tirer de sa profonde abstraction :

« Mais Julie ne t'aime pas ! lui cria-t-il.

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! répondit Édouard, mais elle m'aime ! et son amour est égal au mien peut-être. Sans doute en ce moment, pour moi, elle résiste aux supplications de mon rival, aux ordres de son père ? Ah ! si elle ne m'aimait pas, je le jure, ma raison en révolte contre elle me donnerait la force de fuir les contrées qu'elle habite et de l'oublier ! »

Il s'était levé, son geste devenait expressif, sa figure s'animait. Comme un serpent engourdi se dresse sous un rayon de soleil, Édouard était sorti de sa torpeur au nom de Julie. Il raconta alors à Cyprien avec feu, avec passion, avec éloquence, quelles preuves irrécusables il avait de cet amour. Il lui parla de la scène muette qu'il, avait eue avec Mlle Tibierge dans l'auberge de Lauterbrunn. Il lui peignit le trouble de la jeune fille, sa rougeur, ses sanglots, quand, se croyant seule, elle avait laissé, dans un moment de transport, s'échapper le nom de son amant ! Il mit à ce récit tant de chaleur et d'onction que les convictions de Cyprien en furent tout à fait ébranlées.

« Puisque tu es aimé, lui dit-il résolûment, il n'y a plus qu'un parti à prendre. Se marier jeune et surnuméraire est un malheur sans doute, mais mourir jeune et à moitié fou en est un plus grand. Tu as encore un assez joli reste de patrimoine ; le père Tibierge ne me fait pas l'effet d'avoir jamais

été grand landamann de Suisse ; veux-tu que j'aïlle le trouver de ta part, et lui demander sa fille en mariage pour toi ? »

Le regard d'Édouard s'illumina spontanément ; cependant il s'éteignit aussitôt sous sa paupière abaissée. L'amoureux sembla s'absorber un instant dans ses réflexions.

Durant cet instant suprême à quoi songea-t-il ? Il songea à un conte d'Hoffmann ; dans ce conte, un jeune mélomane épouse une célèbre cantatrice dont la voix l'a séduit au théâtre ; mais une fois dans son ménage, cette voix ravissante, cette voix flexible qui monte jusqu'au si, qui descend jusqu'au *sol* ; qui ne semblait créée que pour broder des fioritures et faire vibrer en modulations les plus doux sentiments de l'âme, ne retentit plus à son oreille que pour gronder des servantes, crier contre des fournisseurs, et jette les sons les plus faux et les plus discordants à propos d'un verre cassé ou d'une papillote roussie.

« Il en sera peut-être de même pour toi, disait à Édouard une voix intérieure, celle de sa raison. — Ton idole a été placée par toi sur un piédestal si haut qu'on ne peut l'en faire descendre sans, la briser ; tu as aimé au pays de Sylphirie, et les Sylphides ne sont pas bonnes à voir en camisole et en pantoufles ; n'épouse pas !

— Épouse ! répliquait une autre voix, celle de son amour ; Julie n'est-elle pas la femme exceptionnelle ? ce que tu souffres ne te dit-il pas ce qu'elle vaut ? La posséder est pour toi la santé, la vie et le bonheur ! et n'espère pas la séduire, car Julie est la perfection, la vertu comme la beauté. Triomphe de ton rival avec ses propres armes : épouse ! épouse !

— Holà ! prends garde ! disait un troisième personnage intervenant, la Poésie. — Songer au mariage, c'est donner à une passion pure, éthérée, un dénoûment vulgaire. Les amours malheureux sont l'aliment du génie ; ils le font naître, ils l'inspirent ! immortalise-toi par ta douleur ; meurs-en, s'il le faut, et songe que le poète exerce un sacerdoce qui demande le célibat : la gloire ne se galvaude point avec des pères de famille ; n'épouse pas ! »

Hélas ! la raison ne faisait que répéter ce que Cyprien avait dit naguère : la poésie ne faisait que remuer dans le cerveau d'Édouard ses anciennes idées ; l'amour répondit mieux qu'elles aux exigences du moment ; il devait l'emporter, il l'emporta. Quand Édouard rouvrit les yeux :

« Va, dit-il à Cyprien, pars ! hâte-toi ! et songe que tu tiens mon bonheur entre tes mains ! »

Christian ne s'était pas encore séparé de nos Parisiens. Cyprien lui confia Édouard et partit. Le lendemain, il était à Fribourg. Cinq jours après il écrivait la lettre suivante :

Cyprien à M. de Maricourt.

« Je suis dans une inquiétude affreuse, mon cher camarade ; j'envoie la Suisse, les voyageurs et les amoureux au diable, et me dispose à rentrer en France, seul, oui seul. Je ne sais, ce qu'Édouard est devenu. Bien des événements se sont passés depuis ma dernière lettre ; je vais t'en instruire rapidement. Bientôt je serai à même de t'en donner les détails de vive voix.

Le sot amour de notre ami tournant au venin, j'avais été le premier à lui conseiller une tentative de mariage. On ne s'épouse pas du premier bond, me disais-je ; peut-être en faisant la cour se guérira-t-il de sa passion, ou si sa passion résiste, c'est que de romanesque et de folle, elle sera devenue raisonnable et solide.

J'arrive à Fribourg, avec une double missive d'Édouard pour M. Tibierge et pour sa fille. Comme tu le penses bien, j'avais ma tenue de plénipotentiaire et mon air grave. Le premier personnage que je rencontre, c'est Wolf. Je lui explique franchement, nettement, l'état moral et physique d'Édouard, ses intentions et la mission dont je suis chargé. Notre jeune Teuton ne m'en regarde pas moins comme son meilleur ami, et, après m'avoir écouté avec son calme ordinaire :

— S'il est aimé, dit-il, qu'il épouse ! Quoi qu'il arrive, je laisse ma cousine libre dans son choix. »

Je lui saute au cou, et c'est lui-même qui me présente au père.

Je ne sais si notre pauvre ami t'a fait la description du père, dans le genre de ses autres descriptions, mais M. Tibierge est un petit vieillard clignotant, bredouillant, tremblotant, le visage verruqueux comme celui du doyen de Killerine et le corps en équilibre sur des jambes grêles, terminées par deux pieds énormes, ce qui lui donne assez l'apparence du Jean de la Vigne des escamoteurs. Je lui fais ma demande en bonne forme. Il paraît stupéfait, regarde Wolf, me regarde, et se fâche tout rouge, non sans raison, je dois, l'avouer, contre son neveu qui, ayant sa parole et celle de sa fille, semble disposé à renoncer à ses droits avec tant de facilité. Wolf, de nouveau, déclare ses droits nuls si Édouard est le préféré.

— Comment le préféré ! dit le père ; est-ce la lettre qu'il a eu l'impertinence de lui écrire, et qu'elle n'a pas même de lue, qui t'a fait tourner la tête de jalousie ? Le préféré ? elle l'a vue une fois ! »

Je prends alors la parole ; j'explique à M. Tibierge, lequel ne paraissait pas s'en douter, qu'il existe des amours nés seulement d'un regard, d'une sympathie, d'une correspondance secrète entre deux âmes, lesquels amours n'en ont pas moins de force pour être venus un peu vite, toutes choses dont je n'étais pas bien persuadé moi-même ; enfin, je fais valoir l'état maladif où la vue seule de Mlle Tibierge a réduit Édouard ; je parle de sa fortune, de ses espérances, je glisse même avec assez d'adresse un mot sur les hauts emplois que sa grande intelligence et sa position dans le monde le mettent à même d'occuper un jour. M. Tibierge paraît un moment indécis et clignote de l'œil de plus en plus.

— Mais cependant ma fille a consenti à épouser son cousin !

— Mon ami n'avait pas encore fait une démarche officielle, lui répondis-je. Un moment de dépit... puis, l'autorité d'un père... Elle est jeune... timide, sans doute.

— Il est vrai, reprit M. Tibierge, que d'abord elle hésitait ; elle demandait un retard, ne voulant pas encore se séparer de moi, disait-elle.

— Vous voyez bien ! »

Bref, le père, tout à fait ébranlé par mon éloquence, consent à son tour à laisser sa fille libre de choisir entre les deux concurrents. Il la fait mander ; elle arrive, et, avec la permission de M. Tibierge, je lui remets une lettre d'Édouard, en faisant précéder cette remise de quelques préliminaires indispensables.

Julie rougit d'abord jusqu'au blanc des yeux. En vérité, elle était fort jolie dans ce moment. La lettre parcourue, elle prit un petit air dolent de convention, m'invita à m'asseoir, s'assit elle-même, et, se remettant bientôt de son trouble :

— Je ne sais vraiment comment ce *monsieur* a pu faire attention à moi, me dit-elle ; mais je n'aurais pas pour mon cousin beaucoup d'amitié, et l'autre, fût-il dix fois plus beau, dix fois plus riche, il en serait de même ; je ne pourrais jamais l'aimer, c'est bien sûr »

Devant cette déclaration inattendue, je fis un brusque mouvement de surprise ; elle ajouta :

— Sans doute, je l'ai mal jugé ; mais, vous savez... les premières impressions... on a beau se raisonner, elles restent, quoi qu'on fasse.

— Mais ! mademoiselle, lui dis-je, quel genre d'impression mon ami a-t-il donc fait sur vous ? Il est jeune, assez bien de figure, son esprit est cultivé comment a-t-il pu mériter votre aversion ?

— Mon aversion ! pas du tout, monsieur, me répondit-elle, en étouffant un rire sous son mouchoir.... Seulement, pardonnez à, ma franchise.... les circonstances au milieu desquelles je l'ai vu d'abord font que je ne puis songer à lui et garder mon sérieux. »

« En effet, le rire contenu s'échappa. Mlle Tibierge me parut fort gaie en ce moment ; mais, comme tu le penses bien, en qualité d'agent diplomatique, je crus devoir ne point prendre, part à son accès de gaieté.

Je rends cette, justice au père ; il en parut scandalisé.

Le Teuton ne bougeait pas.

Enfin arrivèrent les explications ; les voici à peu près textuellement : Quand je vis ce *monsieur* pour la première fois, ce fut dans l'auberge de Cerlier ; vous reveniez de l'île Saint-Pierre, et vraiment l'orage vous avait bien mal arrangés tous deux, surtout lui ; il semblait avoir voyagé plutôt sous le lac que dessus ; son chapeau était défoncé, l'eau lui coulait de partout, et cependant il tenait un parapluie à la main. »

« Ici la belle Julie plaça de nouveau son mouchoir devant sa bouche, le cousin fit entendre un petit rire saccadé, semblable à une toux.

Je le regardai ; sa figure était de glace.

— Vous comprenez, reprit la narratrice, que cette première entrevue ne m'a guère disposée en sa faveur. Quand je le revis, ce fut sur le mont Weissenstein. Je le retrouvai là, seul, courant à travers le brouillard, comme un grand dadais, au milieu d'un troupeau de jeunes filles. Il me parut plus drôle encore qu'à Cerlier ; si bien que, le traitant sans conséquence aucune, je pris sans hésiter le bras qu'il m'offrait, et me séparai de lui ensuite, songeant à peine à le remercier. De là à aimer quelqu'un, il y a loin !

— Mais, mademoiselle, lui dis-je, puisque nous parlons avec tant de franchise, permettez que je provoque une dernière explication. A Lauterbrunn, cependant, si j'en crois le récit qu'il m'en a fait....

— A Lauterbrunn ? dit-elle en m'interrompant ; ah ! monsieur, vous me rappelez là une scène que je n'oublierai de ma vie ; car je fus vraiment très-embarrassée de ma contenance. Ce pauvre jeune homme ! lorsqu'il est entré dans la salle où je me trouvais, je venais de lire son nom sur le livre de l'auberge ; oui, son nom et le vôtre, accompagnés d'une note fort plaisante. Le fou rire m'avait pris ; et lorsqu'il s'avança vers moi d'un air... que je ne

puis vous dire, je le voyais déjà, en idée, à la recherche de l'*ichneumon*. Je ne pus me contraindre assez devant lui ; j'étouffais, je pleurais ; c'était plus fort que moi. Je vous assure qu'on souffre bien dans ces moments-là, surtout quand on n'a pas l'intention de se moquer des personnes. »

Mon rôle d'ambassadeur devenait ridicule. Je pris congé de la famille Tibierge, fort contrarié, d'avoir, par une mauvaise plaisanterie, inscrite sur un livre d'auberge, provoqué ce fatal fou rire dans lequel Édouard avait vu des larmes de tendresse et toutes les preuves d'un amour partagé. Je me promis bien, pour réparer le mal dont j'étais cause, de lui verser impitoyablement sur la tête la douche glaciale de tant de désillusions.

De retour à Interlacken, pour arriver à sa guérison complète, je dis à Édouard, dans leur nudité crue, les choses telles qu'elles s'étaient passées. Il tomba comme foudroyé ; puis il fondit en larmes. Ses larmes le soulagèrent ; sa raison sembla reprendre le dessus.

Le jour suivant, il nous parut tout autre à Christian et à moi. Après avoir déjeuné avec grande apparence de calme et d'appétit, il se promena dans le village, causant de choses et d'autres avec une parfaite liberté d'esprit. Il parla de nos voyages à poursuivre. Il voulait retourner à Meyringen, qu'il n'avait pas bien vu, disait-il ; visiter le Grimsel, le Righi, le Grutli, cette montagne historique, d'où, un beau matin, Guillaume Tell était descendu tenant par la main la liberté de la Suisse ; se diriger ensuite vers Altorf, Uri, pour compléter l'histoire du grand libérateur ; pousser de là, jusqu'aux monts Rhétiens, chez les Grisons, où la langue romane est encore en usage. Il y trouverait de précieuses observations à faire, lui qui avait failli entrer à l'École des chartes.

— Ma relation, ajouta-t-il, y gagnera en importance, et peut-être un jour, lorsqu'elle me lira, cessera-t-elle de me mépriser ! »

Ce dernier mot me révélait assez que la maladie n'était pas entièrement guérie. Je déclarai que le temps, les forces et l'argent nous manqueraient pour une si longue course, que le plus sage était de rentrer en France et au plus vite. Il ne fit aucune objection, et Christian et moi nous disposâmes tout pour le départ.

En quittant Interlacken, nous dûmes nous séparer de notre bon, de notre excellent ami Christian. Il fut payé largement, embrassé tendrement, et tout fut dit.

Pendant la traversée du lac de Thoue, Édouard fut d'une humeur charmante. Il s'extasiait sur les rives du lac qu'il semblait voir pour la

première fois ; il est vrai qu'en allant il paraissait tellement absorbé qu'un aveugle eût pu jouir du coup d'œil tout aussi bien que lui, ce qui ne l'avait pas empêché de décrire longue ment les beautés de l'un et de l'autre bord.

— Nous reverrons la Suisse un jour à venir, me disait-il ; il faut espérer que l'air pur qu'on y respire ne me troublera pas toujours le cerveau. » Et il souriait, et il en vint de lui-même à me parler de Julie, sans transport et sans exagération, « C'était un songe et je viens de me réveiller ! maintenant je me frotte les yeux et je commence, à distinguer la réalité de l'illusion, puis cet amour est venu si vite ! il doit passer de même. »

« En l'entendant s'exprimer ainsi, toi-même, mon sage, ne l'aurais-tu pas cru parfaitement sain de cœur et d'esprit ?

Débarqué à Thoune, il se plaignit d'un mal de tête, sans doute causé par l'ardeur du soleil.

— Je vais aller à l'auberge me jeter sur mon lit, en attendant le dîner, me dit-il ; toi, Cyprien, tu devrais te mettre en quête d'une voiture qui puisse nous transporter à Berne dans la soirée. Demain, nous pourrions être en France, à Pontarlier, par Neufchâtel. »

« Enchanté d'une si bonne résolution, je battis aussitôt la ville à la recherche d'un cabriolet de louage. Le véhicule trouvé, le marché conclu, je regagnai l'auberge ; Édouard n'y était plus. L'hôtesse me remit de sa part un billet ainsi conçu :

Je t'ai trompé ! Je l'aime toujours, je suis un et lâche ; oublie-moi, méprise-moi, ris de moi à ton tour. Je vais tenter un remède plus efficace peut-être que ceux que nous avons essayés. »

Une sueur froide me coula du front ; l'idée d'un suicide fut la première qui me vint en tête ; je courus, entraînant à ma suite tous les garçons de l'auberge, jusque sur les bords du lac, que nous nous mîmes à explorer, et vainement, Dieu en soit loué ! Vingt personnes s'intéressèrent à mes recherches et se répandirent dans la ville : pas de résultat ! Je passai la nuit dans d'horribles anxiétés, rôdant dans les rues, ne pouvant tenir en place, me désolant. Rien ne vint m'éclairer sur le sort d'Édouard. Ah ! combien alors je regrettai de n'avoir plus là, près de moi, notre ami Christian !

Je compte rester encore deux jours à Thoune, pour continuer mes recherches et y attendre de ses nouvelles, car je viens d'envoyer un exprès à Fribourg ; ensuite je me mettrai en route. Puissé-je ne pas rentrer seul en France !

Informe-toi donc si, par hasard, il n'est pas déjà à Paris ?

Adieu, ami. »

VI. — La Valsainte.

Le vœu de Cyprien ne devait point se réaliser ; seul, il quitta la Suisse, et il ne trouva point Édouard à Paris.

Qu'était devenu celui-ci ? Il n'avait pu croire entièrement au récit de son ami. Que Julie ne l'aimât pas, lui qui l'aimait avec tant de force et de violence, cela lui semblait impossible et tout à fait contraire aux règles de la sympathie ; mais se fût-elle dérobée à cette loi universelle qui régit l'âme et la matière, les atomes et les mondes, elle n'avait pu rire du moins de l'amour qu'elle avait fait naître.

Pour toute créature féminine, un adorateur, qu'il soit bossu, borgne ou boiteux, est toujours un homme respectable et de bon goût. On peut le craindre, le plaindre ou le haïr, on ne le méprise point ; l'histoire, la fable et le roman ne sont-ils pas là pour l'attester ! Levez-vous, ombres gracieuses d'Hipparchia, de Galatée et d'Esmeralda ! Avez-vous dans votre cœur méprisé les soupirs de Cratès, de Polyphème et de Quasimodo ? Non ! S'il m'en souvient bien, l'une de vous fit même le bonheur de son monstre, et les deux autres ne résistèrent que parce qu'elles avaient déjà cédé, protégées qu'elles étaient par un autre amour. « Ces messieurs n'étaient pas beaux, cependant, mais moi ! »

Voilà ce que se disait Édouard, puis, s'examinant avec complaisance de la tête aux pieds, il s'écria : « Cyprien en a menti ! Et qui donc Julie m'aurait-elle préféré ! Un Hermann Wolf ! Ah ! pitié ! pitié ! Qui de nous doit être l'Acis ou le Polyphème ? le Phébus ou le Quasimodo ? »

Il voulut en avoir le cœur net et savoir par lui-même si le refus de la jeune fille était réel, ou du moins s'il n'avait pas été contraint et forcé. Après une semaine passée dans les montagnes, à rêver sur le bord des torrents, couchant dans les chalets, pour dérouter toute investigation, il prit un beau matin le chemin de Fribourg.

Drapé à l'espagnole, le nez sous le manteau, il rôda à distance autour du logement de Tibierge, comme un renard autour d'un poulailler bien défendu ; puis apercevant auprès de la porte une bande de mendiants, il prit le parti de les aborder courtoisement, une main au chapeau, l'autre à l'escarcelle,

afin de s'enquérir, tout bas, de Julie et de ses habitudes de sortie ou de promenade. Les mendiants savent tout dans les petites villes.

L'interrogateur n'avait pas achevé sa première phrase que dix voix lui répondaient en même temps : « C'est ici, ici même qu'elle demeure, mon bon monsieur ; entrez, entrez vite ! »

Édouard fit un pas en arrière ; son intention n'était pas d'affronter Julie au milieu de sa famille. Il ne voulait que pouvoir la guetter au passage, la revoir seule, et libre de toutes ces influences qui lui avaient été si fatales.

« Nous-mêmes nous l'attendons, mon bon monsieur, c'est notre jour, à nous autres ! »

« Ah ! se dit Édouard attendri, c'est la mère des pauvres ! Une âme charitable doit posséder toutes les vertus ! et Cyprien, qui voulait la représenter à mes yeux comme une femme légère, moqueuse, impitoyable ! l'a-t-il assez calomniée ! »

« Oui, nous l'attendons, répéta le chœur des mendiants ; elle va sortir, mon bon monsieur. C'est l'heure ; la messe va bientôt commencer. »

Ce dernier mot fut un trait de lumière pour Édouard : sachant où retrouver Julie, où la retrouver seule, il court vers cette chapelle de la Vierge noire, dans laquelle la jolie fille de Fribourg s'est montrée à lui pour la première fois. Son instinct d'amoureux, sa divination de poète, ses pressentiments d'enthousiaste, tout lui dit que c'est là qu'il doit la revoir et la reconquérir. Il s'y installe et l'y attend.

Jetée à l'entrée d'une des nefs latérales de l'église, avec laquelle elle ne communique que par un porche massif, écrasé, à colonnettes et en arceau, la petite chapelle, humide et basse, à peine éclairée par une lampe pâle et vacillante, conserve encore le même aspect que naguère. Tout y est silencieux et sombre, comme l'immobile et noire image qu'on y vient adorer.

Un long pupitre, des banquettes à dossier, un confessionnal enfoncé dans l'épaisseur du mur, le tout en bois de chêne, métamorphosé par le temps en bois d'ébène, forment, avec la lampe fumeuse et des candélabres bronzés, le sombre mobilier de la chapelle. Dans la partie supérieure, on y voit, comme ornements, les monstres apocalyptiques de la sculpture chrétienne ; ce sont de hideux simulacres de goules, de dracs, de tarasques ; plus bas, le long des crêtes, s'entre-croisent dans la double ogive de la voûte, quatre figures chafouines qui rient en grimaçant sur une corniche saillante. Peut-être l'artiste a-t-il eu la prétention de leur donner des têtes d'anges.

Cyprien, qui précédemment les avait examinées avec une attention de connaisseur, avait hautement déclaré que, d'après leurs caractères physiognomoniques, elles appartenaient plutôt à l'ordre des chauves-souris qu'à celui des séraphins. La forme des ailes eût seule pu servir à décider le cas, mais, grâce à la poussière, aux toiles d'araignées et aux rares éclairs de la lampe, la question restait insoluble.

Tel est l'ensemble sévère et glacial de l'endroit où notre parisien voyageur a reçu la rude et première atteinte de cette passion désordonnée qui l'y ramène aujourd'hui.

Alors, une jeune fille, humblement prosternée devant l'autel, au sein de cette obscurité mystérieuse, avait fait pour lui de cette chapelle le *sanctus sanctorum* de l'amour, il n'y avait maintenant, comme créatures vivantes, que deux vieilles femmes accroupies, la tête recouverte d'un capuchon, brunâtre ; encore, à la couleur du vêtement, à l'immobile roideur de leur pose, il pourrait les prendre pour quelque bizarre fantaisie sculptée, tombée du cintre. Mais la magicienne ne va-t-elle pas venir rendre au temple sa splendeur et sa poésie !

Après avoir prié avec ferveur à cette même place d'où la prière de Julie est montée au ciel, Édouard, assis dans une encoignure, à l'une des extrémités de l'un des bancs de chêne, reprend peu à peu confiance en son amour et attend.

Une demi-heure se passe sans que la moindre marque d'impatience ait trahi ses émotions intérieures. Si la maladie dont il est atteint a ses risques et ses tourments, elle a aussi ses plaisirs et ses bénéfices. Pour lui, attendre c'est espérer, espérer c'est jouir, rêver c'est posséder. Édouard touchait à cette dernière phase de ses sensations habituelles.

Soit que la fatigue de la journée, les mille sentiments divers dont il avait reçu la commotion, qui sait ? le silence et l'obscurité dont il était environné donnassent à sa rêverie toute la puissance fantastique d'un songé véritable, il fut pris d'une singulière hallucination.

Peut-être, suivant les dangereux principes d'hygiène des amants malheureux, avait-il négligé de prendre son repas du matin.

Quoi qu'il en soit de la cause, constatons l'effet.

Comme ces quiétistes qui, à force de concentrer la puissance de leur pensée sur un seul objet, en évoquaient l'image claire et apparente, lui, à force de songer à Julie, il lui sembla la voir ; la voir, non en apparition, mais en réalité.

D'un pas furtif, elle avait franchi le petit porche d'entrée, et, après une gémflexion gracieuse et rapide faite devant la Vierge noire, elle était venue le rejoindre et s'asseoir près de lui, à l'extrémité de son banc de chêne. Là, pour toute explication, elle avait souri à son amant, en lui tendant la main.

Tandis qu'Édouard sent cette main frémir dans la sienne, tout à coup la petite chapelle s'illumine spontanément du haut en bas ; un prêtre, dans ses habits sacerdotaux, sort du confessionnal, sans que la porte même se voit ouverte devant ses pas ; il tient entre ses doigts, un anneau d'alliance ; il le montre au couple amoureux, fait un signe ; Édouard se lève, pressant toujours dans sa main la main de Julie ; puis, il entend comme un bruit nombreux de pas glisser sur les dalles sourdes de l'église et en réveiller les mille échos traînants ; le retentissement prolongé des portes qui s'ouvrent et se ferment, se mêle au grincement des chaises contre le pavé. Une multitude curieuse encombre l'étroite enceinte. Au premier rang, apparaissent M. Tibierge, Cyprien, Christian Roth, tous les amis qu'il a laissés à Paris, toutes les figures qu'il a connues en Suisse, toutes, jusqu'à celles des jeunes filles du Weissenstein et des bateliers de l'île Saint-Pierre. Édouard conduit, sa fiancée à l'autel. Les physionomies s'animent de joie et de bonheur autour de lui ; les tarasques et les dragons de la voûte, sortant de leur sommeil séculaire, s'agitent en faisant entendre comme des cris inarticulés de félicitation ; les quatre anges, à la tête de chauvesouris, battent des ailes contre les parois de la muraille et se mettent à entonner le chant nuptial en son honneur, et l'orgue retentissant tout à coup, domine de sa voix puissante la voix du prêtre, les bruits de la foule, et les cris et les chants qui viennent de proclamer son triomphe.

Mais au moment où le futur époux prononce le mot sacramentel, prêtant l'oreille avec anxiété pour entendre sortir de la bouche de Julie ce puissant, cet invincible, ce fatidique monosyllabe qui doit pour toujours les enchaîner l'un à l'autre, il sent avec effroi la main de la jeune fille se glacer, s'amincir, se fondre dans la sienne. Saisi de terreur, il tourne les yeux vers sa fiancée ; elle a disparu ; le prêtre avec elle ! Les cierges pâlisent et s'éteignent lentement, les tarasques de la voûte reprennent leur première immobilité, les anges referment leurs lèvres de pierre, la foule s'évanouit, tout rentre dans la solitude et l'obscurité ; et le rêveur se frottant les yeux, s'éveillant sans avoir dormi, stupéfait, ruisselant d'une froide sueur, se retrouve dans son encoignure, assis à l'extrémité de son banc de chêne.

N'a-t-il été que sous l'empire d'une folle vision, d'un transport au cerveau ? Rien de réel ne s'est-il donc mêlé à la bizarre fantasmagorie de ses rêves ? Ces bruits, ces cris, ces chants n'ont-ils bourdonné que dans sa tête ? Cependant son état d'exaltation malade a cessé ; il est de sang-froid maintenant, et les sons prolongés de l'orgue éclatent encore avec force non loin de lui ; des voix jeunes et clairement timbrées, semblables à celles qu'il entendait tout à l'heure, répondent à la voix grave d'un officiant ; ce bruit de pas, de portes et de rumeurs confuses qui s'était arrêté soudainement, renaît ! Édouard ne sait plus s'il dort ou s'il veille, s'il jouit de sa raison ou s'il est fou.

Dans ce moment, l'une des deux vieilles, qui s'était assise en attendant que l'autre eût terminé son oraison, dit à sa compagne d'un ton rogue et criard :

« En avez-vous bientôt fini de vos prières ? Si vous tardez encore, nous ne verrons pas la mariée ! »

Elles sortirent par le petit porche ; Édouard les suivit machinalement.

Il venait de comprendre ce qu'il y avait eu d'illusion et de réalité dans sa somnolence, et comment ce qui se passait dans l'église était venu se mêler à ce qu'il rêvait dans la chapelle. — Si Julie fut infidèle aujourd'hui à notre sainte Marie l'Égyptienne, se dit-il, c'est que sans doute une de ses jeunes amies l'a conviée à sa messe nuptiale. Peut-être même y figure-t-elle comme demoiselle d'honneur.

Sa pensée n'alla pas plus loin.

Résolu de retrouver Julie au milieu de cette foule, et remettant le reste au lendemain, il se dirigea vers la grande nef. Comme il essayait de se frayer un passage à travers les assistants, tous se levèrent. *L'Ite missa est* venait d'être prononcé. Le Suisse, armé de sa hallebarde, frayait une route aux nouveaux époux. Édouard se rangea comme les autres, et, l'œil aux aguets, il épiait de droite et de gauche, sur les plus gracieuses épaules, sous les chevelures les plus lisses ou les plus ondoyantes, la figure de celle qu'il cherchait, lorsque la nouvelle mariée, pâle, mais le sourire sur les lèvres, passa devant lui, radieuse, triomphante, marchant dans ses plus beaux atours au bruit d'un murmure d'admiration qu'elle soulevait devant elle.

C'était Julie !

Julie Tibierge venait, devant le maître autel, de s'unir à Hermann Wolf.

Au milieu des cris de joie et de bon souhait qui l'accueillirent à sa sortie de l'église, elle ne put distinguer un cri douloureux qui venait de s'y mêler.

Édouard était tombé à la renverse.

De ceux qui furent témoins de sa chute, les uns crurent qu'il avait glissé, et comme c'est toujours une chose fort plaisante qu'une glissade, dût-on ne pas se relever, ils s'éloignèrent vivement pour, ne pas rire dans le saint lieu ; les autres le crurent épileptique ou frappé d'apoplexie, et charitablement s'éloignèrent de lui avec horreur. Ne les jugeons pas trop sévèrement ; nous eussions sans doute fait comme les uns ou comme les autres. Ne nous a-t-on pas tous élevés dans l'amour de nos semblables, tant qu'ils sont heureux et bien portants !

Les deux vieilles, au capuchon brun, reconnurent Édouard pour leur compagnon de la chapelle ; elles lui prodiguèrent leurs soins, et il revint à la vie pour la maudire.

Voulant fuir, et retenu malgré lui par une force invincible, n'ayant plus rien à espérer, ne pouvant vivre ni pour elle, ni sans elle, en rouvrant les yeux dans cette église, en les arrêtant sur la croix d'angoisses, dressée devant lui, une idée de dévotion exaltée le saisit.

Les gens qui se piquent le plus d'une sensibilité exquise, ne vivent souvent que sous l'empire des objets matériels et extérieurs.

Si Édouard n'eût appris l'union de Julie et d'Hermann qu'au milieu du bal donné en l'honneur de leur mariage, peut-être ses idées eussent-elles suivi un tout autre cours. Peut-être c'est dans le sein des plaisirs, des fêtes, des orgies, qu'il eût voulu secouer sa passion, l'étourdir et la vaincre. Mais il se réveillait dans une église et devant une croix. Il crut que Dieu seul pourrait lui faire oublier son infidèle. Il résolut donc de chercher un refuge en Dieu, de renoncer au monde, et de finir ses jours non loin des lieux habités par Julie.

Victime de sa trop grande facilité à s'exagérer toutes ses émotions de passage, le malheureux jeune homme avait fini par donner un corps et une substance réelle à ses sentiments factices. Ah ! ne vous croyez pas pour cela dispensé de toute pitié envers lui. Comme la nature physique, la nature intellectuelle a ses maladies, maladies terribles, qui conduisent au désordre, quelquefois à la folie. Pour ne s'être tenté que sur une fausse apparence, pour n'avoir été d'abord qu'un faux semblant, l'amour d'Édouard pour Julie n'en existait pas moins aujourd'hui. Qui l'en guérira ?

L'esprit et le cœur sont tour à tour dupes de l'imagination, a dit François Bacon. Cela est vrai ; mais, comme nos habiles médecins, le grand

philosophe a signalé le mal, sans en trouver le remède. Le remède, Édouard croit l'avoir découvert.

Près de Fribourg, dans une des verdoyantes vallées de Charmey, entre la Sarine et le petit lac d'Omeine, s'élève une chartreuse, où la règle des trappistes est encore observée dans toute sa rigueur : on la nomme la Valsainte. Vers cette vallée sainte, Édouard se dirigea, frappa à la porte du couvent, fut admis, se soumit à la rude discipline des religieux, et, durant plusieurs mois, vécut de cette vie de silence, d'abnégation et de sacrifices.

Il en éprouva d'abord un soulagement sensible ; mais au retour du printemps, à cette époque où la nature veut qu'on aime, où la sève court dans les rameaux, où le sang bouillonne dans les veines, le trappiste novice sentit son lit de pierre bondir sous lui ; Julie revint se promener dans ses songes : ses visions, ses folies, son amour le reprirent avec plus de force que jamais. Il la revit de nouveau glissant sur les lacs, s'enveloppant de nuages ; il la vit surtout radieuse, sous son blanc costume de mariée ; mais elle n'avait plus pour, lui qu'une expression de sarcasme et de mépris.

Quand il s'agenouillait, la nuit, dans la froide église, posant son front sur les dalles glacées, il croyait pouvoir prier, et le rire impitoyable de Julie, ce rire étouffé à Lauterbrunn, éclatait près de lui. Elle était là, debout ; c'est devant elle qu'il s'était prosterné, et elle se raillait de sa prière et de sa humiliation. Belle toujours, adorable, mais moqueuse, insultant à son amour, partout et sans cesse, il la retrouvait devant son regard ; elle lui cachait l'autel, elle lui cachait Dieu !

Dieu et les hommes n'y pouvaient plus rien ! Il résolut de mourir, mais de mourir aux pieds de Julie. Il fit ses adieux au couvent et alla droit à Fribourg.

Là, il acheta un couteau-poignard long, large, pointu, dentelé, finement aiguisé ; il le cacha sous son habit, s'informa de la demeure de Mme Wolf, et s'y rendit sur-le-champ.

Une grosse servante, qui vint lui ouvrir, lui dit que madame était seule au logis pour le moment. Elle lui indiqua la chambre et retourna à ses affaires.

Édouard sentit un horrible tressaillement lui courir des pieds à la tête en poussant cette porte qui le séparait de Julie et de la mort ; mais le sort en était jeté : il entra.

VII. — La chambre de Julie

A la vue du nouvel arrivant, Julie se troubla d'abord. L'air sombre et forcené d'Édouard ne lui faisait que trop pressentir des projets sinistres. Son premier mouvement fut de frayeur, et l'idée lui vint d'appeler sa servante à son aide : mais le second fut de pitié, en voyant devant elle ce pauvre jeune homme abattu, défait, dont elle avait pu se railler autrefois, mais qu'elle plaignait maintenant.

Elle laissa donc retomber le cordon de la sonnette, et reprit tranquillement la place qu'elle occupait précédemment.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide autour de lui, Édouard voulut parler, mais, soit que la violence de ses sentiments l'en empêchât, soit même que l'abondance des pensées qui l'agitaient fût un obstacle à leur émission, il ne put trouver un mot et resta muet, effaré, devant la maîtresse du logis.

Rassurée par ce silence même et par l'air embarrassé du visiteur inattendu, Julie résolut soudainement d'agir par le raisonnement et la persuasion sur ce pauvre cœur malade, sur ce faible esprit aux abois. D'un signe de la main, elle l'invita à s'asseoir, et prenant aussitôt la parole, elle essaya de lui rappeler simplement, en peu de mots, avec quelle facilité il s'était laissé aller à des apparences mensongères ; combien la passion qu'il avait manifestée pour elle devait être de peu de durée, n'étant appuyée que sur des illusions, et la trop bonne opinion qu'il avait conçue étourdiment de son faible mérite.

En termes empreints de plus de naïveté que de prétention au bel esprit, elle se peignit telle qu'elle était ; une femme simple et franche, élevée par son père pour remplir ses devoirs de fille et d'épouse, mais totalement privée de ces élans d'imagination, de ces qualités surnaturelles qui font les héroïnes de roman. Elle ne comprenait pas qu'on pût être amoureux d'elle, sinon par méprise. C'était sans amour que M. Wolf l'avait épousée, mais seulement par convenance, par pure et bonne amitié, rien de plus. De ce côté, leurs cœurs s'entendaient parfaitement. Ils n'avaient eu l'un pour l'autre ni de ces transports fiévreux, ni de ces jalousies orageuses qui, lui avait-on dit, témoignent de l'existence d'une passion réelle ; elle n'en croyait pas moins à un bonheur durable dans son ménage. Elle aimait son mari comme il lui était donné d'aimer.

Elle parlait depuis dix minutes, et son auditeur ne semblait point songer à l'interrompre, lorsqu'elle le vit, après avoir tour à tour promené sur elle et sur les objets divers qui l'entouraient, des regards sombres, changer tout à

coup de couleur et de visage. Son front et ses pommettes étaient d'un rouge de feu ; une crispation violente roidissait, agitait tous les muscles de sa face, et sur chacune de ses paupières des larmes furtives venaient s'amonceler.

Julie se reprit à s'effrayer de nouveau, surtout lorsque, dans un mouvement de corps que fit Édouard, elle vit luire sous son habit la lame longue et dentelée d'un poignard. Poussant un cri de terreur, cette fois elle se suspendit à sa sonnette, et l'agita violemment. Hermann Wolf, de retour chez lui, et qui venait d'apprendre que sa femme se trouvait seule avec un étranger, entra aussitôt dans la chambre, suivi de la grosse servante ; et son impassibilité habituelle fut près de lui faire défaut, lorsqu'il trouva Julie debout, dans un coin, émue et tremblante, et son ci-devant rival Édouard, en proie à une crise terrible, se tordant sur un fauteuil.

Le couteau-poignard était tombé entre eux ; Wolf le ramassa, le mit prudemment sous clef, et se croisant les bras, il attendit la fin de l'accès pour entrer en explication.

Édouard a-t-il frappé Julie ? Vient-il de se frapper lui-même, ou est-ce donc réellement un accès de folie qui s'est tout à coup manifesté chez lui ?

Sur ces trois questions, réponse négative. Édouard vient d'être pris tout simplement d'un fou rire frénétique.

Pour bien comprendre l'état dans lequel il se trouve, et par quelle gradation de sentiments il y est arrivé, il faut reprendre de son entrée dans la chambre de Mme Wolf, et dire au milieu de quelles circonstances matérielles il s'y présenta. Ces circonstances, frivoles en apparence, sont indispensables à l'explication du phénomène psychologique qui sert de dénoûment à cette histoire, et nous avons eu tort de les omettre précédemment. Les décorations d'un théâtre et les costumes des acteurs expliquent bien des choses.

Qui de nous ne se rappelle avoir lu dans l'Odyssée l'arrivée d'Ulysse à la terre des Phéaciens, et la première entrevue avec la fille du roi Alcinoüs ? La princesse Nausicaa, moins fière que les petites bourgeoises de nos jours, ne dédaignait point de s'occuper des soins du ménage, et lavait son linge au bord du fleuve, lorsque le roi d'Ithaque, jeté dans son île par la tempête, souillé de fange, ruisselant, pâle, défiguré, l'aborda soudainement.

Si cette citation épique vous paraît ici hors de propos, j'en suis fâché, mais elle m'est nécessaire pour revêtir de quelque lambeau de pourpre poétique la vulgarité des choses qu'il me reste à dire ; puis, qu'est-ce que

l'Odyssée, sinon une relation de voyage ? Et n'ai-je pas à vous raconter la dernière catastrophe d'un voyageur.

Dans une situation analogue à celle d'Ulysse, ainsi Édouard Luguet, notre héros, en proie à la tourmente des passions, bien autrement redoutable que celle de la mer, le front sillonné par la souffrance, par le jeûne, par les austérités du cloître, malheureux naufragé qui revenait vers l'écueil, cause de son désastre, pour s'y briser tout à fait, se présenta inopinément devant Julie. Comme Nausicaa, celle-ci était en ce moment tout entière aux soins de sa maison, et même, en s'occupant, elle terminait son premier repas du matin. Un amas de linge et d'autres objets de ménage, placés devant elle, témoignaient de ses vertus privées et du choix habile de Heureux Wolf.

Vous savez de quelle manière elle accueillit Édouard, et la bienveillante tentative qu'elle fit pour le ramener dans le droit chemin.

Tandis qu'elle parlait, Édouard, silencieux, promenait ses regards étonnés autour de lui. D'après l'idée qu'il s'était faite de l'adorée, il avait, fini par s'imaginer qu'elle ne pouvait se vêtir que de lin ou de soie, ne marcher que sur des tapis et qu'une odeur d'encens devait s'exhaler des lambris du temple habité par elle. Or, la chambre que Julie occupait dans ce moment, en désordre, comme toute chambre de travail où l'on se tient habituellement, était loin de répondre au tableau rêvé par lui. Une vieille tenture de papier commun, où de petits chinois bleus, sur un fond jaune pâle, jouaient à la corde, à l'escarpolette, et se montraient dans toute sortes d'attitudes grotesques, décorait l'appartement ; de mauvaises gravures, attestant le peu de goût du propriétaire, étaient disséminées le long des murailles, dont elles ne pouvaient qu'enlaidir la nudité. Tout autour du panneau de la glace étroite qui surmontait la cheminée, des papillons poudreux, des phalènes épaisses et poilues, de larges paons de nuit, fixés par une épingle à des fragments de bouchon, étalaient leurs couleurs ternies ; de pauvres insectes, encore vivants, tournant sur leur pal, faisaient entendre les craquements de leurs mandibules, les bruits stridents de leurs corselets, comme pour accuser l'insensibilité de celle qui se faisait volontairement le témoin de leur martyre. Les meubles, de forme mesquine, de mauvais choix et dépareillés, attestaient que le ménage de garçon de Wolf s'était quelque peu renforcé du vieux mobilier du père Tibierge. Le moindre tapis de Perse ne se montrait point sur le parquet, simplement carrelé et même blanchi et surplâtré dans quelques endroits par des ajustages récents. Le long des croisées, à petites vitres verdâtres, pendaient

des rideaux d'un blanc douteux, et pour compléter l'ensemble, l'unique cassolette qui eût jamais répandu ses parfums dans ce temple bourgeois, c'était la large pipe d'écume de mein herr Hermann Wolf.

Édouard, dès son entrée, se sentit atteint comme d'un froid subit. Il n'est pas besoin d'avoir lu le traité d'Hippocrate pour savoir ce que peut l'influence des lieux sur les mouvements de l'âme, et ce fut sans doute cette première impression qui rendit notre échappé de la Valsainte perplexe et muet, lorsqu'il voulut tout d'abord adresser la parole à Julie.

Cependant, touché de la confiance qu'elle semblait lui témoigner en n'appelant point un tiers dans cet entretien qui, d'après sa résolution, devait se terminer si tragiquement pour lui, peu à peu il se remettait de sa première secousse ; ému du son de cette voix qui naguère avait fait si violemment vibrer toutes les cordes de son cœur, il se reprenait à tressaillir en l'écoutant, et si quelques incorrections de langage venaient, par-ci par-là, blesser l'oreille et contredire la grammaire, il voulait bien ne les attribuer qu'à l'émotion que Julie ressentait près de lui.

N'osant encore attacher les yeux sur elle, involontairement il les arrêta sur la petite table à ouvrage, placée devant le fauteuil dans lequel elle se tenait assise : il vit alors que le rapide inventaire qu'il avait fait de la chambre était loin d'être complet.

Sur cette table, au milieu de chiffons de femmes, se voyaient.... — je suis historien et force m'est de tout dire.... — on y voyait donc, parmi des effets de lingerie à visiter, à repriser, un paquet de bas de laine et un amas de chaussettes marquées d'un H et d'un W.

Édouard fit un mouvement ; le froid le reprit.

Nausicaa lavait des voiles de pourpre pour elle et de blanches tuniques pour les princes ses frères ; mais rapiécer des chaussettes !... A quelles ignobles occupations était descendue, sa dame blanche, son Anne de Giestern ! Il n'y avait point à s'abuser : l'aiguille de la ménagère, fixée encore sur l'amas accusateur, attestait suffisamment le délit. Wolf peut-être tenait compte à Julie de ses travaux comme d'un dévouement conjugal, et pensait, dans sa bonhomie tudesque que, si la rareté des choses en double le prix, la femme de ménage vaut bien la femme élégante, car elle est de moins facile acquisition. Mais Édouard !... Édouard ! que devait-il éprouver en retrouvant sa fée du lac.... ravaudeuse !

Il n'en devait pas rester là sur le chemin des désillusions. Une fois sur le versant opposé de la montagne, on met moins de temps à descendre qu'en

n'en a mis à monter. L'objet le plus simple, la remarque la plus puérile, tout allait devenir pour lui un sujet de critique, comme autrefois il trouvait dans tout un motif d'admiration !

Je l'ai dit, lorsqu'il était entré, Mme Wolf achevait de déjeuner. Édouard vit près d'elle les restes d'une tartine de marmelade de pommes où les dents de Julie avaient figuré une petite crique, une baie, en forme d'hémicycle parfait. Son amour, hier invincible, en reçut une atteinte cruelle.

L'atmosphère dans laquelle il respirait, se refroidissait de plus en plus.

Tout cet échafaudage de sentiments factices, et du haut duquel il devait se jeter la tête en bas, s'affaissait doucement sur le sol ; c'était une métamorphose pour lui comme pour elle, une transmutation cabalistique, non du plomb en or, mais de l'or en plomb.

Pour lors, il osa tourner ses regards vers celle qui lui parlait encore avec douceur, avec indulgence. Quoiqu'elle fût dans son déshabillé du matin, il reconnut que sa mise était convenable et d'une netteté digne de louange. Il admira la fraîcheur de son teint, sa carnation ferme et colorée mais il fit en lui-même cette réflexion pénible, c'est qu'elle avait plutôt un air de santé qu'un air de distinction.

Cet examen durait encore lorsqu'un accident des plus minimes vint le jeter dans des émotions tout autres que celles qu'il avait ressenties jusqu'alors près de Julie, et combler la mesure de ses désillusions.

Mme Wolf avait près d'elle un petit chien qui, tandis qu'elle parlait, sautait, s'agitait, grimpait sur les bras du fauteuil comme pour atteindre à sa figure. Elle le réprimait de la main, pensant qu'il ne voulait que lui prodiguer ses caresses, et elle continuait ses sages exhortations à Édouard, lorsque celui-ci aperçut sur la joue de Julie un vestige de l'anti-poétique marmelade de pommes ; il devina aussitôt que c'était là seulement ce que le chien voulait atteindre, et le sourire lui vint naturellement aux lèvres. Ce sourire, il le comprima d'abord ; mais, dans ce moment, la belle prêcheuse fut prise d'un léger, éternuement ; Édouard fit le salut d'usage ; puis, tout à coup, songeant aux projets terribles qui l'avaient poussé dans cette maison, projet qu'il lui était raisonnablement impossible de mettre à exécution dans de semblables circonstances, songeant à cette arme meurtrière, qu'il tenait là, cachée sous son habit ; se remémorant qu'il n'avait voulu voir Julie chez elle que pour s'y poignarder, pour y mourir à ses pieds, et qu'il n'y serait venu que pour lui dire : Dieu vous bénisse ! le contraste entre ses sentiments d'hier et ses impressions d'aujourd'hui agirent sur ses nerfs ; son

rire comprimé menaça de se faire jour malgré lui. Ce fut alors que, le mouchoir sur la bouche, étouffant, il effraya Julie par l'expression de son visage. Cette frayeur, quand rien n'était plus à redouter, acheva Edouard qui cessa de se contraindre, et lorsque Wolf entra dans la chambre, l'éclat de rire de Fribourg avait répondu à celui de Lauterbrunn.

Dans son modeste logement, situé à Paris, rue de Buffon, un jour, Cyprien Fournier, notre ami, avait rassemblé, vers les cinq ou six heures de relevée, quelques jeunes gens, grands amateurs d'histoire naturelle. Il s'agissait d'expériences et d'analyses à faire en commun. Déjà on avait placé devant eux, sur une table autour de laquelle ils se tenaient assis, quelques douzaines de mollusques acéphales conchylifères, tous faisant partie du cent trente-neuvième genre des mollusques de Lamark, *Ostrea edulis*. Il s'agissait de décider si l'huître d'Ostende et celle de Marennes n'étaient que des variétés de la première ou devaient former des genres distincts. La question était grave.

On devait en même temps déguster un certain vin de Chablis, pour savoir s'il contenait plus d'acide tartreux que d'acide acétique.

D'autres analyses devaient suivre.

Déjà, on commençait à expérimenter, lorsqu'une lettre fut remise à Cyprien qui, en reconnaissant l'écriture, poussa un cri de douce surprise. Cette lettre était d'Édouard.

En voici le contenu :

« Si tu m'as mis au nombre des défunts, mon ami, réjouis-toi, car je suis vivant, et je te le prouverai bientôt en te pressant dans mes bras. Si tu me crois encore souffrant de mon fatal amour, réjouis-toi doublement. Après avoir essayé en vain de tous les moyens pour oublier ma *Fribourgeoise*, j'ai pris le parti violent de la revoir et je l'ai revue.

Pour aujourd'hui qu'il te suffise de savoir que ton système a triomphé. La réaction de l'imagination sur le sang a été rapide, complète, foudroyante. L'*acarus amoris*, l'*acarus ferox*, étouffé par la contraction du globule, a été à jamais anéanti.

« N'ai-je pas bien retenu ta leçon ? »

Deux jours après, Édouard Luguet arriva à Paris, et fut le premier à plaisanter de sa passion alpestre, de son amour cérébral.

Cyprien ne crut pas moins devoir lui administrer une dernière semonce, dont nous nous contenterons d'extraire les phrases suivantes, comme

aphorismes moraux.

« L'affectation est le vice de notre époque.

Les passions forcenées durent peu et ne viennent que bien rarement en aide au génie qu'on n'a pas !

Il est des amours de différents étages. Les uns logent dans la tête, les autres dans le cœur. Dans ce dernier hôtel, les locataires montrent moins d'exigence et d'exaltation que les gens d'en haut ; ils n'y étalent pas le même luxe, il est vrai ; on les y nourrit moins délicatement peut-être ; mais ils y vivent à meilleur marché et y séjournent plus longtemps.

Nous accusons les femmes d'inconstance, de mobilité, et bien souvent nous-mêmes les métamorphosons à leur insu. »

Ce jour-là, Télémaque sembla comprendre. Mentor, et tous deux s'embrassèrent.

Édouard Luguet a retrouvé vacante sa place de surnuméraire au Trésor royal. Il a l'espoir de passer bientôt aux appointements et compte ne pas rester longtemps dans les emplois inférieurs, car il s'occupe d'un grand ouvrage sur les finances qui doit faire révolution. Édouard a résolu définitivement le problème difficile d'augmenter de moitié les revenus de la France, en diminuant d'autant les impositions et en supprimant les octrois.

Il a interrompu ses études sur l'histoire naturelle et même ses travaux littéraires ; mais, comme toutes les fortes têtes de notre époque, il est devenu dilettante furieux et grand amateur de ballets.

Cyprien lui a déjà fait, à ce sujet, diverses remontrances qui n'ont pas été écoutées.

LA CONQUÊTE D'UNE MANSARDE

I. — Une comtesse de dix-neuf ans. — Projets de conquête.

« Quelles pensées peuvent l'agiter en ce moment ? Pourquoi son regard, fixe et vague à la fois, semble-t-il, entre ciel et terre, s'arrêter rêveur sur l'horizon de toitures et de cheminées qui lui fait face ?

Mieux vaudrait, ma charmante petite veuve, diriger vos jolis yeux vers ces belles fleurs qui, placées là, sous votre balcon, le long de la pelouse, vous envoient à travers les airs mille agaceries parfumées.

Il ne vous plaît pas de vous occuper d'elles ? Regardez le ciel, du moins ; il est si beau, si pur en ce moment ; il jette sur vous de si doux reflets, favorables à votre beauté : ne fût-ce que par reconnaissance, vous lui devriez un sourire !

Mais non ! le ciel bleu et la pelouse verte n'obtiendront rien de son attention.

Décidément, elle pense. A qui ? Est-ce au défunt ? Pourquoi pas ? Sur le point de contracter un nouveau mariage, elle songe sans doute à cet honnête vieil lard qui, sous le titre d'époux, a été pour elle un second père, et qui, en la quittant, l'a laissée jeune, belle, riche, titrée.

Pourtant, si vous songiez à lui, madame la comtesse, la double rangée de vos longs cils noirs ne se croiserait pas ainsi dans un mouvement vibratil à travers lequel glisse un regard souriant, semblable à celui que le soleil vous lançait tout à l'heure entre un double faisceau de légers nuages dentelés. Oh ! ne le niez pas, vous souriez ! j'en ai pour garant cette petite fossette placée au bas de votre joue, et qui ne se creuse que lorsqu'un mouvement de joie tend l'arc de vos lèvres.

Décidément, ce n'est pas au défunt qu'elle songe, c'est au futur époux.

Il est jeune celui-là, il est élégant, il a des cheveux blonds frisés, des gants blancs toujours irréprochables, des cravates merveilleuses, et en si grand nombre que cet immuable soleil, dans sa révolution annuelle, ne peut se vanter d'avoir éclairé deux fois la même. En faut-il plus pour faire rêver d'amour une comtesse de dix-neuf ans ? »

Placé dans un angle du salon de Mme de Mauduit, assis sur un large divan, un journal à la main, j'étais censé lire en ce moment les nouvelles du jour. De même, la jeune comtesse était censée occupée alors à broder un bout d'étoffe, qu'elle ne regardait pas plus que moi mon journal.

Je commence par le déclarer, je n'étais pas amoureux de la comtesse ; peut-être étais-je en train de le devenir.

Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante, et le soleil qui commençait à rayonner d'aplomb sur l'hôtel Mauduit n'illuminait plus que le jardin. Une bande d'ombre enveloppait le balcon au seuil duquel la comtesse se tenait assise, posée à l'aventure, le nez en l'air, le pied sur un bâton de chaise, et le menton dans la main. La porte-fenêtre était grande ouverte ; son regard, plus arrêté, plus, direct, au delà du jardin, au delà des nombreuses rangées de maisons élevées devant elle comme les gradins d'un vaste amphithéâtre, se dirigeait encore vers ces toitures ardoisées, alors étincelantes de lumières, et qui coupaient le ciel au dernier plan de notre horizon. Il semblait se fixer et vouloir saisir un objet, cause pour elle d'intérêt ou d'étonnement.

Bientôt ce sourire, qui d'abord avait éclairé sa physionomie, se manifesta non-seulement par le pli de ses yeux et de ses lèvres, par le creusement de sa fossette ; mais il sembla se répandre sur tout son être ; de son visage il descendit sur son cou, qui se contracta, et, le long de son bras frissonnant, jusqu'à la main qui lui restait libre ; ses doigts se promenaient sur le dossier de la chaise placée devant elle comme sur un clavier. Puis ce fut au tour de son genou à marquer la mesure, et son sein lui-même, se soulevant à intervalles égaux, compléta cette harmonie d'heureux augure, au milieu de laquelle sa beauté rayonnait plus ravissante.

Toute sa personne riait et chantait.

Sa broderie venait de tomber à terre, comme mon journal, absorbés que nous étions tous deux, elle dans sa contemplation, moi dans la mienne.

« Décidément, elle pense à son futur époux, me dis-je. Elle songe aux secondes noces, au premier amour peut-être ; car M. de Mauduit n'a été pour elle qu'un fantôme d'adorateur, un mari intérimaire.... Pourquoi ne me suis-je pas mis sur les rangs ? J'ai quarante ans, il est vrai, mais le défunt en avait soixante. J'aurais pu lui paraître jeune, par comparaison !... Heureux de La Londe ! grâce à sa frisure et à ses cravates, il est parvenu à s'emparer de ce cœur inexpérimenté, à régner sur cette imagination, d'ordinaire si

capricieuse et si fantasque.... Ah ! monsieur, vous aurez bien des remerciements à adresser à votre coiffeur et à votre giletier ! »

Je commençais à détester ce fat et à le trouver fort impertinent.

Comme j'achevais mon apostrophe mentale au futur, je m'aperçus que les couleurs plus vives dont une idée de bonheur avait un instant empourpré le teint de ma jolie rêveuse s'effaçaient peu à peu. Ses doigts interrompaient leur mouvement cadencé, ses paupières s'abaissaient, ses sourcils se fronçaient légèrement ; la petite fossette de sa joue avait disparu. Un nuage venait de traverser ce beau ciel.

En effet, les yeux de la comtesse ne tardèrent pas à s'humecter, et une larme glissa jusqu'à l'angle de sa bouche, où un reste de sourire semblait encore lutter.

« Pour le coup, elle pense au défunt ! »

Et, par sympathie, je sentis aussi mes yeux se mouiller, en faisant retour moi-même vers ce bon M. de Mauduit, que j'avais peu connu, mais qui s'était toujours montré parfait pour moi.

D'ailleurs, comment ne me serais-je pas attendri à la vue, de cette jeune femme pleurant son vieux mari ? Il n'y avait pas là de faux semblant ; elle m'avait oublié, elle se croyait seule, bien seule, et je m'applaudissais d'avoir pu l'observer ainsi. Je la connaissais mieux, je l'aimais davantage. Je me disais que pour bien apprécier une femme à sa juste valeur, il n'est point besoin de lui faire la cour pendant des années : il suffit de l'observer dix minutes, à son insu, ne fût-ce que par le trou d'une serrure, dans un de ces instants où, croyant à sa solitude, cessant de se contraindre, de s'étudier, ses grâces naturelles, presque toujours étouffées sous ses grâces acquises, chassent les usurpatrices et lui recomposent son type natif et vrai.

Je venais d'observer ma petite comtesse pendant une demi-heure, et je regrettais plus que jamais de ne m'être pas mis sur les rangs.

Nous avions donc la larme à l'œil tous deux, lorsque ma songeuse, se rappelant soudainement que j'étais là, tourna brusquement la tête de mon côté. M'apercevant encore dans l'attitude de la contemplation et de l'attendrissement, elle prit un petit air dépité qui lui allait fort bien, essuya ses yeux ; puis, les paupières encore toutes perlées de larmes, elle partit d'un grand éclat de rire :

« Ma foi, je ne songeais guère à vous ! dit-elle avec ce ton cavalier qui lui était ordinaire dans l'intimité. Vous me regardiez donc ? Je devais avoir une drôle de mine.... bien ridicule, n'est-ce pas ?

— Vous étiez charmante, comme toujours, lui répondis-je galamment, en m’approchant d’elle. Mais à quoi pensiez-vous ?

— Moi ? à rien.

— Pleure-t-on, rit-on pour rien ?

— Pourquoi pas ? il m’arrive souvent de rire sans savoir pourquoi, et de pleurer de même. Bien plus, lorsque j’ai de grands chagrins, mes yeux restent secs. Tenez.... à la mort de ma mère, eh bien ! je n’ai pas pu trouver une larme. Ça m’a duré ainsi plus d’un mois. Il est vrai qu’avec une mère on a tout le temps, on a la vie entière pour la pleurer ! »

Mot charmant, parti du cœur, et comme ma jolie petite comtesse en laissait souvent échapper au milieu de ses bizarreries de caractère et de langage.

Il y eut un moment de silence entre nous.

Elle avait, repris sa broderie, j’avais repris mon journal.

Quand j’eus laissé à cette nouvelle émotion, éveillée en elle par le souvenir de sa mère, le temps de se calmer :

« Si M. Albert de La Londe mourait, lui demandai-je, le pleureriez-vous ?

— Certainement !

— Ah ! fis-je d’un air de triomphe, vous ne l’aimez donc pas beaucoup ? Sa perte ne vous causerait donc pas un profond chagrin ?

— Comment.... que dites-vous là ? répondit-elle un peu désorientée par mon attaque brusque et imprévue. Si je ne l’aimais pas, pourquoi l’épouserais-je !... Au bout du compte, un futur ce n’est pas comme une mère, ça se remplace. La preuve, c’est que j’en suis à mon troisième.

— Vraiment ! à votre troisième prétendant ?

— Sans doute ; d’abord M. de Mauduit n’en a-t-il pas été un ? Puis déjà, avant mon mariage, je vous dis ça à vous qui êtes mon ami, j’avais une inclination.

— Quel âge aviez-vous donc ?

— Quinze ans.

— Un premier amour, sans, doute ?

— Le premier... et le seul.

— Le seul ; donc, vous n’aimez pas votre futur ? m’écriai-je.

— Taisez-vous ! je l’aime, au contraire.... et beaucoup ! entendez-vous-bien ? Mais Paul Méquillez.... était mon cousin, le neveu de ma mère..... et il m’aimait tant, lui !

— Ces amours d'enfance n'étaient-ils pas nés sous les ombrages de ce vieux manoir breton où vous fûtes élevée.... avec lui, sans doute ? »

Elle sourit et hocha la tête négativement.

« Nous devons nous marier ; ma mère y consentait ; mais j'étais bien jeune. Il fallait attendre, et, pendant que nous attendions, il mourut. Pauvre Paul !

— L'avez-vous pleuré, celui-là ?

— Pas tout de suite ; et, puisqu'il faut tout vous dire, cette larme qui, tout à l'heure.... eh bien, c'est en pensant à lui... et à ma mère ! »

Le ton avec lequel elle prononça ces quelques mots ressuscita mon attendrissement. Je tendis ma main vers elle ; elle y laissa tomber la sienne.

« Ma chère enfant, lui dis-je, vous m'avez fait prier devenir vous voir ce matin. Je suis venu ; me voici : cependant vous ne m'avez pas encore adressé un mot touchant le motif de cette invitation ; mais je le devine ; vous désirez me consulter au sujet de votre prochain mariage ? »

Elle réitéra son signe négatif de tête ; je poursuivis néanmoins :

« N'importe ! vous m'avez appelé votre ami, et l'amitié impose des devoirs.... Il est bien tard pour vous donner un bon conseil.... raison de plus pour que je me hâte. Vous avez aimé votre cousin Paul ; mais, croyez-moi, vous n'aimez pas ainsi votre futur. Réfléchissez avant de vous engager tout à fait. Vous ne l'aimez que par générosité ; vous vous acheminez vers ce mariage comme vers la conclusion d'une bonne action.... Vous voulez réparer ce que vous croyez être une injustice. Cette idée vous le fait voir en beau. Contente de vous, vous pensez l'être de lui. Vous lui faites honneur de vos propres sentiments ; vous.... »

J'allais poursuivre ; Joséphine, la femme de chambre de la comtesse, annonça M. Albert de La Londe.

A ce nom, j'éloignai sottement, et avec précipitation, mon siège de celui de la comtesse, comme si j'avais craint de passer pour un amoureux. Voulant me donner une contenance, je pris mon journal à deux mains, sans m'apercevoir que je le tenais sens dessus dessous.

De son côté, la comtesse tira à elle sa broderie ; troublée aussi, non par le même motif que moi, elle la prit à l'envers, machinalement, les yeux toujours fixés vers ce point de mire inconnu qui semblait les attirer invinciblement.

Le nouveau venu entra de l'air d'un homme qui se regarde comme étant déjà chez lui. Il hocha la tête en guise de salut.

« Mes hommages, belle dame. Bonjour, monsieur, me dit-il, en m'adressant un petit geste familier. Vous avez été exact, c'est fort aimable à vous et, pour ma part, je vous en remercie vivement. »

Je le regardai d'un air stupéfait, comme pour lui demander une explication ; mais, pivotant légèrement sur son talon, il me tourna le dos, prit une chaise, et alla s'asseoir justement à la place que je venais de laisser libre auprès de la comtesse.

De ce futur époux, je n'ai encore décrit que la cravate et la frisure. Entre ces deux objets essentiels de son individu, il y avait un visage d'assez belle apparence, quoique son aquilin fût trop brusquement arqué, que ses yeux bleus se retroussassent un peu à la chinoise vers leur extrémité, et que sa barbe blonde, parfaitement entretenue, tirât un peu trop sur le roux. Du reste, de prestance aristocratique, bien sanglé à la taille, il ne manquait ni de grâce ni d'aplomb, et portait à la main une petite cravache à pommeau d'argent admirablement ciselé, véritable objet d'art qui ne laissait pas que d'ajouter beaucoup à ses agréments extérieurs.

Belle tante, dit-il en s'adressant à la comtesse, — M. Albert de La Londe n'était rien moins que le neveu du défunt ; déshérité par le mariage de son oncle, c'est par un mariage aussi qu'il se disposait à rentrer en possession de la fortune qui lui avait échappé une première fois. — Belle tante, il faudrait cependant que nous nous décidassions à prendre un parti que nous fixassions le jour. Nous ne pouvons toujours roucouler.

— Il faudrait, répondit la comtesse d'un petit air contrarié, que vous *me laissiez* tranquille.

— Que vous me laissassiez... n'oubliez donc pas... reprit doucement l'amoureux.

— Allez vous promener, vous et tous les imparfaits du subjonctif ; je ne suis pas en train d'en faire aujourd'hui... il fait trop chaud, répondit la jolie veuve.

— Il fait un temps magnifique, et je ne refuse pas d'aller me promener, mais avec vous.

— Je ne sortirai pas.

— Comment ! Y pensez-vous ? Nous devons aller au bois, et de là chez le notaire, pour le consulter sur certains intérêts. Cela n'était-il point convenu ? Un tel caprice serait fort désobligeant pour moi et surtout pour monsieur, dit-il en me désignant : il a eu la complaisance de venir pour nous

tenir compagnie, pour se mettre en tiers avec nous, puisque vous croyez avoir encore besoin d'un chaperon. »

J'eus là l'explication des remerciements du bel Albert lors de son arrivée, et je me trouvais, je l'avoue, profondément humilié.

« Comment !... de chaperon ? » m'écriai-je.

Mme de Mauduit s'empressa de venir à moi, et de l'air le plus charmant :

« Non, ce n'est pas comme chaperon, c'est comme ami que je vous ai prié de venir. Ce n'est point pour une promenade, à laquelle je ne songeais plus, dont je me soucie fort peu ; c'est pour quelque chose de bien plus important... J'ai un service à vous demander.... un grand service ! »

Me tirant alors par la main, elle me conduisit vers son balcon, et, le doigt étendu vers cet objet mystérieux sur lequel ses yeux s'étaient tenus fixés si longtemps durant la matinée :

« Voyez-vous là-bas, au delà du jardin et de cette double rangée de maisons, un mur blanc qui semble marquer l'encoignure d'une rue, et s'élève plus haut que les autres ?

— Allons, bon ! nous y voilà encore ! s'écria le bel Albert, se levant tout à coup d'un air rogue. Encore cette diable d'idée ! elle n'en démordra pas !

— Ce n'est, pas à vous que je m'adresse, lui répliqua la comtesse ; et, reprenant sa démonstration avec moi : Vous voyez ce mur, n'est-ce pas ?

— Le mur de l'hôtel ?

— Non, plus loin.

— Ah ! de cette cour ?

— Plus loin encore.

— Parfaitement... à gauche ?

— Non, à droite !

— Ah ! j'y suis.

— Dans sa partie supérieure, apercevez-vous comme un petit toit arrondi, qui avance ?...

— Oui, du côté de la rue, en interrompant l'angle du pignon.

— C'est, cela. Le soleil l'éclairé en ce moment, et vous pouvez voir d'ici la petite balustrade de pierre qui l'entoure ; la fenêtre à quatre carreaux, dont chacun semble illuminé par une étoile de feu.

— C'est possible.

— Eh bien, ce que vous voyez là, mon ami, c'est une mansarde située au quatrième étage, dans la rue Saint-Claude, n° 18, et cette mansarde, il me la faut, je la veux ! Le service que je réclame, que j'implore de vous,

puisqu'un autre refuse obstinément de me le rendre, elle jeta alors un regard presque farouche vers son futur, ce service signalé que j'attends de votre amitié, c'est d'aller sur-le-champ louer cette mansarde pour moi, si elle est vacante, ou d'entrer en arrangement avec le locataire, si elle ne l'est pas ; car, je vous le répète, je la veux, il me la faut ! »

La voix de la comtesse s'était émue, ses yeux et son geste s'étaient animés en prononçant ces derniers mots, auxquels je ne comprenais rien.

« Pour vous ! lui dis-je.... Et qu'en voulez-vous faire ?

— Un boudoir, un temple !... hâtez-vous.

— Mais, lui fis-je observer en prudent négociateur, quels offres m'autorisez-vous à faire ?

— Je vous donne carte blanche.... allez ! »

Je partis.

II. — Erreur stratégique. — Comment Mme de Mauduit fit de nouveau attaquer la place, d'abord par son futur, ensuite par sa femme de chambre.

Quand je revins chez la comtesse :

« Victoire ! m'écriai-je, victoire complète, madame ; la mansarde est à vous ! »

Les mains jointes et l'œil étincelant :

« Vous êtes un ami précieux, un ami zélé, me dit-elle, croyez que je n'oublierai jamais un tel service.

— Oh ! repris-je avec modestie, le ciel m'a grandement secondé, le logement était libre, vacant, et je n'ai eu qu'à aller m'entendre avec le propriétaire.

— Est-ce toujours M. Béchereau, le quincaillier ?

— Oui, madame, c'est toujours lui. Vous pouvez voir son nom à la fin de ce petit acte, que je lui ai fait signer sur-le-champ, pour vous assurer la jouissance immédiate du local. »

Elle prit le papier que je lui présentais.

Pendant ce temps, le bel Albert, l'air dépité, se promenait de long en large, dans le salon :

« Parbleu ! belle tante, disait-il, si j'avais cru un instant que ce désir fût chose vraiment sérieuse, moi-même je me serais hâté.... »

Dans ce moment, la comtesse, qui avait eu le temps de parcourir le papier que je venais de lui remettre, poussa un cri d'étonnement.

« Ah ! mon Dieu ! trois petites chambres, dont deux lambrissées ; une entrée avec seuil de trois marches sur l'escalier ; une alcôve.... Mais c'est le logement de Mme Le Dentu.... Ce n'est pas ça. Vous ne l'avez donc pas visité ?

— Si fait, répondis-je. Une petite pièce très-noire, servant d'antichambre ; une autre assez sombre, prenant jour sur l'escalier ; enfin une troisième sur la rue.

— Justement ! c'est celui de Mme Le Dentu ! »

J'étais atterré, « Cependant, repris-je.... j'ai bien vu la balustrade... à droite de la fenêtre principale, et même unique de la chambre claire.

— Eh ! bon Dieu ! la balustrade qui entoure une petite terrasse, grande comme ce balcon, fait elle-même partie de la mansarde dont je vous parlais vous vous êtes trompé ! »

Le futur semblait triompher de ma maladresse, lorsque se tournant vers lui : « Albert, puisque vous êtes devenu raisonnable, j'accepte votre offre. Allez-y sur-le-champ.... vous ne pouvez faire erreur, vous, à qui je l'ai montrée de la rue, il n'y a pas plus de trois jours.

— Très-bien, dit Albert, avec un certain embarras, je ne refuse pas... mais... il me semble qu'avant tout il faudrait que monsieur allât rompre son marché avec le propriétaire.

— Mon Dieu ! ne vous occupez donc pas de cela ! dit l'impatiente comtesse.... un loyer de deux cents francs ! la belle affaire !... eh bien ! nous le garderons. Il y a moyen d'établir une porte de communication entre les deux logements.... Nous y songerons. Courez vite, et concluez l'affaire à tout prix.

— A la bonne heure ! murmura le futur en prenant sa cravache et son chapeau, il paraît que nous allons louer toutes les mansardes du quartier. Quel charmant pied-à-terre nous nous donnons là ! Mais du moins, reprit-il, nous irons ensuite au bois et de là chez le notaire ?

— Nous irons où vous voudrez, mais hâtez-vous ! »

Quand il fut parti, quand elle eut entendu la porte cochère de l'hôtel se refermer sur lui, la comtesse laissa échapper un soupir de satisfaction.

« Ce pauvre Albert ! je comprends pourquoi il répugne, à cette commission.... Ce serait bien autre chose s'il savait tout !

— Il ne sait donc pas tout ? lui demandai-je de cet air demi-confidentiel, demi-curieux d'un homme qui ne sait rien lui-même d'une affaire à laquelle il vient de se trouver mêlé.

— Non ; ce n'est pas que j'aie voulu lui en faire un mystère, mais à quoi bon !

— Au fait !... repris-je d'un air entendu. Mais vous tenez donc beaucoup à la possession de cette mansarde ?

— Oh ! oui.... beaucoup !

— J'avoue, continuai-je, toujours aiguillonné par le démon de la curiosité, qui parfois ose s'attaquer aussi bien aux hommes qu'aux femmes, que je ne comprends pas comment vous, élevée en province, qui n'êtes venue à Paris que pour entrer dans un pensionnat, et qui n'êtes sortie de ce pensionnat que pour vous marier, vous avez un intérêt et des souvenirs qui se rattachent d'une manière quelconque à une maison de la rue Saint-Claude. »

Elle me regarda en souriant ; puis, sans me répondre autrement, elle reprit le cours de ses méditations précédentes, les yeux tournés vers ce pôle magnétique qui l'attirait invinciblement, jusqu'à ce qu'un coup de sonnette et des pas qu'elle reconnut facilement vinrent la tirer de ses abstractions.

Jamais chasseur revenant le carnier vide n'eut une figure plus fâcheuse et plus désappointée que celle du futur époux en rentrant au salon.

« Madame, en vérité, dit-il en brandissant sa cravache, et même sans songer à retirer son chapeau, vous auriez bien pu me faire grâce d'une semblable corvée ! J'ai été moins heureux que monsieur, moi, je n'ai pas trouvé le logement vacant, mais occupé par un drôle fort impertinent, que j'aurais volontiers jeté par sa fenêtre, si elle s'était trouvée d'une hauteur convenable.

— Ah ! mon Dieu ! le pauvre homme ! il n'a dû la vie qu'aux quatre carreaux de sa croisée ! Si elle en avait eu six, il était perdu ! dit la comtesse d'un ton qui sentait plus l'ironie que la gaieté ; mais que vous est-il donc arrivé, monsieur ?

— Il m'est arrivé, madame, que le pauvre homme, comme vous l'appellez, m'a reçu d'abord fort grossièrement, debout, sans ôter même son affreux chapeau de papier, pour me rendre mon salut.

— Oh ! fit la comtesse, il y a des gens, même parmi les mieux élevés, qui ne se gênent guère plus que lui, et qui, entrant dans un salon, gardent fort bien leur chapeau sur la tête. »

Le futur comprit à quel but visait le trait, et, se découvrant aussitôt :

« Pardon, dit-il, c'est que je suis d'une colère contre ce manant ! un air d'impertinence.... des façons de s'exprimer comme s'il avait eu affaire à un garçon imprimeur de son espèce !

— Il est donc ouvrier imprimeur !

— Je le pense, le chapeau de papier... Ce que je sais, c'est que j'ai eu dix fois l'envie de lui couper la figure avec ma cravache.

— Pardieu ! la belle merveille qu'il ne vous ait pas salué de sa plus belle révérence, si vous l'avez abordé dans, cette disposition, reprit Mme de Mauduit.

— Moi ! mais au contraire. J'ai été dès l'abord on ne peut plus courtois, « Excusez si je vous dérange, mon ami, lui ai-je dit ; mais je cherche un logement.... — Voyez à côté, me répondit-il. — Non.... c'est celui-ci. — A côté, répéta-t-il, il y en a un de vacant. — Il ne l'est plus. — C'est donc, de tout à l'heure ? Alors, s'il est, pris, il n'est plus à prendre. — Mais c'est le vôtre que je désire. — Le mien n'est pas à louer, monsieur ; je l'occupe et je le garde. — Mais si on vous offrait un bon pot-de-vin. — Je ne bois que de l'eau entre mes repas. — Si, pour reconnaître votre obligeance, on vous gratifiait de certaine, somme.... — Je ne suis pas assez riche pour me faire spéculateur en maisons. — Voyons, que demandez-vous ? — Je ne demande rien. D'ailleurs le logement est trop mesquin pour convenir à un beau monsieur comme vous. — Que vous importe ? il me convient. — Et à moi aussi, c'est pour cela que je le garde. »

« J'étais hors de moi. « Savez-vous, mon cher, que vous commencez à m'ennuyer, lui dis-je. — Je vous félicite de votre franchise, monsieur, me répondit-il insolemment. Vous avez le courage de vos opinions ; il y a un quart d'heure que vous m'ennuyez de même, et je n'osais pas vous le dire. » Je levai ma cravache.... Il me l'arracha brutalement des mains ; puis tout à coup il s'arrêta à en examiner curieusement le manche : « Tiens, tiens, dit-il, voilà qui est de la fière ciselure !... Une châtelaine partant pour la chasse au faucon ; la châtelaine, le page, le cheval, le faucon, tout est admirablement bien touché ; vous êtes amateur, monsieur ? — Oui, lui répondis-je, je suis amateur de cravaches. »

« Notre conversation avait tout à coup changé d'allure, et je croyais que, malgré mon petit mouvement de vivacité, l'affaire allait revirer à ma satisfaction. Il regardait toujours le petit groupe. On dirait du XVI^e siècle ! Est-ce de Cellini ? dit-il. — Ce n'est pas chez lui que je me fournis. C'est

de Froment Meurice. — Oh ! oh ! fit-il, à la bonne heure. Si ça ne vous a coûté que cinq cents francs, c'est pour rien. — Elle m'en coûte six cents, lui répondis-je, et si vous me cédez votre mansarde, elle est à vous. — Oui, ma mansarde, dit-il, elle est à moi, et je la garde, je croyais vous l'avoir déjà dit. »

« Il me remit la cravache en main, ouvrit la porte, et du ton le plus goguenard : Mes compliments à M. Eroment Meurice ; c'est au pommeau de sa cravache que vous devez de la conserver, intacte. »

— Ensuite ? dit la comtesse.

— Mais c'est tout ! exclama le jeune homme de son plus grand air de surprise ; il me semble qu'en voilà bien assez.

— Comment ! vous n'avez pas insisté ?

— Eh ! belle tante, vraiment, c'est à se casser la tête contre les murs. Il me semble que je n'ai que trop témoigné de mon dévouement à votre volonté, en allant, sans rime ni raison, me compromettre avec ce goujat ! »

J'étais ravi dans mon coin de voir que le bel Albert n'avait pas mieux réussi que moi. Tout en feignant de lire l'éternel journal, j'observais en dessous la figure du futur, contractée par le dépit et la colère. Ses yeux étaient flamboyants, ses pommettes en feu. Il semblait que sur sa figure venait d'éclater un incendie, dont l'éclat rougissait son horizon de barbe et de favoris. Par une distraction bien rare chez lui, mais qu'expliquait suffisamment son émotion, il avait négligé, en ôtant brusquement son chapeau sur l'observation de la comtesse, de relever ses cheveux qui, quelque peu clairsemés, avaient besoin de la frisure pour se soutenir, et retombaient en ce moment en mèches plates et éparses autour de son front d'une façon tout à fait disgracieuse. Il n'était pas beau ainsi. J'eus la faiblesse de m'en réjouir en moi-même, et, toujours abrité par mon journal, je jetai à la dérobée un regard dans une glace, et me dis tout bas avec un certain orgueil, que, malgré mes quarante ans, à la rigueur, je pouvais peut-être soutenir la comparaison sans trop de désavantage.

La comtesse, rejetée au fond de son fauteuil, l'air boudeur, la lèvre en lippe, gardait rancune au galant de sa non-réussite, et le silence qui régnait dans le salon menaçait de se prolonger, lorsque la femme de chambre, entrée en même temps que M. de La Londe, dit en se tournant vers ce dernier :

« Du moins, monsieur a-t-il passé chez le propriétaire ? Il y a peut-être moyen de faire donner congé à ce butor d'homme. Quand ce ne serait qu'à

cause de la manière dont il s'est conduit avec monsieur.

— Joséphine a raison, interrompit la comtesse ; on peut faire donner congé à cet homme. Une fois le congé donné, il sera plus facile de le décider. Retournez-y, Albert.

— Ma foi, non ! Au diable les caprices et les mansardes ! »

Je me levai alors, et m'avançant d'un air radieux vers la comtesse :

« Et si j'y retournais, moi ? Cela ne serait-il pas plus convenable et plus sûr ? J'ai déjà vu M. Béchereau, le propriétaire ; nous venons de conclure une première affaire ensemble. Je puis prétexter de ce projet d'agrandissement dont vous avez parlé.

— Bien pensé mille fois, répondit la comtesse. Vous êtes un homme charmant ! (Cela me fit rougir, car je suis resté très-impressionnable devant une jolie femme et très-facile à m'illusionner.) Allez, mon ami ; oui, vous êtes vraiment mon ami, vous ! »

Et tous deux, d'un même accord, nous nous tournâmes vers de La Londe, alors occupé à réparer le désordre de sa coiffure. La comtesse lui lança un regard de reproche, moi un regard... un peu trop vaniteux peut-être.

M. Béchereau, le propriétaire, écouta ma proposition d'un air visiblement contrarié. Son locataire, contre l'usage des *mansardiers*, avait fait un bail de trois ans, qui ne courait que depuis quelques mois. Il n'y pouvait rien. Il m'engagea à l'aller voir pour m'entendre avec lui. J'y allai, mais à contre-cœur, me rappelant la déception faite à mon devancier. En effet, je n'obtins rien de plus que le futur ; l'habitant de la mansarde s'y était invinciblement rivé : il tenait à la garder pour le moins autant que notre jeune comtesse tenait à l'avoir. Quel motif puissant et secret les poussait l'un et l'autre ? je l'ignorais, et à mon tour je rentrai dans le salon de Mme de Mauduit l'air penaud et le carnier vide.

Après le récit de ma nouvelle mésaventure....

« N'importe ! je l'aurai ! s'écria la comtesse, que ces obstacles loin d'ébranler semblaient affermir dans sa résolution. Oh ! je trouverai un moyen ! j'y mets de l'obstination ; il faudra bien qu'il cède ! Mais quel homme est-ce donc que cet entêté-là ?

— Madame, lui répondis-je, c'est, je le suppose, non un garçon imprimeur, comme M. de La Londe l'avait jugé au premier aperçu du bonnet de papier, mais un ouvrier sculpteur, autant que j'en ai pu juger par les cartons de dessins et les bas-reliefs qui garnissent sa chambre ; d'ailleurs il pétrissait de la terre glaise lorsque je me suis introduit chez lui.... Il prend

rang sans doute parmi ces Phidias en plein vent qui travaillent à la décoration des maisons modernes, et qui sont à la sculpture ce que sont à la peinture les barbouilleurs d'enseignes.

— Eh bien ! dit la comtesse, qu'il me cède sa mansarde, et je fais gratter, tailler, sculpter par lui tous les murs de l'hôtel Mauduit... Je m'y engage.

— Avec toutes vos folies et votre amour des greniers, interrompit le futur, voilà une journée que vous nous faites perdre, car nous ne pourrons plus aller au bois. Ainsi nous n'avons que juste le temps de passer chez le notaire ; laissez là, croyez-moi, vos projets insensés de conquête, relativement à cette mansarde.

— Eh bien, non ! eh bien ! non, non, non, et mille fois non ! répéta la comtesse, le regard flamboyant, et en crispant ses jolies petites mains. Albert, réfléchissez-y bien, il me faut cette mansarde. Prenez-vous-y comme il vous plaira, mais je m'y obstine, et je le jure ici, par le souvenir de ma mère, vous me comprenez, nous ne parlerons plus de notaire et de mariage et d'affaires d'intérêts que lorsque je l'aurai obtenue. Si vous me poussez à bout, je vais même faire le serment que c'est là, là seulement que sera signé notre contrat ! »

Albert prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

« Vous y retournez ? dit la comtesse.

— Je retourne chez moi ! Je vous laisse, madame, le temps de vous calmer. Joséphine, ajouta-t-il en s'adressant à la femme de chambre, vous me tiendrez au courant de la santé de votre maîtresse. »

Puis, murmurant tout bas : « Décidément, c'est de l'extravagance ! la tête n'y est plus ! » il sortit du salon.

La comtesse resta stupéfaite.

« Comment ! il part ! il me quitte ainsi !... oh ! il va revenir sur pas.... bien sûr, » et elle prêta l'oreille d'un air attentionné. Joséphine en fit autant, et moi, machinalement, je fis comme Joséphine et comme la comtesse.

Dans ce moment, la porte cochère, se refermant à toute volée, ébranla l'hôtel et nous fit faire un soubresaut à tous trois.

« Bon ! c'est une brouille ! pensai-je ; l'irritation de notre jolie veuve contre lui ne peut aller qu'en augmentant tant mieux ! »

Il n'en fut rien.

« Tiens, ce pauvre Albert, dit Mme de Mauduit d'un ton de regret, il s'en va fâché.... j'ai donc été bien méchante ?

— Pas trop, me hâtai-je de répondre. Quoi de plus simple ? vous avez des raisons, raisons cachées jusqu'à présent, du moins pour moi, d'entrer en possession de ce petit logement qui recèle peut-être un trésor.

— Oui, un trésor... balbutia la comtesse redevenue rêveuse.

— Ce trésor, vous voulez le conquérir vous l'avez juré... car vous l'avez juré...

— Oui.... par ma mère !...

— Nécessairement M. de La Londe vous devait son assistance ; je vous ai bien prêté la mienne, moi, car je suis allé deux fois à l'attaque, et j'y retournerais résolûment, certes, une troisième et une quatrième fois.... »

J'allais ajouter : « Si la condition que vous y avez mise m'était personnelle ; » j'aurais peut-être ajouté encore : « Si c'était notre contrat qui dût se signer dans la mansarde, et non celui d'un autre. » C'eût été hardi ; mais le moment était favorable, je me sentais en verve, et par le fait, moi, si timide d'ordinaire auprès des femmes, je serais ainsi arrivé d'un même bond à une déclaration d'amour, et à une demande en mariage, choses terribles toutes deux, et que jusque-là j'avais toujours regardées comme inabordables et inarticulables. Cette maudite Joséphine me coupa soudainement la parole.

« Ta, ta, ta ! fit-elle. A quoi vous servirait d'y retourner ? Les hommes n'entendent rien à entrer en arrangement avec un autre homme ; les femmes, à la bonne heure ! Et si madame voulait avoir confiance en moi et me prêter un instant sa voiture, son châle bleu et son chapeau à plumes....

— Pourquoi plutôt le châle bleu ? le chapeau à plumes ?

— Madame, parce qu'ils me vont très-bien.

— Comment le savez-vous !

— Bah ! ces choses-là se devinent. Voyez-vous, la toilette, les grands airs, ça impose, et si madame consent à me laisser faire, je réponds qu'avant peu le hibou de la mansarde aura été percher ailleurs.

— Eh bien, j'y consens, Joséphine ; si vous réussissez, non-seulement je vous donne un habillement complet, mais encore vous garderez mon châle bleu, qui vous va si bien. »

Trois quarts d'heure s'écoulèrent pendant lesquels j'essayai à diverses reprises de mettre au jour pour la comtesse ma phrase inédite, si fâcheusement interrompue dans son essor. Je n'en pus venir à bout. J'y travaillais encore lorsque Joséphine rentra avec une figure radieuse et un air de duchesse triomphante.

« Auriez-vous réussi ? lui cria la jolie veuve du plus loin qu'elle l'aperçut.

— Peut-être, madame, dit la camériste d'un ton précieux, et en se carrant sous ses plumes et sous son cachemire. »

C'est vraiment une chose digne de remarque que l'effet de la toilette sur les femmes de toutes les conditions, et combien leur physionomie, leurs allures, leur langage même et leurs sentiments semblent se transformer selon le costume. Telle femme que la nature a créée en apparence simple et timide, relève tout à coup la tête, se cambre, prend des airs plus nobles ; son œil a plus d'assurance, sa voix plus de timbre ; elle arrondit ses phrases avec plus de soin. Que faut-il pour cela ? Peu de chose ; la plume d'un oiseau, une fleur fausse ou vraie, le fil, soyeux produit par un ver, le poil ou le duvet de certains animaux, l'éclat jeté par un caillou taillé à facettes, ou la sécrétion malade d'une huître perlière. Il y aurait un long chapitre à faire sur les *Métamorphoses de la Femme, par le costume*.

Joséphine subissait à son insu l'effet vertigineux des plumes qui ornaient sa tête et du cachemire qui couvrait ses épaules. Mme de Mauduit elle-même sembla en éprouver à son tour le contre-coup ; elle traita sa servante avec plus de familiarité, en la voyant vêtue ainsi : le châle bleu, que tour, à tour elles avaient porté, semblait avoir rétabli l'égalité entre elles.

« Tiens, vois-tu, ma petite Joséphine ? lui dit la comtesse dont les yeux se ranimèrent subitement, si tu dis vrai, tu auras ce que je t'ai promis, et en plus une bonne augmentation de gages ; mais conte-moi ça.

— D'abord, madame, je suis donc arrivée devant la porte du numéro 18 avec ma voiture, mes gens et un certain air, fallait voir. Les portiers m'ont saluée jusqu'à terre, « Chez qui va madame ? » Cette question très-simple m'embarrassa d'abord. « Chez un ouvrier qui demeure là-haut, au quatrième, répondis-je. — Qu'est-ce qu'il fait ? — Mais il est imprimeur... ou sculpteur. » Vous comprenez, je ne savais pas au juste, puisque M. de La Londe disait...

— Ensuite ?

« — C'est chez M. Timothée, dit la portière. — Ou chez M. Durand, reprit le portier. Il a été prote dans une imprimerie. — Est-y vieux ou jeune ? — Je ne sais pas. — Alors ça doit être M. Durand, » affirma le portier.

— Ensuite ?

— Enfin, conduite et précédée par l'honnête concierge, qui ne cessa d'avoir sa casquette à la main devant moi tout le long des quatre étages,

j'arrivai à la porte de M. Timothée.... car c'est décidément à M. Timothée que nous avons affaire. Le portier me précède encore, et je l'entends dire à l'habitant du logis : « Une dame, qui veut vous parler.... une belle dame, un équipage.... rien que ça ! » J'étais bien sûre que la voiture ne serait pas inutile.

— Et puis ?

— Enfin, le jeune homme vient au-devant de moi.... car il faut que vous sachiez, madame, que c'est un jeune homme, un ouvrier, c'est vrai ; mais pas mal, je vous assure. — Je ne parle pas de l'habillement ; il était en manches de chemise, mais de beaux yeux et des petites moustaches. Je dis ça parce que, à entendre ces messieurs, il semblait que c'était un vieux *Chucas*....

— Mais abrège donc !

— Enfin, il vient au-devant de moi. « A qui ai-je l'honneur de parler ? » qu'il me dit. Je vous avoue que je me trouvais fort embarrassée. Je n'avais pas prévu.... Enfin, je songe à votre chapeau, à votre châle bleu, et je réponds : « Je suis Mme la comtesse de Mauduit. » Je n'ai pas pu trouver autre chose. « Qu'est-ce que vous désirez de moi, madame ? » me dit-il. Je lui parle de son logement ; il fait une grimace très-drôle, « Encore ! ah ça ! mais c'est une persécution ! qu'il s'écrie. Trois depuis ce matin ! tous grands seigneurs, qui veulent habiter ma mansarde.... pas possible ! mais la maison est donc à vendre ! » Ça me donne une idée : « Justement, monsieur, et je compte l'acheter. » Le portier était resté là ; je n'y avais pas fait attention. Ce fut à son tour à faire la grimace.

— Au fait, Joséphine.

— Enfin, il n'y avait plus à reculer ; je poursuis résolument.... « Je veux l'acheter pour l'abattre. » Le portier avait l'air terrifié, le jeune homme aussi. Je leur faisais l'effet d'une explosion.

— Mais vous êtes insupportable, mademoiselle, interrompit la comtesse ; compromettre ainsi mon nom, et pour n'arriver à rien.

— Pour n'arriver à rien ? dit Joséphine d'un air rétif ; vous allez voir, madame. — Enfin....

— Eh ! finissez-en donc, avec vos éternels *enfin* qui nous font sans cesse espérer un dénouement qui n'arrive jamais.

— Nous y voilà, reprit la camériste. Où en étais-je ? Ah ! je faisais abattre la maison. Le jeune homme me dit alors qu'il a un bail. « Je le sais, que je lui réponds, et c'est pour cela que je viens entrer en arrangement

avec vous. » Il fut très-poli, très-poli, je dois le dire ; il est très-bien ce jeune homme. Cependant, il fit d'abord le récalcitrant : il me parla de son droit, de la loi, enfin.... non.... pardon.... Alors, madame, je l'ai menacé d'un procès, qu'il perdrait parce que je suis riche et qu'il ne l'est pas ; mais que s'il voulait être raisonnable, après avoir fait abattre ce vieux taudis de maison, j'en ferais construire à la place une belle, toute neuve, et qu'au lieu de sa mansarde, je lui donnerais un logement à son choix, plus commode, plus grand et pas plus cher. Oh ! pour le coup, madame, ça lui a fait mettre de l'eau dans son vin ; il a réfléchi, puis il m'a dit comme ça, la tête basse et d'un air contrarié qui m'a fait de la peine : « Eh bien ! nous verrons. Tout ce que je vous demande, madame, c'est de me laisser déloger le dernier, et quand vos démolisseurs auront déjà fait la plus grande partie de leur besogne. » Voilà, ma chère maîtresse, où nous en sommes. On ne peut pas appeler ça n'arriver à rien, puisque, grâce à moi, ce jeune homme consent....

— Vous êtes folle, archifolle, ma pauvre Joséphine ! Et à quoi voulez-vous que nous arrivions ? Ne sauront-ils pas bientôt que je ne veux ni acheter ni abattre cette maison ? L'abattre !... Dieu m'en garde ! »

Si je m'étais réjoui de la non-réussite du futur et même de la mienne dans le double assaut que nous avons livré au possesseur de la mansarde, j'eus encore bien plus de raisons pour me féliciter du *coup manqué* de Joséphine. Le mariage était reculé indéfiniment. J'avais le temps de préparer mon plan de campagne et de dresser mes batteries ; car décidément je trouvais la comtesse tout à fait de mon goût, et l'occasion me semblait on ne peut plus favorable.

Plus jeune que le défunt, plus riche que le futur, il me sembla un moment que tous les avantages étaient de mon côté.

Tandis que je faisais ces réflexions à part moi, la comtesse, qui s'était rencognée boudeuse au fond de son fauteuil, avait rappelé à elle Joséphine. Toutes deux échangeaient quelques paroles à voix basse, et quand je m'avançai pour prendre congé de ma jolie veuve, je l'entendis murmurer entre ses dents : « Oh ! oui, pour y tenir si fort, il faut qu'il ait aussi une grande raison.... un secret ! Ce secret, comment le connaître ? »

III. — Ruse de guerre. — La comtesse passe au service de l'ennemi.

Né dans la classe moyenne, orphelin de bonne heure, sans fortune, Timothée Brisson s'était vu forcé d'interrompre ses classes pour songer à se créer un état qui le fit vivre. Enthousiaste des arts et déjà familiarisé avec le dessin, après avoir quelque temps couru les ateliers de peinture, il s'était tout à coup épris de la forme aux dépens de la couleur. Dans son estime, Canova l'emporta sur Raphaël. Mais, malgré son changement de goût, sa position restait la même.

Un parent qui l'avait soutenu jusque-là consentit, comme dernière faveur, à payer son apprentissage chez un sculpteur, mais chez un sculpteur industriel. En sortant de là boutique, Timothée espérait bien prendre son vol et travailler pour la gloire ; il travailla pour des entrepreneurs. Toujours sous l'empire de cette terrible loi de la nécessité, se résignant, il remit la réalisation de ses rêves à un autre temps, et, compté parmi les meilleurs ouvriers du genre, il comprit que son lot n'était pas encore, à dédaigner.

D'une imagination ardente et impressionnable, d'un caractère décidé et joyeux, il y avait en lui deux hommes tout à fait différents : l'un aimant le bruit, la clarté, le travail et le plaisir ; avide de gain, mais pour le dissiper follement avec ses amis de la veille ou ses maîtresses du jour : c'était l'ouvrier ; l'autre recherchant le silence et la retraite, s'y complaisant et, dans les loisirs de sa paresse, caressant les doux fantômes des nobles ambitions et des amours éthérées : c'était l'artiste, c'était le poète.

L'ouvrier allait le dimanche, escorté de ses camarades d'atelier, courir les guinguettes de la banlieue avec quelques grisettes échappées aux meutes des écoles de droit et de médecine, et c'étaient des parties de bagues, de balançoire, sans fin, de somptueux repas sur l'herbe, dont la gaieté et l'entrain naturels à Timothée faisaient le meilleur assaisonnement.

Puis, après ce beau feu d'artifice, le bouquet tiré, quand tout rentrait dans le calme et l'obscurité, l'artisan faisait place à l'artiste.

L'artiste fréquentait les théâtres, les musées, et lisait les vers d'Hugo et de Lamartine ; l'ouvrier hantait l'estaminet et se délectait aux œuvres de Ricard et de Paul de Kock.

L'artiste avait parfois un langage correct, imagé ; l'ouvrier un langage sans apprêt, relevé seulement par quelques expressions empruntées à l'argot de l'atelier et des bals publics.

Toutefois, au milieu de cette folle dépense de passions juvéniles, on n'avait connu à Timothée que deux amours vrais : l'un pour une muse de

Pradier, l'autre pour la sainte Cécile de Paul Delaroche. Cette dernière avait grandement failli le rejeter dans la couleur.

Depuis peu cependant, on lui soupçonnait un troisième amour, amour tenace qui, au dire de ses amis, l'absorbait outre mesure. Cette fois, quelle muse ou quelle sainte l'avait fait naître ! Dans quelle galerie de tableaux ou de statues avait-il fait connaissance de l'objet aimé ? Cet amour, à quelle exposition remontait-il ? C'est ce qu'on ignorait.

Tout ce qu'il avait été possible d'observer, c'est que, hors de ses heures de travail, il sortait peu de chez lui, et lorsqu'on venait l'y surprendre, lui, si gai d'ordinaire, il semblait toujours préoccupé et de méchante humeur.

On avait su par la portière de la maison, chargée des soins de son ménage, qu'il s'enfermait des heures entières dans un petit cabinet placé dans la seconde chambre qui complétait son logement.

Ce cabinet, pratiqué dans la partie mansardée de la pièce, il l'avait lui-même depuis peu nettoyé et débarrassé des plâtres moulés et des vieux meubles qui l'encombraient. Il y avait fait mettre une porte nouvelle et solide, et une serrure de sûreté, dont il portait constamment la clef sur lui.

Que renfermait ce triangle obscur formé par la ligné droite du mur et par l'inclinaison du toit, et où un homme de taille ordinaire pouvait à peine se tenir debout ?

D'abord, le bruit en avait couru, ce cabinet mystérieux servait d'asile, en cas d'alerte, à quelque beauté séduite, qu'il dérobaient ainsi aux investigations des curieux, aux recherches d'un père ombrageux ou d'un mari brutal. Mais cette supposition tomba bientôt d'elle-même. Timothée, en sortant, laissait la clef de son logis à sa portière ; d'ailleurs celle-ci n'était pas la seule femme qui eût son entrée libre chez lui.

Une autre conjecture se fit jour. Vers ce temps, on parla beaucoup à Paris et dans les journaux de la disparition d'une Vénus de Médicis, petit modèle, soustraite de la riche galerie d'un amateur célèbre. Les amis de Timothée, déjà dans le secret de ses passions précédentes pour une muse de marbre et pour une sainte sur toile, le soupçonnèrent aussitôt.

Plus de doute, c'était pour la Vénus qu'avait été construite la cachette du cabinet.

Certes, chacun reconnaissait l'ouvrier sculpteur comme un honnête garçon ; mais un vol par amour c'est un simple enlèvement, c'est un rapt, que l'objet soit fille, femme ou statue. Dans ce dernier cas le délit devait

d'autant plus appeler l'indulgence, qu'il ne pouvait se compliquer d'adultère, et que la Vénus de Médicis n'est pas mineure.

Cette seconde supposition dut bientôt s'évanouir comme l'autre.

Le voleur de la Vénus fut découvert, jugé, condamné ; ce n'était pas Timothée.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin Timothée vit arriver dans sa chambre une jeune fille coiffée d'un foulard en fanchon. L'étoffe modeste de sa robe de couleur foncée, son tablier noir à poches, appartenaient au costume ordinaire de toutes les ouvrières de Paris ; mais ses bas et ses gants de coton parfaitement blancs, sa collerette fine et bien plissée, et surtout le panier d'osier à claire-voie qu'elle portait sous le bras, auraient suffi pour dévoiler son état.

Timothée n'y fit pas attention d'abord ; il venait de sortir de son cabinet. Il en était sorti soucieux, et le ton qu'il prit envers, la nouvelle arrivée se ressentit des dispositions de son esprit.

« Qui demandez-vous ? » lui dit-il avec brusquerie.

La jeune fille, sans lui répondre, promenait ses yeux autour d'elle d'un air étonné et la bouche béante.

Notre artiste la regarda plus attentivement. Peut-être était-ce là quelque ancienne connaissance qu'il avait perdue de vue. Après examen, il sembla préoccupé à son tour, et tous deux restèrent silencieux vis-à-vis l'un de l'autre ; elle, inspectant toujours les murailles et même les meubles de cette chambre ; lui, attendant qu'elle se décidât à parler, ou peut-être pensant à toute autre chose.

Il fit enfin quelques pas vers elle, et, lui pressant la main comme pour la sortir de sa contemplation : « Ma belle enfant, lui dit-il en réitérant sa question, mais d'un ton bien différent de la première fois, que désirez-vous, et à quoi puis-je vous être utile ? »

L'interrogée retira sa main, jeta un regard furtif vers la porte d'entrée, qu'elle avait laissée ouverte, et, après avoir reporté ses yeux sur le jeune homme, dont la physionomie gaie et franche la rassura sans doute :

« Je suis blanchisseuse, dit-elle, blanchisseuse de fin, monsieur... et... pardon si d'abord... mais c'est que, autrefois... il y a bien longtemps de ça, j'ai habité ce logement.

— Vraiment ?

— Ah ! je ne m'attendais pas à retrouver tout dans le même état, jusqu'à ce vieux baromètre, qui reste toujours à beau temps, n'est-ce pas ?

— Toujours.... invariablement ! et je ne l'en estime que plus, parce que, vous comprenez, il ne fait pas manquer les parties, celui-là. Quand on dit : « Allons à Vincennes, à Montmorency ! — Non, il pleuvra. — Mon baromètre est au beau, que je répons ; parole d'honneur ! » Et on part ; on est un peu trempé, mais qu'est-ce que ça fait ? On s'amuse tout de même ! — Donnez-moi le bras, mam'zelle, et, si vous voulez, nous allons faire ensemble un petit voyage autour de ma chambre. »

La jeune ouvrière sourit ; elle hésita cependant à prendre le bras qu'il lui tendait. Après un moment de réflexion, rassurée par la figure réjouie de son hôte, elle accepta, après avoir déposé son panier à terre.

Quand ils se furent arrêtés quelque temps de droite à gauche, devant un vieux fauteuil ou une commode à moitié vermoulue :

« La glace de ce miroir était-elle en trois morceaux de votre temps ? lui demanda Timothée, tout à fait revenu de son premier mouvement de mauvaise humeur.

— Non ; en deux.

— A la bonne heure ! je vois que vous avez bonne mémoire, car je l'ai reçue en deux morceaux : c'est moi qui ai fait le troisième. C'est égal, si vous voulez vous y mirer un instant, je gage que vous vous y retrouverez encore plus gentille qu'autrefois. »

Comme elle était là, plutôt rêvant que se mirant, ses regards se croisèrent dans le miroir avec les regards ardents du jeune homme.

Intimidée, elle fit un mouvement pour retirer son bras, comme elle avait retiré sa main. « Un instant, dit Timothée, nous n'avons pas encore achevé notre promenade. »

Mais la jeune fille venait de pousser un cri de joie, et, se dégageant lestement, se dirigeait vers la fenêtre, ouverte, sur la petite balustrade toute décorée de plantes grimpantes. « Mes volubilis ! mes volubilis rayés ! répétait-elle d'une voix émotionnée et en levant les mains d'un air de stupéfaction... C'est bien eux.... ce sont les mêmes ! Comment ! ils ne sont pas morts ! depuis quatre ans !

— Depuis quatre ans ils sont morts quatre fois, morts et enterrés, ma belle enfant.

— Savez-vous que c'est bien rare, monsieur, les volubilis rayés ? Vous m'en donnerez des graines, n'est-ce pas ?

— Certainement, c'est bien le moins, puisque c'est vous qui les avez plantés,

— Oh ! ce n'est pas moi... c'est quelqu'un...

— Votre amoureux ?

— Non, mon cousin.

— L'un n'empêche pas l'autre ; au contraire ! Mais attendez donc !... Oui, c'est cela ! eh ! certainement ! Vous vous nommez Lucie, n'est-ce pas ?

— Quoi ! vous savez mon nom ?

— Votre cousin, c'était ce brave Paul Méquillez ?

— Vous l'avez connu !

— Beaucoup ! il a été mon ami : nous logions dans le même garni, rue de la Calandre.

— C'est vrai, c'est là qu'il demeurerait. Mais comment avez-vous pu deviner mon nom de Lucie ?

— Rien de plus simple. Quand je me suis installé dans ce logement, il y a quatre mois, la première chose que j'aie vue sur un des deux morceaux de la glace, — il n'y en avait que deux alors, — ç'a été le nom de Paul Méquillez, accolé à celui de Lucie.... Tenez, voyez, ils y sont encore ; donc, Lucie, c'est vous, et, grâce à mon ami Paul Méquillez, nous sommes de vieilles connaissances. Ça s'explique tout seul, et voilà !

— Et vous, monsieur, vous vous nommez ?

— Timothée Brisson. Vingt-quatre ans, — né à Paris, — vacciné, — conscrit libéré, — sculpteur en bâtiments, en attendant mieux ! dit le jeune ouvrier, se redressant et posant sa main comme pour le salut militaire.

— Je ne me rappelle pas que mon cousin ait jamais prononcé ce nom devant moi.

— Possible.... Pauvre garçon ! quand il était près de vous, il ne songeait guère aux autres, n'est-ce pas ?.... Et vous dites que c'est lui qui a planté ces liserons ?

— C'est lui-même, monsieur, un premier dimanche d'avril qu'il était venu dîner à la maison. C'était par un clair soleil, et je le vois encore agenouillé là, les manches retroussées, arrangeant ces caisses. Aussi vous devez comprendre mon émotion à l'aspect de ces fleurs, comme à l'aspect de tout ce que renferme cette chambre. Il doit y avoir une autre pièce là, n'est-ce pas ? ajoutât-elle, en désignant une porte placée au côté droit de la fenêtre.

— Si vous voulez la visiter, mam'zelle Lucie ?... C'était sans doute votre chambre à coucher ?

— La mienne et celle de ma mère.

— Eh bien, c'est mon dortoir aussi à moi. Dame, aujourd'hui ce n'est sans doute pas net et propre comme de votre temps.... Vous savez, les chambres de garçon.... ou plutôt vous ne savez pas. C'est égal, si vous voulez la visiter, nous finirons notre voyage par là. »

Il poussa la porte de la seconde chambre, en invitant Lucie à y pénétrer ; mais alors, s'apercevant que le cabinet mystérieux était resté entr'ouvert, il se jeta en avant avec une certaine vivacité, à laquelle la jeune fille ne sut quel sens donner, ferma le cabinet au tour double, et mit la clef dans sa poche.

De cette seconde chambre, Lucie se contenta d'aborder le seuil sans le franchir, et elle, jeta un regard en arrière sur ses plus fraîches années, sur son temps de pauvreté, d'innocence et de bonheur.

« Entrez donc, mam'zelle Lucie ! dit le jeune homme d'un ton d'insistance. Ne vous gênez pas ; prenez-en à votre aise.

— Non ! non, merci..... cela me suffit, dit-elle d'une voix troublée. Adieu, monsieur.... je suis pressée... adieu. »

Et elle touchait déjà à la porte encore ouverte de la pièce d'entrée, quand Timothée, s'élançant après elle :

« Eh bien !... eh bien !... vous partez comme ça ; sans me dire seulement pourquoi vous êtes venue !

— Comment ! ne vous l'ai-je pas dit ? répondit Lucie en s'arrêtant. Je suis blanchisseuse de fin.

— Et puis après ?

— Eh bien ! je venais vous offrir mes services, et vous demander la préférence.... comme voisine.

— A la bonne heure ! mais encore fallait-il le dire ! Voyons, voyons, maintenant il s'agit de s'entendre ; c'est que j'ai déjà une blanchisseuse, qui est une bonne fille aussi : Julie Monicaud ; la connaissez-vous ?

— Non.

— Vous m'étonnez. C'est cependant la fine fleur de Mabile et de la Grande-Chaumière.

— Je n'y vais jamais.

— Tiens !... moi j'y vais ce soir même, et je la ferai peut-être danser avant de lui donner son congé. Mais elle l'aura.... ce soir même.... soyez tranquille. Savez-vous que vous allez être la cause d'une brouille entre nous !.... Ma foi, tant pis ! Comme vous êtes encore plus gentille qu'elle, je vous

donne la préférence ; mais convenons bien de nos faits. Il faudra que vous veniez souvent chercher mon linge et me le rapporter. J'en ai si peu !... Tous les deux jours au moins.

— C'est bien souvent !

— Ah ! la pratique n'est pas fameuse, mais enfin telle qu'elle est, je vous l'offre.

— Et moi je l'accepte, » répondit Lucie en lui faisant la révérence. Elle se disposait de nouveau à sortir.

« Un instant donc ! s'écria Timothée. Êtes-vous pressée ! Vous n'attendez pas seulement que je vous donne mon linge à emporter.

— Quoi ! comme ça.... tout de suite ? dit la jeune blanchisseuse d'un air d'embarras et d'étonnement.

— Pourquoi pas ? »

Il tira d'un coffre un gilet de piqué, deux chemisettes, une cravate de mousseline, trois faux cols. « Voilà, dit-il, en les jetant dans le panier d'osier à claire-voie. Maintenant que le traité est conclu, il s'agit de le signer ! »

Saisissant alors la jeune fille par la taille, il fit un mouvement pour l'embrasser ; le repoussant de toute sa force, elle lui lança un regard devant lequel il resta interdit. Profitant du moment, elle franchit le corridor en trois bonds, descendit l'escalier avec une rapidité de gazelle et se trouva bientôt dans la rue.

Cette fois, le jeune sculpteur n'avait pas fait un geste pour la retenir.

Après son départ, il se contenta de hocher la tête, et alla refermer sa porte en se disant :

« C'est une bégueule !... Eh bien ! je l'aime mieux comme ça.... à cause de l'*autre* ! »

Je me présentais à l'hôtel de Mme de Mauduit, lorsque je vis celle-ci descendre de voiture, bien enveloppée dans une mante à capuce que la saison semblait ne devoir pas rendre indispensable. Je craignis d'abord qu'elle ne fût indisposée ; mais elle riait aux éclats, ce qui me rassura. Je lui offris mon bras pour remonter chez elle, et je m'informai de sa santé ; à peine si elle put me répondre ; elle riait toujours. Quand nous parvînmes au salon, elle riait encore.

Joséphine, qui l'avait accompagnée, entra derrière nous en portant un grand panier d'osier, qu'elle déposa sans façon au beau milieu de l'appartement. Je plongeai machinalement les yeux au fond du panier, et

comme je me récriais en y apercevant un gilet, des cravates et des faux cols pour homme :

« Eh ! qui vous étonne ? dit Mme de Mauduit, puisque je suis devenue blanchisseuse ! »

Alors, laissant tomber la mante qui la couvrait, elle s'offrit à mes yeux avec sa robe de stoff, sa fanchon, ses gants de coton et son tablier de laine noire, enfin, en vrai costume de grisette des jours ouvrables.

Ses beaux cheveux châtons, abondants, étaient étroitement emprisonnés dans quelques vilaines papillotes de couleur, qui seules couronnaient son front nu ; son col si blanc, si pur, si flexible, disparaissait engainé dans le montant de sa robe Iwune, garnie seulement d'une petite mousseline plissée ; le mouvement si gracieux de ses épaules, les fins contours de sa taille, tout semblait s'être écrasé, épaissi, paralysé sous le poids et le frottement de ces nippes d'emprunt.

« Pourquoi cet affreux travestissement ? lui dis-je, sans déguiser mon dépit de la trouver moins jolie qu'à l'ordinaire.

— Pourquoi ? me répondit-elle ; c'est que j'ai voulu à mon tour figurer dans la conquête de la mansarde. J'ai voulu essayer si je serais plus heureuse que vous, qu'Albert et que Joséphine. Je tenais à m'introduire dans la place.

— Et à y entretenir des intelligences ? C'est la tactique des plus habiles, si ce n'est celle des plus forts.

— Aussi, vous le voyez, j'ai usé de ruse, je me suis mise au service de l'ennemi... en qualité de blanchisseuse de fin. — Ah ! à propos, Joséphine, voilà du linge qu'il faut donner à blanchir, ou plutôt blanchir vous-même.

— Moi, madame ?... par exemple ! murmura la camériste, dans un élan de révolte pudique ; du linge qui a été porté par un homme !

— Vous comptez donc y retourner et rendre vous-même le linge à la pratique ? demandai-je à la comtesse.

— Je ne sais trop, me répondit-elle d'un ton indécis. Savez-vous que j'ai couru des dangers ? Est-ce qu'il n'a pas voulu m'embrasser ? » Et se reprenant à rire : « J'avoue que j'ai eu bien peur !

— Quoi ! madame... c'est donc vrai, vous y retournerez ? dit Joséphine, qui s'était peut-être ennuyée d'attendre sa maîtresse dans la voiture. Est-ce que c'est raisonnable, ça ? Non ! ce n'est pas le rôle d'une comtesse, d'une belle dame ! »

Quand nous nous retrouvâmes seuls, ma petite veuve, encore émue de ses tracasseries d'intérieur, en arriva tout à fait aux confidences avec moi au sujet de l'importance attachée par elle à la possession de cette mansarde.

Son père, honnête fabricant de Saint-Brieuc, après avoir fait de mauvaises affaires, était mort dans un dénûment presque complet. Sa mère et elle, réfugiées à Paris, n'avaient dû leur existence qu'à leur travail quotidien et persévérant. Depuis le lever du jour jusque bien avant dans la nuit, l'aiguille à la main, la pauvre Lucie restait courbée sur une tapisserie ou sur un métier à broder, tandis que sa mère s'occupait des soins du ménage, ou courait au dehors chercher de l'ouvrage ou le reporter.

Eh bien, au milieu de cette vie laborieusement occupée, de cette existence cellulaire, Lucie se trouvait heureuse. Elle adorait sa mère ; le soleil venait visiter sa mansarde, l'amour aussi ; elle avait des fleurs sous ses yeux, une petite volière gazouillait près d'elle. Souvent, le soir, son cousin Paul lui lisait quelque histoire touchante, tandis qu'elle travaillait. Ils rêvaient ensemble un avenir tout doré. Que lui fallait-il de plus ? elle n'avait pas seize ans. Mais Paul mourut. Un vieillard la vit, l'aima, et, pour se venger d'un neveu dont il avait à se plaindre, lui proposa de l'épouser. Lucie accepta par dévouement pour sa mère. Elle quitta sa mansarde après en avoir baisé le seuil. Il lui fut imposé par condition expresse d'y laisser ses souvenirs de misère, de jeunesse et d'amour, comme s'il n'y avait qu'à fermer la porte sur eux pour en être quitte.

On la fit entrer, pendant six mois dans un pensionnat brillant, d'où elle sortit comtesse ; puis le monde élégant, le monde aristocratique s'ouvrit devant elle. Lucie y acquit bientôt une réputation de distinction et d'esprit grave, car elle y restait froide et silencieuse. C'était le programme qui lui avait été dicté ; on craignait pour elle quelque fugue intempestive de gaieté, quelque locution de province ou de mansarde. Ses élans de sensibilité ou de folle joie, elle réservait tout à sa mère, à sa mère pour qui seule elle avait contracté ce mariage, afin de lui assurer une vieillesse tranquille au milieu du repos et de l'abondance ; mais sa mère, mais son mari tombèrent gravement malades presque en même temps, et la noble comtesse, aux manières si distinguées, la belle jeune femme, si vive, si gaie, ne fut plus qu'une pauvre créature épuisée par de longues veilles, servant et pleurant entre deux chevets.

Telle était l'histoire de ma jolie veuve ; et tandis qu'elle me la racontait, je me reprenais à l'aimer. Il est vrai que, tout en me parlant, elle avait sans

façon ôtée ses papillotes, déroulé ses beaux cheveux, et s'était enveloppée dans une délicieuse écharpe de soie, bordée de dentelles.

« Comprenez-vous maintenant, me dit-elle en terminant, pourquoi j'aime ma mansarde ! tout mon bonheur n'est-il pas resté enfermé là ! Aussi, combien je me sentais heureuse aujourd'hui pendant ce court intervalle où je me suis retrouvée à mon quatrième étage ! J'aurais payé bien cher pour que ce jeune homme m'y laissât seule un instant ; j'aurais cru y revoir ma mère et Paul, j'y aurais travaillé près de la fenêtre en regardant mes volubilis s'ouvrir ou se fermer. C'est un enfantillage, c'est une folie.... tout ce que vous voudrez ; est-ce ma faute si, depuis que je suis comtesse, je n'ai rien éprouvé de pareil à ce que je ressentais.... là-haut ! Plus tard, quand je serai remariée, quand je serai mère à mon tour, eh bien, peut-être Albert me fera-t-il oublier Paul, peut-être aimerai-je mes enfants comme j'aimais, comme j'aime encore ma mère ! Alors, ce sera différent.

— Mais, lui fis-je observer, quels moyens aurez-vous de rentrer jamais.... là-haut ? puisque ce garçon s'obstine....

— Oh ! je suis tout aussi obstinée que lui ! nous verrons !... A propos, notre ami, il faut que vous m'achetiez des meubles.

— A vous ?... moi ?... comment ?

— Oui, des meubles d'occasion.... tout simples, mais propres, qui aient déjà servi cependant.... une commode, un secrétaire, des chaises... quelques mauvaises gravures mal encadrées.

— Mais que voulez-vous faire de tout cela ? lui dis-je.

— Ne faut-il donc pas, me répondit-elle, que je garnisse l'appartement que vous avez loué pour moi ? »

IV. — Double invasion. — Retraite forcée.

Lucie la blanchisseuse, au jour convenu, reporta le linge à son unique pratique.

Comme elle hésitait à entrer :

« Ah ! c'est vous, mam'zelle Lucie ! bravo ! vous êtes exacte ! lui cria Timothée en allant au-devant d'elle. Je craignais de ne plus vous revoir.... Vous vous êtes envolée la dernière fois si effarouchée.... vous savez, à cause de la signature... Mais entrez donc... ne craignez rien.... Je vous en tiens

quitte. Respect aux idées de chacun. C'est une propriété comme une autre. D'ailleurs, il y a de jolies filles à qui ça va bien d'être un peu prudes.

— Oh ! ce n'est pas pruderie, dit-elle ; mais quand on n'est pas faite à certaines manières....

— C'est juste, je sais que vous êtes une honnête et brave fille.... Je me rappelle ce que Paul m'a dit de vous dans le temps. Dans ce temps-là, si j'ai bonne mémoire, vous étiez couturière, brodeuse ; vous donniez plus de coups d'aiguille que de coups de battoir, enfin.

— C'est vrai, monsieur.

— Vivat ! ça se trouve bien ! je me disposais à mettre moi-même une nouvelle garniture de boutons à mon gilet, dont les os sont à jour. Vous vous en acquitterez mieux que moi. Est-ce que vous voulez bien ?

— Mais.... certainement, » dit-elle en laissant un assez long intervalle entre les deux mots composant sa réponse.

Timothée était approvisionné de fil et d'aiguilles. Lucie se mit à l'œuvre.

Elle se retrouvait encore une fois assise près de sa fenêtre, travaillant comme naguère sur son même siège, à l'ombre de ses mêmes fleurs, sous ce même toit qui avait protégé ses plus riantes années, et mille douces idées s'emparèrent d'elle. Aussi elle se hâtait peu d'en finir.

Le jeune homme, à cheval sur une chaise, les deux coudes au dossier, la regardait travailler, donnant plus d'attention toutefois à l'ouvrière qu'à l'ouvrage.

Une conversation à bâtons rompus ne tarda pas à s'établir entre eux.

Timothée lui parla de l'état qu'il avait embrassé, de son patron, de ses espérances, du profit qu'il pouvait faire. Cependant depuis quelque temps il *chômait*.

Lucie lui demanda s'il avait été au bal, s'il avait dansé avec Julie Monicaud.

« Non, » lui fut-il répondu.

Elle en vint tout doucement à risquer quelques mots sur le bonheur qu'elle ressentirait à habiter encore son ancien logement, et que, s'il voulait le lui céder, elle en serait bien reconnaissante.

Timothée bondit sur sa chaise.

« Parbleu ! c'est une gageure. Et de quatre ! Vous êtes la quatrième personne qui me le demande.

— Pourquoi une gageure ? dit Lucie ; vous connaissez les raisons que j'ai d'y tenir.

— C'est vrai ; vous, c'est autre chose ; mais les autres, je n'y comprends rien. Croiriez-vous qu'on a été jusqu'à m'offrir une grosse somme d'argent ?

— Et vous avez refusé ?

— Sans doute.

— Vous y tenez donc bien ?

— Beaucoup ; plus que je ne puis dire.

— Et pourquoi ? »

La question était enfin posée, cette grande question à la solution de laquelle la jeune comtesse attachait tant d'importance.

Timothée n'y répondit d'abord que vaguement. Il avait un motif, un motif puissant, que jusqu'à présent Dieu seul et lui pouvaient apprécier. Pourtant, en faveur de sa jolie blanchisseuse, qui, si elle ne s'adressait pas encore, à son imagination d'artiste, commençait à s'emparer doucement de son cœur d'ouvrier, il allait peut-être laisser échapper quelque demi-confiance, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et Julie Monicaud parut.

C'était une brune assez piquante, au front bombé et luisant, aux pommettes écartées et saillantes, au nez en l'air. Il est à remarquer que, depuis Socrate, les nez retroussés, après avoir, par une échelle descendante ou ascendante, passé des philosophes aux favorites, sont tombés aujourd'hui dans le dernier discrédit. Il n'y a plus guère que quelques grisettes qui en portent.

Du reste, Julie Monicaud avait sur la tête un petit bonnet à rubans roses, sur ses épaules le tarian de rigueur, et à la main le panier sacramentel des blanchisseuses de fin.

Apercevant, près de l'entrée, le panier de Lucie, elle poussa un cri, s'élança, prit une chemisette, regarda la marque.

« T. B. ! s'écria-t-elle ; linge, rendu ! et ce n'est pas moi qui l'ai blanchi ! Qu'est-ce à dire ? Vous changez donc de blanchisseuse comme de chemise ! et, comme ça, sans avis au public ? » Puis se tournant vers la comtesse :

« Ah ! c'est donc vous, mademoiselle, qui me coupez ainsi l'herbe sous le pied, et à deux fins, sans doute ? »

L'œil menaçant, les tempes empourprées de colère, elle s'avancait vers Lucie, qui blémissait et tremblait dans un coin :

« Allons, Julie, taisez-vous et soyez raisonnable ! dit le maître du logis, en s'interposant entre elles d'un ton d'autorité. Est-ce que je ne suis pas

libre de faire blanchir mon linge par qui bon me semble ? S'il me plaît à moi d'avoir deux blanchisseuses !

— Pour trois faux cols ! interrompit Julie d'un air méprisant, en montrant le panier de sa rivale. Et mademoiselle monte quatre étages pour ça ! Faut-il être intrigante et meurt-de-faim !

— Au bout du compte, je ne vous ai pas prise à perpétuité ! reprit Timothée s'animant à son tour. J'ai des raisons pour m'intéresser à mademoiselle.

— Nous les connaissons, vos raisons.

— Elle est la parente d'un de mes amis.

— Elle sera bientôt la vôtre.

— Bref, vous blanchissez mal !

— Ah ! c'est donc ça ? poursuivit la Monicaud ; à la bonne heure ! Mais s'il est mal blanchi, votre linge, faites-le repasser par votre nouvelle protégée. Tenez, tenez, tenez ! Quelle belle pratique je perds là, mon Dieu ! je n'ai plus qu'à prendre le deuil et à me mettre les bras en sautoir. »

Tout en parlant, elle empoignait, pièce à pièce, le linge qu'elle venait d'apporter, le froissait, le triturait entre ses mains ; elle le jeta ensuite tout d'un tas, avec violence, dans le panier de Lucie.

Puis, paraissant se calmer ; comme par enchantement :

« Écoutez, Timothée ; chacun est libre, c'est vrai ; c'est la charte qui le dit ; mais si jamais, au grand jamais, maintenant je vous adresse la parole, c'est que le Napoléon de la colonne aura été embrasser Henri IV sur le pont Neuf, ce qui n'arrivera pas de sitôt, à moins d'un tremblement de terre. Adieu. »

Après cette magnifique péroration, elle sortit, non sans avoir, comme dernier adieu, lancé encore les éclairs de ses yeux noirs sur Timothée et sa nouvelle blanchisseuse.

La comtesse, peu faite à de pareilles émotions, semblait près de s'évanouir. La voyant ainsi frissonnante, décolorée, Timothée s'alarme ; il n'a chez lui ni sels ni flacons. Que faire ? Sans doute Lucie a besoin d'être délacée ; mais, respectueux envers elle, comme il ne l'a jamais été envers nulle autre, il n'ose, il va, il vient, il s'arrête, il perd la tête. Se souvenant du remède populaire, il se dispose à lui frapper dans la main ; cette main, il la trouve si mignonne, si blanche, si douce ! il n'ose encore ; il craint de la meurtrir par le rude contact de la sienne. Réduit à l'impuissance, il contemple avec anxiété ce pâle visage, en poussant des soupirs effrayants.

Tout à coup il y songe, n'a-t-il pas en sa possession le remède souverain en pareil cas, le vinaigre ; il court à une armoire, l'ouvre, en tire une burette, prend un linge, le premier venu, dans le panier de Lucie ; retourne à sa malade, s'agenouille près d'elle et lui imbibe le front, les tempes, les narines.

« Mais c'est de l'huile ! murmure Lucie. C'est bien de l'huile ! reprend-elle en secouant la tête et revenant tout à fait au sentiment de la vie. »

Et son évanouissement se termine par un fou rire, auquel Timothée lui-même finit par s'associer.

La connaissance était faite, et faite gaiement. Lucie ne craignait plus autant de prolonger le tête-à-tête. Le jeune sculpteur s'était montré vis-à-vis d'elle respectueux et réservé ; d'ailleurs, il lui fallait bien le temps de se remettre tout à fait ; puis, elle conservait l'espoir d'arriver, ce jour même, à la révélation du grand mystère.

Au moment de reprendre la conversation interrompue par l'arrivée de Julie Monicaud, sa pensée s'arrêta sur celle-ci :

« Pourquoi donc n'avez-vous pas été au bal où vous deviez retrouver cette Julie ? dit-elle ; vous vous seriez expliqués tous deux, comme c'était votre intention ; cela m'eût épargné une scène qui m'a fait grand'peur, je vous assure.

— Si je n'y ai pas été, c'est de votre faute, mam'zelle, répondit Timothée.

— Comment ?

— Sans doute. Je vous avais vue, j'ai pensé à vous, et ça m'a suffi pour ma soirée. Ah ! c'est que vous ne savez pas, moi, quand je me trouve seul, je suis songeur, songe-creux, si vous voulez ; l'amour m'entre d'abord par la tête. »

La noble comtesse se mordit les lèvres, très-désappointée du nouveau tour que prenait la conversation.

Malgré la modestie de son origine et son peu d'ambition, elle avait eu le temps de se façonner et de s'habituer aux mœurs élégantes, et se souciait fort peu de cette passion qui, à l'improviste, menaçait de s'allumer pour elle à un quatrième étage.

« Ah ! si je pouvais vous dire, poursuivit le jeune homme, quelles idées vous avez le don de faire naître en moi ! Jusqu'à présent, voyez-vous, je n'ai aimé de toutes les forces de mon cœur que dans un monde impossible. Celles que j'ai aimées, je les voyais, mais elles ne me voyaient pas ; je leur

parlais, mais sans espérer une réponse. Cela vous semble bizarre, inexplicable, n'est-il pas vrai ? Eh bien, il en est ainsi. Au lieu que vous, je puis vous approcher du moins ; votre regard peut répondre au mien, et votre parole à la mienne, et cependant vous me rappelez....

— Monsieur Timothée, interrompit Lucie en se levant, restons-en là, je vous prie ; vous finiriez par me faire aussi peur que votre Julie Monicaud ! Si vous tenez à m'être agréable, ne me parlez plus sur ce ton, et cessez de me regarder ainsi ! »

Timothée baissa la tête, puis, changeant tout à coup de contenance et de langage :

« A la bonne heure, mam'zelle Lucie : il sera fait selon vos ordres. Cependant ce n'était pas une déclaration que je vous adressais.... Vous m'avez mal compris... parce que... je me suis mal expliqué. Au fait, il n'est ni facile ni poli de dire à une jolie fille que ce que l'on aime en elle, ce n'est pas elle.

— Comment, ce n'est pas moi !

— C'est convenu, restons-en là, puisque ça vous fâche. Ce serait avoir trop de guignon que de perdre dans le même jour mes deux blanchisseuses ! Mais, à propos, où donc, demeurez-vous ? Vous ne m'avez pas donné votre adresse.

— Ne vous l'ai-je pas dit ? je suis votre Voisine.

— Oui, mais êtes-vous ma voisine de quartier ou de rue ?

— Et si je logeais dans la même maison ?

— Vraiment !

— Dans le même escalier ?

— Pas possible ?

— Au même étage ?

— Allons donc !... quoi ? le logement de cette pauvre mère Le Dentu, dont elle a été chassée par ce brigand de Béchereau ?... En effet, hier, j'ai entendu qu'on emménageait..., et c'est pour vous ?

— Oui, » répondit Lucie en souriant.

Mais le jeune homme ne souriait pas, lui ; sa figure s'était tout à coup contractée et assombrie :

« Ah ! si c'est vous qui êtes celle-là, mam'zelle, reprit-il avec un geste de répulsion, ça ne vous va pas de faire la prude ! C'est donc pour vous alors que ce gros monsieur chauve (il parlait de moi) a loué le local de madame Le Dentu ? C'est donc pour vous qu'il voulait me faire rompre mon bail,

afin d'établir une communication entre les deux logements ? Je comprends maintenant pourquoi vous étiez si désireuse de vous réinstaller ici ? Oui, c'est clair, il serait entré d'un côté, vous de l'autre ; on n'y aurait rien vu, et, grâce à la porte de communication.... fi !... Ah ! tenez, vous aviez tort de mépriser Julie Monicaud ; elle vaut mieux que vous ! elle y met plus de franchise du moins, et, j'en suis sûr, elle respecterait le logement qu'aurait habité sa mère défunte !

Sous cette apostrophe foudroyante, inattendue, Lucie se troubla ; c'est au plus si, d'une voix inarticulée, elle put répondre pour repousser les suppositions offensantes, mais vraisemblables, de Timothée.

Toute confuse, elle gagnait la porte sans qu'il cherchât à la retenir : à peine sur le seuil, rentrant aussitôt, la terreur peinte sur le visage :

« Quelqu'un ! s'écria-t-elle, quelqu'un !... Cachez-moi !... plus tard, je vous dirai... Mais renvoyez-le ! renvoyez-le ! »

Avant que Timothée, stupéfait de ce retour imprévu, se fût mis en devoir de la sauvegarder selon son désir, Lucie, qui connaissait les êtres du logis, s'était déjà réfugiée dans un grand cabinet noir pratique dans cette chambre, comme dans l'autre, sous la pente, du toit.

Elle venait de tirer sur elle la petite porte vitrée, lorsque l'autre porte, celle du corridor, s'ouvrant tout à coup, donna passage au bel Albert de la Londe.

« C'est encore moi ! dit celui-ci, en se contentant de saluer de la main le maître du logis.

— Et qui vous amène de nouveau ? lui demanda Timothée d'un ton bref. Puis il murmura à part : « Elle connaît donc aussi celui-là ? »

— Pardon si je vous dérange, reprit Albert avec une feinte courtoisie. Puis-je vous parler ? êtes-vous seul ? »

Et il désigna du doigt le panier laissé par Lucie.

« C'est le panier de ma blanchisseuse ; elle doit venir le chercher, répondit Timothée ; mais, si vous voulez passer dans l'autre pièce elle pourra, sans nous déranger, entrer et *sortir*. »

Il appuya fortement sur ce dernier mot, en élevant la voix.

Lucie profita de l'avis ; remerciant tout bas celui qui venait de le lui donner, elle sortit de sa cachette et regagna vivement l'hôtel de Mauduit, où elle arriva tout effarée, ayant grand'peine à se remettre de ces multiples émotions éprouvées par elle durant cette terrible matinée.

Comme j'étais au courant de l'affaire en qualité de confident, désirant connaître le résultat de l'entreprise, je ne manquai pas de me trouver chez elle à l'heure convenable.

« Savez-vous que vous m'avez compromise, et que l'on vous croit mon amant ?

— Qui ? moi ! répondis-je d'un air stupéfait, accompagné cependant d'un mouvement d'orgueil. Expliquez-vous, de grâce.

— Le temps me manque en ce moment ; mais vous dînez à l'hôtel ; au dessert, je vous conterai tout. »

Et elle me donna une nouvelle commission, dont je m'acquittai avec ma ponctualité ordinaire.

A l'heure du dîner, je fus exact. J'avais parfaitement réussi dans la négociation dont elle m'avait chargé ; je n'avais eu qu'à mettre à exécution les intentions généreuses et bienfaisantes de ma charmante comtesse. J'étais content d'elle et de moi ; elle m'honorait exclusivement de sa confiance, j'entraais de plus en plus dans son intimité. Du futur, on n'entendait plus parler depuis quelques jours ; je m'en réjouissais, lorsqu'à l'instant de nous mettre à table, Joséphine annonça M. Albert de la Londe.

En entrant, il fit une profonde salutation, et, s'adressant à la comtesse :

« Madame, lui dit-il de l'air le plus majestueux, j'espère que demain la mansarde sera libre et à votre disposition.

— Quoi ! Albert ! s'écria la comtesse en battant des mains, serait-il vrai !

— Je crois pouvoir vous en répondre.

— Et moi qui vous accusais !... Ah ! j'ai été injuste !... pauvre Albert ! Vous avez donc trouvé moyen de le décider enfin ? Mais comment ?

— C'est là mon secret.

— Allons, bon ! lui aussi a son secret. N'importe ! Soyez le bienvenu, vous qui m'apportez cette grande nouvelle !... Tenez votre promesse, beau neveu, je tiendrai la mienne. Une fois la mansarde à moi... à nous... nous y ferons une visite ensemble, et de là chez le notaire ! Quant au reste, eh bien ! le plus tôt sera le mieux ! »

Et elle lui tendit gracieusement sa main, qu'il baisa.

Ce jour-là, je l'avoue, je fis un très-mauvais dîner.

V. — Escarmouches. — Sortie intempestive de la garnison.

Tandis que Lucie s'échappait de sa cachette et rentrait à l'hôtel, M. de la Londe et Timothée Brisson, enfermés tous deux dans la chambre à coucher de ce dernier, entamaient le colloque suivant :

« Monsieur, je reviens pour cette même affaire.

— Parbleu ! monsieur, je m'en doutais.

— Êtes-vous devenu plus raisonnable ?

— Non, monsieur.

— Mais enfin, cria Albert en lui jetant un regard furibond, vous avez donc résolu de me pousser, à bout ? Prenez garde ! »

L'ouvrier soutint le regard du dandy sans s'émouvoir. Celui-ci haussa les épaules avec un geste de dédain, et, toujours armé de sa cravache châtelaine, il fit quelques pas dans la chambre en la brandissant, comme pour se donner une contenance. Timothée crut deviner la marche de la pensée de son visiteur au mouvement oscillatoire de la cravache, qui allait en s'augmentant progressivement.

« Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ? » Saisissant alors un bâton ferré placé près de son lit, il le fit tourner entre ses doigts avec une prestesse et une dextérité merveilleuses.

« Qu'est-ce que cela signifie ? dit le gentleman en plaçant sa cravache sous son bras, sans cesser d'avoir la main dessus cependant.

— Cela signifie, dit l'artisan, mettant fin à la rotation de son bâton, le posant à terre et s'en servant comme de point d'appui, à la manière des lutteurs, cela signifie, monsieur, qu'une première fois vous m'avez menacé de ce petit bijou ; je ne vous l'ai point brisé sur la figure par égard pour l'œuvre de l'artiste ; aujourd'hui, si pareille fantaisie vous reprend, prenez garde à votre tour !

— Il me menace ! » s'écria Albert, et, par un mouvement irréfléchi, il brandit de nouveau sa cravache, sans la diriger toutefois vers son adversaire.

Timothée recommença tranquillement son moulinet.

« Et dire qu'on ne peut se battre avec ces gens-là !

— Pourquoi pas ? Admettez-vous donc seulement qu'on puisse les battre, ces gens-là ? Est-ce l'arme qui vous manque ? un bâton n'est pas si difficile à trouver. D'ailleurs, c'est la mode aujourd'hui, même parmi les *modernes*. »

Il disait vrai, et le bel Albert lui-même en était la preuve ; car il s'était distingué tour à tour dans les salles d'escrime et dans celles de pugilat, où il

était regardé comme un coryphée du double genre.

« Oh ! si j'osais !... murmura-t-il, les dents serrées.... mais un duel au bâton.... et avec un ouvrier !

— Plaît-il ? ne faut-il pas avoir été reçu bachelier es lettres pour faire votre partie ? Je suis fâché de ne pas être resté plus longtemps au collège.

— Au collège !... répéta Albert en relevant la tête ; il a été au collège ! et s'adressant au jeune sculpteur avec plus de calme et même avec une sorte de bienveillance : Vous avez donc reçu quelque éducation ? On peut donc se battre avec vous sans trop se faire moquer de soi ?

— J'ai fait ma quatrième. Dame ! voyez si le *Cornélius Nepos* et les *Conciones Ciceronis* suffisent à conférer le droit de donner ou de recevoir un coup de bâton.

— Le bâton ! le bâton ! reprit Albert avec un mouvement de dégoût. Ah ! si seulement vous saviez tenir une épée !

— J'ai six-mois de salle. »

Ils se rapprochèrent, et, par une concession réciproque, il fut convenu que le lendemain on se rencontrerait au bois de Vincennes. Albert apporterait deux épées de même forme et de même longueur ; Timothée, deux bâtons ferrés de même, poids et de hauteur égale. On tirerait au sort de quelle arme on ferait d'abord visage ; puis, après un temps marqué de première lutte sans résultat décisif, il devait suffire de la réclamation de l'un des deux adversaires pour changer le genre du combat.

Après ce pacte bizarre entre le dandy et l'ouvrier, Albert partit en se disant : « Le drôle aura là vie dure s'il en réchappe ! »

Timothée s'habilla, se fit beau ; il alla chercher des amis pour leur payer à dîner, et fut avec eux d'une gaieté étourdissante.

Après le dîner, on fit un tour à Mabile. La première personne qu'il y vit, ce fut Julie Monicaud. Il l'invita à danser, mais elle tourna le dos sans lui répondre. Il n'en dansa pas moins, mettant tout en train autour de lui, comme d'habitude, régaland de punch toute sa bande, puis il disparut, sans que ses amis pussent assigner, une cause à son départ.

Ils le cherchaient encore qu'il était déjà chez lui, dans le grand fauteuil de sa chambre à coucher, plongé dans ses réflexions et récapitulant sa journée.

« Qui l'aurait cru, se disait-il, une jeune fille d'une apparence si modeste ?... Eh bien ! oui, ce sont celles-là qui en font plus que les autres.... et il lui faut deux galants à cette demoiselle.... pas moins.... car ce blondin à la cravache en est aussi.... Ah ! il ne l'aura pas, ma mansarde ! même quand il

devrait me tuer demain !... Je vais faire un testament.... Mon oncle a six cents francs à moi. Je les laisserai, ainsi que mon mobilier, à cette brave mère Le Dentu, mon ancienne voisine, que notre corsaire a mise sur le pavé ; je lui donne tout, à la condition que le mobilier ne changera pas de place, et qu'elle viendra finir mon bail ici.... C'est une honnête femme, elle.... Elle ne se prêtera pas à servir les intrigues de Mlle Lucie ! Lucie ! oui.... je commençais à l'aimer.... et bien fort ; ce n'est pas étonnant.... Comment ne m'y serais-je pas laissé prendre ? Ses traits étaient ceux de l'ange, et parfois même sa figure s'éclairait comme celle de l'*autre*. »

Portant alors les yeux vers son mystérieux cabinet : « Si je meurs, toi seulement, tu auras ma dernière pensée, reprit-il. C'était offenser le ciel que de songer à un autre amour ! »

Il se leva, puis, tirant une petite clef suspendue à son cou par un cordon de soie, il ouvrit la porte du cabinet, y entra, et une demi-heure après, quand il en sortit, sa figure était radieuse, son œil étincelait : l'enthousiasme rayonnait sur la figure de l'artiste, ses traits avaient pris un caractère d'élévation étrange ; toutes les puissances généreuses et poétiques de son âme, et qu'il tenait si souvent comprimées, venaient de faire irruption et de se refléter, vives et ardentes, sur sa belle physionomie. Il était noble, il était grand, il était inspiré. Il venait de communiquer avec l'*ange* !

« Et j'ai pu les comparer !... balbutiait-il dans une espèce d'exaltation fiévreuse. Blasphème ! impiété ! O mon Dieu ! donnez-moi le talent, soufflez-moi le génie, accordez-moi la gloire ! la gloire ! que j'en parfume, que j'en couronne, l'autel que je lui élève dans le secret de ma pensée ! Mais la gloire, ce n'est pas les bras croisés qu'on peut l'atteindre et la saisir. Essayons. »

De nouveau il ouvrit le cabinet aux arcanes ; il tira à lui et fit rouler dans la chambre un petit échafaudage de forme basse et carrée, soutenant l'ébauche informe d'une statue d'argile.

Cette statue, de petite dimension, représentait une jeune femme, peut-être une nymphe, assise sur un tronc d'arbre renversé. Le tronc d'arbre, placé ainsi horizontalement, n'était pas la partie brillante, de l'œuvre ; il ressemblait volontiers à une bûche de fond, et même, vu la matière plastique, à une bûche économique.

Du reste, les draperies, légères et onduleuses, disposées avec goût et sobriété, promettaient de bien s'agencer ; le mouvement du corps était

heureusement venu, calme sans roideur, gracieux sans affectation, et la tête revêtait déjà un caractère d'expression douce et touchante.

« Essayons ! répéta l'enthousiaste. Ai-je besoin du modèle ? La mémoire chez moi suppléera au regard. »

Et il pétrit sa glaise, et il saisit son instrument de labeur.

Mais d'abord il voulut que l'espace fût resplendissant autour de lui. Tout, sous sa main, devint lumineux : les moules de vases antiques, de coupes byzantines, se transformèrent en lampes, les bouteilles vides en flambeaux.

Au milieu de cette illumination générale, il contempla avec l'enivrement de l'espérance le chef-d'œuvre futur ; il s'en approcha comme sous l'influence d'une respectueuse terreur ; il essaya, mais son agitation trop vive faisait trembler l'instrument dans sa main, des éblouissements passaient devant ses yeux. Il jeta là ses ébauchoirs et ses spatules de bois.

Il se rassit et rappela à lui ses rêves de gloire et d'amour.

Il voulait revoir l'ange, et c'était Lucie qui se présentait encore à lui. Il retombait du ciel sur la terre.

En historien fidèle et sincère, je dois avouer qu'en ce moment l'imagination du jeune sculpteur n'était pas surexcitée seulement par ses tendances habituelles à l'exaltation rêveuse ; d'autres causes moins poétiques y poussaient aussi ; et les effets qui allaient s'ensuivre, la réaction prête à s'opérer dans ses idées, devaient s'attribuer moins à l'*insanitas vatium* qu'au punch Mabile et au dîner fait avec ses amis.

Pour rompre avec la pensée qui l'obsédait, Timothée se promenait à grands pas dans sa mansarde, lorsque, passant de sa chambre à coucher dans sa pièce d'entrée, il entendit remuer un meuble dans l'appartement de sa voisine.

« Lucie y est donc ? »

Il prêta l'oreille, les mêmes bruits se répétèrent ; on ouvrait, on fermait les tiroirs, « Est-elle seule ? »

Il écouta de nouveau.

Des petits pieds semblaient glisser sur le parquet carrelé, mais le son d'une parole n'arrivait pas jusqu'à lui.

« Elle est là, près de moi, songeant à ses amours sans doute, se dit-il. Parbleu ! je suis bien bête de l'avoir prise au sérieux. Je lui ai fait de la morale, des reproches.... à quoi bon ! Est-ce que j'ai fait de la morale à Julie Monicaud ? Elles se valent cependant.... J'aurais dû les traiter de même ! »

Il gagna sa balustrade pour, y boire de l'air regarder les étoiles.

C'était par une de ces belles soirées tièdes de la fin de juillet.

Lucie avait laissé sa fenêtre légèrement entr'ouverte, et maintenue seulement par l'extrémité de l'espagnolette.

L'artiste, ou plutôt l'ouvrier, porta les yeux de ce côté.

Sur les petits rideaux suspendus le long du vitrage, il vit se dessiner l'ombre d'une femme en toilette de nuit ; elle était occupée à peigner ses longs cheveux.

Le punch Mabile opérait. Timothée prit pour une heureuse et joyeuse inspiration la lâche pensée qui lui traversa tout à coup la tête.

« Quoi ! je dois me battre demain.... à cause d'elle.... avec un de ses galants ! Je peux être tué, tué parce qu'il leur convient de faire servir ma mansarde à l'usage de leurs amours !... et je ne me vengerais pas d'elle et de lui, quand l'occasion s'offre si belle ! D'ailleurs, est-ce donc une Lucrèce ? »

Il escalada la balustrade, posa doucement le pied, non sans péril pour lui, sur la rigole de plomb régissant le long de la toiture, atteignit la fenêtre, l'ouvrit brusquement, s'élança dans la chambre et se trouva face à face avec une vieille matrone, maigre, délabrée, ridée, éraillée, au nez crochu, au menton saillant, qui poussa un cri de chouette, et dont le visage bistré disparut un instant sous un flot de cheveux gris.

L'audacieux jeune homme resta pétrifié devant cette tête de Méduse.

Cette tête de Méduse, ce nez crochu, ce flot de cheveux gris, dont la gracieuse silhouette, dessinée sur les rideaux de la fenêtre, l'avait si traîtreusement, et au risque de sa vie, poussé à la tentation, c'était la bonne mère Le Dentu, son ancienne voisine.

« Eh quoi ! c'est vous, mon garçon ? S'il est permis d'entrer ainsi chez les gens ! » Et après avoir rallié tant bien que mal ses cheveux épars, et s'être enveloppée modestement de sa courte-pointe : « Bon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? que venez-vous faire à une telle heure et par un tel chemin, chez une femme seule ? »

Timothée mentit de son mieux. Il croyait le logement encore inhabité.... il avait entendu du bruit.... il avait vu, à travers, la vitre, comme le reflet d'une lanterne sourde.... il avait cru que des voleurs s'y étaient introduits ; puis il se hâta, pour sortir d'embarras, de devenir questionneur à son tour.

« Mais vous-même, mère Dentu, comment vous trouvez-vous ici ?

— Par un coup du ciel, mon fils, lui répondit-elle ; grâce à une bonne dame charitable, à une grande dame qui a su que j'avais eu des malheurs....

Mme la comtesse de Mauduit.... rien moins que ça.... une comtesse !

— La comtesse de Mauduit !... s'écria Timothée retombant dans une seconde stupéfaction ; plaît-il ? celle qui veut faire abattre la maison ?

— Je ne sais si elle veut la faire abattre, mais enfin elle a dépêché vers moi, dans le petit garni où je m'étais réfugiée, un monsieur très-bien, d'une figure avenante, et qui, quoiqu'un peu corpulent, a tant couru pour me retrouver, qu'il en était essoufflé, le digne jeune homme. »

(Le jeune homme très-bien, c'était encore moi.)

« N'est-ce pas un gros monsieur chauve ? interrompit vivement Timothée.

— Un peu gros, un-peu chauve ; oui.

— Habit bleu, gilet blanc, cravate noire, bottes vernies ?

— Justement.

— Ah ! le vieux scélérat ! »

(Le vieux scélérat, c'était toujours moi, de même que le jeune homme très-bien. J'étais jeune aux yeux de Mme Le Dentu, vieux à ceux de Timothée.)

« Qu'est-ce que ça signifie ? reprit ce dernier, frappant du pied et tombant de surprise en surprise en retrouvant ainsi tous les assiégeants de sa mansarde ralliés autour de Lucie. Je m'y perds ! Mais enfin, poursuivit-il à voix haute, ce logement n'appartenait pas à Mme de Mauduit !

— A qui donc alors ? demanda Mme Le Dentu.

— Eh ! parbleu, à.... à ma blanchisseuse !

— Votre blanchisseuse ! Julie Monicaud ?

— Non, une autre.... une autre qui l'occupait.

— Permettez, mon garçon, vous le disiez inhabite. »

Timothée vit qu'il s'était fourvoyé.

« C'est-à-dire inhabité aujourd'hui, reprit-il en hésitant, parce que.... comme on a emmenagé hier seulement.... vous comprenez....

— Non, je n'y comprends rien.

— Ma foi, ni moi non plus ! »

Et le jeune sculpteur rentra chez lui la tête bouleversée.

Sa visite nocturne à sa voisine Mme Le Dentu fut le dernier événement de cette journée.

VI. — Combat. — Deux blessés. — Le vainqueur mis en fuite. — Un parlementaire mactriavéliste.

La comtesse était encore devant sa fenêtre, regardant sa mansarde, bercée de cette douce idée qu'elle allait lui appartenir, mais ne pouvant comprendre par quels moyens ingénieux Albert avait pu réussir. Elle se sentait ravie de cette réussite qui faisait cesser son rôle travesti, un peu inconvenant peut-être pour une patricienne qui portait dans ses armoiries trois merlettes sur champ d'azur ; et cependant un certain regret s'y mêlait.

Elle ne se rappelait pas avoir eu des émotions aussi vives, aussi fréquentes que celles éprouvées par elle depuis le moment de sa mise en campagne. L'uniformité fatigante de sa vie en avait été rompue. Elle avait craint, elle avait espéré, elle avait agi. La lutte l'avait contrainte à faire usage de ses forces. : le mouvement ressemble quelquefois au bonheur. Que vat-elle faire maintenant pour occuper ses loisirs ?

Un désir vif et continu, un souhait ardent, passionné, celui de rentrer en possession de sa chère mansarde, avait jusqu'à présent servi d'aliment à sa pensée ; ce désir exaucé, que lui restera-t-il ?

Ainsi, le découragement nous prend souvent au moment, même où vont se réaliser nos espérances les plus caressées.

Comme elle flottait dans cette vague disposition d'esprit, dans cette pénombre qui cerce toujours nos joies d'ici-bas, un domestique lui remit une lettre. Elle reconnut l'écriture.

« Je vais donc savoir, » dit-elle.

Et, pensive, inquiète, troublée, elle regarda quelque temps la suscription de la lettre, mais sans briser l'enveloppe, trouvant encore, par suite de ce même état inexplicable de son âme, un certain plaisir à prolonger son doute.

Enfin elle rompit le cachet et lut :

« Belle tante, vous l'avez voulu ; j'ai dû, pour vous complaire, tenter tous les moyens, même les plus extrêmes ; j'ai été jusqu'à compromettre ma dignité d'homme du monde ; mais il fallait vous obéir. Je crois avoir pleinement réussi ; on l'affirme du moins. Cependant je pense que vous ne pourrez occuper la mansarde avant quelques jours. Je profite de ce retard apporté encore à mes désirs les plus véhéments pour faire un petit voyage indispensable.

Soit dit entre nous, bien bas, je serais honteux de paraître aujourd'hui devant vous ; je craindrais trop de m'attirer quelques-unes de vos piquantes

moqueries.

Quoique parfois très-exigeante et quelque peu capricieuse, vous êtes bonne, je le sais, et vous n'aimez pas les *noirceurs*.

C'est pour cela, belle tante, que je me garderai bien, d'ici à quelque temps, d'aller jouer auprès de vous le rôle ridicule de chevalier de la triste figure.

Votre affectionné,

ALBERT DE LA LONDE. »

La comtesse ne comprit rien à la lettre. En voici l'explication, sur laquelle je passerai rapidement.

Dès le grand matin, Timothée s'était costumé de son mieux : parure des grands jours, petite redingote noire, gilet et cravate de soie ; puis il s'était rendu, non chez le plus brave, mais chez le plus élégant de ses camarades d'atelier. Il tenait avant tout à ce que le corps des ouvriers sculpteurs fût dignement représenté dans le combat qui allait avoir lieu.

Arrivé sur le terrain avec son témoin, lequel portait ainsi que lui un bâton ferré, en guise de canne, il n'avait pas tardé à voir s'arrêter une voiture de louage à quelque distance. Deux hommes en étaient descendus.

Selon les conventions, on tira au sort de quelle arme on ferait d'abord usage. Le hasard favorisa de la Londe, qui sortit de dessous son manteau deux petites épées jumelles.

Après quelques passes d'essai, Albert se fendant tout à coup à fond, allongeant le fer avec vigueur, atteignit son adversaire en pleine poitrine, sous la mamelle gauche, et, baissant la pointe de son épée, il attendit qu'il tombât.

Cependant Timothée ne bougea pas.

La lame avait glissé le long des côtes, et, quoiqu'elle eût pénétré fort avant, n'avait fait qu'un office de selon du sein à l'épaule ; à peine si, aux deux extrémités de la blessure, une tache de sang rougissait la chemise.

Invoquant son droit, Timothée demanda sa revanche au bâton.

Cette fois, Albert comprit qu'il avait affaire à un partenaire d'une force au moins égale à la sienne. Il se tint d'abord à la parade, guettant l'occasion de porter un coup droit, décisif, lorsqu'il se sentit effleuré au visage.

Rendu furieux alors, il se précipita sur son adversaire ; mais celui-ci, avant même d'être touché, venait de tomber sur le sol.

La blessure faite par l'épée dû dandy était plus grave qu'on ne l'avait supposé d'abord. Le fer, en glissant, avait été sous l'épaule entamer l'artère axillaire ; du moins telle fut la déclaration d'un médecin accouru sur-le-champ de Fontenay-sous-Bois.

Il n'en pouvait réchapper, au dire du même docteur.

Le blessé fut transporté dans le fiacre, et son témoin le reconduisit dans sa mansarde.

Rentré chez lui de son côté, et se disposant à réparer le désordre de sa toilette, Albert se regarda dans une glace et poussa un cri d'horreur. Le bâton de l'ouvrier, en effleurant sa figure, avait ricoché et laissé trace depuis le haut de l'orbite de l'œil jusqu'à la base du nez. Une affreuse ecchymose lui mulâtrait une partie de la face, et c'étaient là ces *noirceurs* sur lesquelles il plaisantait, avec tant d'à-propos, dans sa missive à Mme de Mauduit.

Un lion de vraie race peut-il, portant encore l'empreinte du bâton qui l'a frappé, se montrer, dans Paris sans mourir de honte ?

L'élégant Albert jugea prudent de s'éloigner, pour laisser à sa balafre le temps de s'effacer et à Timothée celui de mourir.

Le soir même, il était sur un chemin de fer et allait cacher sa disgracieuse blessure dans quelque solitude de province.

Ce fut un profond chagrin pour la comtesse quand elle apprit par quels moyens son futur avait tenté de rendre la mansarde vacante, et quels avaient été les résultats de la tentative. Elle ne pouvait s'en consoler.

« Quoi ! ce brave jeune homme mourrait, se disait-elle, et à cause de moi ! Il mourrait, parce qu'une sainte pensée m'est venue et que j'en ai poursuivi : la réalisation, trop follement peut-être ! Oui, je fus coupable, et je me repens d'y avoir trop persévéré ; je me repens d'y avoir attaché plus d'importance que je n'aurais dû le faire. Pourtant, est-ce ma faute ? Avais-je dit à ce spadassin de le tuer ? Je commence à le croire, oui, M. de Mauduit avait raison de ne pas aimer son neveu. »

Elle voulut avoir sur-le-champ des nouvelles du blessé. Mais comment faire ? Envoyer Joséphine c'eût été dévoiler au mourant la comédie jouée autour de lui, et qui s'était dénouée à ses dépens d'une façon si terrible. Ses autres domestiques ne lui inspiraient aucune confiance pour pareille mission ; il aurait fallu les mettre dans le secret.

Au milieu de ses perplexités, la comtesse me fit demander ; j'accourus aussitôt.

Après conciliabule tenu à nous deux, il fut décidé que j'irais aux informations chez la bonne femme Le Dentu ; que celle-ci, grassement payée à cet effet, donnerait ses soins au malade, en s'adjoignant une garde pour le veiller la nuit. D'abord, je dus passer chez le médecin de la comtesse, le docteur Laguerre, et l'emmener avec moi.

L'excellent docteur était absent ; je lui laissai un mot, mais en mon nom seulement, ayant soin, pour l'activer et l'allécher, de lui dire qu'il s'agissait d'un pauvre diable qui peut-être ne pourrait jamais lui payer ses honoraires.

Je me transportai à la rue Saint-Claude, chez la mère Le Dentu ; je la trouvai en pleurs, rendue de fatigue et maudissant ces *gueusards d'hommes*, qui ne savent que faire le mal.

Elle n'avait pas attendu la consigne ; déjà sa nuit s'était écoulée près de son cher voisin, et, après avoir pris une heure de repos, elle se disposait à retourner à son poste.

Je songe alors à la garde-malade ; je descends chez le portier pour avoir recours à sa bonne volonté ; il était seul dans sa loge, ne pouvait sortir, et je me vis forcé d'aller moi-même courir le quartier à la recherche d'une vieille femme.

Après trois heures de marches et de contre-marches, de retour près de la comtesse, j'eus enfin la douce satisfaction de lui annoncer que toutes ses bonnes intentions avaient été remplies. Le docteur espérait. Cependant une forte hémorragie s'était déclarée ; là le péril, et l'on risque d'être à court de linge et de charpie.

Secondée par Joséphine, la comtesse passa le resté de la journée à effiler de la toile et à confectionner des bandages et des compresses.

Le soir, elle me remit un paquet qui aurait suffi aux besoins de toute une salle d'hôpital. Il me fallut encore le porter moi-même, et sur-le-champ.

« N'importe, me disais-je, on s'habitue à moi, on m'apprécie, on compare ; mon rival est absent et pourrait bien se laisser oublier. Mes affaires sont en bonne voie. »

Celles du malade y étaient aussi. Au bout de trois jours, l'habile docteur répondait de lui.

Quand j'apportai cette grande nouvelle à la comtesse, elle en sauta de joie, m'embrassa et donna son châle bleu à Joséphine.

Joséphine et moi nous devînmes écarlates tous deux, elle de vanité, moi de bonheur, et de vanité peut-être aussi.

Un matin que j'avais été, comme d'habitude, aux informations-près de Mme Le Dentu, la bonne vieille me dit que Timothée désirait me voir.

« Quoi ! m'écriai-je, malgré mes recommandations, vous lui avez donc parlé de moi ? »

Elle voulut nier d'abord et rejeter le tout sur le docteur ; mais je connaissais la discrétion de celui-ci : elle fut forcée d'avouer.

« Je n'ai pu me retenir, dit-elle ; vous êtes si bon ! et il vous connaissait si peu !... Vous allez venir, n'est-ce pas ? »

Je ne me souciais guère de cette visite ; elle devait naturellement provoquer des explications dont je n'espérais pas me tirer à mon honneur ; je promis vaguement pour un autre jour, appuyant mon demi-refus sur les prescriptions du médecin, qui interdisait les émotions à son malade.

Quand je parlai de cet incident à Mme de Mauduit :

« Pourquoi ne pas satisfaire à son désir ? me dit-elle ; voyez-le, il le faut. Il peut avoir quelque chose d'important à vous confier... son grand secret, qui sait !... »

Au préalable, nous nous mîmes à composer ensemble un petit roman vraisemblable, ou à peu près, que je devais opposer, sous forme de réponse, aux questions présumées du jeune homme.

Le lendemain, je me présentai chez lui, et sans trop de répugnance. Dans une pensée machiavélique, j'avais résolu d'arranger les choses de façon à faire tourner la confidence à mon bénéfice. Décidément, j'adorais la comtesse. La sensibilité déployée par elle dans cette dernière circonstance avait achevé de lui gagner mon cœur.

Timothée m'accueillit assez froidement. Il me remercia toutefois de l'intérêt que j'avais semblé prendre à lui, et me chargea même de témoigner de sa gratitude à Mme de Mauduit, qui lui avait envoyé son médecin.

Puis, laissant soudainement faire irruption à la pensée qui l'obsédait, il en vint à me demander des éclairassements sur une foule de choses qui faisaient et devaient faire brouillard dans son esprit.

D'abord, il ne pouvait comprendre par quel hasard singulier la comtesse, qui voulait acheter la maison pour la faire abattre, et M. de la Londe et moi, qui tous deux a dons manifesté l'intention de louer la mansarde, nous nous trouvions liés dans une même partie, en poursuivant un but si différent.

Ce qu'il ne pouvait s'expliquer surtout, c'était comment il se faisait que le logement voisin, retenu en premier lieu par moi seul, destiné ensuite à Mlle Lucie, sa blanchisseuse de fin, eût définitivement été rendu, par la

Comtesse, qui n'y avait aucun droit, à Mme Le Dentu, qui l'occupait précédemment. Tout cela, disait-il, lui semblait un écheveau énigmatique, mêlé de telle sorte que les fils se rompaient sous ses doigts quand il essayait de les débrouiller.

« Rien de plus simple au monde, mon jeune ami, lui répondis-je, et si vous voulez me prêter un moment de : grande attention, votre écheveau va se placer de lui-même sur le dévidoir, et le mot de l'énigme vous sautera aux yeux. »

Je réfléchis quelques secondes, pour bien me remettre en mémoire le roman prémédité, et je repris

« Lucie, votre blanchisseuse, comme Vous l'appellez, est la filleule de Mme de Mauduit, qui lui porte le plus tendre intérêt. La mère de Lucie, vous le savez sans doute, a longtemps habité le logement que vous occupez. Sa fille, sous l'influence d'un, sentiment d'amour filial qui l'honore, était possédée d'un ardent désir d'y rentrer. La comtesse, par bonté d'âme, résolut de l'en remettre en possession en lui ménageant cette douce surprise. Je fus envoyé à la découverte. La place était prise par vous ; vous refusiez de la rendre ; je crus bien faire en m'emparant du moins de celle qui restait vacante ! Ce *mezzo termine* n'agréa pas à la comtesse ; elle pria M. Albert de la Londe d'essayer d'une nouvelle tentative. De sa non-réussite, il résulta entre la comtesse et lui une querelle tellement vive, que, poussée à bout par les railleries de son prétendu, la comtesse lui déclara et jura ses grands dieux que certain mariage projeté n'aurait lieu qu'alors seulement qu'il serait parvenu à la satisfaire au sujet de cette mansarde. Le reste, vous le devinez.... la visite de la comtesse, les faux prétextes mis en avant par elle, par moi, pour vous décider....

— Oui, je devine ! s'écria en m'interrompant le jeune ouvrier, qui, redressé sur son lit, m'écoutait avec avidité.... Mais alors, Lucie serait innocente !

— Innocente.... de quoi ? demandai-je de l'air le plus ingénu.

— Oh ! pardon ! pardon ! reprit-il avec une vive émotion. C'est que j'avais supposé d'abord.... Oh ! je fus injuste, bien injuste ! »

Et il retomba sur son lit en se couvrant la figure de ses deux mains.

A ces divers symptômes assez significatifs, il me fut facile de comprendre que notre jeune protégé n'était pas resté insensible aux charmes de sa jolie blanchisseuse. Un pareil rival ne me préoccupait guère ; celui-là devait s'effacer de lui-même.

Je me hâtai, pour me précautionner contre l'autre, d'aborder la pensée machiavélique de mon rôle.

« Écoutez-moi encore, repris-je. Vous voyez donc que de la conquête de votre mansarde dépend la solution d'une question importante, le mariage d'une grande dame ! J'ai eu confiance en vous, mon jeune ami ; je vous ai tout dit ; eh bien, si vous conservez pour Mme la comtesse de Mauduit quelque reconnaissance de l'intérêt qu'elle vous a témoigné dans cette dernière et fâcheuse circonstance, gardez votre logement pour vous, pour vous seul.... vous êtes bien ici.... grand air.... vue superbe.... achevez-y votre bail, résolument, obstinément ; ne souscrivez à aucune condition ; c'est le plus grand service que vous puissiez rendre à la comtesse, qui plus tard, soyez en sûr, vous en saura gré.... et moi aussi..

— Non, je ne la céderai pas !... Y ai-je jamais songé ? me dit-il en me regardant d'un œil étonné ; je la garderai.... pour moi pour moi seul !... Cependant, à moins que.... »

Il laissa sa phrase inachevée.

« Point de concession ! poursuivis-je : car si la comtesse épousait jamais cet Albert (ceci est confidentiel entre nous), elle deviendrait la plus malheureuse des femmes. L'est emporté, prodigue, libertin, querelleur ; vous en savez quelque chose.

— Oh ! je le déteste, lui !

— Si vous le détestez, vous ne pouvez vouloir que la comtesse, cette bonne comtesse, qui s'est intéressée à vous, l'épouse, n'est-ce pas ? »

Il ne me répondit que par un mouvement d'épaules. Puis, hochant la tête en se parlant à lui-même :

« N'importe, dit-il, je garderai ma mansarde !

— Très-bien ! mon jeune ami ; gardez-la ; nous nous entendons. »

Cette fois, mon rôle de parlementaire ne m'avait pas été inutile.

Je me levais pour m'éloigner, il me retint d'un geste.

« Mais, dites-moi donc, monsieur, comment se fait » que Mme la comtesse ait disposé ainsi en faveur de *mère Dentu* du logement de Lucie ?

— Par une raison fort simple, répliquai-je sur-le champ, car nous avions encore prévu cette question : Lucie, par je ne sais quel motif, a refusé d'habiter le logement que j'avais retenu, et que sa marraine venait de faire meubler à son intention. Son état de blanchisseuse a cessé de lui plaire ; il l'exposait à trop de risques, dit-elle. La veille même de votre affaire avec M. de la Londe, elle vint prier la comtesse de la prendre à son service.

Aujourd'hui elle reste chez Mme de Mauduit en qualité de femme de chambre.

— Femme de chambre !... murmura le malade ; pauvre Lucie ! Et c'est moi qui.... »

Ses paupières se gonflèrent, sous les larmes qu'il essayait de retenir.

« Mon jeune ami, lui dis-je, cette conversation vous fatigue en se prolongeant. Je reviendrai vous voir. »

De nouveau, je me disposais à le quitter, quand, me saisissant le bras avec force :

« Et Lucie, me dit-il ; Lucie, monsieur.... ne viendra-t-elle pas aussi ?.... Oh ! il faut que je la voie ! il faut que je lui demande pardon, car vous ne savez pas quels ont été mes torts envers elle !... Il faut qu'elle me pardonne ; il faut que je l'entende me le dire ! cela vaudra mieux pour ma guérison que tout le reste !... Elle viendra, n'est-ce pas ?... »

— Mais.... je n'ose vous le certifier.... une jeune fille.... Je ne sais si la comtesse le permettra.

— Ah ! je le savais bien que votre comtesse n'était pas bonne comme vous le dites ! s'écria-t-il ; elle a l'air faux et fier !... Elle me menaçait d'un procès.... Si elle m'a envoyé son médecin pour me guérir.... c'était bien le moins ! elle m'avait auparavant envoyé son amant.... pour me tuer !

— Jeune homme ! jeune homme ! lui dis-je d'un ton de réprimande.

— Mettons que je ne sais ce que je dis, à la bonne heure ! c'est égal, votre comtesse, je ne la prise guère.... surtout si elle est capable de défendre à Lucie.... Mais vous, monsieur, qui avez l'air si bienveillant, je vous en supplie, dites-le-lui, à Lucie, que, je désire la voir ! D'ailleurs, reprit-il d'un ton d'autorité, elle a encore du linge à me rendre, et nous avons notre compte à régler. »

De retour chez la comtesse, après lui avoir fait part du succès qu'avait eu notre roman :

« Le plus drôle, ajoutai-je en riant beaucoup, c'est qu'il veut vous revoir, vous demander pardon ! Il croit votre présence indispensable à sa guérison. Le pauvre garçon s' imagine que vous ne pouvez lui refuser cette faveur. J'ai même promis d'intercéder pour lui ; mais soyez tranquille, belle dame, je me charge de lui faire entendre raison et de vous dispenser de cette nouvelle visite.

— Ne prenez pas cette peine, me répondit la comtesse en baissant la tête : j'irai ! »

VII. — Changement de tactique et de terrain. — Arsenal de la mansarde. — Embuscade.

A quelques semaines de là, par une riante matinée du mois de septembre, dans une de ces délicieuses îles Saint-Maurice, jetées près de Charenton au confluent de la Seine et de la Marne, deux jeunes gens, un vrai couple d'amoureux, isolés du monde entier, bien plus encore par la pensée que par l'eau du fleuve, achevaient, assis sur la mousse au pied d'un grand peuplier, un modeste et frugal repas.

Autour d'eux, épars, étaient des instruments de pêche, un album de dessinateur, le panier aux provisions, alors fort léger, même la redingote et la cravate du jeune homme, ainsi que l'écharpe de barége elle petit chapeau de paille, tout simple, de la jeune fille.

Qu'il faisait beau ce jour-là ! le ciel était pur, un vent léger tempérant la chaleur ; de roses vapeurs s'élevaient de la rivière, les oiseaux chantaient, les insectes bourdonnaient, la nature était en joie, le soleil présidait à la fête et tamisait, à travers le feuillage agité des arbres, ses rayons d'or sur nos deux insulaires, dont les figures animées resplendissaient au milieu de cette zone mobile d'ombre, et de lumière.

Le repas fini ; la jeune fille s'occupa à faire rentrer dans le panier-les restes du festin. Le jeune homme, changeant de place, prit ses crayons et se mit à dessiner le grand peuplier sous lequel ils avaient déjeuné.

« Ce sera un souvenir, dit-il ; ah ! je voudrais voir cet album rempli de souvenirs pareils ! mais il ne faut pas trop demander au ciel. »

Et un léger nuage passa sur son front.

« Que ferai-je pendant que vous dessinerez ? dit la jeune fille. Oh !... j e le sais !... j e vais lire à haute voix.

— Où trouver un livre ? nous n'en avons pas apporté, dit le jeune homme. »

Elle fit un signe dont le sens était : Ne vous inquiétez pas, revint s'asseoir près du dessinateur, tira doucement du panier à provisions un petit volume, l'ouvrit, et, à la lecture du titre seul, tous deux se regardèrent en souriant, avec un frémissement de bonheur.

C'était le *Voyage autour de ma chambre*, du comte Xavier de Maistre.

De temps en temps, tandis qu'elle lisait, le dessinateur suspendait son travail pour mieux l'écouter. A son tour elle s'arrêtait parfois dans sa lecture pour examiner les progrès du dessin. Ils ne se disaient mot alors, dans la

crainte de se distraire ou de laisser évaporer ce rêve d'amour qui les enivrait, mais leurs âmes étaient si bien à l'unisson qu'elles conversaient entre elles.

Le dessin et la lecture achevés :

« Je devrais, par reconnaissance, dit le jeune homme, faire aussi le portrait de ce saule qui vient de nous abriter durant ces doux moments :

— Mais, à ce compte, votre album deviendrait une forêt ! d'autant plus, ajouta-t-elle, que vous devez quelque reconnaissance aussi aux arbres des boulevards de Paris.

— C'est vrai ! »

Et il sembla rentrer dans sa rêverie, dont il ne sortit qu'en entendant, sa compagne lui dire :

« Vous savez que vous m'avez promis une leçon de pêche : je la réclame, et tout de suite. »

Ils prirent deux lignes, coupèrent l'île dans sa largeur, se dirigeant vers une petite anse, où, disait-on, la rivière était très-poissonneuse.

Leur pêche fut peu abondante cependant ; mais la jeune fille, ou la jeune femme, pensait ne s'être jamais tant amusée de sa vie.

Par les soins du jeune homme, qui était bon rameur, il y avait là un bateau amarré au rivage. Ils purent donc compléter la partie par une promenade en rivière.

Comme ils remontaient la Marne, le jeune homme à l'avant, jouant des avirons, sa compagne à l'autre s'abaextrém que *et* uité donnant doucement aux impressions de bien-être qu'elle recevait, elle contemplait, rêveuse, la surface ridée de l'eau, brillantée, pailletée par toutes les clartés duciel, ou que, les yeux fermés, elle savourait l'air frais qui lui arrivait à la figure, un second bateau, chargé de monde, et qui descendait rapidement le courant, les croisa.

Un hurra s'éleva aussitôt à l'autre bord, et de vives et railleuses apostrophes s'en échappèrent.

« Ohé !... Timothée !... c'est là ton genre de travail à présent ? La rame te fatigue donc moins le bras que la spatule ou le riffloir ! Excusez ! une nymphe de la Marne avec lui !... et elle n'est pas en marbre celle-là ! Laissez donc ! elle l'a été. Le Pygmalion de la rue Saint-Claude a trouvé moyen d'animer sa statue ! »

Puis, une voix moins forte, mais plus aiguë, reprit :

« Tiens, c'est vous, la belle blonde ? C'est ici que vous venez laver votre linge ?... Hein ! dites donc, ne vous avais-je pas prédit que vous deviendriez sa parente ? »

Dans son premier mouvement de surprise, en reconnaissant Julie Monicaud et quelques-uns de ses camarades d'atelier, Timothée laissa faiblir la rame entre ses mains. Durant une minute, le courant l'entraînant dans le sens de l'autre bateau, il sembla naviguer de conserve avec lui, comme pour ne rien perdre de la bordée dirigée contre eux.

Enfin, ses bras reprirent force et vigueur, il se maintint en place, laissa les autres descendre, et lorsqu'il les eut vus disparaître, en poussant des cris, sous une des arches du pont de Charenton, décrivant une courbe, il regagna l'anse poissonneuse d'où sa compagne et lui étaient partis.

En rentrant dans l'île, Timothée avait l'air triste et sombre ; Lucie, au contraire, n'avait rien perdu de son premier enjouement.

« Je sais bien à quoi vous pensez et ce qui vous rend chagrin, lui dit-elle ; mais un jour ou l'autre, il fallait s'attendre à semblable rencontre ! »

Et Lucie, ne songeant qu'à le distraire, lui toujours rêveur et préoccupé, ils revinrent s'asseoir à cette même place où ils avaient déjeuné si gaiement.

Oui, c'est bien Lucie, la fiancée du bel Albert, la noble veuve du comte de Mauduit, qui s'est ainsi aventurée à courir les champs sous la dangereuse protection du jeune ouvrier sculpteur.

Comment tous deux en sont-ils arrivés là ? Il nous faut, pour en donner l'explication, jeter un regard rétrospectif sur les événements accomplis durant ces quelques semaines.

La comtesse, soit par pitié, soit par un de ces motifs qui se cachent si profondément, dans le cœur des femmes, avait résolu de porter au malade ce pardon qu'il implorait.

Ce jour-là, ce n'est plus sous forme de blanchisseuse qu'elle se présente à lui. Elle a revêtu le costume à la fois simple et coquet d'une femme de chambre de bonne maison. N'était-elle pas au service de la comtesse de Mauduit ?

En entrant dans la chambre du convalescent, Lucie le trouva étendu dans son fauteuil, pâle, abattu, et cet abattement, cette pâleur, loin de nuire à Timothée dans l'esprit de la visiteuse, lui donnaient un certain air de distinction, qu'elle n'avait pas encore remarqué en lui.

La distinction est volontiers malade chez nous.

Il sommeillait. Ses longs cheveux en désordre, mais naturellement bouclés, son col découvert, mais blanc et de forme gracieuse, encadraient avec bonheur sa figure d'artiste.

Lucie le contempla quelques instants et se sentit émue de plus de pitié que jamais.

La pitié n'est pas de l'amour, dit la chanson. Non sans doute, mais elle y peut mener : ils s'accroissent l'un par l'autre, et c'est là que gît la sainteté de l'amour et la preuve qu'il existe en lui une essence immatérielle et divine. Toutes nos sensualités d'ici-bas s'attiédissent devant la souffrance ou l'infortune ; l'amour vrai, l'amour seul grandit à leur contact.

Timothée s'éveillant, regarda Lucie ; il lui sourit, mais sans témoigner aucune surprise. Il venait de rêver d'elle et croyait à la continuation de son rêve.

A peine revenu à lui, il implora un pardon qu'elle lui accorda sur-le-champ et du fond du cœur ; mais il sembla en douter encore. Pour le rassurer complètement et toujours par pitié pour son état de souffrance, en signe de bon accord, elle lui tendit la main.

Cette main, il s'en empara, et comme il la tenait serrée dans les siennes plus longtemps qu'il n'était convenable peut-être, elle essaya de la retirer ; mais à chaque mouvement qu'elle fit pour y parvenir, une contraction de douleur passa sur la figure du malade. Risquera-t-elle d'accroître le mal qu'elle est venu conjurer ? Elle se résigna donc et laissa sa main prisonnière.

Qui ne connaît l'influence du toucher, cette grande puissance magnétique ? La science nous dit que deux substances, de chaleur et de nature différentes, rapprochées l'une de l'autre, tendent à s'assimiler. S'il en est ainsi pour les corps inertes, là où il y a vie et pensée l'assimilation pourrait bien s'étendre aux sentiments de l'âme.

Quand vous reverrai-je, Lucie ? lui dit Timothée, lorsqu'il comprit enfin qu'il allait être forcé de donner la liberté à sa captive.

— Je ne dépends plus de moi, vous le savez, lui répondit-elle, toujours dans l'esprit de son rôle. D'ailleurs, ai-je une raison maintenant pour revenir ici ? N'y songeons plus.

— Il faut cependant que je vous revoie, Lucie ! Écoutez : mon médecin m'a autorisé à me lever. Je suis hors de danger. Demain, sans doute, je pourrai sortir.... Si nous nous rencontrions dans un endroit bien isolé.... où

l'on ne pourrait nous voir ?... Au boulevard Beaumarchais, par exemple.... à la nuit tombée ?

— Y pensez-vous, monsieur ? perdez-vous la tête ?

— Pourquoi ?

— Mais c'est un rendez-vous que vous me demandez-là ?

— Certainement, c'est un rendez-vous ! S'il y a un autre moyen de nous revoir, indiquez-le-moi.

— Mais je ne suis pas libre, vous dis-je.

— Vous serez libre un jour ou l'autre.... Qu'est-ce qui n'a pas une heure à soi, tôt ou tard ? Ainsi, c'est convenu ; demain je vous attendrai au coin de la rue Ménil montant, du côté des chantiers. Je vous attendrai demain, après-demain et l'autre après-demain, et les jours suivants et toujours, jusqu'à ce que je vous aie revue ! »

Dans ce moment, Mme Le Dentu entra. Elle venait savoir si son voisin, si son malade avait besoin d'elle.

« C'est bien convenu, n'est-ce pas ? dit-il en s'adressant de nouveau à Lucie, qui s'éloignait. »

Lucie ne répondit pas.

Mme Le Dentu la reconduisit jusqu'à l'extrémité du corridor, et là, posant mystérieusement son doigt sur sa bouche :

« J'ai à vous parler, ma chère enfant. Ah ! je vous reconnais bien.... Mais, miséricorde ! qu'êtes-vous donc devenue depuis tantôt quatre ans ?... Votre mère était ma voisine et mon amie. Vous parle-t-elle encore de moi ?

— Je l'ai perdue, dit Lucie.

— Ah ! pauvre chère femme !... Dieu ait son âme ! »

Et elle fit le signe de la croix.

« Mais il ne s'agit pas de ça, reprit-elle, j'ai à vous entretenir en secret. Entrons chez moi. »

Quand elles se furent assises : « Ma belle petite, vous êtes au service de Mme de Mauduit.... je le sais.... Timothée me l'a dit. Je me suis déjà présentée en vain plusieurs fois chez elle. Chargez-vous, je vous prie, de lui faire mes remerciements, à la bonne chère dame.... Dieu ait son âme !... non !... pas encore pour celle-là.... Ce que je veux dire, c'est que, ayant appris que Mme la comtesse est désireuse de savoir ce que renferme le cabinet aux merveilles de notre jeune ami, je me suis appliquée à la satisfaire. »

Cette fois, Lucie prêta l'oreille attentivement.

« Eh bien ? dit-elle.

— Eh bien ! poursuivit la vieille, j'ai profité d'un moment où le cher malade dormait, pour regarder à travers le trou de la serrure.

— Mais c'est très-mal ! interrompit Lucie.

— Il n'est pas mal, mon enfant, de vouloir prouver sa reconnaissance à sa bienfaitrice.

— Mais vous n'avez rien dû voir ! ce cabinet-là est sombre comme l'autre ; du moins, il eh était ainsi de mon temps.

— C'est possible, ma petite, mais maintenant il est éclairé par une lucarne donnant sur la rue, et j'ai vu parfaitement....

— Ah ! s'écria Lucie, les yeux grands ouverts, et qu'une ardente curiosité rendait complice de l'indiscrétion qu'elle venait de blâmer. — Et ce cabinet, que renferme-t-il ?

— Rien, absolument rien, ma chère petite, du moins qui vaille la peine de s'en inquiéter. Ce que j'ai vu, c'est une mauvaise statue représentant un diable noir... ou quelque chose de pareil, puis un petit canon en cuivre. Voilà tout. C'est égal, faites-en part à votre dame. »

Lucie pensa d'abord que le diable noir était simplement une œuvre commencée du jeune sculpteur, à laquelle il travaillait en secret. Mais y avait-il là une raison suffisante pour qu'il tînt si fort à sa mansarde ? Elle n'y comprenait rien. Quant au petit canon de cuivre, ses suppositions allèrent plus loin et furent d'une bien autre gravité.

Elle avait entendu parler de ces amas d'armes faits par quelques conspirateurs dans l'attente de l'émeute. Timothée serait-il affilié à une société secrète ? Pourquoi non ?

Cette idée la fit tressaillir. Elle n'en persévéra que davantage dans la résolution déjà irrévocablement prise par elle de ne plus le revoir, de renoncer à la mansarde, de rompre enfin à tout jamais cette intrigue, qui pouvait la couvrir de ridicule et mettre en péril sa réputation.

Deux jours s'écoulèrent, durant lesquels Timothée cessa d'exister pour elle.

Le troisième jour, ce rendez-vous donné lui revint à l'esprit ; elle ne put s'occuper d'autre chose.

Cette idée que chaque soir le pauvre garçon, à peine remis de sa blessure, l'attendait, et vainement, au coin de la rue Ménil montant, l'obsédait..

Le quatrième jour, comme j'étais auprès d'elle, radieux et plein d'espoir plus que jamais, carie futur, on ne savait ce qu'il était devenu :

« Mon ami, me dit-elle, j'abuse vraiment de votre complaisance, mais j'ai encore un nouveau service à vous demander. Rassurez-vous, celui-ci sera le dernier de ce genre, je vous le certifie.... Désormais, vous n'entendrez plus parler de cette folie. »

Effectivement, elle me tint parole. Je n'en entendis plus parler ; ce qui n'empêcha pas la folie de suivre son cours.

Quand elle m'eut raconté, comme complément à ses autres confidences, et son entrevue avec le malade et le rendez-vous assigné par celui-ci :

« Je pense bien qu'il se sera lassé d'attendre, ajouta-t-elle ; cependant, trouvez-vous ce soir à l'endroit désigné, et si, contre toute raison, il y était revenu, dites lui, je vous prie, qu'il perd son temps, et que Lucie elle-même vous a chargé de le lui signifier. »

Je ne savais qu'obéir à cette voix-là. Vers les huit heures du soir, je me rendis donc au boulevard Beaumarchais ; le jeune homme y était. Je m'acquittai de ma commission, en essayant toutefois d'adoucir, à force de politesse, ce qu'elle pouvait avoir de sévère.

« Quoi qu'elle dise et qu'elle fasse, j'ai promis à Mlle. Lucie de l'attendre, me dit-il, et je l'attendrai.... toujours ! »

Le cinquième jour, Mme de Mauduit fut dans une agitation perpétuelle ; elle ne pouvait tenir en place et se plaignait de maux de tête très-violents. Joséphine ne l'avait jamais vue si méchante.

Le sixième, après être restée enfermée toute la journée, sans doute par suite de son indisposition, elle sortit secrètement, à la brune, de son hôtel, prit un fiacre, et se fit déposer rue des Filles-du-Galvaire, en face la rue de Ménil montant, dont elle n'était séparée que par la largeur du boulevard.

Dévorée du désir de savoir si l'*obstiné*, malgré sa déclaration formelle, n'avait pas manqué à ce rendez-vous qu'il s'imposait volontairement à perpétuité, se glissant le long des arbres, non sans effroi, car une presque solitude, régnait autour d'elle, elle se risqua bientôt jusqu'au milieu de la chaussée, épiant si quelque ombre ne se mouvait pas au coin de la rue de Ménil montant.

N'apercevant rien, elle prit confiance et se rapprocha doucement, pas à pas, ne craignant guère d'être vue de celui qu'elle ne voyait pas elle-même.

Comme elle était ainsi aux aguets, deux hommes de mauvaise mine, et à moitié ivres, apparurent derrière elle, lui barrant la route du côté de la rue du Calvaire. Elle s'effraya tout à fait cette fois et courut devant elle, au hasard, sans savoir où elle allait.

Timothée, rigide observateur de sa consigne, se trouvait à son poste. Au moment où il s'y attendait le moins, il sentit un petit bras frémissant se glisser sous le sien. Etonné, il regarde : c'est Lucie, Lucie tremblante, qui vient chercher protection près de lui.

Que dirai-je ?... A ce rendez-vous, d'autres succédèrent. Chaque jour Lucie découvrait en Timothée une instruction, une délicatesse de cœur qu'elle s'étonnait de trouver sous une enveloppe qui lui avait paru si frivole d'abord. Mais la frivolité même, l'enjouement de l'ouvrier, étaient loin de lui déplaire.

Qu'on se le rappelle, Lucie avait été élevée au fond d'une province, au milieu d'une population religieuse et grave ; les malheurs de sa famille étaient venus comprimer encore les élans de sa gaieté naturelle. Jeune fille, l'isolement et le travail avaient été son partage ; jeune femme, le monde élégant s'était ouvert devant elle, mais avec ses figures étrangères sur lesquelles elle ne pouvait inscrire un nom ami. Plus tard, un double deuil l'avait enveloppée.

Aujourd'hui, tout ce qu'elle a de jeunesse au cœur se réveille et fait irruption ; une vie nouvelle, une vie de mouvement, de mystère et d'amour vient d'éclorre pour elle ; avide d'émotions, elle y jette follement le présent et l'avenir, sans vouloir même prévoir comment finira son rêve.

La comtesse réclame du ciel cette part de plaisir qui devait de droit revenir à l'ouvrière.

C'est peu des promenades, le soir, le long des arbres ; il leur arrive d'aller ensemble, par les temps pluvieux, chercher un abri dans quelque théâtre populaire.

Là, du fond d'une baignoire, Lucie assiste à quelque grande bataille du Cirque-Olympique ou à quelque féerie merveilleuse de l'Ambigu ou de la Gaîté. De ces spectacles, qui lui étaient restés inconnus, elle sort éblouie, assourdie, exaltée par l'odeur de la poudre et croyant à la magie.

Une fois, elle osa affronter les concerts du café Turc, cherchant à fuir les regards sous quelque dessous de pont, ou dans l'un de ces bosquets obscurs éclairés seulement par des feux d'artifice et de mousqueterie que le célèbre Julien faisait servir alors d'accompagnement obligé à ses quadrilles.

Elle osa plus. Craintivement suspendue au bras de son guide, courbant le front, et le voile sur les yeux, elle s'aventura, spectatrice seulement, spectatrice d'un instant, dans un de ces bals publics si renommés, semblable

à une brebis égarée au milieu d'une bande de loups, à une nymphe de Diane tombant à l'improviste dans la réunion trépignante des Ménades.

En dépit du monde et des distinctions sociales, la grisette, quatre ans enfermée sous sa coque de grande dame, aspirant l'air, la lumière et le bruit, brisait sa chrysalide pour essayer ses ailes, qu'aucun souffle impur n'avait encore ternies cependant.

VIII. — Le petit canon de cuivre. — Éclaircissements. — Traité de paix et d'alliance.

Un soir qu'ils s'étaient rencontrés à leur rendez-vous habituel du boulevard, c'était deux jours avant leur promenade aux îles Saint Maurice, Lucie trouva Timothée plus grave et plus solennel que de coutume. Son maintien, son geste, l'air de sa figure, annonçaient qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire.

« Qu'y a-t-il donc ? lui demanda-t-elle avec une sorte de terreur.

— J'ai une grande proposition à vous faire, lui répondit-il ; le bonheur de notre vie peut dépendre de votre réponse ; et lui pressant doucement le bras, noyant son regard dans le sien :

— Lucie, cette mansarde dans laquelle vous avez tant désiré entrer, pourquoi ne l'habiterions-nous pas à deux ?

— Expliquez-vous plus clairement, dit-elle d'un ton presque impératif et en sentant sa terreur redoubler.

— Oh ! ne me supposez pas une mauvaise pensée, reprit-il. Lucie, vous pouvez devenir ma femme !... à ce mariage un seul obstacle s'oppose.

— Ah !... dit la comtesse en retenant un sourire, et sans peine, car son cœur battait bien fort ; — et cet obstacle vient de votre côté ?

— Expliquons-nous franchement, reprit Timothée. Dieu a permis que chacun ait confiance dans son avenir ; c'est une consolation qu'il a donnée par avance aux pauvres comme aux impuissants ; eh bien ! moi, à tort ou à raison, je crois avoir du talent, je crois que j'en aurai plus encore et que je me ferai un nom. Ce nom, je suis forcé de lui porter respect avant même qu'il soit venu. J'épouserais volontiers Lucie la blanchisseuse ; mais Lucie la femme de chambre, ça me sonne mal à l'oreille ; ainsi donc quittez le service de votre comtesse, reprenez votre ancien état..... j'en aimerais

mieux un autre cependant, et vous serez madame Brisson. Cela vous va-t-il ?

— Je vous remercie, monsieur Timothée, de vos bonnes intentions, et j'en suis touchée, je vous assure, répondit Lucie, dont la voix s'altérait ; mais je ne puis me séparer de la comtesse.... pas encore, du moins. D'ailleurs, il est plus sage d'attendre, je crois.... la misère ne vaut rien en ménage.... Qui sait, peut-être la fortune sourira-t-elle bientôt à vous.... ou à moi.

— La fortune ! mais je la tiens, Lucie ! je puis là tenir, du moins, interrompit-il ; et si je la repousse, c'est pour vous, c'est que je veux vous conserver votre mansarde, c'est que je ne veux la rendre qu'à vous ! L'homme à la cravache, le dandy, le prétendu de votre comtesse enfin, je l'ai revu. Cette fois, pour me faire déloger, il a recours à des moyens plus pacifiques ; il m'offre six mille francs !... comptant ! J'en aurais douze, peut-être, si je les voulais. Douze mille francs ! c'est une fortune, j'espère ! Mais non, vous tenez à votre mansarde !

— Pauvre Timothée ? dit-elle, touchée au fond de l'âme de cette marque d'abnégation. Vous m'aimez donc bien, que pour moi vous pensiez à refuser une pareille somme ?

— Dame ! voyez Lucie. Il ne faut pas être dans la misère pour se marier, dites-vous ; eh bien ! si vous le voulez, cet argent est à nous. Je vais aller trouver mon dandy.....

— Gardez-vous-en, au nom du ciel !

— Pourquoi ?

— Mais.... c'est que.... la comtesse serait forcée d'épouser cet Albert....

— Eh bien ?

Eh bien ! elle ne l'aime plus !... non.... elle ne l'a jamais aimé véritablement. »

Elle prononça ce dernier mot avec une profonde conviction.

Essayant alors de faire, un détour dans la route difficile où elle se trouvait engagée :

« Mais vous, monsieur Timothée, dit-elle en affectant de reprendre un ton d'insouciance, comment, vous céderiez votre mansarde ? Je pensais que cela vous serait impossible. N'avez-vous pas un grand intérêt mystérieux qui vous y retient ?... ce cabinet terrible !

— Ce grand intérêt, Lucie, dit-il, je suis prêt à vous en faire aussi le sacrifice. Tenez, voici la clef de ce cabinet mytérieux dont vous parlez....

Prenez-la ; vous me la rendrez quand vous serez ma femme. Alors, vous saurez tout, car pour sa femme on ne doit avoir rien de caché.

— Il me semble, dit Lucie en repoussant la clef qu'il lui offrait, que lorsqu'on a des aveux à faire, c'est plutôt avant qu'après le mariage ; cela est plus loyal du moins. Ah ! ce n'est pas que je demande une confiance. Je, n'y ai pas de droits encore.... puis, ce terrible secret, je crois le connaître à peu près ; c'est une statue à laquelle vous travaillez.

— Non, Lucie, ce n'est pas cela seulement.

— C'est donc le petit canon de cuivre ?

— Quoi ! vous savez ! qui donc a pu vous instruire ?...

— Que vous importe ! Mais que signifie chez vous cette arme de guerre ?

— Une arme de guerre ! une longue vue, une lunette d'approche ! car ce n'est pas autre chose. Ah ! tenez, oui, vous avez raison, je dois tout vous dire maintenant, et non plus tard, et s'il vous fâche que j'aie aimé, avant de vous connaître, dans ce monde impossible dont je vous parlais, vous ne pourrez me reprocher du moins d'avoir cherché à vous abuser. »

Il lui conta alors comment, à défaut d'un amour vivant qui le prît au cœur, il avait d'abord amusé son imagination par des passionnements insensés pour des œuvres de Pradier et de Delaroche ; puisque, un jour, comme il essayait une lunette qu'un de ses amis venait de lui apporter, il avait vu, loin de sa mansarde, mais dans son horizon cependant, une jeune femme, belle de la beauté qu'il avait rêvée, revêtue de cette grâce naïve qui lui semblait ne pouvoir appartenir qu'aux œuvres de l'art. Elle résumait en elle, la nymphe du sculpteur et la sainte du peintre. Toutes deux s'étaient fondues et animées pour lui en un seul être.

Quand le soleil éclairait tout autour d'elle, et ses jardins et son habitation, il la voyait venir s'asseoir près d'un balcon à grillages dorés, et là, sous un fronton grec qui couronnait sa fenêtre, entre deux hauts tulipiers élancés du fond du jardin, elle lui apparaissait à travers ce cadre de verdure comme une divinité, comme une gracieuse madone dans sa niche de pierre, ornée de feuillage et de fleurs.

Cette jeune femme, par une douce fatalité dont il ne pouvait trouver l'explication, avait sans cesse les yeux tournés de son côté ; on eût dit qu'elle l'appelait à elle. Il l'avait aimée.... avec frénésie, avec délire, il ne s'en défendait pas. Après avoir épuisé en vain deux mois de recherches pour la voir de près, il s'était contenté de la rapprocher de lui par sa lunette ; il avait essayé de la modeler. Cette lunette, cette statuette, à peine en voie

d'exécution, c'étaient là les trésors qu'il tenait enfermés si précieusement dans son cabinet mystérieux ; c'était là ce grand secret qui l'attachait invinciblement à sa mansarde. Partout ailleurs, était-il sûr de pouvoir la contempler ainsi, puisque de sa balustrade elle échappait déjà à sa vue.

« Aujourd'hui, dit-il en achevant son récit, cette douce image s'est peu à peu effacée de mon esprit, et vous avez pris sa place, Lucie, car vous lui ressemblez. Oui, vous lui ressemblez ! De là vint ce mouvement de surprise dont je fus saisi, lorsque pour la première fois je vous vis arriver chez moi ; de là vint peut-être que je vous aimai si vite ; mais n'en soyez pas jalouse, car je ne l'ai qu'aperçue, elle, et l'amour qui nous arrive par les yeux seulement ne trouble que la tête. Vous, c'est bien différent ! Ainsi, reprenez cette clef, qui vous est un garant que je renonce à la revoir.... Et maintenant, vous n'avez qu'à dire un mot pour que je cède même notre mansarde à un autre.... Voulez-vous être ma femme ? »

Il s'arrêta alors tout palpitant d'anxiété, attendant une réponse.

Lucie garda le silence quelques instants. Elle prit la clef, toutefois.

Non moins émue que lui, elle contint dans son cœur « joie enivrante que venait de lui faire éprouver cet hommage rendu à sa beauté.

Remise un peu de son émotion :

« Timothée, pour quelques jours encore, n'exigez pas de moi une réponse définitive, sur ce qui nous concerne. Occupons-nous d'abord des propositions que vous a faites M. Albert de la Londe. Écoutez-moi bien et croyez fermement que les paroles que vous allez entendre ont ici la valeur qu'elles auraient étant prononcées par la comtesse elle-même. Il Vous offre six mille francs pour que vous lui cédiez votre logement, dites-vous ? Eh bien, allez le trouver, et à votre tour, et au nom de Mme de Mauduit, de sa part, offrez-lui vingt mille livres de rente, s'il veut renoncer à tout jamais à la possession de la mansarde. »

Timothée resta stupéfait, les bras ballants, la bouche béante.

« Comment !... Quoi !... dit-il, tout ahuri de la proposition, vingt mille livres de rentes pour qu'il renonce à ce qui ne lui appartient pas ?

— Oui, pour qu'il renonce à la mansarde.... et à la comtesse, ajouta-t-elle tout bas.

— Elle est donc bien riche, votre comtesse ?

— C'est la moitié de sa fortune.

— Mais, chère Lucie, êtes-vous sûre d'y voir clair et de ne pas rêver debout ? Voudra-t-il me croire ?

Puis, après un moment de réflexion :

— Non ! dit-il, non ! je n'irai pas !

— Vous refusez ?

— Je refuse ! Au bout du compte, que me font les amours de ce fat et de votre grande dame ? Tous deux sont venus se jeter à la traverse de notre bonheur. Je garderai ma mansarde, je la garderai pour moi seul, s'il le faut ; mais je ne veux revoir ni votre comtesse, qui s'oppose à notre mariage, ni votre dandy, que je déteste, non parce qu'il a failli me tuer, mais parce qu'il est cause, lui aussi, que je vous ai soupçonnée.... Je vous le répète, je n'irai pas !

— Vous avez peut-être raison, monsieur Timothée ; cette entrevue entre M. Albert et vous.... c'était folie que d'y penser. La comtesse fera choix d'un autre messenger.... »

Effectivement, le lendemain, porteur d'un acte notarié, je me présentai chez le rival que je me flattais encore de supplanter avant peu.

Ma proposition faite, l'ex-futur sauta en l'air. Il prit ensuite le papier, le lut et se calma tout à coup.

Malgré ses airs éventés et ses semblants d'amour, M. Albert de la Londe possédait d'instinct un système profond et ingénieux au moyen duquel il soumettait ses passions les plus vives à un simple calcul d'arithmétique. Ce qu'il lui manquait de cervelle dans la tête, il l'avait dans le cœur. Nul ne raisonnait ses sentiments mieux que lui.

« Ah ! ah ! dit-il, il paraît que ma belle tante se soucie peu de moi et prend le parti de me restituer la moitié de l'héritage pour que je renonce à l'héritière. A la bonne heure ! ne faut-il pas toujours obéir aux dames ! »

Il passa sa main dans ses cheveux, releva sa cravate en ajoutant : « Parbleu ! j'aurai du malheur si, avec vingt mille livres de rente, je ne trouve pas un mariage un peu plus sortable. » Puis, tout en signant l'acte d'un air délibéré : « Je parierais que quelque adroit séducteur a profité de mon absence pour se faire adorer, dit-il. »

Je rougis, malgré moi, et je saluai involontairement.

Enfin, le jour suivant, un dimanche, eut lieu entre Lucie et Timothée cette fameuse promenade à Saint-Maurice, dont le bat apparent était une partie de pêche et de batelet, et qui, dans le cours de la journée, devait amener pour l'ouvrier sculpteur des événements plus imprévus encore que la rencontre de Julie Monicaud et de ses compagnons.

Une fois les deux amants rentrés dans l'île, l'enjouement était revenu à Lucie, non à Timothée, resté rêveur : cette rêverie, il en avait ressenti des accès même durant les douces émotions de la matinée ; le bonheur s'y était mêlé, mais sans effacer cependant de sa pensée certaines traces d'inquiétude.

Cette disposition datait chez lui de l'avant-veille, de ce moment où Lucie, après avoir reçu ses confidences et ses aveux, avait refusé de répondre à sa proposition de mariage pour ne s'occuper que des intérêts de la comtesse.

Les discours de la jeune fille lui avaient alors paru si étranges qu'il ne pouvait se les expliquer. Quelque chose d'insaisissable se passait en elle qui jetait comme une ombre sur son amour, sans le refroidir cependant.

Il adorait Lucie ; il lui semblait qu'il l'aimait depuis de longues années, qu'il l'avait toujours aimée, qu'il n'avait jamais aimé qu'elle ; mais plus ce sentiment prenait de force en son cœur, plus il s'irritait en songeant que Lucie n'avait pas semblé le comprendre. Elle n'avait témoigné que peu de joie quand il avait parlé de, l'élever jusqu'à lui.... lui artiste ! lui dont le nom devait être célèbre un jour !

Si elle avait accueilli si froidement l'offre de sa main, qu'avait-elle donc voulu, qu'avait-elle espéré de leur liaison ? Lucie est une honnête fille pourtant, noble par le cœur comme par la pensée, » se disait-il ; il n'en doutait, mais dans cette pensée il y avait quelque chose qui lui échappait.

Tandis qu'il se livre à ses réflexions, trois heures sonnent à l'horloge d'Alfort.

« Il faut partir, lui dit Lucie, et, précipitant le pas, elle le devance. »

Ils quittent l'île, en traversant le pont du moulin qui communique à la route de Saint-Maurice.

A peine sur la route, elle se plaint d'une fatigue subite, d'une sorte de courbature qui la tient paralysée. Timothée se dispose à courir à Charenton pour en ramener un véhicule.

Dans ce moment, au bout de l'avenue, le bruit d'une voiture se fait entendre.... un omnibus sans doute. Ils l'attendent. Non.... c'est un fiacre.... tant mieux !

La voiture approche de plus en plus, et au lieu de deux haridelles, ce sont deux coursiers fringants qui se montrent.... c'est un élégant coupé.

Timothée, désappointé, se damne ; Lucie pousse un cri de joie, et, sur un signe d'elle, le cocher s'arrête.

« Que faites-vous ? dit Timothée.

— C'est la voiture de madame, répond-elle ; je me rappelle, en effet, que Jacques devait aller aujourd'hui à Saint-Maur conduire une amie de la comtesse.

— Et vous allez monter dans cette voiture ?

— Pourquoi pas, puisqu'elle retourne à l'hôtel, et à vide. Elle ne pouvait vraiment arriver plus à propos.

— Ainsi nous devons donc nous séparer, Lucie ? reprend tristement le jeune homme.

— Bien au contraire. Le cocher nous a vus ensemble, à quoi cela ressemblerait-il ? nous aurions l'air de nous cacher.

— Mais si votre maîtresse savait....

— Oh ! elle est si bonne femme ! D'ailleurs, Jacques sera discret. »

Pendant ce temps, Jacques, descendu de son siège, avait ouvert la portière de la voiture. Lucie y monta, et, après elle, Timothée, qui ne savait que penser. Il n'ignorait pas pourtant qu'entre les gens d'une même maison de pareils services se rendent volontiers ; mais il ne reconnaissait pas là Lucie, sa douce, son honnête Lucie. Il s'y perdait.

De Charenton à Paris, celle-ci fut d'un laisser-aller, d'une gaieté loquace, active, qui ne lui était pas ordinaire ; elle affecta de parler de ses temps d'épreuves et de misère, de son double état de couturière et de blanchisseuse, et de Julie Monicaud ; mais du mariage, pas un mot.

Timothée, au contraire, resta silencieux. Il la regardait avec un étonnement mêlé d'angoisse.

Au milieu du faubourg Saint-Antoine : « Il est prudent que je descende ici, lui dit-il ; pour cette fois nous allons nous quitter... nous quitter, Lucie ; et après cette heureuse journée passée presque entière en tête-à-tête, j'ignore encore la réponse que Vous me réservez ; car pas une parole n'a été échangée entre nous touchant.... notre mariage ? »

Il acheva sa phrase avec une sorte d'effort désespéré.

« Notre mariage ? répondit-elle avec un calme souriant, qui ressemblait, à s'y méprendre, à cette froide quiétude de l'indifférence ; vous savez bien, monsieur, que cela ne me regarde pas ; tout dépend de ma maîtresse.... qu'elle y consente.... Et.... au fait, pourquoi ne viendriez-vous pas tout de suite lui demander son consentement ?... Elle est de belle humeur depuis hier, car elle est débarrassée de M. de là Londe. Profitez de la circonstance. »

Timothée resta étourdi sous le coup.

« Quoi ! y songez-vous ? que j'aïlle ainsi chez elle, dans sa propre voiture.... que j'arrive avec vous ? mais c'est vous compromettre !

— Oh ! elle se doute bien de quelque chose ; mais elle est si bonne ! répéta-t-elle. Allons, osez, je vous y engage. D'ailleurs, vous lui devez bien une visite de remerciement.... Ne vous a-t-elle pas envoyé son bon docteur ? Venez, je le veux. »

Le jeune homme ne répondit rien. Ses idées tournoyèrent en désordre dans sa tête, il s'abandonna au sort.

Ce jour-là, je m'étais présenté comme d'ordinaire chez la comtesse ; on m'avait dit qu'elle était absente, qu'elle était à la campagne, qu'elle ne rentrerait peut-être point ; enfin, la consigne des grands jours de migraine. Mais les vapeurs appétissantes qui s'échappaient du soupirail de la cuisine me disaient clairement que ma veuve, absente ou non, devait dîner à l'hôtel. J'en étais arrivée avec elle au point de ne pas craindre de forcer la consigne.

Je l'attendais donc dans le salon, revisant quelques papiers relatifs à mes affaires, un état résumé, clair et succinct, de ma fortune ; je regardais mon mariage avec la jolie veuve comme chose tellement imminente, que j'avais cru devoir me mettre en règle de ce côté, lorsque je vis la comtesse, avec son petit chapeau de paille et son écharpe de barége, suivie de Timothée, faire irruption dans la pièce où je me tenais.

Je croyais cette mascarade terminée depuis un mois. Toutefois, malgré ma surprise, je me levai pour saluer la maîtresse du logis. Elle me fit un signe imperceptible, et je me rassis, dans l'attente de ce nouvel acte ajouté à notre, comédie à mon insu, et où je pensais n'avoir point de rôle à jouer.

« Allons, du courage, monsieur Timothée, dit-elle, en se tournant vers le jeune sculpteur. Madame va venir.... Du courage..., remettez-vous. »

Timothée, debout, plongé dans ses réflexions, les fixés au parquet, restait immobile. Bientôt il lève la tête, et, après avoir quelques instants promené devant lui un regard hésitant, il poussa un cri.

A travers la croisée ouverte, il vient, au milieu de cet horizon de toitures, de découvrir sa mansarde et sa lucarne.

Une subite révélation se fait en lui ; il s'élance vers le balcon, jette un regard dans le jardin, sur les deux tulipiers, un autre sur le fronton grec qui surmonte l'embrasure de la porte-fenêtre ; puis, rentrant au salon, la pourpre au visage, le front ruisselant, les membres agités de mouvements convulsifs, tombant aux pieds de Lucie : « Ah ! madame, madame ! s'écria-t-il avec des

sanglots, ah ! vous m'avez trompé ! vous vous êtes jouée de moi !... c'est vous qui êtes la comtesse ! »

Mme de Mauduit, atterrée devant un pareil désespoir, fixa sur lui ses yeux d'où l'amour semblait déborder avec les larmes.

« Non, je ne vous ai pas trompé, Timothée ; je vous aime, et, moins fière que vous, ajouta-t-elle en souriant, à mon tour, je vous offre ma main.... et sans conditions. »

Je vis clairement alors quel rôle m'était destiné dans la comédie susdite. Mais cette dernière péripétie du drame m'avait vivement touché ; je m'intéressais aux deux amants ; je pris bravement mon parti. L'honneur était sauf, je ne m'étais point déclaré.

Le mariage ne se fit pas sur-le-champ. D'après mes avis, la comtesse donna le temps à Timothée de dépouiller l'ouvrier et de se poser tout à fait comme artiste.

Il y mit de la diligence et s'en tira à merveille.

A l'exposition du Louvre, dans la salle de sculpture, une gracieuse figure de nymphe, assise sur un tronc d'arbre, obtint du succès ; quelques spectateurs crurent y reconnaître les traits de Mme de Mauduit.

C'était un billet de faire part jeté d'avance au public.

Le grand jour approchant, la comtesse, qui ne doutait pas de ma complaisance inépuisable à son égard, me chargea de toutes les courses, des allées et venues sans nombre nécessaires à l'accomplissement du mariage.

Aujourd'hui, la mansarde est un boudoir délicieux où deux heureux époux vont de temps en temps se rappeler leurs amours. Timothée Brisson, dont j'ai à dessein déguisé le nom, est devenu un de nos sculpteurs les plus distingués. Le talent du mari a réparé la brèche faite à la fortune de la femme. Elle a voiture encore. Seulement, sur les panneaux de cette voiture, en guise d'armoiries, on voit simplement un bouquet de volubilis striés.

Je dîne chez eux régulièrement deux fois par semaine.

LA FEMME-BAROMÈTRE.

LETTRE I. — *Édouard Luguët, sous-inspecteur des finances de troisième classe, à son ami Cyprien Fournier, ci-devant aide naturaliste au Jardin des plantes.*

Auxerre, 15 mars 18....

« Cher Cyprien,

Je relis cette phrase de ta dernière lettre : « Le bruit court que Mlle Jenny Bouron va se marier très prochainement ; c'est au printemps que la cérémonie aura lieu dans le château de Neuville, en Normandie. On dit le futur très-bien. »

Je te remercie de me tenir ainsi au courant de tous les bruits de la grande ville ; rien ne m'est indifférent, à moi, pauvre Parisien, que M. le ministre des finances tient en exil pendant huit mois de l'année.

En échange de ta confidence, je vais t'en faire une autre, plus développée, mais qui, je l'espère, ne laissera pas que de t'intéresser, car elle regarde le meilleur de tes amis : c'est te dire assez qu'il s'agit de moi.

Au mois de juin de l'année dernière, au début de ma première tournée comme sous-inspecteur des finances, après avoir séjourné quelque temps dans certaine petite ville de l'une de nos plus riches provinces, le souvenir me revint que dans les environs demeurait une charmante vieille femme, amie intime de ma mère, et qui m'avait connu enfant.

Son habitation n'était qu'à deux lieues ; je me mis en route après déjeuner.

Le temps était beau, mais quelques gros nuages se montraient vers le sud. Cependant, j'en fus quitte pour la peur ; les nuages se dissipèrent, et, sain et sauf de pluie, j'arrivai chez ma bonne douairière, qui me reçut avec les exclamations d'une joie presque maternelle. Elle prétendit d'abord m'accaparer pour une semaine tout entière ; nous étions loin de compte, et, après avoir bien bataillé pendant deux heures à ce sujet, elle me quitta pour donner des ordres relativement à la chambre que je devais occuper une nuit, une seule. Telle était mon intention formelle.

Profitant de son absence, j'allai me jeter sur un canapé dans un petit salon du rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'ouvraient sur quelques plates-bandes de fleurs et sur un immense potager.

A peine y étais-je, déjà le calme, le silence qui m'environnaient me causaient une irritation inquiète difficile à expliquer.

A nous autres Parisiens, il faut le bruit et le mouvement, ou du moins la solitude et le calme dans certaines circonstances données : la solitude, quand nous emportons avec nous, dans notre tête ou dans notre cœur, une pensée d'amour ou un rêve de gloire ; le calme, avec la contemplation, quand nos yeux s'arrêtent sur quelque objet qui surexcite nos pensées ou que notre oreille perçoit quelque harmonie ou quelque rumeur qui nous dit que la vie n'est pas loin. Pour le moment, je ne songeais guère à l'amour ou à la gloire. A tous deux j'avais renoncé, et pour longtemps ; ne te l'avais-je pas promis ? Je n'étais préoccupé que d'un rapport à mon inspecteur général, et pour me distraire de cette sotte idée, qu'avais-je sous les yeux ? des carrés de choux et d'artichauts. Et rien ne bruissait autour de moi, ni un beuglement lointain, si ordinaire dans les pays à pâturages, ni le fredon d'un oiseau, pas même le chant d'une servante ! Je me levai, je sortis. Je me mis à examiner l'extérieur de la maison. Bien n'y bougeait : les persiennes étaient closes, le potager était désert ; pas un nuage ne courait dans le ciel. Afin de me défendre de la chaleur solaire devenue accablante, je tirai à droite et gagnai les allées du parc.

Là, tout semblait avoir participé à cette rigidité silencieuse de l'habitation. Pas le plus petit bruit sous les broussailles, pas le plus léger frémissement à travers les arbres. On n'entendait ni un cri de cigale ni un roucoulement de ramier. Les brins d'herbe, ainsi que les rameaux, se tenaient fermes et roides comme des piquets. On eût dit d'une végétation artificielle. Vingt fois il me prit envie de saisir par leur tige quelques-uns des arbrisseaux placés sur mon passage, et de les secouer rudement pour donner à mes oreilles la satisfaction d'un murmure quelconque de feuillage. J'assistais à l'un de ces calmes plats tels qu'on n'en peut trouver qu'exceptionnellement, même en province ou à la grande Chartreuse.

L'ennui que je ressentis de ce silence et de cette immobilité, me fit prendre aussitôt, une résolution violente : « Non, me dis-je, non, je ne resterai pas ici une journée entière, pas une heure ! j'y mourrais ! » Et je cherchais le moyen de me tirer au plus vite de ce mauvais pas, dans lequel j'étais venu me jeter je ne sais pourquoi.

Mais ce moyen sauveur, ce prétexte indispensable qui seul pouvait m'ouvrir les portes de ce purgatoire anticipé, quand je croyais le tenir, ma pensée défaillait subitement, et je me trouvais ne plus songer qu'à mon inspecteur général et à ce diable de rapport qui, depuis deux jours, occupait tous les coins et recoins de ma pauvre cervelle.

Si j'entre ici avec toi dans ces détails intimes, mon cher Cyprien, c'est pour te faire bien comprendre que rien, dans ma prédisposition d'esprit, ne pouvait aider alors à la catastrophe qui allait suivre.

Comme je m'évertuais encore à chercher, ma douairière parut tout à coup devant moi. Elle venait me tenir compagnie, disait-elle. Tenir compagnie au nouvel arrivant veut dire, en langage de propriétaire, lui imposer la corvée d'une visite générale, depuis les caves jusqu'aux greniers, depuis le toit à porcs jusqu'au boudoir. Mon moyen de délivrance n'était pas encore trouvé ; je dus me soumettre.

Ensemble nous parcourûmes le parc, nous visitâmes l'immense potager et la métairie, et les étables, et les pâturages ; car ma vieille, amie est tout à la fois dame de château et fermière émérite, ce dont j'enrageais de tout mon cœur, car la visite se prolongeait non-seulement en raison de l'étendue de ses propriétés, mais encore de ses connaissances pratiques. Je te le déclare, Cyprien, malgré mon respect, mon affection profonde pour la bonne et excellente dame, l'ennui était arrivé chez moi au paroxysme de l'exaltation. Tandis qu'elle me parlait, qu'elle m'expliquait la taille de ses espaliers, la tonte de ses moutons, l'engraissement de ses bœufs, tout en lui répondant à tort et à travers, je cherchais toujours.... je cherchais mon motif de fuite, et ne trouvais rien, rien, que mon inspecteur général, jeté à la traverse de mes idées et leur barrant le passage. Mais mon inspecteur général lui-même va me venir en aide ? Oui, le jour se fait dans ma tête : mon thème, je le tiens. Tout à l'heure j'ai découvert dans la poche de mon paletot une lettre que, dans la précipitation du départ, je n'avais même pas décachetée. Cette lettre m'annonce l'arrivée de mon inspecteur. Il faut que j'aille à sa rencontre sur-le-champ ; je n'ai pas un moment à perdre.... Cependant, si mon hôtesse me demande avoir cette lettre ?... Eh bien ! dans mon dépit je l'ai froissée, déchirée. Elle en croira ce qu'elle voudra ; mais, à tout prix, il faut que je parte !... Il le faut !

Nous avons fait retour vers l'habitation ; je prévoyais des enfilades de chambres à parcourir encore, des escaliers à monter et à descendre. Je n'hésitai pas, et, par un brusque mouvement d'arrêt, prenant la main de ma douairière, au moment où elle s'apprêtait à franchir le seuil de sa maison :

« Ma chère hôtesse, lui dis-je, vous voyez en moi un homme fort embarrassé. J'ai une grande confiance à vous faire.

— Vraiment ? me répondit-elle. Une confiance ! Eh bien ! tant mieux, j'adore les confidences. Parlez, mon enfant. »

Je poursuivis résolument : « Mon inspecteur général.... »

Dans ce moment, une cloche, un tocsin retentit bruyamment.

« Voilà le dîner qui nous appelle, me dit ma vieille amie ; offrez-moi votre bras et remettons la confiance au dessert. »

J'avais beaucoup marché durant cette longue matinée ; de tous mes sens internes, y compris l'intelligence, l'appétit était certes le plus éveillé ; après tout, un dîner était plutôt une interruption qu'une aggravation à l'ennui ; je me résignai.

En entrant dans la salle à manger, je vis venir à nous un petit vieillard, assez pimpant, qui baisa gracieusement la main de la maîtresse du logis. Celle-ci me présenta à lui. C'est un ami, un voisin. Bon ! me dis-je, du moins nous serons trois ! Et je m'en réjouissais, car j'ai horreur du tête-à-tête à table, lorsque j'avisai du coin de l'œil un quatrième couvert.

Cyprien, je te le jure, tous mes anciens écarts d'imagination sont entièrement supprimés, radicalement guéris. Le temps est loin où, de moi-même, j'allais au devant d'un amour insensé, où je le créais, où j'y croyais, sans qu'il existât autre part que dans ma tête. J'étais poète alors. Aujourd'hui je suis devenu, crois-le bien, l'homme le plus positif de France. Je ne songe qu'à mon avancement administratif, et si dans mes loisirs quelque chose me préoccupe encore, ce sont les sciences exactes, mathématiques. Or, est-ce la physique et l'astronomie qui nous montent au cerveau pour nous jeter dans les hallucinations.

Cependant, à la vue de ce quatrième couvert, je fus saisi soudainement d'une espèce de vertige inexplicable ; l'ennui qui me tenait, qui me terrassait, qui me poussait hors de cette maison, fit place à une tout autre impression, à un sentiment de bien-être que je n'aurais pu expliquer que par les pressentiments et les affinités sympathiques, si j'y croyais encore.

Un seul mot ne m'avait pas été dit touchant la personne que l'on attendait, et déjà je faisais, s'asseoir à cette quatrième place, restée vacante, une créature élégante et svelte, fout gaze, mousseline et rubans flottants ; sur cette nappe blanche, près de ce couteau, près de cette fourchette, je voyais se poser une main rose et effilée.

Aussi, juge quelle dut être mon émotion quand la porte s'ouvrit devant une jeune fille mince, pâle, et d'un type de beauté d'une distinction parfaite.

Tu vas me croire épris dès le premier regard ; il n'en fut rien. Au contraire. Quoique belle, elle avait en ce moment un air maussade et rechigné qui m'impressionna désagréablement dès l'abord. A peine daigna-t-elle en entrant regarder ou même saluer d'une manière imperceptible les convives qui l'avaient longtemps et patiemment attendue. Le corps ployé nonchalamment, les yeux voilés à demi pendant la durée du repas, elle ne sembla prendre aucune part à ce qui se disait ou se passait autour d'elle. En vain sa grand'mère, — car ma vieille amie est sa grand'mère, — lui fit-elle à plusieurs reprises, des hochements de tête significatifs, tout fut inutile. Il y avait sur son front, et dans ses allures abandonnées quelque chose de pire que le malaise et que l'ennui, du dédain et de la mauvaise humeur.

Le voisin ne parut nullement s'en offusquer et ne s'occupa, en vrai campagnard, que des agréments matériels de la table. Notre hôtesse, lasse de s'être évertuée en vain, gardait le silence ; le repas menaçait de devenir fort monotone. Je me dévouai ; j'essayai de le ranimer. La présence d'une jolie femme, fut-elle quinteuse et grognon, me rend facilement bavard ; je parlai, je parlai seul, mais avec assez d'entrain, vu les circonstances : j'eus même quelques mots heureux. Ils me valurent, un salut gracieux du voisin, un sourire de la grand'mère ; mais d'elle, rien ; rien qu'un regard froid et dédaigneux. Bref, elle me déplut souverainement.

De là à en tomber subitement amoureux, il y a loin, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est encore ce qui te trompe, ami.

Sans que je pusse m'en douter, j'étais sur le chemin, et je ne devais pas sortir de cette même salle à manger sans recevoir la première atteinte de cette passion si vraie, si forte, qui, aujourd'hui, contient toutes mes joies, tous mes tourments, toutes mes espérances.

On venait de servir le dessert, lorsque, tout à coup, l'orage, qui menaçait depuis le matin, se déclara par un violent coup de tonnerre. Le vent se mit à souffler ; les nuages, diversement empourprés, couraient rapidement dans des directions différentes, — sans doute pour être rentrés chez eux avant la pluie, comme nous disait un jour une charmante enfant de notre connaissance ; — les arbres du parc se tordaient sous un ciel de feu ; il y avait embrasement à l'horizon. C'était un spectacle magnifique.

Pour en jouir plus à l'aise, je courus à la fenêtre. Bientôt la pluie commença à tomber par larges ondées, et toutes les fraîcheurs de l'atmosphère, toutes les senteurs des bois et des prairies m'arrivèrent doucement à l'âme comme au visage, tandis que le tonnerre, en s'éloignant, déchirait encore la nue de temps en temps et me faisait entrevoir des lacs d'or, semés d'îles étincelantes.

Je me laissais aller à ma contemplation, oubliant quelque peu, je l'avoue, les convives à qui j'avais si brusquement faussé compagnie, lorsqu'une voix pleine d'émotion murmura près de moi : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » Je me retournai ; c'était elle !... Mais si une autre jeune fille avait, pu se trouver là, dans cette chambre, j'aurais hésité à reconnaître dans ce visage animé, resplendissant, que j'avais sous les yeux, celui de cette pâle mijaurée de tout à l'heure.

Son teint s'était éclairci et coloré ; son front semblait s'être élargi et purifié ; entièrement dévoilé, son regard brillait de ce sentiment instinctif, de ce sens merveilleux, exclusivement réservé aux âmes d'élite, l'admiration passionnée et intelligente des grands spectacles de la nature.

Immobiles tous les deux, nous restâmes là quelque temps sans nous parler, mais non sans nous comprendre. Ensuite les mots nous vinrent seulement comme exclamations ; chacun de nous se parlait à soi-même ; puis, ce double soliloque ne tarda pas à se fondre sous forme de dialogue.

Quoique sobre de paroles, pour peindre ce qu'elle ressentait, elle avait un incroyable bonheur d'expressions ; le sonde sa voix ajoutait de la valeur à sa pensée ; son regard la complétait.

Comme notre bonne hôtesse n'avait pas attendu le second coup de tonnerre pour se réfugier dans une chambre aux volets fermés ; que le voisin, seul, impassible sous le retentissement de la foudre, était resté à table, où il achevait philosophiquement de vider un flacon de bordeaux, en attendant le café et les liqueurs nous eûmes tout loisir d'admirer à notre aise, et sans distraction, les saisissants tableaux qui se succédaient sous nos yeux.

L'orage passé, la mère-grand revint ; le voisin se leva de table. Il n'y avait pas moyen de sortir après la pluie qui venait de tomber ; on passa au salon.

Tandis que les deux vieux amis faisaient quelques cents de piquet, je me rapprochai de la jeune fille, déjà à sa broderie. Je n'avais plus le ciel, les nuages et les éclairs pour servir de texte à ma conversation : il me fallut, à mon grand embarras, causer fil, soie et coton. Elle vint obligeamment à mon aide et me demanda des nouvelles de Paris.

Elle connaissait Paris, Cyprien ; elle l'habitait une partie de l'année, l'hiver surtout, chez sa tante, femme fort distinguée et fort riche, dont elle est l'unique héritière. Le reste de son temps, elle le partage entre son père, ancien militaire qui habite une petite ville voisine, et notre chère hôtesse, qui raffole d'elle.

Voilà ce que j'appris ce soir-là, non-seulement par elle, mais aussi par la bonne dame, qui, tout en marquant ses points, prenait part à notre conversation.

Tu vas penser, mon ami, que durant la nuit, je ne fis que rêver de la jeune fille ; erreur ? je dormis profondément. Bien plus, le lendemain, en m'éveillant, ma première résolution fut de me faire excuser auprès de mon hôtesse, vu

les devoirs de ma place, et de me mettre en route sans voir personne. Je m'y disposais bravement lorsque ma douairière, déjà debout, me fit mander près d'elle.

Elle prétendait me garder un jour encore ; elle attendait des fermiers pour un renouvellement de bail, et des marchands de bœufs pour leur vendre quelques-uns de ses élèves.

Je te l'ai dit, notre dame châtelaine est quasi bouvière.

Et tout ce monde-là devait déjeuner avec elle ; c'est l'usage du pays. Il fallait que je l'aidasse à tenir tête à ces braves gens. Pouvais-je lui refuser un pareil service ?

Les bouviers, les fermiers, escortés de l'indispensable notaire, arrivèrent à l'heure convenue. J'essayai de me jeter hardiment, tête baissée, dans les exigences du rôle que j'avais accepté. Mais j'avais calculé mes forces d'après ma bonne volonté, et, tout financier que je suis, cette fois, comme bien d'autres, je me trouvai avoir fait un faux calcul. Je n'entendais rien aux bouviers, et la langue agricole m'était totalement étrangère. Ma jolie fille vint à mon aide. Après m'avoir adressé un coup d'œil souriant de défi, sans fierté, sans ironie, mais non sans quelque gaieté, s'adressant tour à tour à chacun de ses nouveaux hôtes, dont la plupart, il est vrai, lui étaient connus, elle parla *cheptel, affouage, censive, droit de champart, terres crues, terres novalles*, et tout ce jargon qui a cours dans l'Orne et le Calvados. Elle se montra simple, enjouée, pleine de raison et tout à fait bonne fermière. C'était à ne plus la reconnaître ! Elle y mettait bien un peu d'affectation pour m'étonner de sa science, pour se railler de moi, qui lui avais laissé joué mon rôle ; n'importe ? L'aisance, la bonne grâce même qu'elle déployait dans ce travestissement rural m'irritaient. J'aurais tout autant aimé la retrouver la *grognon* de la veille.

J'avais tort.... Pouvait-elle ignorer la langue qui, depuis son enfance, se parlait autour d'elle ? Avec son amour des champs, pouvait-elle être restée étrangère à toutes ces choses d'un intérêt réel, quand on sait les apprécier ?

Ma vieille amie, ses fermiers et son notaire s'étant retirés pour établir les bases du contrat et le signer :

« Voilà cependant quelle est souvent notre société, me dit-elle ; comptez comme surcroît notre voisin Jolivet, que vous avez peut-être déjà su apprécier ; ajoutez encore une bande de chasseurs qui s'abat ici vers le mois de septembre, traverse le château pour se mettre en chasse et n'y rentre que pour se mettre à table, et vous aurez une idée des distractions qu'on y peut trouver. Oh ! heureusement on sait s'en créer d'autres ! »

Et son regard reconnaissant alla caresser les plates bandes de fleurs disposées devant les fenêtres, puis se reporta sur une petite bibliothèque placée dans un angle du salon.

Afin de dissiper cette odeur de vacherie que nos nouveaux hôtes avaient apportée avec eux, l'idée me vint de lui lire quelques vers, et ma main se porta instinctivement sur un volume des *Méditations poétiques*.

Pendant la lecture, ma voix s'émotionnait, comme si ces vers admirables, que je savais tous par cœur, je les eusse parcourus pour la première fois ; mon émotion, elle la partageait, car ses yeux étaient humides.... Pouvais-je m'en étonner ? Pour rester insensible aux sublimités de mon poète, elle avait trop bien compris l'orage de la veille.

Au moment le plus intéressant, — et ce moment se retrouve partout dans Lamartine, — on vint nous interrompre. Sa grand'mère l'a faisait appeler.

« Quel malheur ! s'écria-t-elle : mais nous recommencerons !... Vous ne partirez, pas avant de m'avoir tout lu, n'est-il pas vrai ? »

Ce qu'il y eut alors d'expression dans son regard, dans le son de sa voix en me manifestant ce désir, en m'intimant cet ordre, ne peut se dire.

De cet instant, Cyprien, je l'aimai. Je l'aimai comme un fou, mais comme un fou qui raisonne et apprécie. Pour cette fois, une illusion menteuse n'était pas venue se placer entre nous dans un de ces moments de rêverie malade. Dès le premier abord, je m'étais tenu en garde ; je l'avais non adorée, mais étudiée ; j'avais été sévère pour elle jusqu'à l'injustice, car cette tristesse du jour précédent, cette maussaderie que je lui reprochais avec tant de rigueur, qu'était-ce autre chose que cet ennui qui m'avait atteint moi-même ; cet affaïssement d'une âme ardente incessamment forcée de se suffire seule, ce vague désespéré d'une intelligence jetée hors du milieu dans lequel elle doit s'alimenter, sous peine de s'éteindre ? Pour le cœur, l'isolement c'est la mort ; pour l'esprit, c'est la dégradation.

Mais elle n'était plus seule ! Quelqu'un, de sa même nature, était là, près d'elle.... N'en éprouvait-elle pas déjà les effets ?... A quelle autre cause devais-je attribuer cet entrain, cette gaieté de tout à l'heure, contre laquelle, dans mon sot aveuglement, j'avais été près de me gendарmer ?

Il ne s'agissait plus que de trouver un prétexte pour prolonger mon séjour dans cette maison, que vingt-quatre heures avant je voulais désertir à tout jamais. Dans ce moment, ma vieille amie rentra dans le salon, et, s'avançant vers moi d'un petit air guilleret, passant son bras sous le mien :

« Eh bien ! mon enfant, me dit-elle, je n'ai pas oublié la confidence que vous m'avez promise hier. Nous voilà seuls ; voyons, de quoi s'agit-il ? De votre inspecteur général, je crois ? »

Une sueur froide m'humecta le front, et j'envoyai de bon cœur, en moi-même, mon inspecteur général à tous les diables. Je n'avais songé à lui, je ne l'avais mis en avant que pour mon motif de fuite, et, faute de présence

d'esprit, rejeté forcément dans mes idées de la veille, je me sentais entraîné malgré moi à parler de mon rapport à faire, de la nécessité de mon prompt départ, quand une inspiration subite me traversa la tête, et sans trop savoir encore où j'allais.

« Mon inspecteur général, lui dis-je, m'a accordé un congé.... un congé de quelques jours.

— Eh bien !

— Eh bien ! ces quelques jours je comptais vous les consacrer.

— Alors pourquoi avoir fait tant de difficultés pour me donner même cette matinée ?

— C'est que.... c'est que.... je n'osais m'engager ainsi de moi-même....

— Mais puisque je vous priais de rester !

— Sans doute, mais je n'avais pas apporté le linge et les vêtements convenables, nécessaires....

— N'est-ce que cela ? s'écria mon adorable vieille ; Jacques va justement à la ville ; il passera à votre hôtel et vous rapportera aujourd'hui même tout ce dont vous avez besoin. »

Dans mon transport, je lui baisai la main à la façon du voisin Jolivet, et notre traité se trouva conclu, sans ratification du notaire toutefois, qui remontait justement, en carriole, avec ses clients, les bouviers et les fermiers.

Le jour suivant.... mais je ne veux pas ici, mon ami, à propos de mon amour, te refaire, heure par heure, un nouveau mémorial de Saint-Hélène ; qu'il te suffise de savoir que je restai là huit jours entiers, huit journées de Brama, une semaine composée de huit siècles d'enivrement et de béatitude. Pendant huit jours, elle et moi, nous avons vécu l'un près de ; l'autre, et, j'ose le dire, l'un pour l'autre. Dis-moi combien d'amants, pour se bien apprécier, ont pu jouir d'une première saison d'amour plus longue ?

Mon hôtesse, m'ayant connu enfant, ne me faisait pas l'honneur de me regarder comme un être fort redoutable. Grâce à cette liberté, dont on jouit d'ordinaire à la campagne, ma belle amie et moi nous nous quittions à peine. Elle sortait par une porte, moi par une autre ; je tournais à gauche, elle à droite ; mais, quoique nous prissions tous deux des chemins différents, nous ne tardions guère à nous retrouver ensemble.

Dans ces rencontres, fortuites en apparence seulement, toutes les *Méditations* y passèrent, non sans des redoublements d'émotions partagées.

Bientôt, pour nous rencontrer, nous ne primes même plus le soin de nous tourner le dos. La douairière nous accompagnait parfois, mais rarement ; le voisin Jolivet se montrait bien de temps en temps, mais seulement à l'heure du repas.

Cyprien, toi, sceptique, railleur impitoyable, presque athée en amour, je te vois d'ici hausser les épaules au récit de mes bucoliques ; que veux-tu ? l'amour se manifeste-t-il autrement que par ces mille naïvetés auxquelles tu donneras un autre nom sans doute ? Aussi voulais-je d'abord ne te faire qu'une confidence rapide, succincte, et conclure du troisième bond ; mais, malgré moi, je laisse aller ma plume et je m'enivre de ce que je me rappelle, de ce que je te raconte.

Maintenant, prête-moi toute ton attention.

J'avais remarqué que, le matin, quand le soleil brillait, quand les oiseaux chantaient et que les prairies se déroulaient sous, nos yeux avec leur pailletage de pâquerettes et de boutons d'or, étincelants sous la rosée, ma charmante compagne semblait se mettre à l'unisson avec ces doux concerts, avec ces riants spectacles, qui nous environnaient. Elle se montrait plus causeuse, plus gaie, plus confiante. Cependant, ce n'était pas alors que vibraient les cordes intimes de son âme.

Mais la nuit venue, lorsque sous un ciel à demi voilé nous suivions de l'œil les courses folles de la lune au milieu des nuages, oh ! alors, Ce qu'il y avait en elle de douces rêveries et de tendres expansions semblait surgir tout à coup.

Un soir, comme elle me demandait le nom des principales constellations, assez heureux pour être en mesure de satisfaire à sa curiosité, — car tu sais que depuis quelque temps j'ai senti en moi un penchant décidé pour les sciences astronomiques et que j'ai rangé les astres du firmament dans le cercle de mon inspection, — le doigt étendu vers le nord, je lui indiquais les sept étoiles du Chariot de David alors placé sous l'horizon, et la Polaire, et Cassiopée, avec ses cinq points lumineux.

« On prétend que chacun de nous a son étoile dans le ciel, me dit-elle ; moi, voici la mienne ; elle est bien petite, bien humble, auprès de celles qui brillent autour d'elle ; mais c'est peut-être à cause de cela que je l'ai adoptée. »

Et elle me désignait, du côté de l'est, non loin de la Chevelure de Bérénice, une étoile de troisième grandeur très-apparente alors : « La connaissez-vous ? me demanda-elle ; a-t-on daigné lui donner un nom ? »

Lorsqu'elle se retourna vers moi pour m'adresser cette question si simple, j'étais dans une sorte de stupeur extatique ; mon cœur battait à coups pressés, mes yeux s'humectaient de larmes.

« Oui, je la connais, lui répondis-je en essayant vainement de maîtriser mon émotion ; je la connais, car elle porte un de mes noms ; on l'appelle *le cœur de Charles*, et je me nomme Charles-Édouard !

— C'est singulier !... murmura l'adorable créature. Puis, après un moment de silence, comme pour rompre son abstraction et donner un autre cours à ses idées : — Charles-Édouard.... n'est-ce pas le nom du *Prétendant* ? me dit-elle. »

Elle espérait peut-être m'entraîner dans une discussion sur l'histoire d'Angleterre ; mais le moment était mal choisi : ce mot même de *prétendant* me donnait ma réplique et me traçait ma route ; je le mis à profit. N'était-il pas merveilleux de voir ainsi l'astronomie et l'histoire me venir en aide dans mes amours ? La science est toujours bonne à quelque chose.

Cet aveu, que par un sentiment de délicatesse j'avais contenu jusqu'alors, il m'échappa. Oui, mon ami, et note bien ceci, je le fis complet ; je le lui répétais dix fois, en termes passionnés, mais clairs et précis.

Elle n'essaya plus de déguiser son trouble ; elle ne chercha pas à fuir ; et, sans m'adresser un reproche, sans m'interrompre par un mot, par un geste, par un regard, elle resta immobile sous le feu de mes déclarations ; mais sa respiration était haletante, oppressée ; enfin, laissant tomber sa tête entre ses mains, elle alla s'asseoir sur un banc du parc, placé non loin ; et lorsque, tremblant, je me fus rapproché d'elle, agenouillé, pour recevoir mon arrêt :

« Ah ! mon ami, me dit-elle en me tendant la main et en étouffant un soupir, nous nous préparons bien des douleurs ! »

Y avait-il à s'y tromper cette fois ? Son aveu répondait-il au mien ? Devâis-je y croire ? dis ! Ses paroles clairement articulées, son émotion, ne m'ont-ils pas donné le droit de compter sur elle ? Le ciel lui-même a semblé consacrer nos serments et les inscrire dans un de ses astres resplendissants ? Eh bien ! Cyprien, cette femme, cette jeune fille qui m'a donné son amour à tout jamais, c'est Jenny Bauron ! Cette maison où nous nous sommes connus, où nous nous sommes aimés, c'est le château de Neuville ! Tu peux donc maintenant donner un démenti à ceux qui viendront te dire que Jenny Bauron en aime un autre, et que cet autre, elle va l'épouser, où ?... au château de Neuville !

Ton ami,

Charles-Édouard.

(C'est le nom que j'adopte et que je signerai désormais.)

P. S. Pardonne-moi, Cyprien, d'avoir attendu si tard pour te mettre au courant des affaires de mon cœur, toi qui as été mon confident et mon mentor dans toutes mes folies d'autrefois ; mais cet amour je le tenais renfermé dans mon âme, pour moi seul et pour elle, comme dans le plus saint des tabernacles. En le révélant, même à mon meilleur ami, il m'eût semblé commettre une profanation. Je l'aime tant ! je suis si bien sûr d'elle ! Ah ! ceux qui ont osé la calomnier ainsi sont des infâmes !

Adieu.

C.-É.

Second post-scriptum. — Je suis bien tranquille sur le compte de Jenny ; néanmoins je ne serais pas fâché de remonter à la source de ces faux bruits de mariage, Puisque tu habites Paris, cher Cyprien, charge-toi de ce soin. Si tu ne connais pas Mme de Neuflise, la tante de Jenny, tu pourrais, au besoin, te faire présenter chez elle par Maricourt, notre ami commun. Cyprien, je l'en supplie, viens-moi en aide ; vois Jenny, prononce mon nom devant elle ; cela te suffira pour tout savoir. Ne néglige pas cependant les informations.

J'attends une lettre de toi avec impatience.

LETTRE II. — Cyprien Fournier, ci-devant aide naturaliste au Jardin des plantes, à son ami Charles Édouard Luguët, sous-inspecteur des finances de troisième classe.

Paris, 4 avril 18....

Je te félicite, cher ami, sur ta bonne fortune, sur ton inspecteur général à double fin, sur ton calembour tiré de l'histoire d'Angleterre, et surtout sur le bon emploi que tu fais de l'astronomie. L'astronomie appliquée aux

besoins du cœur me fait l'effet d'être une découverte très-grave.

Maintenant, avant tout autre détail, permets qu'à mon tour je te prenne pour confident.

Ego in Arcadium.

Et moi je fus aussi pasteur en Normandie.

Il y a cinq ans, j'avais été envoyé par le Muséum dans ce beau pays, pour y étudier quelques espèces bovines récemment introduites en France. Arrivé à Argentan, comme toi je me souvins que j'avais une vieille connaissance dans les environs. C'était un camarade de collège. Comme toi, je me mis en route, à pied, car la distance ; était au plus de quatre à cinq cigares, et le temps se montrait magnifique.

Pour éviter la chaleur et le bâle, sur la foi de renseignement sperfides, je dus m'engager dans d'interminables sentiers de traverse, resserrés par une double haie d'aubépine, dont la végétation exubérante semblait vouloir parfois me fermer le passage.

Tantôt je me sentais tout à coup arrêté par les basques de mon habit, tantôt mon chapeau roulait loin de moi, et lorsque je me baissais pour le ramasser, une hamadryade, cachée dans les branches, me saisissait par les cheveux, au risque de faire de moi un autre Absalon, ou lançait malicieusement mon cigare à dix pas de là.

Dans cette contrée si riche en sources, un charmant petit ruisseau tenait le milieu du sentier, et me forçait d'y marcher à la façon du colosse de Rhodes et les pieds dans la boue ; car le soleil ne visitait que rarement les nymphes de ces rigoles. Enfin, je m'en tirai tant bien que mal, plus mal que bien, et non sans avoir, comme les moutons de Théocrite, laissé aux buissons de la route quelques échantillons de mon paletot.

C'est dans cet équipage, affreusement crotté, les mains égratignées, le visage labouré par les griffes de l'aubépine, la chevelure en désordre, avec mon chapeau bossué et maculé de fange, que, puant le tabac à dix pas à la ronde, je me présentai au logis de mon ancien condisciple. Il était absent, mais je trouvai, en son lieu et place, sa sœur, jeune veuve, d'assez médiocre apparence, qui me fit l'accueil le plus gracieux et le plus empressé que j'aie jamais reçu de ma vie.

Le frère de retour, il me fallut aussi visiter la propriété et ses dépendances. Me voyant herboriser chemin faisant, la sœur déclara adorer la botanique, et, pour prendre leçon de moi, elle m'accompagna bientôt dans mes courses, avec frère ou sans frère.

Le second jour je la trouvai charmante, je l'adorai le troisième ; vingt-quatre heures plus tard, j'arrivai au délire de la passion..

De son côté, elle semblait me trouver fort de son goût, malgré mes égratignures et en dépit du grotesque de ma première apparition.

Quand nous dûmes nous séparer, tous deux nous avions le cœur à un égal degré d'incandescence, et nous nous promîmes solennellement de nous revoir bientôt.

En la quittant, pour la première fois de ma vie, je songeai au mariage sans frissonner. Il y a cinq ans de cela, te dis-je, et, depuis bien près de cinq ans, le souvenir de cette rencontre est passé chez moi, comme chez elle sans doute, à l'état de rêve champêtre.

Suis-je donc, comme tu le prétends, athée en amour ? Non, mille fois non ! Mais quelle passion plus que l'amour doit avoir ses illusions, ses surprises, ses mirages ?

De mon exemple et de bien d'autres, je suis porté à conclure que, règle générale, dans de, certaines circonstances données, on n'a jamais passé huit jours à la campagne près d'une femme, quelle qu'elle soit, sans en devenir éperdûment amoureux. De retour à la ville, chacun reprend ses habitudes. Toutes ces frénésies subites se sont évaporées en même temps que les douces senteurs des jardins et des prairies.

Dieu me garde, mon cher Édouard, — Charles Édouard, si tu y tiens, — de penser un seul instant que ton amour pour Mlle Bouron doive être mis au nombre de ces tendresses frénétiques et fugitives dont je viens de parler. Tu es l'exception à la règle, je l'admets.

D'ailleurs, ta passion fût-elle d'une nature transitoire comme les autres, les circonstances ne t'ont guère été favorables pour t'en débarrasser aussitôt que le voulait l'usage. Tu as quitté la campagne, non pour rentrer au milieu du tourbillon de Paris, mais pour aller t'enterrer dans une petite ville de province. Cet amour, éclos sous les ombrages de Neuville, n'a pu que croître et se développer *dans le silence du cabinet*. N'importe ! j'y ai foi. Je suis d'autant plus porté à y croire, que, contre ton habitude, tu as été envers, moi d'une discrétion invraisemblable. N'a-t-il pas fallu la secousse que je t'ai donnée bien involontairement, pour te faire pousser ce cri de défi et de triomphe, équivalant à une révélation ?

Il me reste maintenant à te rendre compte de la mission délicate et secrète dont tu as bien voulu me charger.

Selon tes ordres, hier, 3 avril, je me suis fait présenter par Maricourt chez Mme de Neuflise. J'ai vu Jenny, que j'avais seulement connue enfant, autrefois, chez sa grand'mère. Elle était charmante ! Mais, bon Dieu ! mon honnête ami, combien le portrait que tu m'as tracé d'elle lui ressemble peu !

Tu me l'as dépeinte d'abord, comme une jeune fille d'apparence passablement maussade, s'animant à la vue de l'orage, tenant tête ensuite à des bouviers ; une sorte de campagnarde enfin, parfaitement digne de figurer dans le cadre de ta pastorale normande ; et celle que j'ai vue, c'est une reine, mon ami, une fée de salon, une vraie lionne parisienne.

Maricourt m'avait présenté à ces dames justement au milieu d'une grande soirée. Il fallait voir ta Jenny, sous le feu des lustres, dans un attirail de toilette éblouissant, aidant sa tante à faire les honneurs du logis et s'en acquittant d'une façon merveilleuse. C'était une aisance à la fois gracieuse et retenue, qui sentait tout ensemble la jeune fille et la maîtresse de maison ; une dignité calme et naturelle, ou du moins parfaitement étudiée. Vrai, si je ne m'étais à temps rappelé mon mandat, j'en serais devenu.... Pardon, Édouard, — ou plutôt Charles-Édouard, — rassure-toi ; je n'oubliai pas que j'étais là par ordre supérieur et seulement en qualité de ton mouchard.

Plutôt par dévouement que par vanité, Mlle Bouron occupa d'abord le piano. Elle accompagna quelques petites voix frêles et tremblotantes. C'étaient de jeunes demoiselles qui débutaient dans le monde. Tu le sais, je déteste le piano, horrible instrument de supplice qui vient d'ordinaire jeter de la glace au milieu de l'animation d'une soirée et couper en deux toutes les-conversations. Le piano n'a dû ses succès dans le monde qu'à l'avantage qu'il a sur les autres instruments de faire meuble.

Je me tenais donc le plus possible à l'écart, et, grâce à la faculté que je possède de m'absorber en moi-même tout en conservant un visage attentionné, déjà quelques romances avaient été chevrotées pour ainsi dire à mon insu, quand deux voix fraîches et agiles qui se mariaient avec bonheur vinrent me tirer de mes abstractions.

C'était un duettino chanté par une jeune femme qu'un groupe d'auditeurs empressés déroba à ma vue, et par un grand blond, parfaitement corsé, qui roulait les yeux les plus tendres du monde en chantant : Tes yeux dans mes yeux ; Ton cœur sur mon cœur ; et des Amours et des Toujours à n'en plus finir.

Prépare-toi à une nouvelle secousse, camarade. A la fin du morceau, la cantatrice se lève au bruit des acclamations ; c'est Jenny ! et, pour ne pas trahir la vérité, je déclare que sa voix avait été aussi vibrante, aussi émotionnée que la voix de son associé, et que celui-ci est *fort bien*.

En qualité de ton agent, je crus devoir sur-le-champ aller aux renseignements sur lui. C'est un honnête garçon, jouissant d'une assez belle fortune, et poussant jusqu'au fanatisme le culte de la romance. Il se nomme de Beaupré.

Après le piano vint la danse. Jenny exécuta sa première valse avec son même chanteur. Il s'agissait ici d'une valse à deux temps, la plus immorale de toutes les valse. La soi-disant campagnarde, pressée contre la poitrine de son valseur, la tête appuyée mollement sur l'épaule de celui-ci, la figure à moitié cachée dans un énorme bouquet, exécuta avec un entrain digne de peu d'éloges cette mimique passionnée.

Je crus la cause perdue. « Voilà, à n'en pas douter, me dis-je, le futur, l'épouseur. Il ne me reste plus qu'à me retirer et. à envoyer à mon ami le coup de grâce, dans une lettre cachetée de noir. »

Rassure-toi, Pylade ; quelques instants après, Jenny chantait ou valsait avec d'autres, et je me hâte de le déclarer avec un vif sentiment de joie, que tu partageras sans doute, quoique son chanteur ne fût plus le même et que son valseur fût fort laid, sa voix était tout aussi expressive et ses poses non moins languissantes et énamourées. Il paraît que c'est le genre de valse qui le veut ainsi.

Remis de mon trouble, je résolus d'accomplir mon devoir jusqu'au bout, dût-il en coûter les plus grands sacrifices à mon amour-propre.

Je pris mon courage à deux mains, je me redressai, je remontai ma cravate et j'invitai Jenny à danser.

Où, mon ami, où, moi, le danseur que tu sais, je me risquai, j'osai, je me dévouai à seule fin de pouvoir lui parler de toi.

Entre deux figures, avec cet air ingénu qui me caractérise, je lui demandai si elle n'était pas la petite fille de Mme veuve Bouron. Sur sa réponse affirmative :

« J'ai l'honneur de connaître personnellement votre respectable aïeule, lui dis-je, et récemment encore j'ai beaucoup entendu parler d'elle par un de mes bons amis qui a séjourné à Neuville vers l'automne dernier. »

Hein ! comme c'était adroit pour la forcer à me demander ton nom !

Effectivement, l'interrogatoire ne se fit pas attendre.

« Et votre ami se nomme ? »

— Édouard Luguët.... Oh ! vous ne le connaissez pas, sans doute.

— Bien au contraire ! Je l'ai vu à Neuville ; c'est un fort aimable jeune homme. »

Tandis qu'elle parlait, j'épiais attentivement sa physionomie, cherchant à surprendre en elle quelque indice de trouble ou de sympathie ; un diable d'avant-deux interrompit notre colloque et mit à néant mes savantes observations physiognomoniques. J'essayai de la ramener vers le même sujet ; mais à chaque repos que nous laissait la contredanse, elle avait tant d'ordres à donner, comme aide-maîtresse de maison, que je n'y pus parvenir. Cependant, lorsque je la reconduisis à sa place, elle y revint d'elle-même.

« Et votre ami, me dit-elle, s'occupe-t-il toujours d'astronomie ? »

Pèse ce mot, Charles-Édouard, examine-le bien sous toutes ses faces, désarticule-le, dissèque-le comme tu l'entendras ; quant à moi, je n'ai su dans quel sens l'interpréter, car elle l'avait prononcé à peine, que, légère comme une gazelle, elle s'élançait vers la porte d'entrée pour aller recevoir et saluer un groupe retardataire de danseuses.

Il ne me restait plus qu'à me mettre en quête au sujet de ce prochain mariage. Les informations préliminaires essayées auprès de Maricourt ne m'avaient conduit à rien ; tu connais sa discrétion. Pressé par mes questions, c'est à peine si je l'avais entendu murmurer entre ses dents : « Singulière fille ! »

Il s'agissait de faire résonner un autre timbre.

En prenant une glace, j'en parlai à un mien voisin que j'avais déjà eu l'honneur de rencontrer plusieurs fois au buffet.

« Bast ! me fut-il répondu, la jeune fille est fort-difficile ; elle sera riche un jour, et elle le sait. »

Je notai aussitôt sur mon carnet de police ces deux observations : « Elle est riche ; elle est difficile. »

Devant moi, un jeune collégien l'avait appelée ma cousine. Etant de la famille, il en pouvait savoir plus qu'un autre ; encore enfant, sa confiance devait être plus expansive. Comme il se tenait dans la salle d'entrée, à demi étendu sur un divan, avec cette mollesse d'attitude d'un écolier qui se repose de sa banquette de bois, j'allai m'asseoir auprès de lui d'un air insinuant et paterne.

« Mon jeune ami, lui dis-je, n'êtes-vous pas le parent de Mlle Jenny Bouron ?

— Eh bien ! quoi ? me répondit mon charmant petit interlocuteur, avec cette exquise politesse universitaire qui distingue messieurs de la cinquième et de la quatrième.

— Quand elle se mariera, vous serez son garçon d'honneur, sans doute ?

— Ah ! ouiche ! cours après !

— Est-ce que vous pensez que Mlle Jenny ne se mariera pas bientôt ?

— J'sais pas, moi ! elle est si *farce*, ma cousine. Il y a deux jours, elle voulait se faire religieuse. »

Je pris précieusement note de cette dernière phrase.

Après le cousin, je m'adressai résolument à la tante, Mme de Neuflise.

« Votre nièce est une charmante personne, madame, et les épouseurs, j'en suis certain, doivent se présenter en foule. »

Avoue qu'il faut que je t'aime bien pour avoir osé prononcer une phrase aussi bête. Vrai Dieu ! mon camarade, je n'ai point eu à m'en repentir.

« Ma nièce est jeune et a le temps d'attendre, me répondit la dame. »

Voilà une parole : d'or, j'espère ! je te la gardais pour la bonne bouche.

Ce matin, j'ai consulté mes notes, j'ai dépouillé mon carnet.

De l'article 1^{er}, *Elle est riche*, je conclus que c'est la seule fois que ton amour ait eu la main heureuse. Elle est riche, elle doit te convenir, à toi qui ne l'es pas. Il nous faut bien prévoir quelques petits obstacles à vaincre ; mais je te connais, ce n'est point cela qui peut t'effrayer.

Art. 2. *Elle est difficile* ; elle en a le droit, et de ce droit, elle n'a pas usé envers toi ; si j'en crois ta missive confidentielle, elle t'aime, elle t'a aimé du moins.

Ne nous aveuglons pas Cependant. Le bruit d'un prochain mariage a couru, puisque je te l'ai répété. Les petits sylphes bavards, gazetiers des salons, nés parfois d'un soupir, de deux regards qui se croisent, de deux ombres qui se rapprochent, nous sonnent rarement à l'oreille une nouvelle tout à fait imaginaire. Je pense fermement que de ce mariage il a été question. Peut-être la jeune fille y a-t-elle été contraire. De là, au milieu d'un débat de famille, sa menace de se faire religieuse, comme il résulte, de l'article 3.

Enfin, article 4. *Elle peut attendre* ! Ce propos de la tante me semble devoir être une répétition des paroles mêmes de la nièce. Elle peut attendre, elle attend, qui ? toi, heureux mortel. Du moins tu es assez fat pour le penser.

Allons, dépêchons-nous de devenir au plus tôt inspecteur général des finances afin d'être digne d'une pareille bonne fortune. Tu n'as plus pour cela faire, si je compte bien vos échelons hiérarchiques, qu'à franchir deux degrés comme sous-inspecteur, trois comme inspecteur, puis la grande enjambée pour atteindre au généralat. C'est l'affaire de quinze ans.... Diable ! voilà une difficulté qu'il faudra trouver moyen de tourner. Tu as de l'imagination, c'est à toi d'y réfléchir.

Ton agent dévoué,

CYPRIEN.

LETTRE III. — Édouard à Cyprien.

Avallon, 19 avril. 18....

Cher Cyprien,

Après quinze jours de tortures, durant lesquels j'ai été fatalement contraint par les exigences de mon service de me transporter d'Auxerre à Toucy, de Toucy à Mailly-Château, de Mailly-Château à Vézelay, ta lettre, surchargée de tous les timbres de poste du département, m'arrive enfin à Avallon, où je séjourne en ce moment.

Cette lettre, mon ami, c'est la colombe de l'arche qui semble me l'avoir apportée.... Oui, tu as raison, ce bruit de mariage, c'était quelque union qu'on voulait faire contracter de force à Jenny. Elle a résisté ! Pauvre amie !... vouloir se faire religieuse plutôt que de trahir notre amour !... Elle a puisé, sa force, j'en suis sûr, dans le souvenir de ses serments. Elle a songé au *cœur de Charles* !

Tu ne saurais croire à quel point ce témoignage de sa constance m'a ému ; à peine puis-je encore rassembler mes idées.... mais c'est la joie seule qui me trouble à cette heure, car, à travers l'ironie indispensable de ton style, je le vois clairement, cette fois, tu applaudis à mon amour, à mon bonheur. Ami, elle est bien belle, n'est-il pas vrai ? Tu l'as vue dans tout son éclat, toi ; moi, dans toute sa candeur. A Neuville pas de réunions, pas de fêtes, pas même un piano sur lequel elle ait pu s'exercer. A-t-elle eu besoin de tout cela pour être charmante ! Oh ! que je l'aime, Cyprien ! je l'aime comme je n'ai jamais aimé, comme je n'aimerai jamais ! et ne crois pas, railleur, que j'attende quinze ans pour me déclarer à sa famille. J'ai la promesse d'être nommé inspecteur d'ici à quelque temps : c'est un titre ; il me reste encore quelque chose de l'héritage de mon oncle ; je suis jeune, j'ai de l'ardeur.... Avant un mois je me déclare à ma vieille et charmante amie ; elle sera ravie d'une alliance qui doit réunir deux êtres qu'elle affectionne ; elle deviendra ma protectrice auprès du colonel Bouron, le père de Jenny ; auprès de madame de Neuflise, sa tante.... Un mois ! pourquoi attendrais-je un mois ? ne puis-je aujourd'hui même....

..... Miséricorde ! ma main tremble, mes yeux se troublent. On vient de m'interrompre pour me remettre une lettre de madame Bouron, datée de Neuville. C'est l'annonce confidentielle du projet de mariage entre Jenny et ce M. de Beaupré.

La rumeur publique avait donc raison contre tous !

C'est à Neuville que les jeunes gens doivent se rencontrer ; et cette vieille folle m'invite à m'y trouver. Elle compte sur ma gaieté, sur mon entrain pour rompre la monotonie de sa vie campagnarde, et jeter quelque amusement au milieu du cérémonial des fiançailles. Elle veut que j'y joue mon rôle, comme avec ses bouviers.

Sur mon âme, Cyprien, j'accepte l'invitation. J'y serai !

ÉDOUARD.

LETTRE IV. — *Cyprien à Édouard.*

Paris, 23 avril 18....

Au nom du ciel, nom ami, pas de folies, pas d'esclandre.

J'ai revu ta Jenny ; laisse-moi te renseigner encore sur son compte.

Selon mon habitude, j'avais tant tardé à rendre ma visite à madame de Neuflise, que je n'osais plus me présenter seul chez elle. Je priai Maricourt de m'y accompagner.

Pendant qu'il s'habillait, je l'interrogeai de nouveau sur mademoiselle Bouron, qu'il me semblait devoir bien connaître.

« Singulière fille ! » murmura-t-il, comme il avait déjà fait une première fois dans une autre circonstance.

Tu sais que Maricourt a la langue bouclée. A force de manœuvres habiles je triomphai de sa discrétion cependant, et il en vint à m'avouer que l'hiver dernier, chez le comte Pozzoli, dans un bal, seulement costumé pour les hommes, masqué pour les femmes, il figurait bêtement en Espagnol ou en Turc, ne sachant trop quelle contenance faire et attendant la pratique, lorsqu'un domino rose, après avoir longtemps tourbillonné autour de lui, se suspendit à son bras.

Le lutin avait un petit pied, une main mignonne, parfaitement gantée ; deux yeux pleins de joyeuses étincelles pétillaient à travers le satin du masqué. Maricourt sentit bientôt sa curiosité excitée au plus haut point. On lui révélait des circonstances de sa vie qu'il croyait totalement ignorées. Son diable rose, intarissable dans ses

révélations, déployant, au milieu de ses accès de gaieté, des manœuvres d'adroite coquette, éveillant à la fois chez lui d'anciens souvenirs et de nouveaux sentiments, le faisait griller entre deux feux.

A un signal donné, on passa de la salle du bal dans la salle du festin ; tous les masques tombèrent comme par enchantement, et, dans son lutin rose, qui l'avait si vivement intrigué, Maricourt reconnut Jenny Bouron.

Jusqu'alors il l'avait regardée comme une jeune fille assez fantasque, assez capricieuse ; ce sont ses propres expressions ; et les gens calmes et raisonnables tels que Maricourt étant d'ordinaire prédestinés à s'amouracher de femmes à demi folles, il se mit à aimer celle-là de confiance, rien qu'en souvenir de sa nuit de bal.

Pendant quelque temps, il devint assidu chez la tante ; mais là demoiselle en robe de ville était loin de ressembler à la demoiselle en domino ; il fallut que de tout le poids de sa froide raison Maricourt pesât sur cet amour naissant pour l'étouffer dans son germe.

Sa narration faite, notre ami se prit à répéter :

« Singulière fille ! » et tous deux nous montâmes en fiacre pour nous transporter chez ces dames, car il pleuvait à torrents.

Édouard, Édouard ! ce qui est arrivé à Maricourt à la suite de sa mascarade, sauf l'amour, m'est arrivé à moi aujourd'hui en présence de Jenny. Je rétracte formellement tous les éloges que j'ai accordés à la fée de salon. Je ne cherche pas à te faire prendre ton parti en brave ; mais à cette seconde entrevue, elle me fit éprouver ce que tu as ressenti toi-même en la voyant pour la première fois.

Je ne te dirai pas que je la trouvai maussade et *grognon* ; à messieurs les amoureux seuls il est permis de se servir de telles expressions vis-à-vis d'une jolie femme ; mais je la trouvai rigide, froide, guindée, un *charmant morceau de glace* enfin, comme dit un autre amoureux, M. Lovelace en parlant de sa prude Clarisse.

Lorsque nous entrâmes, une broderie à la main, assise près de sa tante, à peine si elle daigna nous reconnaître et hocher la tête pour nous saluer. Tout le temps que dura notre visite, elle resta ainsi dans son immobilité marmoréenne.

« Mais on la sacrifie ! mais on prétend lui faire contracter un odieux mariage que son cœur repousse ! vas tu t'écrier. Peut-elle sourire, peut-elle faire briller son esprit quand son âme gémit et souffre ? »

Cher Pylade, d'abord le désespoir n'a pas de ces apparences coagulées. Ensuite, si elle gémissait en ton honneur, le nom de ton ami, de ton meilleur ami, sa présence qui, en ce moment, lui annonçait un aide, eussent dû produire sur elle un effet quelconque, et il n'en a rien été. Il y a une énigme au fond de ce caractère-là. Je la devinerai. Mais, pour Dieu, ne précipite rien ; comme notre ami commun, appelle ta raison et ta force à ton secours ; ne va pas à Neuville, je t'en prie, je t'en supplie, je t'en conjure.

Ton fidèle,

CYPRIEN.

LETTRE V. — *Cyprien à M. de Maricourt.*

Paris, 8 mai 18....

Je ne dînerai point avec toi aujourd'hui. Je t'écris ces deux mots à la hâte. Une chaise de poste m'attend dans ma cour. Malgré mes supplications, Édouard vient de partir pour Neuville, où M. de Beaupré est installé déjà. Décidément, notre ami a du malheur avec les hommes blonds. Je cours me jeter entre les épées....

Adieu.

LETTRE VI. — *Cyprien à M. de Maricourt.*

Neuville, 11 mai 18....

Ma chaise s'est cassée en route, à dix lieues de Nonant, et nul moyen de me procurer un autre véhicule, même une charrette ! Et du plus léger retard pouvait dépendre la vie d'un homme. Aussi juge de mes angoisses pendant les trois mortelles heures qu'on mit à rajuster les jantes à la roue brisée. Remonté, enfin en voiture, à mesure que le jour tombait, les idées les plus sinistres m'assaillaient le long de la route. Je me rappelais la Suisse et le trou du Bergelbach... Je voyais les deux champions sur le terrain ; ils se mettaient en garde sans le salut d'usage ; les épées se croisaient, j'entendais le grincement du fer. Avec son habileté et son bonheur habituels, Édouard était désarmé à la première passe. « Bravo, Beaupré !... Cela suffit !... Non !... » La partie se rengageait.... Édouard était atteint au

bras. « Assez ! assez ! Expliquez-vous !... Embrassez-vous !... Non ! » Ils continuaient de plus belle, avec acharnement tous deux. Enfin, emporté par sa fougue, notre pauvre ami s'enfermait de lui-même dans l'épée de son adversaire, et, frappé en pleine poitrine, tombait, un flot de sang à la bouche.

Voilà les images riantes qui ne cessèrent de m'escorter pendant le reste du voyage.

Arrivé à Nonant, tandis qu'on relaye les chevaux, je vois un cavalier traverser la grande rue à fond de train. Malgré la presque obscurité de la nuit, je crois reconnaître, je reconnais M. de Beaupré. Plus de doute, Édouard est mort.

J'avais fini par si bien m'identifier avec cette idée, que je ne demandais plus au ciel qu'une seule grâce, c'est qu'Édouard ne fût que mourant quand j'arriverais près de lui, qu'il pût me reconnaître encore, et jouir de cette suprême consolation d'expirer en sentant la main de son ami dans la sienne.

En approchant de Neuville, je pus, du haut de la côte, saisir l'ensemble de l'habitation. Son aspect ne fit que me confirmer dans mes idées fatales.

Il y régnait une sorte de calme de mauvais augure. Le salon du rez-de-chaussée était éclairé, mais, derrière les rideaux, rien ne semblait se mouvoir. Le reste du bâtiment demeurait plongé dans l'ombre, à l'exception d'une chambre placée à l'angle du premier étage, et où des lumières allaient et venaient, en se croisant, comme autour d'un malade.

Nous venions de quitter la route pour entrer dans l'avenue ; un homme accourut au-devant de nous, et du plus loin qu'il aperçut la chaise :

« Est-ce vous, docteur ? cria-t-il.

— Non ! c'est moi ! répondit mon postillon en faisant joyeusement claquer son fouet ; moi, Germain de Nouant. !

— Au diable ! » exclama l'autre ; et, toujours courant, il disparut par un sentier de traverse...

A mon entrée dans la cour, je vis les gens de la maison, après s'être élancés à ma rencontre, s'arrêter tout à coup en grande stupéfaction, s'écriant : « Non ! ce n'est pas le médecin ! » puis, sans se préoccuper de moi, causer entre eux, à voix basse, d'un air affairé.

Un seul, une lanterne à la main, s'approcha de la chaise pour m'aider à descendre et prendre ma malle. Il était aussi pâle que moi. Je le reconnus pour l'avoir vu chez madame de Neuflise, à Paris, ou, pendant la grande soirée, il veillait à l'entretien du buffet. Il avait accompagné sa maîtresse à Neuville.

J'essayai d'articuler quelques mots pour m'informer du désastre. Comme si le croup et la phthisie laryngée se fussent étreints étroitement autour de mon gosier, je ne pus que murmurer quelques paroles éraillées et sifflantes ; j'étouffais, j'étranglais.

Le Sganarelle à la lanterne me dit : « Quoi ! monsieur sait donc déjà ? Pauvre jeune homme !... » Et il ajouta d'une voix profondément attendrie : « Ce matin encore, il m'avait donné dix francs ; je ne sais pas pour, quoi... mais il était si bon ! » D'après cet ensemble de faits, le rival en fuite, ce médecin qu'on attendait avec tant d'impatience, ce désordre, ce trouble qui avait gagné jusqu'aux gens de la maison, l'émotion plaintive et reconnaissante de l'homme aux dix francs, y avait-il encore à douter ? Toutes mes craintes s'étaient réalisées, une catastrophe avait eu lieu, et la victime, c'était Édouard ! Pouvais-je m'y tromper ? Ne le reconnaissais-je pas jusque dans ses générosités sans rime ni raison, dont s'étonnaient ceux-là même qui en étaient l'objet. Mais, puisqu'on attendait le médecin, il vivait encore !

« Conduisez-moi, » dis-je au Sganarelle, de ma voix croupale.

Du doigt-il m'indiqua silencieusement la porte du vestibule.

Je compris que dans un moment pareil, et au milieu de la confusion qui devait régner au château, il n'y avait pas à se faire annoncer ; je m'élançai au rez-de-chaussée, une porte était à ma droite : c'était celle du salon. A ma gauche tournait l'escalier, qui conduisait indubitablement à cette chambre où j'avais vu les lumières aller et venir. Je le franchis quatre à quatre, l'esprit de plus en plus bouleversé. Au bout d'un long, palier, une chambre était entr'ouverte. J'entrai.

Le demi-jour crépusculaire d'une veilleuse, me fit découvrir, dans un enfoncement, un lit bien enveloppé de rideaux. Sur une table de nuit, s'étagaient des fioles de diverses grandeurs. Je m'arrêtai, le cœur palpitant, la main sur ce rideau, qui me séparait de mon cher Édouard, et que je n'osais soulever dans la crainte d'interrompre un sommeil réparateur.

Cependant un chuchotement confus de voix arrivait à mon oreille ; il venait, non de la pièce voisine, complètement obscure, mais d'une pièce plus éloignée, celle-là même où j'avais, du haut de la côte, vu ce mouvement de lumières.

L'immobilité qui régnait dans la chambre du malade, cette distance dans laquelle on se tenait de lui, me firent naître aussitôt cette idée terrible que tout était fini. Mes jambes fléchirent, la sueur se glaça sur mon front. Besoin d'en finir avec ma cruelle incertitude, je soulevai brusquement le rideau, pour revoir une fois encore mon ami,

pour le presser entre mes bras, mort ou vif !.... Mais ce qui frappa ma vue dans ce moment de désespoir me convainquit rapidement et d'une manière irrécusable, que ce que j'avais alors sous les yeux ce n'était point un homme, mais une femme.... une jeune femme endormie, dont les épaules rosées et la fraîche carnation ne témoignaient guère d'une maladie dangereuse.

La malade, la dormeuse, c'était Jenny !

Épouvanté de mon audace involontaire et de ma bonne fortune inattendue, je laissai chagement retomber le rideau et me hâtai de regagner la porte donnant sur le palier, comprenant moins que jamais ce qui se passait autour de moi.

Toutes les réflexions que je pus faire en descendant l'escalier aboutirent, dans l'état de trouble où je me trouvais, à cette conclusion absurde, que, mort ou mourant, Édouard gisait dans cette dernière chambre éclairée où j'avais entendu chuchoter.... des prières peut-être.... celles des agonisants. Mais je crus devoir ne continuer mes visites domiciliaires qu'après de nouveaux renseignements.

Je me trouvais au rez-de chaussée, devant la porte du salon. A tout hasard, j'entrai.

Mon regard y chercha d'abord la maîtresse du logis ; je n'y vis que des hommes dont pas un ne semblait faire attention à moi. Tous se tenaient dans une attitude lugubre et solennelle. L'un, le pied sur un bâton de sa chaise, le coude, au genou, le poing au menton, les sourcils relevés, le regard fixe, semblait métamorphosé en une statue cravatée de noir, en habit bleu, à boutons de métal et fermé jusqu'en haut. A un certain air de ressemblance je devinai en lui le père de Jenny, le colonel normand.

Je le saluai. Il ne me rendit pas mon salut. Un autre, enfoncé dans un large fauteuil, faisait gravement tourner sa tabatière entre ses doigts, en la frappant de temps en temps du bout de l'ongle.

Je le saluai. Il se détourna pour savourer une large pincée de tabac.

Un troisième, debout, avait à la main le journal du département ; mais son esprit était ailleurs, car d'un air de componction et d'attendrissement il levait sans cesse les yeux au plafond.

Je le saluai. Il se contenta de me répondre par un soupir.

J'avais ainsi presque achevé le tour du salon, saluant toujours et ne rencontrant sur mon passage que des visages rembrunis, auxquels je n'osais adresser une question, car chacune de ces bouches silencieuses me semblait ne devoir s'ouvrir que pour prononcer un arrêt de mort.

Tout à coup, en me retournant, je me trouve face à face avec un sourire radieux, des yeux flamboyants.... C'est.... devine !... Eh oui, sans doute. C'est lui ! lui, feu notre ami Édouard, Charles-Édouard Luguet qui me saute au cou et me glisse à l'oreille ce seul mot : Victoire !

Je me perdais de plus en plus dans un dédale de logogripes.

Un instant après nous étions tous deux, bras dessus bras dessous, dans une des allées du parc.

« Oui, mon ami, me disait-il, victoire ! car elle m'aime, elle m'aime toujours, elle n'a jamais aimé que moi ; victoire ! car mon rival....

— Tu l'as tué ?

— Comment, tué ! Y ai-je jamais songé ! avais-je besoin de cela ? Non ! j'ai fait mieux ; je l'ai forcé de fuir, de fuir devant moi ! Il est parti aujourd'hui même, il y a deux heures à peine.

— Parbleu ! c'est donc bien lui que j'ai rencontré ? m'écriai-je.

— Tu l'as rencontré ?

— A Nonant.

— Bon voyage ! mais de ce départ subit, inattendu, inexplicable pour tous, excepté pour moi, vient le désarroi dans lequel tu trouves toute la maison, et cet air de circonstance empreint sur tous les visages.

— Il y a donc rupture ?

— Rupture complète, à la suite d'une explication où elle lui a déclaré nettement en aimer un autre.... Cela n'a pu se passer autrement !... Avant-hier, l'excellente mère Bouron a reçu la lettre qui lui annonçait mon arrivée à Neuville pour aujourd'hui.... car je suis arrivé aujourd'hui, mon ami, seulement quelques heures avant toi.... Tu comprends bien que de cette arrivée Jenny était instruite par Mme Bouron.... Voilà encore qui ne peut faire un doute !... L'idée que nous allions bientôt nous revoir lui a donné du courage. C'est alors qu'elle a osé Ah ! mon ami, le véritable amour donne tant de force !

— Et c'est Jenny qui t'a mis au courant de l'affaire ?

— Non pas ! Comment cela aurait-il pu être ? Dès l'explication, le jeune homme, a pris feu ; il est parti comme si tous les diables l'emportaient. Alors les grands parents, le père, l'aïeule, la tante, sont intervenus ; Il y a eu entre eux et la pauvre enfant de vives récriminations, à la suite desquelles elle s'est trouvée mal. On parle même d'attaque de nerfs très-violente. Il a fallu la mettre au lit. »

Édouard me parla alors de ses nouvelles espérances, seconde édition, revue et augmentée, de ses anciennes. Du reste, il me parut assez raisonnable. Son intention n'est point de se déclarer encore à la famille. Il comprend que les

convenances lui imposent la loi de laisser une marge entre les fiançailles de M. de Beaupré et les siennes, Il compte s'entendre à ce sujet avec Jenny, dont la maladie ne peut être de longue durée, la cause du mal courant vers Paris avec le malencontreux chanteur de romances.

Quand il eut dit tout ce qu'il avait à me dire, qu'il m'eut tour à tour grondé et remercié d'avoir fait le voyage de Neuville à son intention, Édouard s'arrêta dans un endroit découvert du parc, et, d'un air solennel, me montrant une petite étoile perdue dans l'azur du ciel :

« C'est elle ! voilà *le cœur de Charles* ! me dit-il ; voilà l'impérissable témoin de notre amour, ce témoin vengeur qu'elle eût toujours trouvé là, au bout de son regard, si jamais elle avait pu me trahir ! »

Je me découvris et je saluai l'étoile, qui ne me rendit pas plus mon salut que tous les gens que j'avais eu l'honneur de saluer ce soir-là.

Telles sont les nouvelles du jour, ou plutôt de la veille, mon cher philosophe. Malgré les fatigues du voyage, je me suis levé ce matin à six heures pour t'écrire.

Édouard, couché dans une chambre contiguë à la mienne, vient de s'éveiller en fredonnant un air de bravoure. Puisse la journée qui commence lui être aussi favorable que celle d'hier.

Malgré tous mes efforts pour croire en son étoile, je ne sais pourquoi, je doute encore.

Adieu, mon cher Maricourt ; je ne tarderai pas sans doute à suivre cette, lettre sur la route de Paris.

CYPRIEN.

Édouard à M. de Maricourt.

11 mai.

(Ce billet était inséré dans la lettre précédente.)

Tous deux nous avons ressenti le même amour ; si votre passion n'a pas eu la force et la durée de la mienne, c'est que le temps et les circonstances lui ont manqué pour se développer. Aujourd'hui, c'est moi, moi seul qu'elle aime, Maricourt. J'espère que notre vieille affection ne souffrira pas de mon bonheur, et que, lorsque je vous présenterai ma femme, vous nous tendrez à tous deux la main d'un ami.

A vous,

CHARLES-ÉDOUARD.

LETTRE VII. — *Cyprien à M. de Maricourt.*

Du Havre, 13 mai.

Je devrais être à Paris, mon cher philosophe, et me voici installé au Havre.

La raison en est tout entière dans le lamentable récit qu'il me reste à vous faire.

Avant-hier, après vous avoir écrit, je descendis au salon avec Édouard. Nous y trouvâmes quelques-unes des figures hétéroclites que j'y avais vues la veille" ; mais le cercle, en se rétrécissant, semblait avoir perdu de son austérité. Le père de Jenny, le colonel normand, marchait de long en large, la tête basse et le dos voûté, les sourcils à demi hérissés encore ; mais il avait déboutonné son habit bleu et fourré ses deux mains dans les poches de son pantalon, ce qui lui donnait un air un peu moins colonel et un peu plus normand. L'homme à la tabatière ne se contentait plus de la rouler entre ses doigts, il l'ouvrait complaisamment de temps à autre au bénéfice des amateurs ; l'homme aux soupirs paraissait à moitié consolé, grâce à quelques biscuits de Reims qu'il humectait doucement de Madère sec, en attendant le déjeuner. Il est sujet aux crampes d'estomac. En l'examinant attentivement, je me souvins avoir déjà eu l'honneur de faire sa connaissance l'hiver dernier, au buffet de Mme de Neuflyse. Il m'avait même, alors fourni quelques renseignements sur Jenny. On le nomme Jolivet.

Mme de Neuflyse étant descendue, on se mit à table, d'un air encore assez dolent, mais plutôt affecté que réel La douairière survint, qui nous annonça que la malade se trouvait beaucoup mieux et pourrait sans doute quitter la chambre ce jour même.

À cette nouvelle, tous les fronts rayonnèrent. Édouard redressa brusquement la tête, et le bras dont il se servait pour manger ne gravitant plus à l'unisson de sa bouche, il se donna un grand coup de fourchette dans le nœud de sa cravate.

Bientôt on osa échanger quelques propos sur le grand événement. A tout prendre, c'était un malheur très facile à réparer. Quand on ne se convient pas, il vaut mieux s'expliquer avant qu'après. Les épouseurs ne manquaient pas. Un autre se présenterait qui vaudrait bien M. de Beaupré. Et à chacune de ces phrases, aussi laconiques que vulgaires, notre ami se troublait, souriait, rougissait et retenait à grand'peine un salut ou un remerciement. Bref, au dessert, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes ; Édouard avait six pieds, et l'ex-futur n'était qu'un drôle.

Après le déjeuner, Mme veuve Bouron me prit par le bras ; au lieu de se laisser diriger par moi vers le salon, elle tourna vers le potager. Je la soupçonne véhémentement d'avoir eu alors l'intention perfide de me faire, comme nouvel arrivant, visiter sa propriété et ses nombreuses dépendances. Par bonheur, l'amoureux ne tarda pas à nous rejoindre. Sous prétexte de demander des renseignements plus amples sur la santé de Mlle Bouron, il essaya de pénétrer plus ou moins adroitement dans les mystères de la rupture.

Notre vieille hôtesse ne se fit pas trop prier ; après nous avoir recommandé la discrétion la plus entière, elle nous conduisit vers une tonnelle qui se trouvait non loin de là. Quand nous y eûmes pris place à ses côtés :

« Écoutez, mes bons amis, nous dit-elle ; des deux parti, dans la scène d'hier, il y a du pour et du contre. Ce bel amoureux parisien, je ne le connaissais pas, moi, et je n'ai guère confiance dans les articles de Paris. Donc je me sentais assez disposée à lui donner tous les torts ; mais Jenny a parfois une tête.... Hier, il n'y avait pas eu moyen de tirer d'elle une seule syllabe, au milieu de ses crispations. Nous ne savions quoi penser. Enfin, ce matin, à son réveil, elle m'a tout avoué ingénument. »

Ici, regard d'Édouard s'adressant à moi, et pouvant se traduire par :

« Que t'avais-je dit ? me suis-je trompé ? »

Mme Bouron poursuivit :

« Cet aveu lui a fait du bien ; c'est depuis ce moment qu'elle se sent mieux. Je l'ai un peu grondée ; il faut bien jouer son rôle de grand'mère. »

Et se tournant vers moi : « Mais si je vous disais, mon cher enfant, comment ce beau projet de mariage s'est fait et défilé. Tenez, voici la cause de tout le mal. »

Et son doigt indicateur se tendit vers Édouard.

« Moi ! exclama celui-ci avec, un petit ton de modestie quelque peu fanfaronne.

— Oui, vous ! c'est vous qui êtes le premier coupable, reprit-elle en faisant volte-face de son côté. L'automne dernier, lorsque vous avez séjourné ici en même temps que la petite, vous lui avez mis en tête des idées !... des idées !...

— Aucune dont je ne sois prêt à accepter la responsabilité, dit Édouard avec une majesté de tribun.

— Bon Dieu ! mon enfant, je sais que vous êtes un honnête garçon.... aussi ce n'est point un reproche bien grave que je vous adresse. Il n'y a point grand mal à donner à une jeune fille une leçon d'astronomie ; mais la jeune personne a l'imagination vive, un peu bizarre. Vous lui avez appris que son étoile, son étoile d'adoption, se nommait.... *M. Charles*, je crois ?

— *Le cœur de Charles*, oui.

— Eh bien, je le répète, *le cœur de Charles* et vous, vous êtes la cause première de tout ce qui est arrivé. »

Édouard crut ne pouvoir tarder plus longtemps à faire sa déclaration de principes. Prêt à proclamer ouvertement son amour, à s'associer de la voix et de l'âme à la manifestation de Jenny, il se leva, le front haut, l'œil inspiré, le geste véhément.

« Vous allez en juger, poursuivit notre vieille amie, sans prêter attention au mouvement d'Édouard. Cet hiver, à Paris, dans divers salons, la petite avait eu occasion de voir ce M. de Beaupré. Elle avait dansé, elle avait chanté avec lui, mais sans y attacher aucune importance et se permettant même, en arrière, quelques railleries sur son air gourmé et ses roulements d'yeux. Cependant il semblait lui rendre des soins ; comme toute demoiselle bien élevée, sans y être absolument indifférente, elle feignait de ne s'en point apercevoir, et les choses en restaient là, lorsqu'un jour M. de Beaupré s'étant présenté au logis sans pouvoir être reçu, la carte du sire tomba entre les mains de ma folle, et elle y lut ces mots fascinateurs : *Charles de Beaupré !* »

Édouard, debout au milieu de la tonnelle, attendait toujours le moment de se déclarer. A ce nom de Charles, il éprouva une commotion subite, comme si la terre eût tremblé sous lui.

« Oui, Charles de Beaupré !... Il se nomme Charles, continua la narratrice. »

Charles ! sembla murmurer près d'elle un écho plaintif.

« Pour ma part, je ne trouve pas ce nom-là plus joli qu'un autre ; n'importe, il n'en fallut pas davantage pour changer les dispositions de mademoiselle à l'égard de monsieur. Elle pensa que ce pouvait bien être là son prédestiné. En l'observant alors avec une attention plus indulgente, elle s'aperçut que sa personne n'était pas sans charmes ; que, malgré le mouvement trop marqué de ses yeux, quand il chante, il y avait de l'âme dans sa voix ; qu'il avait de la tenue, de la distinction, un joli choix de cravates et de bijoux. Que vous dirai-je, enfin ? Elle

l'aima ou crut l'aimer, le tout à cause de son nom. Si peu de chose suffit pour faire virer de droite à gauche l'esprit d'une jeune fille ! Y Vus le voyez, ajouta-t-elle en s'adressant à Édouard, avec vos belles leçons d'astronomie et votre *cœur de Charles*, vous êtes bien et dûment convaincu d'être le grand coupable dans cette affaire ! »

Et la digne femme, sans se douter le moins du monde de l'horrible coup de poignard qu'elle venait de porter à notre amoureux, fit entendre un petit éclat de rire saccadé.

La position verticale n'était plus tenable pour Édouard ; il pliait visiblement sur ses genoux. Il reprit sa place sur le banc de la tonnelle, après avoir jeté un regard de basilic sur la bonne et inoffensive douairière. Pour essayer de le ranimer, je pris la parole.

« Si Mlle Jenny avait dans le cœur un amour heureux, non contrarié, pourquoi donc a-t-elle dernièrement manifesté le désir de se faire religieuse ?

— Ta, ta, ta ! un enfantillage, rien de plus. Jenny avait été voir sa marraine, qui est damé à Picpus ; le calme du lieu, le recueillement, peut-être même le costume des jeunes novices, avaient réagi sur elle. La musique sacrée surtout l'a toujours vivement émue. Mme de Neuflise, ma fille, qui m'a conté cette histoire, est persuadée que dans cette grande résolution l'orgue a joué le principal rôle. Au premier air de valse qu'elle entendit, ma folle renonça au cloître.

— En tous cas, repris-je avec une certaine insistance, le désir, même fugitif, de se retirer du monde prouve que sa passion pour M. de Beaupré n'avait rien de bien sérieux. »

Édouard, sans doute frappé de la justesse et de la force de cette observation, releva la tête, se rapprocha de nous et articula nettement ce mot remarquable : Certes !

Le trouble de son esprit ne lui permit pas d'aller plus loin que l'exclamation.

« D'ailleurs, repris-je, cette rupture si brusque, ce Congé donné et reçu de part et d'autre avec tant de facilité, suffit à témoigner de la touchante réciprocité de leur indifférence.

— Vous n'y êtes pas, mon cher Cyprien ! vous ne connaissez pas le caractère de la petite. Du reste, moi qui l'ai pour ainsi dire élevée, moi qui ai joué à la fois près d'elle le rôle de mère et de grand'mère, c'est à peine si j'y vois clair. Les causes de cette rupture, elle vient de me les expliquer bien en détail, et je ne les comprends pas parfaitement encore. Peut-être vous, qui êtes savant, serez-vous plus heureux que moi. »

Voici alors ce qu'elle nous raconta, et moi, qui suis savant, j'en ai tiré des inductions psychologiques que je te soumettrai tout à l'heure, mon cher Maricourt, à toi qui es philosophe. Mais procédons par ordre logique, sans mêler le commencement et la fin, ce qui n'est excusable qu'en parlant de l'éternité, dont l'emblème est un serpent qui se mord la queue.

Jaloux de ne pas perdre ses avantages, M. Charles de Beaupré avait fait son entrée à Neuville en cravate étourdissante, en bottes vernies, en gants beurre, frais, avec lorgnon, frisure, etc., bref sous son costume de conquérant. Le premier jour, il avait changé trois fois de toilette, au grand ébahissement du colonel, qui d'habitude n'apportait d'autre variété dans sa mise qu'en ouvrant ou fermant les basques de son habit bleu à boutons de métal, et du voisin Jolivet, lequel s'était cru forcé le lendemain de se présenter, à l'heure du repas, chaussé de fins bas de soie et de souliers à boucles d'or, depuis plus de quinze ans hors de service.

Par un instinct d'artiste, Jenny avait trouvé que cette parure, qui seyait très-bien à M. de Beaupré dans un salon de Paris, était moins de mise à la campagne. Elle le lui fit comprendre. Le jeune homme, par condescendance, consentit à s'affubler de la veste et du pantalon de coutil, des souliers-guêtres, de la cravate flottante, et même du chapeau de paille à larges bords. Jenny lui accorda un sourire gracieux pour prix de sa soumission. Néanmoins, peut-être lui parut-il beaucoup moins bien ainsi.

Vêtu, comme il le disait, en paysan, il voulut poursuivre jusqu'au bout son rôle de Corydon. Ne pouvant offrir à sa belle un bouquet de chez Mme Prévost, il prit galamment soin d'en confectionner un lui-même ; mais, s'entendant fort peu en horticulture, aux fleurs de jardin il mêla des fleurs de, bourrache et de chicorée sauvage. Ce singulier mélange égaya la demoiselle à ses dépens. Il rit avec elle, tout en trouvant néanmoins que le rire se prolongeait trop.

Ensemble, ils visitèrent les herbages et la vacherie ; M. de Beaupré trouva mauvaise odeur à tout cela, et, durant la visite, ne cessa d'avoir son flacon sous le nez. Les senteurs du foin même lui étaient antipathiques.

Il ne prenait que peu de plaisir à se promener sous les arbres, à cause des hannetons, et ne se souciait nullement de s'asseoir sur l'herbe, vu sa profonde horreur pour les chenilles.

Devant lui, on proposa une course sur la colline, pour admirer le coucher du soleil. Il objecta le serein.

Jenny commença à se demander ce qu'elle pourrait faire, durant l'été, d'un mari pareil.

De son côté, de Beaupré, qui se plaisait peu à la campagne, une fois toutes les conventions du contrat réglées avec les grands parents, résolut, pour en finir, de faire au plus tôt sa déclaration dans les formes à la jeune fille.

Un matin, il vit Jenny se promener seule entre des plates-bandes placées non loin des fenêtres du salon. Le moment lui parut favorable ; il se trompait. Ce jour-là elle avait mal dormi. Sous l'influence de quelque orage

lointain, l'air était électrisé ; le baromètre baissait, et la bonne madame Bouron avait remarqué, comme elle nous, le dit alors entre deux parenthèses, que lorsque le baromètre tombait, la gaieté et l'a belle humeur de sa petite-fille baissaient d'autant.

Note bien ce point, Maricourt. Pour moi ce fut une révélation.

Voici donc notre homme franchement résolu d'aborder le tendre aveu, mais assez embarrassé du reste, car les chanteurs de romances ne comprennent guère qu'on puisse dire à une femme : « Je vous aime ! je vous adore ! » sans l'accompagnement obligé du piano.

Pour se monter l'imagination, marchant près de Jenny, il s'informa de l'état de sa santé, comment elle avait passé la nuit, et autres belles choses notées à l'avance. Dans la route qu'ils suivaient alors tous deux entre les plates-bandes, la jeune fille longait une bordure d'œillets mignardises à moitié couchés sur le sentier par la rosée du matin, et elle se rapprocha du galant dans la crainte d'offenser ses jolis œillets, variété nouvelle dont les boutons s'annonçaient à peine.

De Beaupré interpréta le mouvement de Jenny dans le sens d'une attraction naturelle vers l'objet aimé ; mais l'exorde de sa déclaration ne lui était pas encore venu. Il se tordait le cerveau pour le trouver, et tout en y rêvant, tout en marchant, il tirait à lui les longues feuilles gladiolées d'une peuplade d'iris de toutes sortes, placés de son côté et sous sa main.

Déjà prédisposée à la fâcherie par l'influence atmosphérique, Jenny, à la vue de cette mutilation, assez ordinaire aux parisiens natifs, ne put se contraindre, et lorsque l'amoureux, tout en balbutiant, commençait à entrer en matière :

« Mais cessez-vous donc, monsieur ! » lui dit-elle d'une voix brève et sèche, et elle passa brusquement du côté de ses iris, pour les protéger.

Soit qu'il n'eût pas bien compris le sens de l'interjection, soit qu'ayant enfin trouvé son exorde, il n'eût pas voulu risquer de le perdre, M. de Beaupré poursuivit sa glose, parla d'un avenir prochain, qu'il rêvait or et azur, de l'audace de ses prétentions, de ses tendres espérances, qu'un seul mot pouvait changer en douce certitude. Toujours marchant près de Jenny, il épiait sa contenance. C'est avec ravissement qu'il la vit se troubler, rougir, baisser la tête. Sûr de son bonheur, il s'animait de la parole et du geste, il devenait expressif, éloquent, passionné, quand soudainement Jenny s'arrêta et lui cria :

« Vous êtes insupportable, à la fin ! »

C'est que le galant orateur, tout en s'échauffant, tout en gesticulant, vient de broyer impitoyablement du pied les pauvres mignardises penchées sur sa route. Il en a fait un massacre sur toute la ligne. De là, ce cri de révolte et d'indignation de Jenny, lorsque le futur radieux s'attendait à un :

O bonheur suprême !

Je t'aime ! je t'aime !

A toi mes amours,

Toujours, toujours, toujours !

Atteint par cette apostrophe inattendue, il bondit sur lui-même, et d'un air rogue et vexé :

« Est-ce ainsi, mademoiselle, que vous accueillez l'expression de mes sentiments ?

— Eh ! monsieur, il s'agit de mes œillets et non de vos sentiments.

— De la tendresse la plus pure dois-je ainsi recevoir le prix ?

— Mes pauvres mignardises !

— Je n'accepte point, je le jure, ni vos dédains ni vos mépris !

— Mais, monsieur, prenez donc garde, voilà que vous les écrasez encore !

— Ah ! au diable !

— Monsieur !

— Vous êtes une coquette !... oui, une coquette !...

— Et vous, un maladroit !

— Très-bien ! je comprends qu'il ne me reste plus qu'à m'éloigner.

— A votre aise.

— Adieu donc, mademoiselle !... et, songez-y, je ne vous reverrai jamais. »

Et il répéta trois fois *jamais* ! par une fatale habitude de romance.

De là, départ précipité du galant, évanouissement de la princesse, reproches de la tante, intervention de l'aïeule, et furieux emportements du père colonel contre le drôle qui osait faire à sa fille un pareil affront.

Vous avez maintenant, mon cher Maricourt, l'historique, complet de cette curieuse rupture, non absolument tel que nous le donna la bonne dame, mais tel que j'ai cru pouvoir l'interpréter, moi qui me pique de connaître à fond aujourd'hui, non-seulement nos personnages, mais l'effet et la cause, l'énigme et le mot.

« Querelle d'amoureux ! Tout cela s'arrangera ! » Voilà quelle fut la conclusion du récit de la douairière lorsqu'elle nous quitta pour aller reprendre son poste auprès de sa convalescente.

Édouard, comme tous les hommes à imagination vive et à jugement faux, ne sait jamais donner que d'un excès dans l'autre.

« Voici un prétendu éconduit pour bien peu de chose ! dit-il. Évidemment les œilleux mignardises ont été le prétexte plutôt que la cause de la rupture. »

Vers l'après-midi, Jenny fit sa rentrée au salon. Il ne paraissait plus rien sur ses traits de sa maladie et de son émotion de la veille. En la retrouvant si fraîche et si calmé, Édouard se reprit à espérer.

Quand il la vit lui sourire en le saluant, tous ses doutes s'envolèrent, et, l'auréole au front, il remonta, radieux, dans son septième ciel.

On fit une promenade dans le parc. Édouard offrit son bras à Jenny.

Au retour, il avait le visage marbré, la démarche vacillante. Il monta à sa chambre ; je l'y suivis. Alors, se jetant dans mes bras, en donnant plus de témoignages d'indignation encore que de douleur :

« Cette femme-là est un monstre de duplicité, me dit-il ; elle a nié jusqu'au serment qu'elle m'avait fait, et d'un air si calme, si posé, avec des semblants si bien étudiés de douce commisération pour ce qu'elle appelait ma folie, que j'ai failli un instant douter de moi-même. J'essayai de toucher son cœur en lui rappelant nos promenades, nos lectures, nos épanchements mutuels ; elle prit un air fier et digne qui m'imposa.

— Et le cœur de Charles !... m'écriai-je enfin.

— Je me rappelle très-bien cette circonstance, me répondit-elle ; mais vous vous nommez Édouard.... C'est M. de Beaupré qui s'appelle Charles.

— Qu'en dis-tu, Cyprien ? ajouta-t-il en se croisant fortement les bras, et en donnant à sa voix un son caverneux et cuivré dont je ne la croyais pas susceptible. N'est-elle pas le type le plus parfait de la dissimulation, de la fausseté ? »

J'allais lui répondre pour essayer de calmer son exaltation, lorsque tout à coup, changeant de ton et me coupant la parole :

« Veux-tu venir au Havre avec moi ? Nous nous embarquerons à Caen. »

Je compris qu'il comptait sur ce voyage de long cours pour se distraire, et j'acceptai la proposition, espérant qu'en route le mal de mer lui viendrait en aide.

Nos paquets furent bientôt faits. Pendant la traversée, Édouard, comme le héros d'Homère, sombre, immobile, regardait la vaste mer en pleurant. Aujourd'hui, il a cessé de pleurer ; il a même pris quelque plaisir avoir danser les marsouins au bout de la jetée, et dans ce moment il s'occupe à ramasser sur le rivage des galets de toutes les formes » et de toutes les couleurs.

Maintenant, mon cher Maricourt, arrivons aux explications physiologiques que je t'ai promises sur Jenny.

Vous êtes trois qui l'avez aimée, et chacun de vous, en la quittant, l'a saluée d'une apostrophe diverse.

Aux yeux de M. de Beaupré, c'est une coquette ;

A ceux d'Édouard, une femme fausse et dissimulée ;

Aux tiens, une fille fantasque et capricieuse.

A M. de Beaupré, je réponds : Non, ce n'est point là une coquette. Les coquettes véritables ont des allures plus suivies, plus régulières ; car la coquetterie est une science comme la tactique, et le sujet en question obéit trop bien à ses premiers mouvements, sans calcul, sans préméditation, pour être soupçonné d'y mettre de l'art et du savoir-faire.

Quant à la femme fausse, j'ai répondu d'avance par les idées émises ci-dessus.

Passons donc à l'accusation n° 3, à la tiennette.

D'abord, qu'est-ce qu'une femme capricieuse et fantasque ?

Ces dénominations s'appliquent ou doivent s'appliquer particulièrement à la femme dont les idées sans consistance varient par leur propre mobilité. Chez elle, la pensée, incapable de durée, se transforme sans cesse, parce que le désir est sans force, parce que la volonté bronche perpétuellement, que la conviction n'existe pas. Ce qu'elle a le plus vivement convoité, elle le dédaigne dès qu'elle le possède, peut-être dès qu'elle l'espère ; son désir s'est usé dans la poursuite, et ce revirement, cette rotation d'appétits et de vœux différents s'exécutent dans son cerveau, presque à son insu, et sans que les événements se soient en rien modifiés autour d'elle.

Ici, au contraire, presque tout vient du dehors. Placée dans des conditions identiquement les mêmes, dans un milieu invariable, sous la pression des mêmes influences physiques, Mlle Bouron conserverait sans doute une parfaite égalité d'humeur et de caractère.

A la tourbe des gens superficiels qui ne l'ont jamais rencontrée, que dans un salon de Paris, elle a dû laisser d'elle l'idée d'une jeune femme élégante, distinguée, au maintien correct, au langage retenu, quelque peu maniéré.

Pour les autres, qui l'ont vue au milieu de ses fleurs et de sa basse-cour, c'est une bonne et simple fille ; car elle subit avant tout l'influence des objets qui l'entourent. La demi-obscurité d'une église et les bruits de l'orgue n'ont-ils pas suffi pour lui donner des accès momentanés d'exaltation religieuse ? Mais, quelque, temps auparavant, la future dévote se montrait enjouée, provoquante, au milieu des enivrantes vapeurs d'un bal masqué, comme un philosophe de mes amis l'a expérimenté à ses dépens. Elle jargonne avec les bouviers, elle chante le matin avec les oiseaux, elle pleure le soir en même temps que la rosée. Le soleil, la lune et les étoiles exercent tour à tour sur elle leurs différentes attractions. Pour la rendre triste ou gaie, que lui faut-il ? Un changement de lieu ou une révolution atmosphérique. L'approche d'un orage suffit pour lui refouler le sang au cœur : l'orage éclate, l'air se purifie, le sang remonte, l'esprit abattu se relève comme le mercure dans le tube de verre. Jenny n'est ni la femme fausse, ni la femme capricieuse, elle est pis que cela peut-être, c'est la femme-baromètre !

Oui, la femme-baromètre ; je tiens à l'expression, que sa grand'mère elle-même m'a fournie ; la femme baromètre, c'est-à-dire une femme *essentiellement impressionnable*, mais ne possédant en réalité que la sensibilité-physique.

Mettant à profit cette première découverte, je suis en train de combiner dans une large théorie les influences de la pesanteur atmosphérique avec celles de l'élément magnétique inhérent aux êtres animés.

Les torpilles, les anguilles de Surinam, le silure du Nil, le tétrodon, sont pourvus d'appareils électriques ; un savant, M. Robin, vient de découvrir une propriété semblable dans la raie, bouclée ou non. Pourquoi cet organe n'existerait-il que chez différentes espèces de poissons ? Pourquoi l'espèce humaine en serait-elle complètement privée ? Pourquoi, parmi nous, le sexe le plus faible, le plus impressionnable, le plus imprégné de fluide nerveux, n'aurait-il pas surtout été doué par la nature de ce privilège étrange ? C'est ce que je ne mets plus en doute.

Je crois pouvoir affirmer déjà que le principe en question réside dans la rate, organe auquel, jusqu'à présent, nos anatomistes n'ont pas su trouver un emploi, et je compte avant peu communiquer mes observations à M. Faraday, qui n'aura vraiment complété son grand travail sur l'électricité que lorsque nous serons initiés par lui aux mystères du pôle positif et du pôle négatif de la femme. Grâce à moi et à Mlle Jenny Bouron, les sciences physiques vont faire un pas de géant.

Édouard vient de rentrer avec une collection de galets très-suffisante à crever toutes les poches d'un paletot. Il m'a trouvé écrivant, et je n'ai pu résister à l'envie de lui lire ma description de la femme-baromètre. Il a souri (c'est déjà bon signe), mais sans paraître frappé de l'excellence de ma théorie, qu'il n'allait pas tarder cependant à proclamer malgré lui.

« Peut-on soumettre le caractère des femmes, c'est-à-dire le caprice (il ne s'agissait plus de fausseté), à une analyse, à une appréciation quelconque ? Tel fut son début. Ici, là règle manquera toujours ; ont-elles une raison d'agir ? non !... Ne crois pas, Cyprien, qu'en ce moment je me laisse aller à un dépit injuste. Je suis calme, je vois clair, et je guérirai facilement.... Pourtant, je le soutiens encore, Jenny m'a aimé....

— Oui, dis-je en l'interrompant, tu as été son amour campagnard, comme de Beaupré son amour parisien ; influence contraire, réaction de ses deux puissances magnétiques. Tout est au mieux, cependant, car si, pour ton malheur et le sien, tu l'avais épousée, mon pauvre ami, toi rêveur, toi qui n'entends rien à la valse à deux temps ni à la romance, mon Dieu ! *qu'aurait-elle fait l'hiver d'un pareil mari !* »

Je parlais encore, lorsqu'une bande de nuages d'un rouge sombre cercla tout à coup l'horizon du côté de la mer, en projetant son obscurité dans la chambre qu'Édouard arpentait de long en large. Il alla machinalement frapper du doigt un vieux baromètre arrondi, encadré de dorures, placé là plutôt comme meuble, de luxe que comme instrument d'utilité.

Au doigt qui l'interrogeait, l'aiguille répondit brusquement par une menace d'orage, en tombant de quatre échelons.

« Ah ! qu'elle doit être maussade aujourd'hui ! » murmura-t-il.

Mais ce murmure, il était arrivé à mon oreille ; ce murmure, c'était le premier cri de l'apôtre, la première exclamation de la foi. Édouard venait de se confesser croyant !

Quel triomphe pour mon système !

Adieu, mon cher Maricourt, et au revoir bientôt ; demain nous prenons le chemin de fer.

CYPRIEN.

1 Cette croyance naïve est encore fort répandue parmi le peuple, en Arabie, en Egypte et en Turquie.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER.

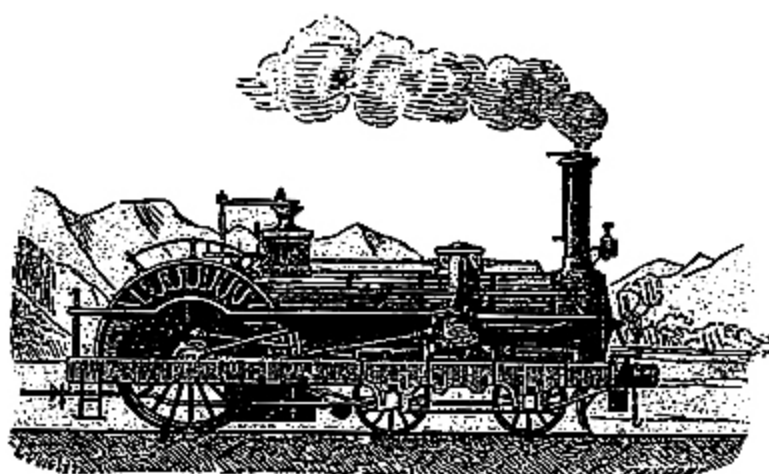
FORMATS GRAND IN-16 OU IN-18 JÉSUS.

- | | |
|---|--|
| <p>About (Edm.) : <i>Germaine</i>. 4^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Le roi des montagnes</i>. 4^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Les mariages de Paris</i>. 8^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Maitre Pierre</i>. 3^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Tolla</i>. 6^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Trente et quarante</i>. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Voyage à travers l'Exposition universelle des Beaux-Arts</i>. 1 vol. 2 fr.</p> <p>Aohard (Amédée) : <i>Le clos Pommier</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Les vocations</i>. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>L'ombre de Ludovic</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Madame Rose</i>; — <i>Pierre de Villerglé</i>. 2^e édition. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Maurice de Treuil</i>. 2^e édit. 1 v. 2 fr.</p> <p>Andersen : <i>Le livre d'images sans images</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Anonymes : <i>Aladdin ou la Lampe merveilleuse</i>. 1 vol. 50 c.</p> <p>— <i>Anecdotes du règne de Louis XVI</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Anecdotes du temps de la Terreur</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Anecdotes historiques et littéraires</i>, racontées par Brantôme, L'Estoile, Tallemant des Réaux, Saint-Simon, Grimm, etc. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Assassinat du maréchal d'Ancre</i> (relation attribuée au garde des sceaux Marillac), avec un Appendice extrait des <i>Mémoires de Richelieu</i>. 1 v. 50 c.</p> <p>— <i>Djouder le Pêcheur</i>, conte traduit de l'arabe par MM. Cherbonneau et Thierry. 1 vol. 50 c.</p> <p>— <i>La conjuration de Cinq-Mars</i>, récit extrait de Montolot. Pourraillies. Tal-</p> | <p>glaces de la mer du Nord, traduit de l'anglais. 50 c.</p> <p>— <i>La vie et la mort de Socrate</i>, récit extrait de Xénophon et de Platon. 1 v. 50 c.</p> <p>— <i>Le mariage de mon grand-père et le testament du juif</i>, traduits de l'anglais par A. Pichot. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Les émigrés français dans la Louisiane</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Le véritable Sancho-Panza ou Choix de proverbes, dictons, etc.</i> 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Pitcairn, ou la nouvelle île fortunée</i>. 1 vol. 50 c.</p> <p>Assollant : <i>Scènes de la vie des États-Unis</i>. 1 vol. 2 fr.</p> <p>Auerbach : <i>Contes</i>, traduits de l'allemand par M. Boutteville. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Auger (Ed.) : <i>Voyage en Californie en 1852 et 1853</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Aunet (Mme Léonie d') : <i>Étiennette</i>; — <i>Sylvère</i>; — <i>Le secret d'un prêtre</i>. 1 volume. 1 fr.</p> <p>— <i>Une vengeance</i>. 1 vol. 2 fr.</p> <p>— <i>Un mariage en province</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Voyage d'une femme au Spitzberg</i>. 2^e édition. 1 vol. 2 fr.</p> <p>Balzac (de) : <i>Eugénie Grandet</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>— <i>Scènes de la vie politique</i>. 1 vol. 50 c.</p> <p>— <i>Ursule Mirouët</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Barbara (Charles) : <i>L'assassinat du Pont-Rouge</i>. 1 vol. 2 fr.</p> <p>Bast (Amédée de) : <i>Les Fresques</i>, contes et anecdotes. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Belot (Ad.) : <i>Marthe</i>; — <i>Un cas de conscience</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Bernardin de Saint-Pierre : <i>Paul et Virginie</i>. 1 vol. 1 fr.</p> <p>Bersot : <i>Mesmer, ou le Magnétisme animal avec un chapitre sur les tables</i></p> |
|---|--|

- Bréhat (Alfred de) :** *Les Filles du Boër.* 1 vol. 2 fr.
- Brueys et Palaprat :** *L'avocat Patelin.* 1 vol. 50 c.
- Camus (évêque de Belley) :** *Palombe, ou la femme honorable, précédée d'une étude sur Camus et le roman au XVIII^e siècle, par H. Rigault.* 1 vol. 50 c.
- Caro (E.) :** *Saint Dominique et les Dominicains.* 1 vol. 1 fr.
- Castellane (comte de) :** *Nouvelles et récits.* 1 vol. 1 fr.
- Cervantès :** *Costanza, traduit par L. Viardot.* 1 vol. 50 c.
- Champfleury :** *Les oies de Noël.* 1 volume. 1 fr.
- Chapus (E.) :** *Les chasses princières en France, de 1589 à 1839.* 1 vol. 1 fr.
- *Le sport à Paris.* 1 vol. 2 fr.
- *Le turf, ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre.* 1 vol. 1 fr.
- Chateaubriand (vicomte de) :** *Atala, René, les Natchez.* 1 vol. 3 fr.
- *Le génie du christianisme.* 1 v. 3 fr.
- *Les martyrs et le dernier des Abénérages.* 1 vol. 3 fr.
- Cochut (A.) :** *Law, son système et son époque.* 1 vol. 2 fr.
- Colet (Mme) :** *Promenade en Hollande.* 1 vol. 2 fr.
- Corne (H.) :** *Le cardinal Mazarin.* 1 volume. 1 fr.
- *Le cardinal de Richelieu.* 1 vol. 1 fr.
- Delessert (B.) :** *Le guide du bonheur.* 1 vol. 1 fr.
- Demogeot (J.) :** *Les lettres et l'homme de lettres au XIX^e siècle.* 1 vol. 1 fr.
- *La critique et les critiques en France au XIX^e siècle.* 1 vol. 1 fr.
- Des Essarts :** *François de Médicis.* 1 vol. 2 fr.
- Didier (Ch.) :** *50 jours au désert.* 1 volume. 2 fr.
- *500 lieues sur le Nil.* 1 vol. 2 fr.
- *Séjour chez le grand-chérif de la Mekke.* 1 vol. 2 fr.
- Du Bois (Ch.) :** *Nouvelles d'atelier.* 1 vol. 2 fr.
- Enault (L.) :** *Christine.* 1 vol. 1 fr.
- *La rose blanche.* 1 vol. 1 fr.
- *La vierge du Liban.* 1 vol. 2 fr.
- *Nadée.* 1 vol. 2 fr.
- Ferry (Gabriel) :** *Costal l'Indien, scènes de l'indépendance du Mexique.* — *Les Squatters ; — La clairière du bois des Hogues.* 1 vol. 1 fr.
- *Scènes de la vie mexicaine.* 1 v. 3 fr.
- *Scènes de la vie militaire au Mexique.* 1 vol. 1 fr.
- Figuer (Mme Louis) :** *Mos de Lavène.* 1 vol. 1 fr.
- Florian :** *Les arlequinades.* 1 vol. 50 c.
- Forbin (comte de) :** *Voyage à Siam.* 1 vol. 50 c.
- Fortune (Robert) :** *Aventures en Chine, dans ses voyages à la recherche du thé et des fleurs ; traduit de l'anglais.* 1 vol. 1 fr.
- Fraissinet (J. L.) :** *Le Japon contemporain.* 1 vol. 2 fr.
- Galbert (de Bruges) :** *Légende du bienheureux Charles le Bon.* 1 vol. 50 c.
- Gaskell (Mme) :** *Cranford, traduit de l'anglais par Mme Louise Sw.-Belloc.* 1 vol. 1 fr.
- Gautier (Théophile) :** *Caprices et zigzags.* 1 vol. 2 fr.
- *Italia.* 1 vol. 2 fr.
- *Le roman de la momie.* 1 vol. 2 fr.
- *Militona.* 1 vol. 1 fr.
- Gérard (J.) :** *Le tueur de lions.* 3^e édition. 1 vol. 2 fr.
- Gerstæcker :** *Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique, trad. de l'allemand par X. Marmier.* 1 vol. 1 fr.
- Giguet (P.) :** *Campagne d'Italie, avec une carte gravée sur acier.* 1 vol. 1 fr.
- Gœthe :** *Werther, traduit de l'allemand par L. Enault.* 1 vol. 1 fr.
- Gogol :** *Nouvelles choisies (1^o Mémoires d'un fou ; 2^o Un ménage d'autrefois ; 3^o Le roi des gnomes), trad. du russe par L. Viardot.* 1 vol. 1 fr.
- *Tarass Boulba, traduit du russe par L. Viardot.* 1 vol. 1 fr.
- Goudall (Louis) :** *Le martyr des Chammelles.* 1 vol. 1 fr.
- Guillemard :** *La pêche en France.* 1 volume illustré de 50 vignettes. 2 fr.
- Guizot (F.) :** *L'amour dans le mariage, étude historique.* 6^e édit. 1 vol. 1 fr.
- Les ouvrages suivants ont été revus par M. Guizot :
- Édouard III et les bourgeois de Calais, ou les Anglais en France.* 1 volume. 1 fr.

- *Origine et fondation des Etats-Unis d'Amérique*, par P. Lorain. 1 volume. 2 fr.
- Guizot (G.) : *Alfred le Grand*, ou l'Angleterre sous les Anglo-Saxons. 1 volume. 2 fr.
- Hall (capitaine Basil) : *Scènes de la vie maritime*, traduites de l'anglais par Am. Pichot. 1 vol. 1 fr.
- *Scènes du bord et de la terre ferme*, traduites par le même. 1 vol. 1 fr.
- Hauréau (B.) : *Charlemagne et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes. 1 vol. 1 fr.
- *François I^{er} et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes. 2^e édit. 1 v. 1 fr.
- Hawthorne : I. *Catastrophe de M. Higginbotham*. II. *La fille de Rapacini*. III. *David Swan*, contes trad. de l'anglais par Leroy et Scheffter. 1 vol. 50 c.
- Helberg : *Nouvelles danoises*, traduites du danois par X. Marmier. 1 vol. 1 fr.
- Héquet (G.) : *Madame de Maintenon*. 1 vol. 2 fr.
- Hervé et de Lanoye : *Voyages dans les glaces du pôle arctique*, à la recherche du passage nord-ouest, extraits des relations de sir John Ross, Edward Parry, John Franklin, Beechey, Back, Mac Clure et autres navigateurs célèbres. 1 vol. 2 fr.
- Karr (Alph.) : *Clovis Gosselin*. 1 v. 1 fr.
- *Contes et Nouvelles*. 1 vol. 2 fr.
- *Geneviève*. 1 vol. 1 fr.
- *Hortense* ; — *Feu Bressier*. 1 v. 1 fr.
- *La famille Alain*. 1 vol. 1 fr.
- *Le chemin le plus court*. 1 vol. 1 fr.
- Laboulaye (Ed.) : *Abdallah*, ou le tréfilé à quatre feuilles. 1 vol. 2 fr.
- *Souvenirs d'un voyageur* (Marina, le Jasmin de Figline, le Château de la vie, Jodocus, don Ottavio). 1 vol. 1 fr.
- La Fayette (Mme) : *Henriette d'Angleterre*, duchesse d'Orléans. 1 vol. 1 fr.
- Lamartine (A. de) : *Christophe Colomb*. 1 vol. 1 fr.
- *Fénélou*. 1 vol. 1 fr.
- *Graziella*. 1 vol. 1 fr.
- *Gutenberg*. 1 vol. 50 c.
- *Hélène et Abélard*. 1 vol. 50 c.
- *Le tailleur de pierres de Saint-Point*. 1 vol. 2 fr.
- France ; illustrée de 30 vignettes par F. Grenier. 3^e édition. 1 vol. 3 fr.
- *La chasse à courre en France*, illustrée de 40 vignettes par Grenier, fils. 1 vol. 3 fr.
- *Les récits d'un vieux chasseur*. 1 volume. 2 fr.
- Le Fèvre-Deumier (J.) : *Etudes biographiques et littéraires sur quelques célébrités étrangères* : I. Le Cavalier Marino ; II. Anne Radcliffe ; III. Paracelse ; IV. Jérôme Vida. 1 vol. 1 fr.
- *Oehlenschläger*, le poète national du Danemark. 1 vol. 1 fr.
- *Vittoria Colonna*. 1 vol. 1 fr.
- Léouzon-Leduc : *La Baltique*. 1 v. 2 fr.
- *La Russie contemporaine*. 1 vol. 2 fr.
- *Les îles d'Aland*, avec carte et grav. 1 vol. 50 c.
- Lesage : Théâtre choisi contenant : *Turcaret et Crispin rival de son maître*. 1 vol. 1 fr.
- Levaillant : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (abrégé). 1 vol. 1 fr.
- Lorain (P.). Voyez Guizot (F.).
- Louandre (Ch.) : *La sorcellerie*. 1 v. 1 fr.
- Marco de Saint-Hilaire (B.) : *Anecdotes du temps de Napoléon I^{er}*. 1 vol. 1 fr.
- Martin (Henri) : *Tancrède de Rohan*. 1 vol. 1 fr.
- Mercey (F. de) : *Burk l'étouffeur* ; — *les Frères de Stirling*. 1 vol. 1 fr.
- Merruau (P.) : *Les convicts en Australie*, voyage dans la Nouvelle-Hollande. 1 vol. 1 fr.
- Méry : *Contes et nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
- *Héva*. 1 vol. 1 fr.
- *La Floride*. 1 vol. 2 fr.
- *La guerre du Nizam*. 1 vol. 2 fr.
- *Les matinées du Louvre* ; — *Paradoxe et rêveries*. 1 vol. 1 fr.
- *Nouvelles nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
- Michelet : *Jeanne d'Arc*. 1 vol. 1 fr.
- *Louis XI et Charles le Téméraire*. 1 vol. 1 fr.
- Monseignat (C. de) : *Le Cid Campeador*, chronique extraite des anciens poèmes espagnols, des historiens arabes et des biographies modernes. 1 vol. 50 c.
- *Un chapitre de la Révolution française*, ou Histoire des journaux en France de 1789 à 1799, précédée d'une

- Mornand (F.)** : *Un peu partout*. 1 volume. 1 fr.
- Newill (Ch.)** : *Contes excentriques*. 2^e édition. 1 vol. 1 fr.
- *Nouveaux contes excentriques*. 1 volume. 2 fr.
- Pichot (A.)** : *Les Mormons*. 1 vol. 1 fr.
- Piron** : *La métromanie*. 1 vol. 50 c.
- Poë** : *Nouvelles choisies* (1^o le Scaramabée d'or; 2^o l'Aéronaute hollandais); trad. de l'anglais par A. Pichot. 1 vol. 1 fr.
- Pouschkine (A.)** : *La fille du capitaine*, trad. du russe par Viardot. 1 vol. 1 fr.
- Frevost (l'abbé)** : *La colonie rochelaise*, nouvelle extraite de l'Histoire de Cléveland. 1 vol. 1 fr.
- Quicherat (Jules)** : *Histoire du siège d'Orléans et des honneurs rendus à la Pucelle*. 1 vol. 50 c.
- Regnard** : *Le joueur*. 1 vol. 50 c.
- Reybaud (Mme Ch.)** : *Hélène*. 1 vol. 1 fr.
- *Faustine*. 1 vol. 1 fr.
- *La dernière Bohémienne*. 1 vol. 1 fr.
- *Le cadet de Colobrières*. 1 vol. 2 fr.
- *Le moine de Châlis*. 1 vol. 2 fr.
- *Mlle de Malepeire*. 1 vol. 1 fr.
- *Misé Brun*. 1 vol. 1 fr.
- *Sydonie*. 1 vol. 1 fr.
- Rousset (Ch.)** : *Voyez Guizot (F.)*.
- Saint-Félix (J. de)** : *Aventures de Cagliostro*. 2^e édition. 1 vol. 1 fr.
- Saint-Hermel (de)** : *Pis IX*. 1 vol. 50 c.
- Saintine (X.-B.)** : *Un rossignol pris au trébuchet; le château de Génappé; le roi des Canaries*. 1 vol. 1 fr.
- *Les trois reines*. 1 vol. 1 fr.
- *Antoine, l'ami de Robespierre*. 1 vol. 1 fr.
- *Le mutilé*. 1 vol. 1 fr.
- Les métamorphoses de la femme*. 1 volume. 2 fr.
- *Une maîtresse de Louis XIII*. 1 volume. 2 fr.
- *Chrisna*. 1 vol. 2 fr.
- Saint-Simon (le duc de)** : *Le Régent et la cour de France sous la minorité de Louis XV, portraits, jugements et anecdotes extraits littéralement des Mémoires authentiques du duc de Saint-Simon*. 2^e édition. 1 vol. 2 fr.
- *Louis XIV et sa cour, portraits, jugements et anecdotes extraits littéralement des Mémoires authentiques du duc de Saint-Simon*. 3^e édit. 1 v. 2 fr.
- Sand (George)** : *André*. 1 vol. 1 fr.
- *François le Champi*. 1 vol. 1 fr.
- Sarasin** : *La Conspiration de Walstein*, épisode de la guerre de Trente ans, avec un Appendice extrait des Mémoires de Richelieu. 1 vol. 50 c.
- Scott (Walter)** : *La fille du chirurgien*, traduite de l'anglais par L. Michelant. 1 vol. 1 fr.
- Sedaine** : *Le Philosophe sans le savoir*. 1 vol. 50 c.
- Serret (Ern.)** : *Élisa Méraut*. 1 vol. 1 fr.
- *Francis et Léon*. 1 vol. 2 fr.
- Sollehoub (comte)** : *Nouvelles choisies* (1^o Une aventure en chemin de fer; 2^o les deux Étudiants; 3^o la Nouvelle inachevée; 4^o l'Ours; 5^o Serge), trad. du russe par E. de Lonlay. 1 vol. 1 fr.
- Soulié (Frédéric)** : *Le lion amoureux*. 1 volume. 1 fr.
- Staal (Mme de)** : *Deux années à la Bastille*. 1 vol. 1 fr.
- Sterne** : *Voyage en France à la recherche de la santé*, traduit de l'anglais par A. Tasset. 1 vol. 50 c.
- Thackeray** : *Le diamant de famille et la Jeunesse de Pendennis*, traduits de l'anglais par A. Pichot. 1 vol. 1 fr.
- Töpffer** : *Le presbytère*. 1 vol. 3 fr.
- *Rosa et Gertrude*. 1 vol. 3 fr.
- Tresca** : *Visite à l'Exposition universelle de Paris en 1855*, publiée avec la collaboration de MM. Alcan, Baudement, Boquillon, Delbrouck aîné, Deherain, Fortin Hermann, J. Gaudry, Molinos, C. Nepveu, H. Péligré, Pronnier, Silbermann, E. Trélat, U. Trélat, Tresca, etc., etc., sous la direction de M. Tresca, inspecteur principal de l'Exposition française à Londres, ancien commissaire du classement à l'Exposition de 1855, sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers. 1 fort volume in-16 de 800 pages, contenant des plans et des grav. 1 fr.
- Ubiol** : *La Turquie actuelle*. 1 v. 2 fr.
- Ullrich (Louis)** : *Les roués sans le savoir*. 1 vol. 2 fr.
- Viardot (L.)** : *Souvenirs de chasse*. 6^e édition. 1 vol. 2 fr.
- Viennet** : *Fables complètes*. 1 vol. 2 fr.
- Voltaire** : *Zadig*. 1 vol. 50 c.
- Wailly (Léon de)** : *Stella et Vanessa*. 1 vol. 1 fr.
- *Angelica Kauffmann*. 2 vol. 4 fr.
- Yvan (Dr)** : *De France en Chine*. 1 volume. 1 fr.
- Zschokke (H.)** : *Alamontade*, ou le Coléon, traduit de Hollemann par





lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Métamorphoses de la femme

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5696652k>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes

informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr